

UNIVERSITY OF TORONTO



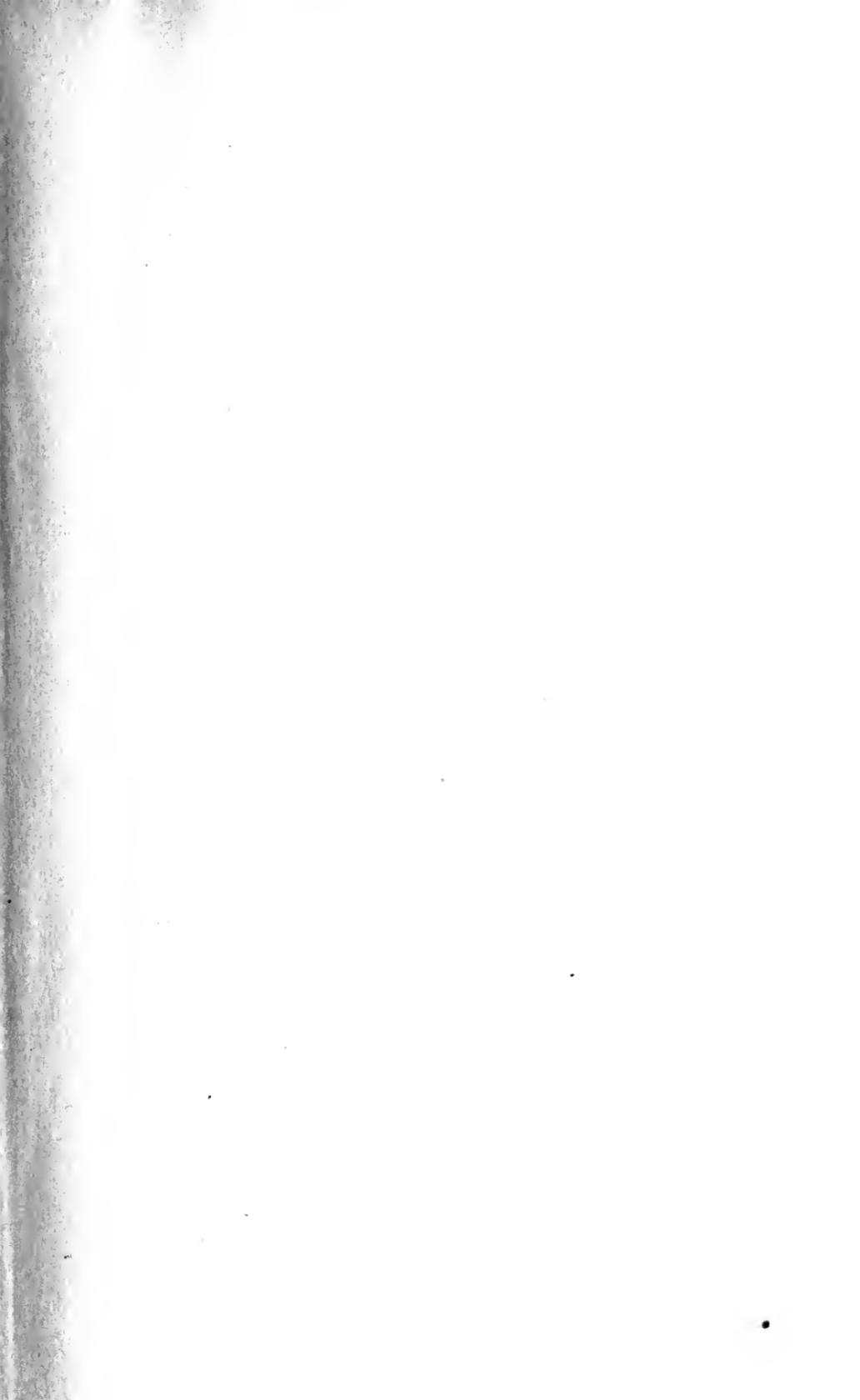
3 1761 01581762 0

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY



Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

The Estate of the late
Miss Margaret Montgomery



L'IDIOT

67.

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction en France et dans tous les pays étrangers.

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

Humiliés et offensés. 5 ^e édit. Un vol. in-18.....	3 fr. 50
Le Crime et le Châtiment. 22 ^e édit. Un vol. in-18..	3 fr. 50
L'Esprit souterrain. Un vol. in-18.....	3 fr. 50
Les Possédés (Bési). 3 ^e édit. Deux vol. in-18.....	7 fr. »
Krotkaïa. Un vol. in-18 (<i>Épuisé.</i>)	
Souvenirs de la Maison des Morts. 13 ^e édit. Un vol. in-18.	
Prix	3 fr. 50
L'Idiot. 7 ^e édit. Deux vol. in-18.....	7 fr. »
Le Joueur et les Nuits blanches. (<i>Épuisé.</i>)	
Les Pauvres Gens. Un vol. in-18.....	3 fr. 50
Celle d'un autre. (<i>Épuisé.</i>)	
Les Frères Karamazov. 4 ^e édit. Un vol in-18.....	3 fr. 50
Le Rêve de l'Oncle. Un vol. in-18	3 fr. 50
L'Éternel Mari. Un vol. in-18.....	3 fr. 50

D 72456

Fd TH. DOSTOÏEVSKY

L'IDIOT

TRADUIT DU RUSSE PAR VICTOR DERÉLY

ET PRÉCÉDÉ D'UNE PRÉFACE PAR

LE V^{TE} E. MELCHIOR DE VOGÜÉ

TOME SECOND

Septième édition



391657
24.4.41

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6°

Tous droits réservés

151

L'IDIOT

DEUXIÈME PARTIE

(Suite.)

XI

La colère des Épantchine ne s'apaisa que le surlendemain. Quoique le prince, selon son habitude, se reprochât bien des choses et s'attendît à un châtement, au fond pourtant, dès l'abord, il avait cru qu'Élisabeth Prokofievna ne pouvait pas lui en vouloir sérieusement, et qu'elle était plutôt fâchée contre elle-même. Aussi éprouva-t-il une pénible surprise quand il vit qu'on lui gardait une si longue rancune. D'autres circonstances encore le rendaient perplexe. Une surtout, durant ces trois jours, acquit peu à peu une importance énorme aux yeux du prince (depuis quelque temps il avait le regret de constater en lui deux tendances opposées et excessives l'une comme l'autre : d'une part, une confiance extraordinaire, « insensée », d'autre part, une « basse et ténébreuse » méfiance). En un mot, à la fin du troisième jour, l'incident de la dame excentrique interpellant de sa calèche Eugène Pavlovitch avait atteint dans l'esprit soupçonneux du prince d'effrayantes et mystérieuses proportions. Pour

lui, le fond de l'énigme se ramenait à cette question qu'il se posait douloureusement : était-ce lui, à proprement parler, la cause de cette « nouvelle monstruosité », ou seulement... Mais quel autre encore pouvait en être coupable? le prince se gardait d'émettre aucune conjecture à ce sujet. Quant aux lettres N. PH. B., il n'y voyait qu'un innocent badinage, une espièglerie enfantine, et il se fût reproché presque comme une malhonnêteté d'attacher quelque importance à cela.

Du reste, le lendemain de la fatale soirée dont il faisait si amèrement son *mea culpa*, Muichkine eut dans la matinée le plaisir de recevoir chez lui le prince Chtch.. avec Adélaïde : « ils venaient en passant, surtout pour s'informer de sa santé », ils étaient en promenade à deux. Un instant auparavant, Adélaïde avait remarqué dans le parc un vieil arbre fort pittoresque avec son tronc lézardé et son feuillage toujours jeune : elle voulait absolument le dessiner, absolument, si bien qu'elle ne parla guère d'autre chose pendant la demi-heure que dura sa visite. Le prince Chtch... se montra poli et aimable comme de coutume, il mit la conversation sur des faits déjà anciens, rappela les circonstances de sa première rencontre avec le prince Léon Nikolaïévitch; bref, il fut à peine question de la soirée précédente. A la fin, Adélaïde n'y put tenir et avoua en souriant qu'ils étaient venus incognito; elle n'en dit pas plus, mais cet incognito donnait à supposer que les parents (c'est-à-dire surtout Élisabeth Prokofievna) étaient toujours mal disposés à l'égard du prince. Durant leur visite, les fiancés ne soufflèrent mot ni de la générale, ni d'Aglaé, ni même d'Ivan Fédorovitch. Quand ils prirent congé de Muichkine pour continuer leur promenade, ils ne l'engagèrent pas à se joindre à eux, pas plus qu'ils ne l'invitèrent à venir les voir. A ce propos, Adélaïde laissa même échapper un petit mot très-caractéristique. En parlant d'une de ses aquarelles, la jeune fille témoigna soudain un vif désir de la montrer au prince : « Comment faire pour que vous l'ayez sans retard? Attendez! Je vous l'enverrai

aujourd'hui par Kolia, s'il vient nous voir, ou bien demain, en faisant ma promenade avec le prince, je passerai encore chez vous et je vous l'apporterai moi-même », décida-t-elle, enchantée d'avoir trouvé ce joint.

Enfin, au moment où les visiteurs allaient se retirer, le prince Chtch... parut se rappeler tout à coup quelque chose.

— Ah! oui, demanda-t-il, — ne savez-vous pas, cher Léon Nikolaïévitch, ce que c'était que cette personne qui hier, en calèche, a interpellé à haute voix Eugène Pavlitch?

— C'était Nastasia Philippovna, dit Muichkine, — est-ce que vous ne le saviez pas encore? Mais je ne sais qui était avec elle.

— Je le sais, j'étais présent! reprit le prince Chtch... — Mais que signifiaient ses paroles? J'avoue que c'est pour moi une telle énigme... pour moi et pour d'autres.

En prononçant ces mots, il avait l'air fort intrigué.

— Elle a parlé de certaines lettres de change d'Eugène Pavlovitch que, sur sa demande à elle, Rogojine a rachetées à un usurier, répondit très-simplement le prince, — et elle a dit que Rogojine accorderait du temps à Eugène Pavlitch.

— Je l'ai entendu, je l'ai entendu, mon cher prince, mais cela ne peut pas être vrai! Il est impossible qu'Eugène Pavlitch ait fait des lettres de change! Riche comme il l'est... Jadis, à la vérité, par suite de son étourderie, il lui est arrivé d'avoir des embarras d'argent, et moi-même je l'ai quelquefois tiré d'affaire... Mais que, dans sa position de fortune, il ait souscrit des lettres de change à un usurier et qu'il en soit inquiet, — c'est inadmissible! Il ne peut pas non plus être à tu et à toi avec Nastasia Philippovna, — voilà où gît le principal problème. Il jure qu'il n'y comprend rien et je le crois parfaitement. Mais je voulais vous demander, cher prince, si vous ne saviez pas quelque chose? Je veux dire, si, par miracle, un bruit ne serait pas arrivé jusqu'à vous?

— Non, je ne sais rien, et je vous assure que je n'ai pris aucune part à cela.

— Ah! prince, sur quelle herbe avez-vous donc marché aujourd'hui? Je ne vous reconnais pas, positivement. Est-ce que je pouvais vous supposer complice d'une pareille chose? Allons, vous n'êtes pas dans votre assiette aujourd'hui.

Il embrassa Muichkine.

— Complice d'une « pareille » chose! que voulez-vous dire? Je ne vois pas là une « pareille » chose.

— Sans doute cette personne a voulu nuire à Eugène Pavlitch en lui prêtant devant témoins des qualités qu'il n'a pas et qu'il ne peut pas avoir, répondit assez sèchement le prince Chtch...

Le prince Léon Nikolaïévitch se troubla; toutefois il n'en continua pas moins à regarder fixement son interlocuteur, comme pour lui demander l'explication de ces paroles; mais le prince Chtch... se tut.

— Alors il ne s'agit pas simplement de lettres de change? Ce n'est pas littéralement ce qui a été dit hier? murmura enfin Muichkine, pris d'une certaine impatience.

— Mais, je vous le répète, jugez vous-même, qu'est-ce qu'Eugène Pavlitch peut avoir de commun avec... elle, et, par-dessus le marché, avec Rogojine? Encore une fois, il est extrêmement riche, je connais fort bien sa fortune; de plus, il a en perspective l'héritage de son oncle. Nastasia Philippovna a tout simplement...

Le visiteur s'interrompit soudain : évidemment il ne voulait pas s'entretenir de Nastasia Philippovna avec le prince Léon Nikolaïévitch.

— En tout cas, cela prouve qu'elle le connaît, fit celui-ci après une minute de silence.

— Ils ont pu se connaître autrefois; Eugène Pavlitch est un homme léger! Mais, s'ils se sont connus, c'est fort ancien, cela doit remonter à deux ou trois ans; à cette époque-là il voyait Totzky. Pas plus maintenant qu'alors, il ne peut s'être trouvé avec elle dans des relations de nature à autoriser le tutoiement. Vous savez vous-même qu'elle n'était pas ici; elle avait disparu. Beaucoup de gens ignorent encore

son retour parmi nous. Il n'y a pas plus de trois jours que j'ai aperçu son équipage.

— Un superbe équipage! observa Adélaïde.

— Oui, c'est un équipage superbe.

Du reste, ils se séparèrent du prince Léon Nikolaïévitch dans les sentiments les plus affectueux, on pourrait même dire les plus fraternels.

Leur départ laissa notre héros fort soucieux. Certes, depuis la nuit précédente (et peut-être depuis plus longtemps encore), lui-même soupçonnait plusieurs choses, mais jusqu'à cette visite il ne s'était pas pleinement assuré de ce qu'il pouvait y avoir de fondé dans ses craintes. Or le prince Chtch.... venait de les confirmer; sans doute il se trompait dans l'interprétation du fait, mais, en somme, il errait autour de la vérité, il avait deviné là une *intrigue*. (Du reste, pensait Muichkine, peut-être, au fond, comprend-il très-bien ce qu'il en est, et n'a-t-il émis une explication erronée que pour me donner le change.) Un point hors de doute, c'est qu'ils étaient maintenant passés chez lui (le prince Chtch.... du moins) dans l'espoir d'obtenir des éclaircissements; s'il en était ainsi, c'est qu'ils le croyaient directement mêlé à l'*intrigue*. En outre, si tout cela avait réellement tant d'importance, c'est donc qu'*elle* poursuivait un but terrible; quel but? Cette question épouvantait le prince. « Et comment l'arrêter? Quand *elle* s'est décidée à une chose, on ne peut pas l'empêcher de la mettre à exécution! » Il savait déjà cela par expérience. « Elle est folle! Folle! »

Mais, durant cette soirée, se produisirent encore beaucoup d'autres circonstances énigmatiques qui toutes demandaient à être éclaircies sans délai; aussi le prince était-il très-chagrin. La visite de Viéra Lébédéff lui procura un peu de distraction : elle vint chez lui avec Lubotchka et l'entretint gaiement de diverses choses. Après Viéra arriva sa jeune sœur, puis le fils de Lébédéff qui suivait les cours du gymnase. Il assura que, d'après l'interprétation de son père, l'« Étoile Absinthe » qui, dans l'Apocalypse, tombe sur les

sources des eaux, figurait le réseau des chemins de fer répandus sur la surface de l'Europe. Le prince ne voulut pas croire que telle fût l'explication de Lébédéff; on décida qu'on le lui demanderait à lui-même à la première occasion. Viéra apprit au prince que, depuis la veille, Keller s'était installé chez eux, et que, selon toute apparence, il ne les quitterait pas de sitôt, parce qu'il avait trouvé là une société et s'était lié avec le général Ivolguine; du reste, il avait déclaré qu'il venait séjourner chez eux uniquement pour compléter son instruction. De jour en jour, le prince se plaisait davantage avec les enfants de Lébédéff. Kolia ne se montra pas de toute la journée : il s'était rendu de grand matin à Pétersbourg (Lébédéff, appelé au dehors pour ses petites affaires, était sorti aussi de très-bonne heure). Mais le prince attendait avec impatience la visite de Gabriel Ardalionovitch, qui s'était formellement engagé à l'aller voir aujourd'hui.

Il arriva vers sept heures de l'après-midi, aussitôt après le dîner. Au premier regard jeté sur lui, le prince se dit que ce monsieur, du moins, devait connaître tous les tenants et aboutissants de l'affaire, — et comment ne les aurait-il pas connus, lui qui pouvait se renseigner auprès de gens toujours aussi bien informés que Barbara Ardalionovna et Ptitzine? Mais les relations que les deux hommes avaient ensemble étaient d'une nature assez particulière; par exemple, le prince avait remis l'affaire de Bourdovsky entre les mains de Gabriel Ardalionovitch, et cette marque de confiance n'était pas la seule qu'il lui eût donnée. Néanmoins il existait toujours certains points dont, par une sorte d'accord tacite, ils évitaient de parler entre eux. Parfois il semblait au prince que Gania aurait peut-être désiré plus de franchise et de cordialité dans leurs rapports. Maintenant, par exemple, à ce que Muichkine crut remarquer quand il vit entrer le jeune homme, celui-ci paraissait convaincu que le moment de rompre la glace était arrivé. (Gabriel Ardalionovitch était pressé pourtant; sa sœur l'attendait chez

Lébédeff; tous deux avaient à s'occuper d'une affaire urgente.)

Mais, si Gania avait compté sur toute une série de questions impatientes, de confidences involontaires, d'épanchements amicaux, il s'était singulièrement trompé. Durant les vingt minutes que le visiteur passa chez lui, le prince resta pensif, presque distrait, et ne fit pas une des questions auxquelles Gania s'attendait. Ce que voyant, celui-ci résolut de se tenir à son tour sur une grande réserve. Tant que dura sa visite, il parla sans discontinuer, bavarda gaiement, avec légèreté, avec grâce, mais s'abstint de toucher au point principal.

Entre autres choses, Gania raconta que Nastasia Philippovna n'était que depuis quatre jours à Pavlovsk, et que déjà elle avait attiré l'attention générale. Elle demeurait chez Daria Alexievna, dans une vilaine petite maison de la rue des Matelots, mais elle avait peut-être le plus bel équipage de Pavlovsk. Autour d'elle s'était déjà groupée toute une foule de soupirants jeunes et vieux; parfois des cavaliers escortaient sa calèche. Nastasia Philippovna était, comme auparavant, fort difficile dans le choix de ses relations, et ne recevait que des visiteurs triés sur le volet. Cela ne l'empêchait pas d'avoir un nombreux entourage sur qui elle pouvait compter en cas de besoin. A cause d'elle, un monsieur en villégiature à Pavlovsk avait rompu avec sa fiancée, et un vieux général avait presque maudit son fils. Quand elle faisait une promenade en voiture, elle prenait souvent avec elle une charmante fillette de seize ans, parente éloignée de Daria Alexievna; cette jeune fille chantait fort bien, et son talent de musicienne avait donné de la notoriété à la petite maison de la rue des Matelots. Du reste, Nastasia Philippovna se tenait très-convenablement, elle s'habillait sans luxe, mais avec un goût dont toutes les dames étaient jalouses, aussi bien que de sa beauté et de son équipage.

— L'excentrique incident d'hier a été sans doute prémédité, et, naturellement, ne doit pas entrer en ligne de compte. Pour trouver à redire à sa conduite, il faudrait l'espionner

exprès ou la calomnier, ce qui, du reste, ne tardera pas, acheva Gabriel Ardalionovitch, présumant que son interlocuteur ne manquerait pas de lui demander pourquoi il appelait l'incident d'hier un incident prémédité, et pourquoi on ne tarderait pas à calomnier Nastasia Philippovna. Mais le prince ne fit aucune question de ce genre.

Ce fut spontanément aussi, sans attendre qu'on l'interrogât, et même avec un empressement étrange, que Gania s'étendit sur le chapitre d'Eugène Pavlovitch. Dans son opinion, ce dernier ne connaissait guère Nastasia Philippovna que pour lui avoir été présenté par quelqu'un sur la promenade, quatre jours auparavant; tout au plus était-il allé une fois chez elle avec les autres visiteurs de la jeune femme. Quant aux lettres de change, elles n'avaient rien d'impossible : Eugène Pavlovitch possédait une grande fortune sans doute, mais il y avait un certain désordre dans ses affaires. Sur ce curieux sujet Gania tourna court. En ce qui concernait l'incartade commise la veille par Nastasia Philippovna, il se borna à y faire allusion dans la phrase rapportée plus haut. A la fin, Barbara Ardalionovna vint chercher son frère et elle resta une petite minute chez le prince. Sans que celui-ci essayât de la faire parler, elle lui apprit qu'Eugène Pavlovitch passerait à Pétersbourg toute la journée d'aujourd'hui et peut-être encore celle de demain; que son mari (Ivan Pétrovitch Ptitzine) s'y trouvait aussi, et qu'il y était probablement allé pour les affaires d'Eugène Pavlovitch. « Elisabeth Prokofievna est aujourd'hui d'une humeur d'enfer, ajouta-t-elle en sortant, mais le plus singulier, c'est qu'Aglaé s'est fâchée avec toute sa famille, non-seulement avec son père et sa mère, mais même avec ses deux sœurs : tout cela n'est pas beau. » Après avoir donné, comme par hasard, cette dernière nouvelle qui, pour le prince, était extrêmement significative, Barbara Ardalionovna se retira avec son frère. Quant à l'affaire du « fils de Pavlichtcheff », Ganetchka n'en dit pas mot, peut-être par fausse modestie, peut-être aussi « pour ménager les sentiments du prince ». Ce dernier, néanmoins,

le remercia encore une fois de toutes les peines qu'il s'était données dans cette circonstance.

Fort content de se retrouver enfin seul, le prince quitta la terrasse, traversa la rue et entra dans le parc. Il voulait ruminer un projet dont l'idée venait de s'offrir à son esprit. Mais ce projet était de ceux qu'il faut exécuter d'entraînement, parce qu'ils ne résistent pas à la réflexion : le prince s'était senti soudain un immense désir d'abandonner tout cela, de retourner là-bas d'où il était venu, de s'enfoncer dans quelque solitude lointaine; bref, de disparaître à l'instant, sans même dire adieu à personne. Il prévoyait que s'il retardait son départ, ne fût-ce que de quelques jours, il resterait définitivement empêtré dans ce monde, et ne pourrait plus jamais s'en dégager. Mais il ne lui fallut pas dix minutes pour reconnaître que la fuite était impossible, que ce serait presque une lâcheté, que devant lui se posaient des problèmes dont il n'avait même plus le droit maintenant d'esquiver la solution. En s'entretenant de ces pensées, il revint chez lui après une promenade d'un quart d'heure à peine. Il était vraiment malheureux en ce moment.

Lébédeff n'était pas encore rentré, de sorte que, vers le soir, Keller réussit à pénétrer chez le prince. Quoique l'ancien sous-lieutenant ne fût pas ivre, il se trouvait en veine d'épanchements et de confidences. Il déclara tout d'abord qu'il venait raconter au prince toute sa vie, et qu'il n'était resté à Pavlovsk que pour cela. Il n'y avait pas moyen de le mettre à la porte : pour rien au monde il ne serait parti. Keller s'était disposé à faire un long discours, mais après quelques mots incohérents, prononcés en manière de préambule, il sauta à la conclusion : ayant cessé de croire au Très-Haut, il avait perdu tout vestige de moralité, à ce point qu'il s'était rendu coupable de vol. — « Pouvez-vous vous représenter cela? »

— Écoutez, Keller, moi, à votre place, je n'avouerais pas cela sans une absolue nécessité, répondit le prince, — mais, du reste, vous vous calomniez peut-être à dessein.

— Je ne dis cela qu'à vous, à vous seul, et uniquement pour aider à mon développement ! Je ne l'ai dit et ne le dirai à aucun autre ; quand je mourrai, j'emporterai avec moi ce secret dans la tombe ! Mais, prince, si vous saviez, si seulement vous saviez combien il est difficile, à notre époque, de se procurer de l'argent ! Où en prendre ? permettez-moi de vous le demander. La réponse est partout la même : « Apportez-nous de l'or et des diamants, là-dessus nous te prêterons », c'est-à-dire, justement ce que je n'ai pas ; pouvez-vous vous représenter cela ? A la fin, je me fâchai. « Et sur des émeraudes, dis-je, est-ce que vous me prêterez ? — Sur des émeraudes, répondit l'homme, oui, encore. — Eh bien, repris-je, voilà qui est parfait ! » Je pris mon chapeau et je sortis. Que le diable vous emporte, tas de coquins !

— Mais est-ce que vous aviez des émeraudes ?

— Moi, avoir des émeraudes ! Oh ! prince, avec quelle sérénité naïve, pastorale même, on peut le dire, vous considérez encore la vie !

« Ne pourrait-on pas faire quelque chose de cet homme en le soumettant à une bonne influence ? » se demandait le prince, qui commençait à éprouver une sorte de pitié pour son visiteur. Quant à son influence personnelle, il croyait qu'elle ne valait rien du tout, et il en jugeait ainsi non par humilité, mais parce qu'il avait une façon un peu spéciale de voir les choses. Insensiblement la conversation s'anima, et elle devint si intéressante que ni l'un ni l'autre ne pensa à y mettre fin. Keller confessait avec un empressement extraordinaire des actes dont il semblait qu'aucun homme n'eût pu se résoudre à faire l'aveu. Chaque fois qu'il commençait un récit, il protestait de son repentir et assurait qu'intérieurement il était « plein de larmes » ; mais, en racontant son méfait, il avait l'air de s'en vanter ; parfois aussi il le narrait d'une façon si comique que le prince et lui finissaient par rire comme deux fous.

— Le grand point, c'est qu'il y a en vous une confiance enfantine et une véracité extraordinaire, dit enfin le prince ;

— savez-vous que cela seul rachète déjà bien des choses?

— Je suis noble, noble, chevaleresquement noble! confirma Keller attendri; — mais, vous savez, prince, toute cette noblesse n'existe qu'en rêve, à l'état d'aspiration, pour ainsi dire; elle ne se montre jamais dans la pratique! Pourquoi cela? Je ne puis le comprendre.

— Ne vous désespérez pas. A présent on peut dire, sans crainte de se tromper, que vous m'avez fait connaître par le menu toute votre existence; du moins, il me semble qu'il est impossible de rien ajouter à ce que vous m'avez raconté, ne le croyez-vous pas?

— Impossible? s'écria d'un air de pitié l'ancien sous-lieutenant : — oh! prince, jusqu'à quel point vous êtes resté suisse dans votre compréhension de l'homme!

— Vraiment, on peut encore y ajouter quelque chose? demanda le prince avec un étonnement timide. — Eh bien, qu'est-ce que vous attendiez de moi, Keller? Parlez, je vous prie, pourquoi êtes-vous venu me faire votre confession?

— Ce que j'attendais de vous? D'abord, rien que votre bonhomie est déjà agréable à contempler; c'est un plaisir que de causer avec vous; je sais, du moins, que j'ai devant moi un personnage très-vertueux, et ensuite... ensuite...

Il semblait embarrassé. Voyant qu'il hésitait à continuer, le prince vint à son secours :

— Vous vouliez peut-être m'emprunter de l'argent?

Ces mots furent dits très-simplement, d'un ton sérieux et même quelque peu timide.

Keller tressaillit, il fixa brusquement un regard étonné sur le visage du prince et déchargea un grand coup de poing sur la table.

— Eh bien, prince, voilà ce qui me renverse, ce qui me déroute complètement! Vous êtes d'une bonhomie, d'une innocence que l'âge d'or lui-même n'a pas connue, et en même temps vous lisez dans l'âme des gens comme le plus perspicace des psychologues. Mais permettez, prince, cela a besoin d'explication, parce que je.... décidément je m'y

perds! Bien entendu, mon but, en fin de compte, était de vous emprunter de l'argent, mais vous m'avez fait cette question comme si vous ne trouviez là rien de répréhensible, comme si cela vous paraissait tout naturel.

— Oui... de votre part c'est tout naturel.

— Et vous n'êtes pas révolté?

— Mais pourquoi donc le serais-je?

— Écoutez, prince, je demeure ici depuis hier soir, d'abord parce que j'ai une estime particulière pour l'archevêque français Bourdaloue (je l'ai savouré chez Lébédoff jusqu'à trois heures), ensuite et surtout (je vous jure par tout ce que j'ai de plus sacré que je vous dis la vérité la plus pure) je suis resté parce que je voulais, pour ainsi dire, en vous faisant ma confession franche et complète, aider par cela même à mon propre développement. Telle était ma pensée, et je fondais en larmes vers quatre heures, lorsque je me suis endormi. Croirez-vous maintenant à la parole d'un homme très-noble? au moment où je m'assoupissais, sincèrement rempli de larmes intérieures, et, pour ainsi dire, extérieures (car j'avais fini par sangloter, je m'en souviens!), il m'est venu à l'esprit une idée infernale : « Au bout du compte, si, après ma confession, je lui empruntais de l'argent? » Cette confession a donc été un truc destiné à vous monter le coup : je voulais, par ce moyen, m'insinuer dans vos bonnes grâces pour vous taper ensuite de cent cinquante roubles. N'est-ce pas une bassesse, selon vous?

— Ce que vous dites n'est pas exact. L'un s'est mêlé à l'autre, voilà tout. Les deux idées se sont confondues, ce qui a lieu très-fréquemment. La même chose m'arrive sans cesse. Du reste, je trouve que cela ne vaut rien et, vous savez, Keller, c'est ce que je me reproche le plus. Quand vous parliez tout à l'heure, il me semblait entendre ma propre histoire. Parfois même j'ai pensé que tous les hommes étaient ainsi, continua le prince, pour qui ce sujet de conversation paraissait être d'un profond intérêt, — et cela me consolait un peu, car il est extrêmement difficile de lutter contre ces idées

mixtes ; j'ai essayé. Dieu sait comment elles prennent naissance. Et voilà que vous appelez carrément cela une bassesse ! A présent, je vais recommencer à avoir peur de ces idées. En tout cas, je ne suis pas votre juge. Mais, à mon avis, c'est aller trop loin que de donner à cela le nom de bassesse ; qu'en pensez-vous ? Vous avez usé de ruse pour m'emprunter de l'argent, mais vous-même jurez qu'indépendamment du motif pécuniaire votre confession avait aussi un but noble. Quant à l'argent, vous en avez besoin pour bambocher, n'est-ce pas ? Et, après votre confession, cela, naturellement, est une lâcheté. Mais aussi comment renoncer en un instant à l'habitude de boire ? C'est impossible. Que faire donc ? Le mieux est de laisser cela à l'appréciation de votre conscience ; que vous en semble ?

Le prince considérait Keller avec une extrême curiosité. Évidemment la question des idées mixtes le préoccupait depuis longtemps déjà.

— Eh bien, comment après cela vous appelle-t-on idiot ? Je ne le comprends pas ! s'écria le boxeur.

Le prince rougit un peu.

— Le prédicateur Bourdaloue n'aurait pas épargné l'homme, et vous, vous l'avez épargné, vous m'avez jugé humainement ! Pour me punir et vous prouver que je suis touché, je n'accepterai pas cent cinquante roubles, donnez m'en seulement vingt-cinq, cela suffira ! C'est tout ce qu'il me faut, du moins pour deux semaines. Je ne viendrai pas vous demander de l'argent avant quinze jours. Je voulais faire un cadeau à Agachka, mais elle ne le mérite pas. Oh ! cher prince, que le Seigneur vous bénisse !

Entra Lébédéff qui arrivait de Pétersbourg. La vue d'un billet de vingt-cinq roubles dans les mains de Keller lui fit froncer le sourcil, mais le boxeur, se trouvant en fonds, ne tarda pas à disparaître. Dès qu'il fut sorti, Lébédéff se mit à le débiter.

— Vous êtes injuste, son repentir était vraiment sincère, observa enfin le prince.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce repentir? C'est exactement comme moi hier : « Je suis bas, je suis bas » ; ce sont des mots, pas autre chose !

— Ainsi de votre part ce n'étaient que des mots? je pensais, au contraire...

— Eh bien, tenez, à vous, à vous seul je dirai la vérité, parce que vous pénétrez l'homme : les paroles et le fait, le mensonge et la vérité, chez moi tout cela se mêle et tout cela est parfaitement sincère. La vérité, le fait, c'est que j'éprouve un sincère repentir, croyez-le, ne le croyez pas, je vous le jure. Mais les paroles et les mensonges me sont dictés par une pensée infernale (et toujours présente), l'idée d'attraper les gens et d'utiliser mes larmes de repentir! Oui, je vous l'assure! A un autre je ne le dirais pas, — il rirait ou il cracherait; mais vous, prince, vous jugez humainement.

— Eh bien, voilà mot pour mot ce qu'il m'a dit aussi tout à l'heure! s'écria le prince, — et vous avez tous les deux l'air de vous vanter! Vous m'étonnez même, seulement il est plus sincère que vous, car vous faites de cela un véritable métier. Allons, assez, ne prenez pas cette expression désolée, Lébédéff, et ne mettez pas la main sur votre cœur. Est-ce que vous ne me direz pas quelque chose? Vous n'êtes pas venu pour rien...

Lébédéff se mit à grimacer.

— Je vous ai attendu toute la journée pour vous poser une question; une fois au moins dans votre vie répondez la vérité de prime abord : avez-vous pris une part quelconque hier à l'incident de la calèche?

Nouvelles grimaces de Lébédéff; il commença à rire, à se frotter les mains, à éternuer, mais toujours sans proférer un seul mot de réponse.

— Je vois que vous y avez pris part.

— Mais indirectement, rien qu'indirectement! Je dis la pure vérité! Je me suis borné à faire savoir en temps utile à une certaine personne que telle société était réunie chez moi et qu'il s'y trouvait certains personnages.

— Je sais que vous avez envoyé votre fils là, il me l'a dit lui-même tantôt, mais qu'est-ce que c'est que cette intrigue? s'écria le prince impatienté.

— Ce n'est pas moi qui l'ai ourdie, ce n'est pas moi, reprit Lébédéff en agitant le bras comme pour repousser quelque chose, — elle a été machinée par d'autres, et, à proprement parler, c'est plutôt une fantaisie qu'une intrigue!

— Mais de quoi s'agit-il donc? expliquez-le-moi, pour l'amour du Christ! Se peut-il que vous ne compreniez pas combien cette affaire me touche? Dans le fait on noircit Eugène Pavlovitch.

Le visage de Lébédéff se contracta de nouveau.

— Prince! Excellentissime prince! Vous ne me laissez pas dire toute la vérité, j'ai déjà essayé de vous la faire connaître, plus d'une fois j'ai commencé, mais vous ne m'avez pas permis de continuer...

Le prince ne répondit pas et resta pensif. Évidemment une violente lutte se livrait en lui.

— Allons, c'est bien; dites la vérité, articula-t-il péniblement.

— Aglaé Ivanovna... commença aussitôt Lébédéff.

— Taisez-vous, taisez-vous, cria avec colère le prince devenu tout rouge d'indignation et peut-être aussi de honte.

— C'est impossible, tout cela est absurde! Tout cela a été inventé par vous-même ou par d'autres fous de votre espèce. Et que plus jamais je ne vous entende dire un mot à ce sujet!

Il était plus de dix heures du soir lorsque Kolia arriva avec un tas de nouvelles, les unes de Pétersbourg, les autres de Pavlovsk. Les premières avaient trait surtout à Hippolyte et à l'histoire de la veille; il les raconta en gros, se réservant d'y revenir plus tard, et se hâta de passer aux nouvelles de Pavlovsk. Il y avait trois heures que Kolia était revenu de Pétersbourg, et, avant de se rendre chez le prince, il avait commencé par aller chez les Épantchine. « C'est terrible ce qu'il y a là! » Bien entendu, au premier plan figurait la calèche, mais il était certainement arrivé quelque autre

chose encore que ni lui ni le prince ne connaissaient. « Naturellement je n'ai pas espionné, je n'ai voulu interroger personne; du reste, on m'a bien reçu, si bien même que j'en ai été étonné, mais de vous, prince, pas un mot! » Le plus important, c'était que tantôt Aglaé s'était fâchée avec les siens au sujet de Gania. Kolia ignorait les détails de l'affaire, il savait seulement que c'était à cause de Gania (imaginez-vous cela!). La querelle avait été très-violente, par conséquent elle devait avoir un motif grave. Le général était arrivé tard, il avait l'air maussade; Eugène Pavlovitch, qui l'accompagnait, avait été parfaitement accueilli; lui-même s'était montré étonnamment gai et aimable. Mais la nouvelle capitale, c'était que, sans faire d'esclandre, Élisabeth Prokofievna avait mandé auprès d'elle Barbara Ardalionovna qui se trouvait alors avec les demoiselles, et lui avait interdit une fois pour toutes l'accès de sa maison. « Du reste, elle a formulé cette défense de la façon la plus polie, au dire de ma sœur elle-même », ajouta Kolia. Mais quand Varia était sortie de chez la générale et avait pris congé des demoiselles, celles-ci ne savaient même pas qu'elle leur disait adieu pour la dernière fois et qu'il lui était interdit de remettre désormais les pieds dans la maison.

— Mais Barbara Ardalionovna est venue chez moi à sept heures? fit le prince surpris.

— Et c'est vers les huit heures qu'elle a reçu son congé. Je plains fort Varia, je plains Gania..... sans doute, ils sont continuellement occupés d'intrigues, ils ne pourraient pas vivre sans cela. Et jamais je n'ai pu savoir ce qu'ils trament; du reste, je n'y tiens pas. Mais je vous assure, mon bon, mon cher prince, que Gania a du cœur. Assurément, sous beaucoup de rapports, c'est un homme corrompu, mais il y a en lui des qualités qu'il suffit de chercher pour les découvrir, et jamais je ne me pardonnerai de l'avoir méconnu autrefois..... Je ne sais pas si je puis continuer à voir les Épantchine après l'histoire qui vient d'arriver à Varia. A la vérité, dès le début, je me suis mis sur un pied d'indépen-

dance complète, mais n'importe, c'est une question à examiner.

— Vous avez tort de tant plaindre votre frère, observa le prince; — si les choses en sont venues là, c'est que Gabriel Ardalionovitch est dangereux aux yeux d'Élisabeth Prokofievna, et que, par conséquent, ses espérances sont en voie de se réaliser.

— Comment? quelles espérances? fit avec étonnement Kolia : — pensez-vous par hasard qu'Aglaé..... ce n'est pas possible!

Le prince garda le silence.

— Vous êtes un terrible sceptique, prince, reprit Kolia au bout de deux minutes, — je remarque que depuis quelque temps vous devenez extraordinairement sceptique; vous commencez à ne plus croire à rien, et à faire des suppositions à propos de tout..... mais ai-je employé avec justesse ici le mot « sceptique »?

— Je crois que oui, quoique, du reste, je n'en sois pas bien sûr moi-même.

— Non, je retire le mot « sceptique », j'ai trouvé une nouvelle explication, cria tout à coup Kolia, — vous n'êtes pas sceptique, mais jaloux. Les sentiments de Gania pour certaine fière demoiselle vous causent une jalousie infernale!

En parlant ainsi, Kolia s'était levé brusquement et riait comme peut-être il n'avait jamais ri de sa vie. La rougeur qui couvrait le visage de Muichkine accrut encore la gaieté du gymnaste. Il s'amusait énormément de l'idée que le prince était jaloux d'Aglaé. Mais son hilarité cessa sitôt qu'il eut remarqué que celui-ci éprouvait un vrai chagrin. Ensuite eut lieu entre eux une conversation très-sérieuse qui se prolongea pendant une heure ou une heure et demie.

Le lendemain, une affaire urgente obligea le prince à aller passer une partie de la journée à Pétersbourg. Entre quatre et cinq heures, au moment où il se disposait à reprendre le train pour Pavlovsk, il rencontra dans la gare Ivan Fédorovitch. Celui-ci saisit vivement le prince par le bras, puis,

après avoir regardé partout d'un air inquiet, il le fit monter avec lui dans un wagon de première classe. Le général voulait avoir Muichkine pour compagnon de route, désireux qu'il était de l'entretenir de choses importantes.

— D'abord, cher prince, ne sois pas fâché contre moi et, si tu as quelque chose à me reprocher, oublie-le. Moi-même je serais déjà allé te voir hier, mais je ne savais pas comment Élisabeth Prokofievna aurait pris cela..... Chez moi..... c'est positivement un enfer : un sphinx énigmatique y a élu domicile; moi, je m'en vais, je n'y comprends rien. Mais, pour ce qui est de toi, tu es, à mon avis, moins coupable qu'aucun de nous, quoique, sans doute, tu aies contribué à amener bien des choses. Vois-tu, prince, il est agréable d'être philanthrope, mais il ne faut pas l'être trop. Toi-même, tu es peut-être déjà payé pour le savoir. Assurément j'aime la bonté et j'estime Élisabeth Prokofievna, mais...

Le général parla de la sorte longtemps encore, mais il y avait beaucoup d'incohérence dans ses paroles. On voyait qu'il était extrêmement troublé par quelque chose de tout à fait incompréhensible pour lui. A la fin, il s'exprima plus nettement.

— Pour moi, il est hors de doute que tu n'as pris aucune part à cela, mais ne viens pas nous voir d'ici à quelque temps, je te le demande en ami, attends que le vent ait changé. Pour ce qui concerne Eugène Pavlovitch, — poursuivit-il avec une chaleur extraordinaire, — tout cela est une calomnie absurde, la calomnie des calomnies! C'est une imposture, il y a là une intrigue, le désir de tout culbuter et d'amener une brouille entre nous. Vois-tu, prince, je te le dis à l'oreille : entre nous et Eugène Pavlitch, il n'a pas encore été dit un seul mot, tu comprends? Nous ne sommes liés par rien, — mais ce mot peut être dit, et même bientôt, et même peut-être tout de suite! Ainsi, voilà, c'est pour empêcher cela! Mais pourquoi, dans quel but, — je ne le comprends pas! C'est une femme étonnante, une femme excentrique; j'ai si peur d'elle que j'en perds presque le sommeil.

Et cet équipage, ces chevaux blancs..... c'est vraiment chic, comme on dit en français. Qui est-ce qui l'entretient sur ce pied-là? En vérité, j'avais fait un jugement téméraire, j'avais pensé avant-hier que c'était Eugène Pavlitch. Mais il est prouvé que ce ne peut pas être lui; eh bien, s'il en est ainsi, pourquoi veut-elle provoquer une rupture entre nous? Voilà, voilà le problème! Pour garder Eugène Pavlitch? Mais je te répète, je te jure sur la croix qu'il ne la connaît pas, et que ces lettres de change sont une invention! Et avec quelle impudence elle le tutoie à haute voix, en pleine rue! Il y a là positivement une manœuvre! Il est clair que nous devons repousser cela avec mépris et témoigner deux fois plus d'estime à Eugène Pavlitch. C'est dans ce sens que j'ai parlé à Élisabeth Prokofievna. Maintenant je vais te dire ma pensée intime: je suis fermement persuadé qu'elle agit ainsi par rancune personnelle contre moi, tu te rappelles, à cause du passé, quoique jamais je ne me sois donné de torts envers elle. Je rougis au seul souvenir de cela. A présent la voilà de nouveau en vedette, je la croyais disparue pour tout de bon. Où est donc ce Rogojine? dites-le moi, je vous prie. Je pensais qu'elle était depuis longtemps déjà madame Rogojine.

En un mot, Ivan Fédorovitch était très-désorienté. Pendant près d'une heure que dura le voyage, il parla seul, posant des questions, y répondant lui-même, serrant la main du prince. Il convainquit du moins celui-ci qu'il ne pensait pas à le soupçonner de quoi que ce fût. C'était l'important pour Muichkine. Le général termina par quelques mots au sujet de l'oncle d'Eugène Pavlitch, qui était chef d'une chancellerie quelconque à Pétersbourg: « Il occupe un beau poste, il a soixante-dix ans, c'est un viveur, un gastronome, un vieillard qui n'a pas encore dételé..... Ha, ha! Je sais qu'il a entendu parler de Nastasia Philippovna, et qu'il a même recherché ses faveurs. Je suis passé chez lui tantôt; il ne reçoit pas, il est souffrant; mais il est riche, fort riche, il a une situation considérable et..... Dieu veuille lui conserver la vie pendant de longues années, mais c'est encore

à Eugène Pavlitch que reviendra toute cette fortune... Oui, oui... et pourtant j'ai peur! Je ne m'explique pas pourquoi, mais j'ai peur. On dirait qu'il y a quelque chose dans l'air, un malheur qui vole, comme une chauve-souris, et j'ai peur j'ai peur!... »

Et enfin, le troisième jour seulement, comme nous l'avons dit plus haut, eut lieu la réconciliation formelle des Épanatchine avec le prince Léon Nikolaiévitch.

XII

Il était sept heures de l'après-midi. Le prince se disposait à aller au parc quand, tout à coup, il vit paraître sur sa terrasse Élisabeth Prokofievna. Elle était seule.

— *Premièrement*, ne t'avise pas de croire, commença-t-elle, — que je sois venue pour te demander pardon. Jamais de la vie! Tous les torts sont de ton côté.

Le prince resta silencieux.

— Es-tu coupable, oui ou non?

— Autant que vous. Du reste, ni vous ni moi n'avons à nous reprocher aucune mauvaise intention. Avant-hier, je me croyais coupable, mais maintenant j'ai reconnu que je me trompais.

— Ainsi voilà comme tu es! Allons, c'est bien; écoute et assieds-toi, parce que je n'ai pas l'intention de rester debout.

Ils s'assirent.

— *Secondement*, pas un mot des méchants gamins! J'ai dix minutes à passer avec toi; je suis venue ici pour un renseignement (tu t'imaginais peut-être Dieu sait quoi?), et si tu fais la moindre allusion à ces morveux, je me lève, je m'en vais, et c'est fini entre nous pour toujours.

— Bien, répondit le prince.

— Permits-moi de te faire une question : tu as écrit, il y

a deux mois ou deux mois et demi, aux environs de Pâques, une lettre à Aglaé?

— O-oui.

— A quel propos? Qu'y avait-il dans cette lettre? Montre-la! Les yeux d'Élisabeth Prokofievna étincelaient, elle était tremblante d'impatience.

— Je ne l'ai pas, répondit timidement le prince étonné, — si cette lettre n'a pas été détruite, elle est entre les mains d'Aglaé Ivanovna.

— Ne finasse pas! Qu'est-ce que tu lui as écrit?

— Je ne finasse pas, et je ne crains rien. Je ne vois pas le motif qui m'aurait empêché d'écrire...

— Tais-toi! Tu parleras plus tard. Qu'y avait-il dans la lettre? Pourquoi as-tu rougi?

Le prince réfléchit un moment.

— Je ne connais pas vos pensées, Élisabeth Prokofievna. Je vois seulement que cette lettre vous déplait fort. Convenez que je pouvais refuser de répondre à une pareille question. Mais pour vous prouver que je ne redoute rien du fait de cette lettre, que je ne regrette pas de l'avoir écrite, et que je n'en rougis nullement (ce disant, le prince rougissait de plus en plus), je vais vous la réciter, car je crois que je la sais par cœur.

Là-dessus, le prince reproduisit de mémoire, et presque mot pour mot, le contenu du billet qu'il avait écrit à Aglaé.

— Quel galimatias! Qu'est-ce que peuvent signifier ces sottises, selon toi? demanda d'un ton sévère la générale qui avait écouté avec une attention extraordinaire.

— Je ne le sais pas bien moi-même; tout ce que je puis dire, c'est que j'étais alors sous l'influence d'un sentiment sincère. J'ai eu là-bas des moments de vie pleine et d'espérances ardentes.

— Quelles espérances?

— Il me serait difficile de les expliquer, seulement ce n'étaient pas celles que vous supposez peut-être en ce moment.... J'espérais..... eh bien, en un mot, je faisais des

rêves d'avenir et de joie, je songeais que peut-être je n'étais pas un étranger *là-bas*. Je me sentais tout d'un coup fort content d'être dans mon pays. Par une matinée ensoleillée, j'ai pris la plume et je lui ai écrit une lettre. Pourquoi à elle? — je n'en sais rien. Parfois le besoin d'un être aimé se fait sentir; j'étais évidemment dans un de ces moments-là. ajouta le prince après un silence.

— Tu es amoureux d'elle, n'est-ce pas?

— N-non. Je..... je lui ai écrit comme à une sœur; j'ai même signé : « votre frère ».

— Hum! tu l'as fait à dessein; je comprends.

— Il m'est fort pénible de répondre à ces questions; Elisabeth Prokofievna.

— Je le sais, mais cela m'est tout à fait indifférent. Écoute, dis-moi la vérité comme devant Dieu : mens-tu ou ne mens-tu pas?

— Je ne mens pas.

— C'est bien vrai que tu n'es pas amoureux d'elle?

— Je crois que c'est absolument vrai.

— « Il croit » ! C'est un gamin qui a remis ta lettre?

— J'ai prié Nicolas Ardalionovitch...

— Un gamin? un gamin? interrompit avec colère Elisabeth Prokofievna : — je ne veux pas savoir s'il y a un Nicolas Ardalionovitch ! Un gamin?

— Nicolas Ardalionovitch...

— Un gamin, te dis-je!

Le prince répondit avec fermeté, sans trop élever la voix pourtant :

— Non, pas un gamin, mais Nicolas Ardalionovitch.

— Allons, c'est bien, mon cher, c'est bien! Je porterai cela à ton compte.

Elle s'arrêta une minute pour calmer son agitation et reprendre haleine.

— Et qu'est-ce que c'est que le « Chevalier pauvre »?

— Je ne le sais pas du tout; je ne suis pour rien là-dedans; c'est quelque plaisanterie.

— Il est agréable d'apprendre cela tout d'un coup! Seulement est-il possible qu'elle ait une inclination pour toi? Elle-même te traitait d'« aliéné » et d'« idiot ».

— Vous auriez pu ne pas me répéter cela, observa le prince d'un ton de reproche, mais presque tout bas.

— Ne te fâche pas. C'est une fille volontaire, une folle, une enfant gâtée; si tel est son bon plaisir, elle ne se gênera pas pour insulter les gens tout haut et se moquer d'eux à leur nez; j'étais tout à fait comme elle à son âge. Seulement, je t'en prie, ne triomphe pas, mon cher, elle n'est pas à toi, je ne veux pas croire cela, et jamais elle ne le sera! Je te le dis pour que tu prennes tes mesures dès maintenant. Écoute, jure-moi que tu n'es pas marié à *celle-là*.

Le prince faillit bondir d'étonnement.

— Élisabeth Prokofievna, qu'est-ce que vous dites?

— Mais tu as été sur le point de l'épouser?

— J'ai été sur le point de l'épouser, murmura-t-il en baisant la tête.

— Eh bien, tu es amoureux d'elle, s'il en est ainsi? C'est pour elle que tu t'es rendu ici? Pour *celle-là*?

— Je ne suis pas venu pour me marier, répondit le prince.

— Y a-t-il pour toi quelque chose de sacré au monde?

— Oui.

— Jure que tu n'es pas venu pour épouser *celle-là*.

— Je le jure par tout ce que vous voudrez.

— Je te crois, embrasse-moi. Enfin je respire librement; mais sache qu'Aglaé ne t'aime pas, avise en conséquence; elle ne t'épousera pas, tant que je serai au monde! Tu as entendu?

— Oui.

Le prince était si confus qu'il ne pouvait regarder en face Élisabeth Prokofievna.

— Prends-en note. Je t'attendais comme une providence (tu ne le méritais pas!), la nuit, j'arrosais mon oreiller de mes larmes, — pas à cause de toi, mon cher, sois tranquille, j'ai un autre chagrin, un chagrin éternel et toujours le

même. Mais voici pourquoi je t'attendais avec une telle impatience : je continue à croire que Dieu lui-même t'a envoyé à moi comme un ami et comme un frère. Je ne vois personne, excepté la vieille Biélokonsky, et elle n'est plus ici ; d'ailleurs, elle est devenue bête comme un mouton par suite de son grand âge. Maintenant réponds-moi simplement par oui ou par non : sais-tu pourquoi *elle* a fait cet esclandre avant-hier ?

— Je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai pris aucune part à cela, et que je ne sais rien !

— Assez, je te crois. Maintenant, moi aussi, j'ai changé d'idée à ce sujet, mais jusqu'à hier matin j'accusais de tout Eugène Pavlitch. A présent, sans doute, je ne puis pas ne pas être de leur avis : il est de toute évidence qu'on l'a rendu victime d'une fumisterie. Pourquoi ? dans quel but ? cela seul reste louche et prête à de vilains soupçons. En tout cas, il n'épousera pas Aglaé, c'est moi qui te le dis ! Qu'il soit un homme comme il faut, c'est possible, mais peu importe. Jusqu'à présent j'étais irrésolue, maintenant mon parti est pris : « Commencez par me mettre dans un cercueil et par m'enterrer, après cela vous marierez votre fille », voilà ce que j'ai déclaré aujourd'hui à Ivan Fédorovitch. Tu vois quelle confiance j'ai en toi, tu le vois ?

— Oui, et je l'apprécie.

Élisabeth Prokofievna attacha sur le prince un regard sondeur : peut-être aurait-elle voulu découvrir l'effet qu'avait produit sur lui la communication relative à Eugène Pavlitch.

— Tu ne sais rien de Gabriel Ivolguine ?

— C'est-à-dire... je sais beaucoup de choses.

— Savais-tu qu'il est en relation avec Aglaé ?

Cette nouvelle causa au prince une profonde stupéfaction, il frissonna même.

— Je l'ignorais complètement, répondit-il ; — comment, vous dites que Gabriel Ardalionovitch est en relation avec Aglaé Ivanovna ? C'est impossible !

— Depuis très-peu de temps. Sa sœur lui a frayé la voie tout l'hiver par un travail de taupe.

— Je ne le crois pas, reprit avec force le prince qui était resté un moment songeur. — Si cela était, je le saurais certainement.

— Tu penses sans doute que lui-même serait venu te l'avouer en pleurant et en se pressant contre ta poitrine! Faut-il que tu sois benêt! Ils te trompent tous comme... comme... Et tu n'es pas honteux d'avoir confiance en lui? Se peut-il que tu ne voies pas qu'il t'a jobardé sur toute la ligne?

— Je sais bien qu'il me trompe quelquefois, dit à demi-voix le prince dont le visage s'était refrogné, — et il n'ignore pas que je le sais... ajouta-t-il, gardant pour lui le reste de sa pensée.

— Il le sait et il est toujours aussi confiant! Il ne manquait plus que cela! Du reste, de ta part c'est tout naturel. Et je m'étonne de quelque chose! Seigneur! mais y a-t-il jamais eu un pareil homme? Fi! Et sais-tu que ce Ganka ou cette Varka l'ont mise en rapport avec Nastasia Philippovna?

— Qui? s'écria le prince.

— Aglaé.

— Je ne le crois pas! Ce n'est pas possible! Dans quelle intention?

Il se leva précipitamment.

— Je ne le crois pas non plus, quoiqu'il y ait des preuves convaincantes. C'est une fille capricieuse, fantasque, folle! Une fille méchante, méchante, méchante! Je répéterai pendant mille ans qu'elle est méchante! Toutes mes filles sont comme cela maintenant, même cette poule mouillée d'Alexandra, mais celle-là m'a déjà glissé hors des mains. Mais je ne le crois pas non plus! Peut-être parce que je ne veux pas le croire, ajouta comme en aparté la générale, puis elle s'adressa de nouveau au prince : — Pourquoi n'es-tu pas venu nous voir? lui demanda-t-elle brusquement. — Pourquoi depuis trois jours entiers n'es-tu pas venu chez nous? cria-t-elle impatiemment une seconde fois.

Le prince commença à exposer ses raisons, mais Élisabeth Prokofievna l'interrompit.

— Tout le monde te considère comme un imbécile et te trompe! Tu as été hier à Pétersbourg; je parie que tu es allé te mettre à genoux devant ce drôle et que tu l'as supplié d'accepter tes dix mille roubles!

— Je n'y ai même pas pensé. Je ne l'ai pas vu, et, d'ailleurs, ce n'est pas un drôle. J'ai reçu une lettre de lui.

— Montre-la!

Le prince prit un pli dans son portefeuille et le tendit à Élisabeth Prokofievna. Voici ce que contenait cette lettre :

« Monsieur, aux yeux des gens je n'ai sans doute pas le moindre droit de nourrir de l'amour-propre. Dans l'opinion du monde, je suis trop insignifiant pour cela. Mais ce qui est vrai aux yeux des hommes ne l'est pas aux vôtres. Je me suis convaincu, monsieur, que vous valez peut-être mieux que les autres. Je ne suis pas d'accord avec Doktorenko et je me sépare de lui sur ce point. Jamais je n'accepterai de vous un kopek, mais vous êtes venu en aide à ma mère, et je vous en dois de la reconnaissance, quoique ce soit une faiblesse. En tout cas, j'ai changé d'opinion sur votre compte et je crois nécessaire de vous en informer. Mais ensuite j'estime qu'il ne peut plus y avoir entre nous de rapports d'aucune sorte. Antip Bourdovsky ».

« P. S. Les deux cents roubles que je vous dois encore vous seront sûrement remboursés avec le temps. »

— Quelle stupidité! fit la générale en rendant la lettre d'un mouvement brusque : — ce n'était pas la peine de lire cela. Pourquoi souris-tu?

— Avouez que cette lecture vous a fait plaisir.

— Comment! la lecture de ce galimatias vaniteux! Mais est-ce que tu ne vois pas qu'ils sont tous affolés d'orgueil et de vanité?

— Si, mais en somme, il a reconnu ses torts, il a rompu avec Doktorenko, et même, plus il est vaniteux, plus cela a dû

coûter à son amour-propre. Oh ! quel petit enfant vous êtes, Élisabeth Prokofievna !

— Tu veux que je te donne un soufflet, n'est-ce pas ?

— Non, ce n'est nullement mon désir. Mais je dis cela parce que vous cachez la satisfaction que cette lettre vous a causée. Pourquoi avez-vous honte de vos sentiments ? Vous êtes toujours ainsi.

— Désormais ne te permets plus de mettre le pied chez moi, répliqua la générale, qui se leva pâle de colère, — je ne veux plus jamais respirer le même air que toi !

— Et d'ici à trois jours vous viendrez vous-même me prier d'aller chez vous... Allons, comment n'êtes-vous pas honteuse ? Ce sont vos meilleurs sentiments, pourquoi en rougissez-vous ? Vous ne faites que vous tourmenter vous-même.

— Que je meure si je te revois jamais ! J'oublierai ton nom ! Je l'ai oublié !

Elle s'éloigna brusquement du prince.

— Avant votre défense, on m'avait déjà interdit d'aller chez vous, lui cria-t-il.

— Quo-oi ? Qui te l'avait interdit ?

Elle se retourna soudain comme si elle avait été piquée par une aiguille. Le prince hésitait à répondre, il sentait qu'il venait de dire un mot de trop.

— Qui t'a défendu d'aller chez nous ? insista d'un ton irrité Élisabeth Prokofievna.

— Aglaé Ivanovna m'interdit. .

— Quand ? Mais parle donc !

— Ce matin elle m'a fait savoir que je ne devais plus me permettre d'aller chez vous.

Élisabeth Prokofievna resta comme paralysée par la stupeur, néanmoins elle essayait de recueillir ses idées.

— Qu'est-ce qu'elle t'a fait savoir ? Qui a-t-elle envoyé ? Elle a chargé le gamin de cette commission ? Elle t'a dit cela de vive voix ? cria-t-elle de nouveau.

— J'ai reçu une lettre d'elle, répondit le prince.

— Où est-elle ? Donne-la ! Tout de suite !

Après s'être consulté un instant, le prince tira de la poche de son gilet non pas une lettre, mais un petit morceau de papier sur lequel étaient écrites les lignes suivantes :

« Prince Léon Nikolaïévitch ! Si, après tout ce qui s'est passé, vous avez l'intention de m'étonner en vous rendant à notre villa, vous ne me trouverez pas, soyez-en sûr, parmi ceux à qui votre visite fera plaisir. Aglaé Épantchine. »

La générale réfléchit un instant, puis elle s'élança brusquement vers le prince, le prit par le bras et l'entraîna avec elle.

— Tout de suite ! Viens ! Il faut absolument que tu viennes tout de suite, à l'instant même ! dit-elle vivement.

Son agitation, son impatience étaient extraordinaires.

— Mais vous m'exposez...

— A quoi ? Oh ! le nigaud ! On dirait qu'il n'est même pas un homme ! Allons, maintenant je verrai tout moi-même, de mes propres yeux...

— Mais laissez-moi au moins prendre mon chapeau...

— Voilà ton affreux chapeau, partons ! Il n'a même pas su choisir une forme un peu élégante !... Elle a écrit cela... elle a écrit cela après ce qui a eu lieu tantôt... c'est dans la fièvre, balbutia Élisabeth Prokofievna qui n'avait pas lâché le bras du prince et entraînait toujours celui-ci à sa suite, — tantôt j'ai pris ta défense, j'ai dit tout haut que tu étais un imbécile de ne pas venir... autrement elle n'aurait pas écrit cette lettre stupide ! cette lettre inconvenante ! Indigne d'une jeune fille noble, bien élevée, intelligente !... Hum ! continua-t-elle, — ou bien... ou peut-être... peut-être qu'elle-même est vexée parce que tu ne viens pas ; seulement elle n'a pas songé qu'on ne doit pas écrire ainsi à un idiot, attendu qu'il prendra tout au pied de la lettre, et c'est ce qui est arrivé. Pourquoi es-tu tout oreilles ? cria-t-elle s'apercevant qu'elle en avait trop dit : — il lui faut un bouffon comme toi, elle en est privée depuis longtemps, voilà pourquoi elle te demande ! Tu vas lui servir de cible, et j'en suis bien aise, j'en suis enchantée ! Tu n'auras que ce que tu mérites. Oh ! elle saura te tourner en ridicule, sois tranquille !

TROISIÈME PARTIE

I

Les Épantchine ou, du moins, les plus réfléchis d'entre eux étaient désolés de ne point ressembler au reste de la société. Sans pleinement se rendre compte du fait, ils ne laissaient pas de soupçonner parfois que chez eux les choses n'allaient pas comme ailleurs. Tout le monde menait une existence paisible et uniforme, — la leur était continuellement cahotée; tout le monde roulait sur les rails, — eux déraillaient à chaque instant. Dans toutes les maisons régnait la timidité voulue par les bienséances, — chez eux, on ne connaissait pas cela. Peut-être, à la vérité, Élisabeth Prokofievna était-elle la seule à se faire ces observations chagrines : les demoiselles, qui ne manquaient pas, d'ailleurs, de pénétration ni de causticité, étaient encore jeunes; le général avait l'esprit assez perspicace, bien que peu délié, mais, dans les cas embarrassants, il se contentait de dire : *hum!* et, au demeurant, se reposait de tout sur sa femme. Par conséquent, à elle aussi incombait la responsabilité. Et ce n'était pas que ces gens-là se distinguassent par quelque initiative particulière, ni que leurs déraillements eussent pour cause une tendance consciente à l'originalité, ce qui aurait été fort inconvenant. Oh ! non, il n'y avait ici rien de prémédité; mais, au bout du

compte, la famille Épantchine, bien que fort considérée, n'était pas ce que doit être une famille entourée de la considération publique. Depuis quelque temps, Élisabeth Prokofievna s'était mis dans la tête que tout le mal venait exclusivement d'elle et de son « malheureux caractère » ; cette conviction ajoutait encore à son chagrin ; sans cesse elle maudissait « sa stupide, son inconvenante excentricité » ; toujours inquiète, toujours sur le qui-vive, elle perdait constamment la carte et se trouvait fort embarrassée dans les rencontres les plus ordinaires de la vie.

Nous avons dit, au commencement de notre récit, que les Épantchine jouissaient de l'estime générale. Ivan Fédorovitch lui-même, malgré son obscure origine, était reçu partout avec respect. Il méritait cela d'abord à cause de sa fortune et de sa position assez élevée, ensuite parce qu'il était un homme tout à fait comme il faut, quoique borné. Une certaine pesanteur d'esprit semble, du reste, une qualité presque indispensable sinon à tout personnage public, du moins à tout financier sérieux. En outre, le général avait des manières convenables, il était modeste, savait se taire, et en même temps ne se laissait pas marcher sur le pied. Enfin, chose plus importante encore, il avait une haute protection. Quant à Élisabeth Prokofievna, comme le lecteur le sait déjà, elle sortait d'une famille aristocratique. A la vérité, on regarde plus chez nous aux relations qu'à la naissance, mais elle avait aussi des relations : elle était aimée et estimée de gens dont l'exemple faisait loi dans la société. Il est à peine besoin de dire que ses chagrins de famille n'avaient aucun fondement, ou, du moins, que son imagination les grossissait d'une façon ridicule ; mais, si vous avez une verrue sur le nez ou sur le front, vous vous figurez que votre verrue attire l'attention générale, que tout le monde n'est occupé qu'à s'en moquer, et qu'on vous condamne à cause de cela, eussiez-vous néanmoins découvert l'Amérique. Assurément, Élisabeth Prokofievna passait dans la société pour une « originalité », mais elle n'en était pas

moins estimée parce qu'on la jugeait ainsi; or la pauvre femme avait fini par croire qu'on n'avait pas d'estime pour elle, — c'était là le malheur. En considérant ses filles, elle se disait avec douleur qu'elle nuisait à leur avenir, qu'elle avait un caractère ridicule, inconvenant, insupportable : naturellement, la faute en était à son entourage; aussi, du matin au soir, querellait-elle son mari et ses filles qu'elle aimait pourtant jusqu'à l'oubli d'elle-même, presque jusqu'à la passion.

Ce qui la désolait surtout, c'était l'idée que ses filles devenaient « originales » tout comme elle, et qu'il n'y avait pas, qu'il ne devait pas y avoir de pareilles demoiselles au monde. « Ce sont des nihilistes qui poussent, voilà tout! » se répétait-elle à chaque instant. Depuis un an, cette pensée tourmentait de plus en plus Élisabeth Prokofievna. « D'abord, pourquoi ne se marient-elles pas? » se demandait-elle sans cesse. « Pour faire de la peine à leur mère, — elles n'ont que ce but dans la vie, il ne peut en être autrement, car tout cela ce sont les idées nouvelles, tout cela c'est la maudite question des femmes! Est-ce qu'Aglaé, il y a six mois, n'a pas imaginé de couper sa magnifique chevelure? (Seigneur, moi-même, dans mon temps, je n'avais pas d'aussi beaux cheveux!) Elle avait déjà les ciseaux en main, j'ai dû me mettre à ses genoux pour la faire renoncer à cette fantaisie!... Elle, soit, j'admets qu'elle ait agi par méchanceté, pour chagriner sa mère, parce que c'est une fille méchante, capricieuse, une enfant gâtée, mais surtout méchante, méchante, méchante! Mais est-ce que cette grosse Alexandra ne voulait pas aussi se raser la tête, et celle-là, non par caprice ni par méchanceté, mais par conviction, comme une sotte, parce qu'Aglaé lui avait fait croire qu'elle dormirait mieux sans cheveux, et qu'elle n'aurait plus de migraines? Et combien de partis, combien, combien se sont présentés pour elles depuis cinq ans! Dans le nombre il y en avait certainement de beaux, de très-beaux même! Qu'attendent-elles donc? Pourquoi ne se marient-elles pas? Uniquement pour

vexer leur mère, elles n'ont pas d'autre raison, absolument aucune autre! »

Élisabeth Prokofievna éprouva quelque soulagement quand elle put se dire que du moins une de ses filles, Adélaïde, allait enfin être établie. « Ce sera toujours un débarras pour moi », déclarait-elle lorsqu'il lui arrivait de manifester tout haut ses sentiments (dans le for intérieur elle se servait d'expressions beaucoup plus tendres). Et comme toute l'affaire s'était arrangée heureusement, convenablement! dans le monde même on n'en parlait que sur un ton hautement approbateur. Le fiancé était un homme comme il faut, un homme connu, un prince; il avait de la fortune, et, en outre, il plaisait à sa future : qu'aurait-on pu désirer de mieux? Mais Élisabeth Prokofievna avait toujours été moins inquiète de sa seconde fille que des deux autres, quoique les goûts artistiques d'Adélaïde ne fussent pas sans lui causer parfois un peu d'appréhension. « En revanche, elle a un caractère gai et beaucoup de bon sens : avec cela une fille ne se perd pas », se disait en fin de compte la générale, et cette pensée la rassurait. C'était l'avenir d'Aglaé qui lui donnait le plus de souci. Au sujet de l'aînée, Alexandra, Élisabeth Prokofievna ne savait si elle devait ou non s'inquiéter. Quelquefois il lui semblait que « c'en était fait de cette fille »; elle avait vingt-cinq ans, — donc elle était destinée à coiffer sainte Catherine. Et « avec une beauté pareille!... » La malheureuse mère passait les nuits à pleurer, pendant que la cause de ces larmes dormait du sommeil le plus tranquille. « Mais qu'est-ce qu'elle est? Une nihiliste ou simplement une sottise? » Élisabeth Prokofievna savait fort bien, du reste, que cette dernière qualification n'était pas à sa place ici : elle tenait en haute estime le jugement d'Alexandra Ivanovna et lui demandait volontiers conseil. Mais que sa fille fût une « poule mouillée », elle n'en doutait pas du tout : « elle est si tranquille que rien ne peut l'émouvoir. Du reste, les « poules mouillées » elles-mêmes ne sont pas tranquilles, — hi! Jen'y comprends rien! » Alexan-

dra Ivanovna inspirait à Élisabeth Prokofievna une sorte de compassion inexplicable que la générale n'éprouvait pas au même degré pour Aglaé, quoique celle-ci fût son idole. Mais les mouvements d'humeur (par où se manifestait surtout la sollicitude maternelle), les épithètes comme celle de « poule mouillée », etc., ne provoquaient que l'hilarité d'Alexandra. Parfois les choses les plus insignifiantes exaspéraient Élisabeth Prokofievna, la mettaient hors d'elle-même. Par exemple, Alexandra Ivanovna aimait à dormir fort longtemps et d'ordinaire elle faisait beaucoup de rêves, mais ils se distinguaient toujours par une niaiserie, une innocence peu communes, — un enfant de sept ans n'en aurait pas fait d'autres. Eh bien, l'innocence même de ces songes irritait la maman. Une fois, la jeune fille vit en rêve neuf poules, et, à ce propos, une querelle sérieuse eut lieu entre elle et sa mère; pourquoi? il serait difficile de le dire. Une autre fois, — la seule, il est vrai, — elle eut un songe un peu original : elle vit un moine dans une chambre obscure où elle avait peur de pénétrer. Adélaïde et Aglaé s'en furent avec de grands éclats de rire raconter triomphalement ce songe à Élisabeth Prokofievna. La maman se fâcha et traita ses trois filles de sottes. « Hum! Elle est tranquille comme une imbécile, c'est une véritable « poule mouillée », rien ne peut l'émouvoir, et pourtant elle est triste, il y a des jours où elle fait vraiment peine à voir! Pourquoi est-elle triste, pourquoi? » Parfois la générale posait même cette question à son mari, et cela fébrilement selon son habitude, d'un ton de menace, comme quelqu'un qui exige une réponse immédiate. Ivan Fédorovitch fronçait les sourcils, haussait les épaules et, à la fin, exprimait son opinion en écartant les bras :

— Il lui faut un mari!

Élisabeth Prokofievna éclatait comme une bombe :

— Dieu veuille seulement qu'il n'ait pas vos sentiments et vos idées, Ivan Fédorovitch; qu'il ne soit pas aussi grossier que vous, Ivan Fédorovitch...

Le général se sauvait aussitôt, et Élisabeth Prokofievna, après avoir *éclaté*, se calmait. Bien entendu, le soir même, elle se montrait extraordinairement prévenante, douce, affable, respectueuse à l'égard d'Ivan Fédorovitch, de « son grossier » Ivan Fédorovitch, de son bon, de son cher, de son adoré Ivan Fédorovitch, car elle n'avait jamais cessé d'aimer son Ivan Fédorovitch, elle était même amoureuse de lui; il le savait très-bien, et de son côté il estimait infiniment son Élisabeth Prokofievna.

Mais le principal tourment de la mère, celui de toutes les heures, c'était Aglaé. « Elle est tout à fait comme moi, c'est mon portrait sous tous les rapports, se disait la générale, — un despotique, un vilain petit diable! Une nihiliste, une originale, insensée, méchante, méchante, méchante! Oh! Seigneur, comme elle sera malheureuse! »

Toutefois, comme nous l'avons dit, l'assurance qu'Adélaïde allait bientôt se marier fut un baume pour Élisabeth Prokofievna. Durant près d'un mois elle oublia ses inquiétudes. Le prochain mariage d'Adélaïde fut cause qu'on se mit aussi à parler d'Aglaé dans le monde, et la jeune fille se tenait si bien partout, elle avait des façons si aisées, une attitude si intelligente, un charme si vainqueur; sa fierté même semblait être une grâce de plus! Depuis un mois elle était si polie et si aimable avec sa mère! (« A la vérité, il faut se donner le temps de bien connaître cet Eugène Pavlovitch, oh, oui, il faut l'étudier à fond; d'ailleurs Aglaé ne paraît pas le voir beaucoup plus volontiers que les autres! ») Mais quel heureux changement tout d'un coup dans son caractère! Et comme elle est belle, mon Dieu, comme elle est belle! Elle embellit tous les jours! Et voilà...

Et voilà, ce vilain principicule, ce misérable petit idiot n'avait eu qu'à se montrer, et de nouveau tout était bouleversé, tout était sens dessus dessous dans la maison!

Et pourtant qu'est-ce qui était arrivé?

Pour d'autres, rien ne serait arrivé assurément. Mais Élisabeth Prokofievna avait ceci de particulier que, dans les cir-

constances les plus simples de la vie, elle savait toujours découvrir quelque chose qui l'effrayait parfois au point de la rendre malade. Qu'on juge de ce qu'elle dut éprouver quand, au milieu de toutes ses inquiétudes chimériques, elle vit soudain se produire un incident qui avait une gravité réelle et valait la peine qu'on s'en préoccupât sérieusement!

« Et comment a-t-on osé, comment a-t-on osé m'écrire cette maudite lettre anonyme où l'on me dit que cette *créature* est en relation avec Aglaé? » pensait la générale tout le long de la route, tandis qu'elle entraînait le prince à sa suite. Lorsqu'elle fut arrivée chez elle et qu'elle eut fait asseoir Muichkine devant la table ronde autour de laquelle était réunie toute la famille, Élisabeth Prokofievna retomba dans ses réflexions : « Comment a-t-on même osé penser à cela? Mais je mourrais de honte si j'en croyais un traître mot ou si je montrais cette lettre à Aglaé! Comme on se moque de nous, des Épantchine! Et Ivan Fédorovitch est la cause de tout, de tout! A vous la responsabilité de tout cela, Ivan Fédorovitch! Ah! pourquoi ne nous sommes-nous pas plutôt transportés à Élaguine? J'avais proposé d'y aller! C'est peut-être Varka qui a écrit la lettre, je m'en doute, ou peut-être... tout cela, c'est la faute d'Ivan Fédorovitch! Cette *créature* a imaginé cela pour se moquer de lui; en souvenir d'une ancienne liaison, elle a voulu le tourner en ridicule, tout comme elle l'avait déjà bafoué quand il lui a offert des perles... Mais, au bout du compte, nous sommes mêlées à cette affaire, vos filles y sont mêlées, Ivan Fédorovitch, des demoiselles de la meilleure société, des jeunes personnes à marier; elles se trouvaient là, elles sont restées là, elles ont tout entendu; elles ont été mêlées de même à l'histoire avec les gamins, réjouissez-vous, elles étaient là aussi et elles ont tout entendu! Je ne pardonne pas à ce petit prince, jamais je ne lui pardonnerai! Et pourquoi depuis trois jours Aglaé a-t-elle les nerfs agités? Pourquoi s'est-elle presque brouillée avec ses sœurs, même avec Alexandra à qui elle baisait toujours les mains comme à sa mère, tant elle la respectait?

Pourquoi depuis trois jours est-elle une énigme pour tout le monde? Que vient faire ici Gabriel Ivoulguine? Pourquoi hier et aujourd'hui s'est-elle mise à vanter Gabriel Ivoulguine et n'a-t-elle pas cessé de pleurer? Pourquoi dans cette lettre anonyme est-il question de ce maudit « chevalier pauvre », alors qu'elle n'a pas même montré à ses sœurs le billet qu'elle avait reçu du prince? Et pourquoi... pourquoi ai-je couru tout à l'heure chez lui comme une possédée et l'ai-je moi-même trainé ici? Seigneur, je suis folle, que de sottises je viens de faire! Parler à un jeune homme des secrets de ma fille, et encore... et encore de secrets qui, pour ainsi dire, le concernent lui-même! Seigneur, c'est encore bien heureux qu'il soit idiot et... et... que ce soit un ami de la maison! Seulement est-il possible qu'Aglaé ait une toquade pour un pareil crétin? Seigneur, à quoi vais-je penser! Fi! Nous sommes des types.... tous, à commencer par moi, on devrait nous mettre sous verre et nous montrer pour dix kopeks. Je ne vous pardonne pas cela, Ivan Fédorovitch, je ne vous le pardonnerai jamais! Et pourquoi à présent ne le larde-t-elle pas? Elle avait promis de le larder et elle n'en fait rien! Oh! comme elle le regarde attentivement! Elle se tait, elle ne s'en va pas, elle reste, et elle-même lui avait défendu de venir... Il est tout pâle. Et ce maudit bavard d'Eugène Pavlitch qui parle tout le temps! Il n'y en a que pour lui, il ne permet pas aux autres de placer un mot. Je saurais bien vite tout, si je pouvais seulement changer la conversation... »

Le prince, en effet, était assez pâle. Assis devant la table ronde, il semblait extrêmement effrayé, et néanmoins, par moments, une extase incompréhensible pour lui-même s'emparait de son âme. Oh! comme il avait peur de regarder d'un certain côté, vers le coin d'où le contemplaient fixement deux yeux noirs bien connus! Mais, en même temps, qu'il était heureux de se retrouver au milieu de cette famille et d'entendre la voix connue, — après ce qu'on lui avait écrit! « Seigneur, que dira-t-elle maintenant! » Quant à lui, il n'avait pas encore proféré une parole et il prêtait une

oreille fort attentive aux propos d'Eugène Pavlovitch. Rarement ce dernier avait paru plus content et plus en train que ce soir-là. Le prince l'écoutait et pendant longtemps il ne comprit presque rien à ses paroles. A l'exception d'Ivan Fédorovitch qui n'était pas encore revenu de Pétersbourg, toute la famille Épantchine se trouvait là; le prince Ctch... y était aussi. On s'était réuni sans doute pour aller entendre la musique avant le thé. Bientôt Kolia se montra sur la terrasse. « Ainsi on continue à le recevoir ici », pensa à part soi le prince.

L'habitation des Épantchine était une belle villa qui avait l'aspect d'un chalet suisse. De tous côtés on apercevait des fleurs et de la verdure. Un jardin, petit mais très-bien tenu, entourait la maison. Comme chez le prince, toute la société était assise sur la terrasse, seulement celle-ci était un peu plus grande et offrait un plus joli coup d'œil.

Au moment où arriva Mûichkine, la conversation roulait sur un sujet qui semblait déplaire à plusieurs. On pouvait deviner qu'une discussion assez vive venait d'avoir lieu. Tout le monde aurait préféré parler d'autre chose, mais Eugène Pavlovitch allait toujours son train sans remarquer l'impression produite par son langage. On le vit s'animer encore plus lorsque le prince eut fait son apparition. Élisabeth Prokofievna fronçait le sourcil, quoiqu'elle ne comprît pas tout. Aglâé, assise un peu à l'écart, ne se retira pas; la jeune fille écoutait et se renfermait dans un silence obstiné.

— Permettez, répliquait avec feu Radomsky, — je ne dis rien contre le libéralisme. Le libéralisme n'est pas un mal, il fait partie intégrante d'un tout qui, sans lui, se dissoudrait, il a le droit d'exister tout aussi bien que le conservatisme le plus moral. Mais j'attaque le libéralisme russe et je répète que, si je l'attaque, c'est parce que le libéral russe n'est pas un libéral *russe*. Montrez-moi un libéral russe, et je l'embrasserai tout de suite devant vous.

— Si toutefois il consent à vous embrasser, dit Alexandra

Ivanovna qui était fort excitée, comme le prouvait la rougeur inaccoutumée de son visage.

« Voilà , pensait Élisabeth Prokofievna, — elle ne fait que manger et dormir, rien ne peut secouer son apathie, et tout d'un coup, une fois par an, cette flegmatique personne s'emballé, que c'est à n'y rien comprendre! »

Le prince crut s'apercevoir que le ton d'Eugène Pavlovitch était loin de plaire à Alexandra Ivanovna; elle trouvait que le jeune homme traitait trop gaiement un sujet sérieux; malgré la chaleur qu'il mettait dans ses paroles, il avait l'air de plaisanter.

— Je soutenais tout à l'heure, au moment où vous êtes entré, prince, poursuivit Eugène Pavlovitch, — que chez nous jusqu'à présent les libéraux se sont exclusivement recrutés dans deux classes absolument distinctes de la nation : les propriétaires de serfs et les séminaristes. Il en est de même de nos socialistes. Tous ceux qui, soit ici, soit à l'étranger, revendiquent ce nom, ne sont, eux aussi, que des libéraux appartenant à la gentilhommerie contemporaine du servage. Pourquoi riez-vous? Je n'aurais qu'à prendre leurs ouvrages et, sans être un critique littéraire, je vous prouverais clair comme le jour que chaque page de leurs livres, de leurs brochures, de leurs mémoires a été écrite par un propriétaire russe de l'ancien temps. Leur colère, leur indignation, leur humour sent le propriétaire et le propriétaire le plus fossile; leurs extases et leurs larmes peuvent être sincères, mais ce sont des extases et des larmes de hobereaux... ou de séminaristes... Vous voilà encore à rire? Vous riez aussi, prince? Vous non plus, vous n'êtes pas de mon avis?

En effet, les paroles d'Eugène Pavlovitch avaient provoqué une hilarité générale, le prince lui-même souriait.

— Je ne puis pas encore dire si je suis ou non de votre avis, répondit Muichkine qui avait tout à coup cessé de sourire et dont la physionomie effarée ressemblait maintenant à celle d'un écolier pris en faute, — mais je vous assure que je vous écoute avec un plaisir extraordinaire...

Il prononça ces mots d'une voix étranglée, tandis qu'une sueur froide perlait sur son front. C'était la première fois qu'il ouvrait la bouche depuis son arrivée. Il voulut regarder autour de lui, mais il n'osa pas; Eugène Pavlovitch s'en aperçut et sourit.

— Je vais, messieurs, vous citer un fait, reprit-il avec ce mélange de chaleur et d'enjouement qui faisait soupçonner de l'ironie sous ses paroles les plus convaincues en apparence, — un fait dont j'ai même l'honneur de m'attribuer exclusivement la découverte; du moins personne, que je sache, n'en a encore rien dit. Dans ce fait se révèle tout le fond du libéralisme russe dont je parle. D'abord, qu'est-ce, d'une façon générale, que le libéralisme, sinon la guerre (juste ou injuste, c'est une autre question) faite à l'ordre de choses existant? C'est cela, n'est-ce pas? Eh bien, le fait découvert par moi, c'est que le libéralisme russe n'est pas une attaque à l'ordre de choses établi mais aux choses mêmes, qu'il fait la guerre non aux institutions existantes, mais au pays. Mon libéral en est venu à nier la Russie, c'est-à-dire à haïr et à battre sa mère. Tout événement malheureux pour la Russie le fait rire, s'il ne l'enivre pas de joie. Il déteste les usages nationaux, l'histoire russe, tout. Son excuse, s'il en a une, c'est qu'il ne comprend pas ce qu'il fait, et que sa haine de la Russie lui apparaît comme le libéralisme le plus fécond (oh! vous rencontrez souvent chez nous des libéraux qui applaudissent les réactionnaires et qui sont peut-être, au fond, sans le savoir eux-mêmes, les conservateurs les plus absurdes, les plus obtus et les plus dangereux). Cette haine de la Russie, certains de nos libéraux, il n'y a pas encore longtemps, la prenaient presque pour le véritable amour de la patrie, et ils se vantaient de voir mieux que les autres en quoi doit consister ce sentiment. Mais maintenant ils y mettent plus de franchise, le mot même de « patriotisme » leur fait honte, ils ont rejeté cette idée comme nuisible et méprisable. C'est là un phénomène dont aucun temps, aucun pays n'a encore fourni d'exemples. Comment donc en expliquer la présence

chez nous? Par la raison que j'ai donnée tout à l'heure, à savoir que le libéral russe n'est pas un libéral russe; selon moi il n'y a pas d'autre explication possible du fait.

— Je considère tout ce que tu as dit comme une plaisanterie, Eugène Pavlitch, répliqua d'un ton sérieux le prince Chtch...

— Je n'ai pas connu tous les libéraux et je ne me charge pas de les juger, ajouta Alexandra Ivanovna, — mais je vous ai écouté avec indignation : vous avez pris un cas particulier et vous l'avez érigé en règle générale : par conséquent votre accusation est calomnieuse.

— Un cas particulier? A-ah! le mot est dit, reprit Eugène Pavlovitch. — Prince, qu'en pensez-vous? Est-ce, ou non, un cas particulier?

— Je dois dire aussi que j'ai peu vu.... et peu fréquenté les libéraux, répondit le prince, — mais il me semble que vous avez peut-être raison en partie, et que ce libéralisme russe dont vous parliez est, dans une certaine mesure, enclin à haïr la Russie elle-même et pas seulement ses institutions. Bien entendu, cela n'est vrai que jusqu'à un certain point... il ne serait pas juste d'étendre ce jugement à tous...

Il était si intimidé qu'il ne put achever sa phrase. Malgré son trouble, il prenait un intérêt extrême à la conversation. Une des particularités caractéristiques du prince était l'attention extraordinairement naïve avec laquelle il écoutait ce qui l'intéressait, comme aussi le sérieux qu'il apportait dans ses réponses quand on le questionnait. Sa physionomie, sa contenance même reflétait la foi candide d'un auditeur qui ne soupçonne pas qu'on se moque de lui. Eugène Pavlovitch, qui jusqu'alors avait souri d'une façon particulière en regardant le prince, fut cette fois si étonné de sa réponse qu'il le considéra d'un air très-sérieux.

— Ainsi..... comme vous dites cela pourtant..... fit-il, — c'est sérieusement, prince, que vous m'avez répondu?

— Mais est-ce que vous ne m'avez pas interrogé sérieusement? répliqua Muichkine surpris.

Tout le monde se mit à rire.

— Défiez-vous de lui, dit Adélaïde, — Eugène Pavlitch a pour habitude de mystifier les gens. Si vous saviez ce qu'il raconte parfois avec le plus grand sérieux !

— A mon avis, c'est une conversation pénible, et il aurait mieux valu ne pas la commencer, observa d'un ton aigre Alexandra, — on voulait aller se promener...

— Eh bien, partons, cria Eugène Pavlovitch ; — mais pour vous prouver que cette fois j'ai parlé très-sérieusement et, surtout, pour le prouver au prince (vous m'avez extrêmement intéressé, prince, et je vous jure que je ne suis pas encore un homme aussi frivole que je dois certainement le paraître, — quoique je sois en effet un homme frivole !), et... si vous le permettez, messieurs, je ferai au prince une dernière question, par curiosité personnelle, ce sera la clôture. Comme par un fait exprès, cette question m'est venue à l'esprit il y a deux heures (vous voyez, prince, je songe aussi parfois à des choses sérieuses) ; je l'ai décidée, mais je serais curieux de connaître l'opinion du prince. Tout à l'heure on a parlé de « cas particulier ». Ces deux petits mots s'entendent très-souvent chez nous. Dernièrement la presse et le public se sont beaucoup occupés de cet épouvantable assassinat de six personnes par ce... jeune homme et de l'étrange discours du défenseur disant, entre autres choses, que, vu sa pauvreté, le coupable devait *naturellement* avoir l'idée d'assassiner ces six personnes. Ce n'est pas la phrase textuelle de l'avocat, mais c'en est le sens. A mon avis, en émettant une pensée aussi singulière, le défenseur était profondément convaincu qu'il disait la parole la plus humanitaire, la plus progressiste, la plus libérale qu'on puisse dire à notre époque. Eh bien, qu'en pensez-vous ? cette perversion des idées et des convictions, la possibilité d'une manière de voir aussi remarquablement fausse, est-ce un cas particulier ou général ?

Ce fut une nouvelle explosion d'hilarité.

— Particulier, naturellement, particulier, firent en riant Alexandra et Adélaïde.

— Permits-moi de te rappeler, Eugène Pavlitch, ajouta le prince Chtch..., — que ta plaisanterie est déjà bien usée.

— Quel est votre avis, prince? poursuivit, sans l'écouter, Radomsky qui avait surpris, attaché sur lui, le regard sérieux du prince Léon Nikolaïévitch. — Que vous en semble? est-ce un cas particulier, ou général? C'est pour vous, je l'avoue, que j'ai imaginé cette question.

— Non, ce n'est pas un cas particulier, répondit le prince d'un ton bas mais ferme.

— Voyons, Léon Nikolaïévitch, cria avec une certaine colère le prince Chtch..., — est-ce que vous ne vous apercevez pas que sa question n'est qu'un piège et qu'il veut tout simplement vous faire aller?

Muichkine rougit.

— Je pensais qu'Eugène Pavlitch parlait sérieusement, dit-il en baissant les yeux.

— Cher prince, continua le prince Chtch... — mais rappelez-vous la conversation que nous avons eue ensemble il y a trois mois; nous parlions justement du grand nombre d'avocats distingués que compte notre jeune barreau depuis la réforme de l'organisation judiciaire, nous citions les sages verdicts rendus par notre jury. Combien vous-même étiez heureux d'un pareil état de choses et quel plaisir me causait votre joie!.... Nous disions qu'il y avait là matière à une légitime fierté..... Cette maladroite défense, cet argument étrange n'est sans doute qu'un accident, une exception qui fait tache parmi des milliers d'exemples contraires.

Le prince Léon Nikolaïévitch réfléchit un moment, mais ce fut de l'air le plus convaincu, bien qu'à voix basse et même avec une sorte de timidité, qu'il répondit :

— Je voulais seulement dire que la perversion des idées (pour employer l'expression d'Eugène Pavlitch) se rencontre fort souvent; c'est malheureusement un cas beaucoup plus général que particulier. Si cette perversion était moins répandue, on ne verrait peut-être pas de crimes impossibles comme ces ..

— Des crimes impossibles? Mais je vous assure que des crimes tout pareils, et peut-être plus épouvantables encore, ont eu lieu aussi autrefois, qu'il y en a toujours eu, non-seulement chez nous mais partout, et que, selon moi, ils ne disparaîtront pas d'ici à très-longtemps. Seulement autrefois il y avait chez nous moins de publicité, maintenant l'opinion s'occupe de ces criminels, tout le monde commente par la parole ou par la plume leurs faits et gestes, c'est pourquoi ils semblent constituer un phénomène nouveau dans la société. Voilà où git votre erreur, prince, et elle est extrêmement naïve, je vous l'assure, observa avec un sourire moqueur le prince Chtch...

— Je sais bien moi-même qu'il s'est commis autrefois beaucoup de crimes et d'aussi épouvantables; dernièrement encore j'ai visité des prisons, et j'ai eu l'occasion de faire connaissance avec divers détenus, tant prévenus que condamnés. Il y a même des criminels plus effroyables que celui-là, des gens qui ont assassiné jusqu'à dix personnes et qui ne s'en repentent nullement. Mais voici ce que j'ai remarqué dans mes rapports avec ces scélérats : l'assassin le plus endurci, le plus inaccessible aux remords, sait néanmoins qu'il est un *criminel*, c'est-à-dire qu'il croit, en conscience, avoir mal agi, lors même qu'il n'éprouve aucun repentir de ses actes. C'est ainsi qu'ils sont tous, tandis que ceux dont a parlé Eugène Pavlitch, ne veulent même pas se croire coupables; en eux-mêmes ils estiment qu'ils étaient dans leur droit et... qu'ils ont bien fait; du moins telle est à peu près leur conviction. Eh bien, cela fait, à mon avis, une différence terrible. Et notez que tous sont des jeunes gens, c'est-à-dire qu'ils sont dans l'âge où la perversion des idées s'opère le plus facilement.

Le prince Chtch... avait cessé de rire et il écoutait Muichkine avec étonnement. Alexandra Ivanovna qui depuis longtemps voulait faire une observation gardait le silence et semblait avoir un motif particulier pour se taire. Eugène Pavlovitch décidément surpris considérait le prince sans

que cette fois son visage eût aucune expression moqueuse.

— Mais pourquoi le regardez-vous d'un air si ébahi, monsieur? demanda brusquement Élisabeth Prokofievna, — vous le croyiez plus bête que vous, n'est-ce pas? vous pensiez qu'il était incapable de raisonner?

— Non, ce n'est pas là ce qui m'étonne, dit Eugène Pavlovitch, — seulement, prince, comment (excusez ma question), si vous voyez et remarquez si bien cela, comment donc se fait-il (encore une fois pardonnez-moi) que dans cette étrange affaire... celle qui a eu lieu ces jours derniers... l'affaire de Bourdovsky, si je ne me trompe... comment se fait-il que vous n'avez pas remarqué cette même perversion des idées et des convictions morales? C'est exactement la même! Il m'a semblé alors que vous ne vous en aperceviez pas du tout?

— Eh bien, voilà, batouchka, reprit en s'échauffant la générale, — nous autres nous avons tous remarqué cela et nous sommes ici à nous vanter devant lui de notre pénétration, mais aujourd'hui il a reçu une lettre de l'un d'eux, du principal, celui qui a le visage bourgeonné, tu te le rappelles, Alexandra? Cet homme, dans sa lettre, lui demande pardon, — à sa manière, bien entendu; il déclare qu'il a rompu avec le camarade qui l'excitait alors, — tu te souviens, Alexandra? — et que maintenant il croit plutôt le prince. Eh bien, nous autres, nous n'avons pas encore reçu une pareille lettre, cela devrait nous apprendre à ne pas lever le nez si haut devant lui.

— Et Hippolyte est aussi venu demeurer à la campagne avec nous! cria Kolia.

— Comment? Il est déjà ici? demanda le prince alarmé.

— Il est arrivé au moment où vous veniez de partir avec Élisabeth Prokofievna; c'est moi qui l'ai amené.

— Eh bien, je parie, fit avec une colère subite Élisabeth Prokofievna oubliant soudain qu'elle avait pris un instant auparavant la défense du prince, — je parie qu'il est allé hier trouver ce méchant garçon dans son grenier, qu'il lui a

demandé pardon à genoux et l'a supplié de se transporter ici. Tu as été le voir hier? Voyons, toi-même tu l'avouais tantôt. Y as-tu été, oui ou non? T'es-tu mis à ses genoux?

— Pas du tout, cria Kolia, — c'est tout le contraire : hier Hippolyte a pris la main du prince et l'a baisée à deux reprises, j'en ai moi-même été témoin, à cela s'est bornée toute l'explication, sauf que le prince lui a dit simplement qu'il serait mieux à la campagne; Hippolyte a aussitôt répondu qu'il s'y rendrait dès que son état le lui permettrait.

— Vous avez tort, Kolia... balbutia le prince en se levant et en prenant son chapeau, — pourquoi racontez-vous cela? Je....

— Où vas-tu? demanda Élisabeth Prokofievna.

— Ne vous dérangez pas, prince, poursuivit avec feu Kolia, — n'allez pas l'agiter par votre présence, en ce moment il se repose de la fatigue du voyage; il est très-content, et, vous savez, prince, à mon avis, vous feriez mieux de ne pas le voir maintenant; attendez même jusqu'à demain, autrement il se troublera encore. Ce matin, il m'a dit que depuis six mois il ne s'était pas senti aussi bien portant, ni aussi fort; il tousse même trois fois moins.

Le prince s'aperçut qu'Aglaé avait brusquement quitté sa place et s'était approchée de la table. Il n'osait pas lever les yeux sur elle, mais il sentait dans tout son être qu'en ce moment elle le regardait, et peut-être d'un air menaçant, qu'il y avait à coup sûr de l'indignation dans les yeux noirs de la jeune fille et de la rougeur sur son visage.

— Mais il me semble, Nicolas Ardalionovitch, que vous avez mal fait de l'amener à Pavlovsk, si c'est ce garçon phthisique qui l'autre jour pleurait et nous invitait à son enterrement, observa Eugène Pavlovitch; — il a parlé alors avec tant d'éloquence du mur voisin de sa maison que certainement il en aura la nostalgie, vous pouvez en être sûr.

— C'est très-juste : il se brouillera avec toi, te fera une scène et s'en ira, — voilà ce qui t'attend!

Et oubliant que tout le monde s'était déjà levé pour aller

à la promenade, Élisabeth Prokofievna attira à elle, par un mouvement plein de dignité, la corbeille où se trouvait son ouvrage.

— Je me rappelle qu'il a fait beaucoup de phrases sur ce mur, reprit Eugène Pavlovitch, — sans ce mur il ne pourra pas mourir éloquemment, et il tient fort à cela.

— Eh bien, quoi? murmura le prince. — Si vous ne voulez pas lui pardonner, il mourra sans votre pardon... C'est pour les arbres qu'il s'est maintenant transporté ici.

— Oh! en ce qui me concerne, je lui pardonne tout; vous pouvez le lui dire.

— Ce n'est pas ainsi qu'il faut comprendre cela, répondit le prince à voix basse et comme avec répugnance, tandis qu'il tenait toujours ses yeux fixés à terre, — il faut que vous consentiez aussi à recevoir son pardon.

— Qu'est-ce que j'ai fait? Quel tort me suis-je donné envers lui?

— Si vous ne le comprenez pas, en ce cas... mais vous le comprenez; il voulait alors... vous bénir tous et recevoir votre bénédiction, voilà tout...

Le prince Tchitch... échangea un regard avec une des personnes présentes, puis, d'un ton qui exprimait une certaine inquiétude :

— Cher prince, se hâta-t-il de dire, — le paradis sur la terre ne s'obtient pas facilement, et vous paraissez vous faire quelque illusion à ce sujet; le paradis est une chose difficile, prince, beaucoup plus difficile que ne le croit votre excellent cœur. Nous ferons mieux d'en rester là, autrement il y aura encore de la confusion pour tout le monde, et alors...

— Allons entendre la musique, décida d'un ton roide Élisabeth Prokofievna, et elle se leva avec colère.

Tous firent comme elle.

II

Le prince s'approcha tout à coup de Radomsky.

— Eugène Pavlitch, dit-il avec une chaleur étrange en lui saisissant la main, — soyez sûr que je vous considère, malgré tout, comme l'homme le plus noble et le meilleur; soyez-en persuadé...

L'étonnement d'Eugène Pavlovitch fut tel qu'il recula d'un pas. Durant un instant il lutta contre une violente envie de rire, mais, en examinant mieux le prince, il remarqua que celui-ci ne paraissait pas avoir conscience de ses actes, ou, du moins, se trouvait dans un état particulier.

— Je parie, prince, s'écria-t-il, — que vous ne vouliez pas du tout me dire cela, ni même peut-être m'adresser la parole... Mais qu'avez-vous? Ne vous sentez-vous pas mal?

— Peut-être, c'est fort possible, et vous avez très-finement observé que je ne voulais peut-être pas vous parler!

En prononçant ces mots, le prince avait sur les lèvres un sourire étrange et même ridicule, mais soudain il poursuivit avec véhémence :

— Ne me rappelez pas la conduite que j'ai tenue avant-hier! J'en suis profondément honteux... Je sais que je suis coupable...

— Mais... mais quel crime si affreux avez-vous donc commis?

— Je vois que vous en êtes peut-être plus honteux pour moi que personne, Eugène Pavlovitch; vous rougissez, c'est la marque d'un excellent cœur. Je vais partir tout de suite, soyez-en sûr.

— Mais qu'est-ce qu'il a? C'est ainsi que commencent ses accès, n'est-ce pas? demanda à Kolia la générale effrayée.

— Ne faites pas attention, Élisabeth Prokofievna, je n'ai

pas d'accès; je vais m'en aller tout de suite. Je sais que je... suis disgracié de la nature. Pendant vingt-quatre ans j'ai été malade : depuis ma naissance jusqu'à ma vingt-quatrième année. Prenez donc encore cela comme le fait d'un malade. Je vais partir tout de suite, tout de suite, soyez-en sûrs. Je ne rougis pas, — car il serait étrange de rougir de cela, c'est-il pas vrai? — mais je suis de trop dans la société... ce n'est pas l'amour-propre qui me fait parler ainsi... J'ai beaucoup réfléchi durant ces trois jours et j'ai jugé que je devais à la première occasion vous dire franchement et noblement les choses. Il y a des idées, des idées élevées dont il ne m'est pas permis de parler parce que je fais nécessairement rire tout le monde; le prince Chtch... me l'a rappelé tout à l'heure... Je n'ai ni le geste convenable, ni le sentiment de la mesure; mon langage ne répond pas à ma pensée, de sorte qu'en me faisant l'organe de ces idées je les ridiculise. Aussi je n'ai pas le droit... de plus je suis soupçonneux, je... je suis convaincu qu'on ne peut m'offenser dans cette maison et qu'on m'aime plus que je ne le mérite, mais je sais (voyez-vous, je sais de la façon la plus positive) qu'une maladie de vingt-quatre ans a dû forcément laisser des traces, et qu'il est impossible de ne pas rire de moi... quelquefois... n'est-ce pas?

Il promena ses regards autour de lui, ayant l'air d'attendre une réponse. Ses auditeurs, péniblement surpris, ne savaient que penser de ce langage imprévu, maladif, et que rien ne semblait motiver. Mais la brusque sortie du prince donna lieu à un épisode étrange.

— Pourquoi dites-vous cela ici? cria tout à coup Aglaé : — pourquoi *leur* dites-vous cela? A eux! à eux!

La jeune fille paraissait indignée au plus haut point : ses yeux lançaient des flammes. Le prince resta muet devant elle, et soudain pâlit.

— Ici il n'y a personne qui mérite de telles paroles! éclata Aglaé, — ici pas un ne vaut votre petit doigt, pas un n'a ni votre esprit ni votre cœur! Vous êtes plus honnête que tous,

plus noble que tous, meilleur que tous, plus intelligent que tous! Ici il n'y a que des gens indignes de ramasser le mouchoir que vous venez de laisser tomber... Pourquoi donc vous humiliez-vous et vous mettez-vous au-dessous de tous? Pourquoi avez-vous tout détruit en vous, pourquoi n'avez-vous pas d'orgueil?

— Seigneur, pouvait-on s'attendre à cela? fit Élisabeth Prokofievna en frappant ses mains l'une contre l'autre.

— Le chevalier pauvre! Hurrah! cria Kolia enthousiasmé.

— Taisez-vous!... Comment ose-t-on m'offenser ici dans votre maison? dit violemment à sa mère Aglaé qui était déjà dans cet état hystérique où l'on ne calcule plus la portée de ses paroles. — Pourquoi tous, tous jusqu'au dernier me persécutent-ils? Pourquoi depuis trois jours, prince, tous ne cessent-ils de me faire la guerre à votre sujet? Pour rien au monde je ne vous épouserai! Sachez qu'à aucun prix je ne deviendrai votre femme! Sachez cela! Est-ce qu'on peut épouser un homme aussi ridicule que vous? Regardez-vous maintenant dans une glace et voyez comme vous êtes en ce moment!... Pourquoi, pourquoi me taquine-t-on en me répétant sans relâche que je vais vous épouser? Vous devez le savoir? Vous êtes d'intelligence avec eux!

— Personne ne l'a jamais taquinée! murmura Adélaïde inquiète.

— On n'y a jamais pensé, personne n'a parlé de cela! s'écria Alexandra Ivanovna.

— Qui est-ce qui l'a taquinée? Quand l'a-t-on taquinée? Qui a pu lui dire cela? Est-ce qu'elle a le délire? demanda en s'adressant à tout le monde Élisabeth Prokofievna tremblante de colère.

— Tous l'ont dit, tous jusqu'au dernier ne cessent de me corner cela aux oreilles depuis trois jours! Jamais, jamais je ne me marierai avec lui!

Après avoir proféré cette exclamation, Aglaé fondit en larmes. Elle cacha son visage avec son mouchoir et se laissa tomber sur une chaise.

— Mais il ne t'a pas encore dem...

— Je ne vous ai pas demandée en mariage, Aglaé Ivanovna, s'échappa à dire le prince.

— Quo-oi? Qu'est-ce que c'est? fit d'une voix traînante Élisabeth Prokofievna surprise, indignée, épouvantée.

Elle ne voulait pas en croire ses oreilles.

— J'ai voulu dire.... j'ai voulu dire, reprit en tremblant le prince, — je voulais seulement déclarer à Aglaé Ivanovna... avoir l'honneur d'expliquer, que je n'avais nullement l'intention.... d'avoir l'honneur de demander sa main.... en aucun temps même.... Ici je ne suis coupable de rien; je vous assure, Aglaé Ivanovna, que ce n'est pas ma faute! Jamais je n'ai voulu cela, jamais cette idée ne m'est venue et ne me viendra, vous le verrez vous-même : vous pouvez en être sûre! Quelque méchant homme m'aura calomnié auprès de vous! Soyez tranquille!

En prononçant ces mots, il s'était approché d'Aglaé. Elle ôta le mouchoir qui couvrait son visage, regarda rapidement le prince dont la contenance était celle d'un homme profondément effrayé, se rappela les paroles qu'il venait de lui adresser et tout d'un coup partit d'un franc éclat de rire. La contagion de cette hilarité gagna d'abord Adélaïde : après avoir aussi jeté les yeux sur le prince, la jeune fille s'élança vers sa sœur, l'embrassa, et, à son tour, se mit à rire non moins gaiement qu'Aglaé. En les regardant, Muichkine lui-même sourit et répéta d'un ton joyeux :

— Allons, Dieu soit loué, Dieu soit loué!

Cette fois Alexandra n'y put tenir et s'esclaffa comme ses sœurs. Il semblait que le rire des trois jeunes filles ne dût pas avoir de fin.

— Eh bien, elles sont folles! grommela Élisabeth Prokofievna : — elles vous effrayent, et l'instant d'après...

Mais déjà tout le monde riait : et le prince Chtch..., et Eugène Pavlovitch, et Kolia, et le prince Léon Nikolaïévitch lui-même.

— Allons nous promener, partons! cria Adélaïde : — tous

ensemble, et que le prince vienne avec nous; vous n'avez pas de raison pour nous fausser compagnie, cher homme! Il est bien gentil, n'est-ce pas, Aglaé? N'est-ce pas, maman? Et puis il faut absolument que je l'embrasse pour.... pour son explication de tout à l'heure avec Aglaé. Maman, chère, vous me permettez de l'embrasser? Aglaé! permets-moi d'embrasser *ton* prince!

Sur ce, elle s'approcha vivement de Muichkine et le baisa au front. Il lui saisit la main, la serra presque à faire crier la jeune fille et contempla celle-ci avec une joie infinie; ensuite par un mouvement rapide il porta cette main à ses lèvres et la baisa trois fois.

— Partons donc! fit Aglaé. — Prince, vous serez mon cavalier. Cela se peut, maman? Un cavalier qui ne veut pas de moi? Vous avez, n'est-ce pas, refusé définitivement ma main, prince? Mais ce n'est pas ainsi qu'on donne le bras à une dame, est-ce que vous ne savez pas comment on fait? Là, c'est bien, partons, nous ouvrirons la marche, voulez-vous que nous marchions en avant de tous, tête à tête?

Elle parlait sans discontinuer, riant encore par saccades.

— Dieu soit loué! Dieu soit loué! répéta Élisabeth Prokofievna qui ne savait pas elle-même de quoi elle se réjouissait.

« Ce sont des gens excessivement étranges! » pensait le prince Chtch..., peut-être pour la centième fois depuis qu'il connaissait les Épantchine, mais... ces gens étranges lui plaisaient. A l'égard du prince Léon Nikolaïévitch, nous n'oserions affirmer qu'il éprouvât le même sentiment; Chtch... était un peu sombre et paraissait préoccupé lorsqu'on partit pour la promenade.

Eugène Pavlovitch semblait de très-bonne humeur; pendant toute la route, jusqu'au Waux-Hall, il causa de la façon la plus enjouée avec Alexandra et Adélaïde; elles riaient si complaisamment de ses bons mots qu'il finit par soupçonner que peut-être elles ne l'écoutaient pas du tout. Cette pensée, sans qu'il s'expliquât pourquoi, le fit soudain rire lui-même de très-bon cœur (tel était son caractère!). Les deux jeunes

filles, très-gaies, du reste, avaient toujours les yeux fixés sur Aglaé et le prince qui marchaient en avant d'elles. Évidemment, la manière d'être de leur cadette les intriguait fort. Le prince Chtch..., peut-être pour changer le cours des idées de la générale, s'ingéniait à lui parler de choses indifférentes, mais il ne réussissait qu'à l'ennuyer énormément. Élisabeth Prokofievna paraissait toute déroutée; elle répondait de travers, et parfois même laissait les questions sans réponse. Aglaé Ivanovna posa encore plus d'une énigme durant cette soirée. La dernière fut réservée au prince seul. Quand ils se trouvèrent à cent pas de la maison, la jeune fille s'adressant à demi-voix à son cavalier qui ne soufflait mot, lui dit rapidement :

— Regardez à droite.

Il tourna les yeux dans la direction indiquée.

— Regardez plus attentivement. Voyez-vous ce petit banc, dans le parc, là où sont ces trois grands arbres..... un banc vert ?

Le prince répondit qu'il le voyait.

— Est-ce que ce site vous plaît ? Parfois, à sept heures du matin, lorsque tout le monde dort encore, je vais là m'asseoir seule.

Le prince balbutia que l'endroit était ravissant.

— Maintenant laissez-moi, je ne veux plus marcher bras dessus bras dessous avec vous. Ou plutôt, donnez-moi toujours le bras, mais ne me dites pas un mot. Je ne veux pas être troublée dans mes réflexions..

Cette injonction, en tout cas, était superflue : pour garder le silence pendant toute la promenade, le prince n'avait certes pas besoin qu'on le lui ordonnât. Son cœur s'était mis à battre avec violence quand Aglaé avait parlé du banc. Au bout d'une minute, il eut honte de l'idée absurde qui lui était venue à l'esprit...

Les jours ouvrables, comme on sait, le Waux-Hall de Pavlovsk est mieux fréquenté que les jours fériés où Pétersbourg lui envoie des visiteurs « de toute espèce ». Pour n'être pas endimanché, le public ne laisse pas d'être élégant.

Il est reçu d'aller entendre la musique. L'orchestre tient peut-être le premier rang parmi tous ceux de ce genre, et il joue des choses nouvelles. Les lois du décorum sont strictement observées, bien qu'on soit là un peu comme en famille. Parmi les gens en villégiature à Pavlovsk, beaucoup vont au Waux-Hall pour y rencontrer leurs connaissances, il en est toutefois qui n'y sont attirés que par la musique. Les scandales sont extrêmement rares, quoiqu'il s'en produise pourtant, même pendant la semaine. Mais il est impossible d'empêcher cela.

Cette fois, la soirée était charmante, et il y avait assez de monde. Toutes les places autour de l'orchestre étant occupées, notre société s'assit un peu à l'écart, à gauche, tout près d'une sortie. La foule, la musique procurèrent quelque distraction à Élisabeth Prokofievna et à ses filles : elles échangeaient des coups d'œil avec diverses personnes de leur connaissance, ou leur adressaient de loin des saluts aimables; elles examinaient les toilettes, notaient certaines étrangetés et s'en entretenaient avec un sourire moqueur. Eugène Pavlovitch saluait aussi très-souvent. Plusieurs remarquèrent Aglaé et le prince qui étaient encore ensemble. Bientôt les dames Épantchine virent s'approcher d'elles quelques jeunes gens qu'elles connaissaient; deux ou trois restèrent pour faire un bout de conversation; tous étaient des amis d'Eugène Pavlovitch. Parmi eux se trouvait un jeune officier très-bien de sa personne, très-gai, très-causeur; il s'empressa d'adresser la parole à Aglaé et ne négligea rien pour captiver l'attention de la jeune fille, qui lui donna la réplique avec beaucoup d'amabilité et d'enjouement. Eugène Pavlovitch demanda au prince la permission de lui présenter cet ami; Muichkine comprit à peine ce qu'on lui voulait, néanmoins la présentation eut lieu; les deux hommes se saluèrent et se tendirent la main. L'ami de Radomsky fit une question au prince, mais ce dernier n'y répondit pas ou machonna quelques mots d'une façon si étrange que l'officier l'examina fort attentivement; il regarda ensuite Eugène Pavlovitch et comprit aussitôt pourquoi celui-ci avait ima-

giné de les présenter l'un à l'autre. Le jeune homme sourit légèrement et se remit à causer avec Aglaé. Seul, Eugène Pavlovitch remarqua qu'elle avait rougi pendant cette courte scène.

Le prince ne s'apercevait même pas que d'autres conversaient avec Aglaé et se mettaient en frais de galanterie pour elle; bien plus, par moments il semblait oublier que lui-même était assis à côté de la jeune fille. Parfois, il avait envie de s'en aller quelque part, de disparaître définitivement; un lieu sombre, désert, ne lui aurait pas déplu, s'il avait pu trouver là une retraite ignorée de tout le monde, et y demeurer seul avec ses pensées. Ou, du moins, il aurait voulu être chez lui, sur sa terrasse, mais sans avoir personne à ses côtés, ni Lébédéff, ni les enfants; volontiers, il aurait passé trente-six heures couché sur son divan, le visage enfoui dans un coussin. Par instants aussi il rêvait aux montagnes, notamment à certain sommet, son lieu de promenade favori quand il était en Suisse : de cette cime, il voyait au-dessous de lui les nuages blancs, le village, les ruines d'un vieux château, la cascade semblable à un fil blanc à peine visible. Oh! combien il aurait voulu maintenant se retrouver là et penser à une chose, — oh! toute sa vie à cela seulement, dût-il vivre mille années! Ici, peu lui importait qu'on l'oubliât complètement. Cela serait préférable, et même il aurait mieux valu qu'on ne l'eût jamais connu, et que toute cette vision n'eût été qu'un rêve. D'ailleurs, n'en était-ce pas un? Parfois il se mettait brusquement à considérer Aglaé et ne la quittait pas des yeux durant cinq minutes, mais son regard était étrange : on aurait dit qu'il contemplait la jeune fille comme un objet situé à deux verstes de lui, ou comme un portrait et non une personne réelle.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi, prince? demanda-t-elle soudain, cessant de causer et de rire avec son entourage. — J'ai peur de vous; il me semble toujours que vous voulez étendre le bras et toucher du doigt mon visage pour en constater la réalité. N'est-ce pas, Eugène Pavlovitch, qu'on dirait cela à le voir?

Le prince parut surpris qu'on lui adressât la parole, il écouta, essaya de comprendre et peut-être n'y réussit pas très-bien, car il ne répondit pas. Mais voyant qu'Aglaé et les autres riaient, il ouvrit tout à coup la bouche et se mit lui-même à rire. A cette vue, l'hilarité redoubla autour de lui; l'officier, qui devait être un homme fort gai, se tordit. Soudain Aglaé irritée murmura en aparté :

— Idiot!

— Seigneur! Mais est-il possible qu'elle aime un pareil... se peut-il donc qu'elle soit tout à fait folle! grommela en grinçant des dents Élisabeth Prokofievna.

Alexandra se pencha à l'oreille de sa mère.

— C'est une plaisanterie. C'est la même plaisanterie que l'autre jour avec le « chevalier pauvre », rien de plus, assura la jeune fille. — Elle a encore voulu lui faire une charge aujourd'hui. Seulement elle est allée trop loin; il faut mettre fin à cela, maman! Tantôt elle a joué une comédie pour nous faire peur...

— C'est encore bien heureux qu'elle se soit attaquée à un pareil idiot, répondit à voix basse la générale, à qui, d'ailleurs, les paroles de sa fille avaient apporté quelque soulagement.

Cependant le prince entendit qu'on le traitait d'idiot; il tressaillit, non à cause de cette épithète (il l'oublia immédiatement), mais parce que, non loin de l'endroit où il était assis, il venait d'apercevoir dans la foule un visage pâle, avec des cheveux bruns et crépus, avec un sourire et un regard qu'il connaissait bien. Cette vision n'eut que la durée d'un éclair. Ce pouvait n'être qu'une imagination. Le prince distingua seulement un sourire grimaçant, deux yeux, et une prétentieuse cravate verte. Où avait passé le monsieur à qui appartenait cette cravate? S'était-il perdu dans la foule ou glissé dans le Waux-Hall? Muichkine n'aurait pas pu le dire.

Mais, au bout d'une minute, il commença à jeter des regards inquiets autour de lui; cette première apparition en présageait peut-être une seconde. Comment n'avait-il pas songé à la possibilité de certaine rencontre quand on était parti

pour le Waux-Hall? A vrai dire, il s'y était rendu sans savoir où il allait, tant il était troublé en sortant de la villa. S'il avait été plus en état de faire des observations, il aurait remarqué depuis un quart d'heure l'inquiétude d'Aglæé qui, de temps à autre, parcourait des yeux la foule, comme pour y chercher quelque chose. A mesure que l'agitation du prince devenait plus visible, celle de la jeune fille se manifestait davantage aussi. Ce qu'ils attendaient avec cette anxiété ne tarda pas à se produire.

Nous avons dit que le prince et toute la société des Épantchine avaient pris place auprès d'une sortie, à gauche; tout à coup déboucha par cette issue un groupe composé d'au moins dix personnes. En avant marchaient trois dames; deux d'entre elles étaient d'une beauté remarquable et il n'y avait pas à s'étonner qu'elles trainassent tant d'adorateurs à leur suite. Mais hommes et femmes tranchaient singulièrement sur le reste du public. Presque tout le monde les remarqua aussitôt, toutefois la plupart feignirent de ne pas les apercevoir; seuls certains jeunes gens sourirent à leur vue et se dirent quelques mots à demi-voix. Vainement on aurait voulu ignorer la présence des nouveaux venus; ils parlaient trop bruyamment pour ne pas attirer l'attention. Il était à supposer que parmi eux se trouvaient des hommes ivres. Si plusieurs des individus composant ce groupe étaient vêtus avec élégance, d'autres avaient des vêtements fort hétéroclites et des visages étrangement enflammés. Il y avait là des militaires et aussi des gens qui n'étaient plus jeunes; quelques-uns de ces messieurs, mis comme de véritables dandies, avaient des bagues et des boutons de manchettes superbes, des cheveux et des favoris d'un noir de jais, leur physionomie respirait la morgue, mais c'étaient de ces êtres que, dans le monde, on évite comme la peste. Parmi nos réunions suburbaines, il en est sans doute qui brillent par la respectabilité et qui ont une réputation de bon ton parfaitement justifiée; mais l'homme le plus circonspect ne peut pas répondre qu'à un moment donné une brique ne se déta-

cherra pas de la maison voisine pour lui tomber sur la tête. Cette brique allait maintenant tomber sur le public comme il faut, qui était en train d'écouter la musique.

Pour se rendre du Waux-Hall à la petite place où est installé l'orchestre, il faut descendre trois marches. Arrivée près de cet escalier, la bande s'arrêta; tandis que les autres hésitaient à pousser plus avant, une des femmes se mit en devoir de descendre; dans son entourage deux hommes seuls osèrent la suivre. L'un était un monsieur entre deux âges, qui avait l'air assez modeste; son extérieur était convenable sous tous les rapports, mais il paraissait être de ces gens qui ne connaissent jamais personne et que personne ne connaît. L'autre fidèle était tout déguenillé et avait une mine fort équivoque. A l'exception de ces deux-là, nul n'accompagna la dame excentrique; néanmoins elle descendit les marches sans même jeter un regard derrière elle : qu'on la suivit ou non, cela semblait lui être parfaitement égal. Comme tout à l'heure, elle riait et parlait bruyamment. Sa toilette était fort riche, mais d'une élégance un peu trop tapageuse. Elle passa devant l'orchestre, se dirigeant vers l'autre côté de la place où une calèche attendait au bord du chemin.

Il y avait déjà plus de trois mois que le prince ne l'avait vue. Depuis son arrivée à Pétersbourg, il se proposait chaque jour de lui faire visite; mais, peut-être, un secret pressentiment l'en empêchait. Du moins, il ne pouvait deviner ce qu'il éprouverait en se retrouvant avec elle, et parfois il essayait, non sans appréhension, de se le représenter. Une seule chose était claire pour lui, c'est que cette rencontre serait pénible. Plusieurs fois durant ces six mois il s'était rappelé ce qu'il avait senti tout d'abord, non pas même en présence de cette femme, mais devant son portrait, et cette impression, il s'en souvenait, avait été très-douloureuse. Le mois qu'il avait passé en province dans des rapports presque journaliers avec Nastasia Philippovna avait été rempli pour lui de tels tourments, que parfois même le prince aurait voulu

oublier tout à fait ce temps-là. Il y avait toujours eu dans le visage de cette femme quelque chose de déchirant pour Muichkine : en causant avec Parfène Séménitch, il avait traduit cette sensation par les mots de « compassion infinie », et c'était la vérité : rien qu'à voir le portrait de Nastasia Philippovna, il avait eu le cœur pris d'une pitié allant jusqu'à la souffrance. Cette sympathie douloureuse, poignante, persistait maintenant encore; elle était même plus forte qu'autrefois. Pourtant, dans les paroles qu'il avait dites à Rogojine, le prince constatait une lacune : maintenant seulement, dans cette minute où Nastasia Philippovna apparaissait à l'improviste devant lui, il comprenait, peut-être par une intuition immédiate, qu'il n'avait pas tout dit à Rogojine. Il aurait dû ajouter qu'à la compassion se joignait l'effroi; oui, l'effroi! A présent, dans cette minute, il le ressentait pleinement; il était convaincu, positivement convaincu, pour certaines raisons à lui connues, que Nastasia Philippovna était folle. Supposez que, aimant une femme plus que tout au monde, ou pressentant la possibilité de cet amour, vous la voyiez soudain couverte de chaînes, derrière une grille de fer, sous le bâton d'un surveillant, — vous aurez une idée des sensations qui agitaient le prince en ce moment.

Aglâé l'examina, puis d'une voix basse et rapide :

— Qu'avez-vous? lui demanda-t-elle en le tirant naïvement par le bras.

Le prince tourna la tête vers elle, la regarda et vit alors dans ses yeux noirs une flamme incompréhensible pour lui; il essaya de sourire à Aglaé, mais tout à coup, comme s'il eût soudain oublié la présence de la jeune fille, il reporta ses yeux à droite vers l'extraordinaire vision qui depuis un moment le fascinait. Au même instant Nastasia Philippovna passa devant les chaises occupées par les demoiselles. Eugène Pavlovitch continuait à parler avec beaucoup de volubilité et d'entrain : il racontait à Alexandra Ivanovna quelque chose qui devait être fort drôle. Le prince se rappela plus tard qu'Aglaé dit soudain à demi-voix : « Quelle.... »

Elle n'acheva point sa phrase, mais le mot qu'elle venait de prononcer était suffisant. Nastasia Philippovna qui marchait sans avoir l'air de faire attention à personne se tourna brusquement du côté des Épantchine et alors seulement parut remarquer la présence d'Eugène Pavlovitch.

— B-bah! Mais le voilà! s'écria-t-elle en s'arrêtant tout à coup : — l'autre jour on a eu beau lui envoyer un tas de courriers, pas moyen de le dénicher; et aujourd'hui on le trouve là où on ne se serait pas attendu à le voir.... Je te croyais là-bas... chez ton oncle!

Eugène Pavlovitch rougit; il lança à Nastasia Philippovna un regard plein de rage, mais aussitôt après détourna les yeux.

— Quoi? Est-ce que tu ne le sais pas? Il ne sait rien encore, figurez-vous! Il s'est tué! Ce matin ton oncle s'est brûlé la cervelle! Je ne l'ai appris que tantôt, à deux heures, mais maintenant la moitié de la ville le sait; suivant les uns, le déficit qu'il laisse serait de trois cent cinquante mille roubles, mais d'autres parlent de cinq cent mille. Et moi j'avais toujours compté qu'après lui tu hériterais encore d'une fortune; il a tout mangé. C'était un vieux libertin... Allons, adieu, bonne chance! Ainsi, tu ne vas pas en voyage? Tout de même tu as eu bon nez de quitter le service avant cette affaire! Mais ce n'est pas possible, tu savais cela, tu l'avais déjà appris, peut-être le savais-tu depuis hier....

En s'affichant ainsi comme la maîtresse d'un homme qui n'avait jamais été son amant, Nastasia Philippovna avait certainement un but; à présent la chose ne pouvait plus faire doute. Néanmoins Eugène Pavlovitch ne voulait d'abord répondre à cette nouvelle avanie que par le mépris. Mais les paroles de la jeune femme furent pour lui un coup de foudre. Lorsqu'elle lui eut appris que son oncle était mort, il devint pâle comme un mouchoir et se tourna vers sa persécutrice. En ce moment la générale se leva avec vivacité et se retira précipitamment, accompagnée de tout son monde. Seuls, le prince Léon Nikolaïévitch et Eugène Pavlovitch ne

se décidèrent pas à s'en aller tout de suite : le premier semblait irrésolu, le second n'avait pas encore recouvré sa présence d'esprit. Mais avant que les Épantchine eussent fait vingt pas, se produisit un scandale terrible.

L'officier qui causait tout à l'heure avec Aglaé et qui se trouvait être un intime d'Eugène Pavlovitch était indigné au plus haut degré :

— Ici, il faut tout bonnement user de la cravache, sans cela on ne viendra jamais à bout de cette créature! dit-il d'une voix assez forte. (Apparemment il avait déjà reçu les confidences d'Eugène Pavlovitch.)

Nastasia Philippovna se tourna aussitôt vers lui, les yeux flamboyants de colère. A deux pas d'elle se trouvait un jeune homme qu'elle ne connaissait pas du tout et qui tenait à la main une mince canne de jonc. Elle la lui arracha et de toute sa force en cingla le visage de son insulteur. Tout cela fut l'affaire d'un instant.... Hors de lui, l'officier se rua sur la jeune femme qui n'avait plus alors autour d'elle aucun de ses gardes du corps; le monsieur entre deux âges avait déjà réussi à s'éclipser complètement, l'autre s'était écarté et riait de tout son cœur. Au bout d'une minute sans doute la police serait intervenue; trop tard toutefois pour soustraire Nastasia Philippovna à un châtement sévère, s'il n'était arrivé à celle-ci un secours inattendu : le prince qui se tenait aussi à deux pas d'elle eut le temps de saisir par derrière les bras de l'officier. En se dégageant, ce dernier lui donna dans la poitrine une poussée qui le fit reculer de trois pas et l'envoya tomber sur une chaise. Mais déjà Nastasia Philippovna avait trouvé deux nouveaux défenseurs. Au moment où l'officier allait fondre sur elle, devant lui surgit le boxeur qui avait fait partie de la bande de Rogojine et rédige l'article sur l'affaire Bourdovsky.

— Keller ! Ancien lieutenant, dit-il avec assurance. — S'il vous plaît, capitaine, de m'accepter comme champion du sexe faible, je suis à votre disposition; la boxe anglaise n'a pas de secrets pour moi. Ne poussez pas, capitaine; je sympa-

thise à un affront *sanglant*, mais je ne puis permettre qu'on lutte à coups de poing avec une femme sous les yeux du public. Si, comme il sied à un noble personnage, vous voulez procéder d'une autre manière, eh bien, naturellement vous devez me comprendre, capitaine....

Mais le capitaine avait déjà repris possession de lui-même et n'écoutait plus Keller. En ce moment Rogojine sortit de la foule, saisit vivement le bras de Nastasia Philippovna et s'éloigna avec elle. Parfène Séménitch semblait fort ému; il était pâle et tremblait. Toutefois, en emmenant Nastasia Philippovna, il rit méchamment au nez de l'officier et murmura avec la mine d'un marchand qui jubile :

— Tiou! Qu'est-ce qu'il a attrapé! Il a la trogne en sang! Tiou!

L'officier s'était couvert le visage avec un mouchoir. Ayant recouvert son sang-froid et devinant fort bien à qui il avait affaire, il s'adressa poliment au prince qui venait de quitter son siège.

— Le prince Muichkine, dont j'ai eu le plaisir de faire la connaissance?

— Elle est folle! aliénée! je vous l'assure! répondit le prince d'une voix agitée, et, par un geste machinal sans doute, il tendit à l'officier ses mains tremblantes.

— Assurément je ne puis me vanter de telles connaissances; mais j'ai besoin de savoir votre nom.

Il salua d'un signe de tête et s'éloigna. La police se montra juste cinq secondes après que les derniers acteurs de la scène précédente eurent disparu. Du reste, cet esclandre ne dura pas plus de deux minutes. Quelques-uns des assistants se levèrent et sortirent, d'autres se bornèrent à changer de place; il y eut même une partie du public à qui l'incident fit plaisir; du moins il fournit à plusieurs la matière de conversations vives et animées. En un mot, tout se termina comme à l'ordinaire. L'orchestre recommença à jouer. Le prince se mit en devoir de rejoindre la famille Épantchine. Si, lorsqu'il s'était assis sur une chaise après avoir été repoussé par

l'officier, il avait eu l'idée de regarder à gauche, il aurait aperçu, à vingt pas de lui, Aglaé qui, sourde aux appels de sa mère et de ses sœurs, s'était arrêtée pour contempler la scène scandaleuse. Le prince Chtch... courut à elle et la décida enfin à quitter la place. Quand la jeune fille revint auprès des siens, Élisabeth Prokofievna, en voyant son agitation, présuma qu'elle n'avait pas même entendu qu'on criait après elle. Mais deux minutes plus tard, au moment où on entrait dans le parc, Aglaé dit du ton indifférent et capricieux qui lui était habituel :

— Je voulais voir comment finirait la comédie.

III

L'événement du Waux-Hall causa une sorte de terreur aux dames Épantchine. Inquiète, effarée, Élisabeth Prokofievna ramena ses filles chez elle, pour ainsi dire, au pas de course. A ses yeux, ce qui venait de se passer était excessivement significatif; aussi, nonobstant son émoi, des idées très-arrêtées avaient déjà pris naissance dans sa tête. D'ailleurs, les demoiselles comprenaient, comme leur mère, qu'il était arrivé quelque chose de particulier, et que, fort heureusement peut-être, quelque secret extraordinaire commençait à se dévoiler. En dépit des assurances et explications précédemment données par le prince Chtch..., à présent Eugène Pavlovitch était « dûment atteint et convaincu de relations intimes avec cette créature ». Ainsi pensaient non-seulement Élisabeth Prokofievna, mais encore ses deux filles aînées. Cette conclusion n'éclaircissait rien, au contraire. Quoique Alexandra et Adélaïde en voulussent un peu à leur mère d'un départ si précipité qu'il ressemblait positivement à une fuite, toutefois, dans le désarroi du premier moment, elles s'abstinrent de lui adresser des questions. D'autre part, il leur sem-

blait que leur sœur, Aglaé Ivanovna, en savait peut-être plus long sur cette affaire qu'aucune d'elles, y compris la maman. Le prince Chtch... était sombre comme la nuit et absorbé dans de profondes réflexions. Durant toute la route, Élisabeth Prokofievna ne lui dit pas un mot et il ne parut pas même remarquer le silence de la générale. Adélaïde essaya de le faire parler. « De quel oncle était-il question tout à l'heure et qu'est-ce qui est arrivé à Pétersbourg? » lui demanda-t-elle. Mais, à cette question, le visage du prince Chtch... se refroigna. Pour toute réponse il balbutia quelques mots très-vagues : il fallait attendre d'autres renseignements, tout cela, sans doute, n'était que de l'absurdité. « Assurément! » reprit Adélaïde, et elle cessa d'interroger son fiancé. Quant à Aglaé, elle était parfaitement calme; en chemin, elle fit seulement observer qu'on allait trop vite. Une fois il lui arriva de regarder derrière elle et elle aperçut le prince qui s'efforçait de les rejoindre. En le voyant courir, la jeune fille eut un sourire moqueur, puis elle ne retourna plus la tête vers lui.

La petite société approchait de la villa quand elle rencontra Ivan Fédorovitch qui, à peine revenu de Pétersbourg, était allé au-devant de sa famille. La première parole du général fut pour demander des nouvelles d'Eugène Pavlovitch. Mais Élisabeth Prokofievna, dont le visage avait pris une expression menaçante, passa à côté de son mari sans lui répondre et sans même l'honorer d'un regard. Les yeux de ses filles et du prince Chtch... firent comprendre à Ivan Fédorovitch qu'il y avait un orage dans la maison. Lui-même, d'ailleurs, paraissait en proie à une agitation inaccoutumée. Il saisit vivement par le bras le prince Chtch... et le retint un moment à l'entrée de la villa. Les deux hommes échangèrent quelques mots à demi-voix; quand ensuite ils se montrèrent sur la terrasse et s'approchèrent d'Élisabeth Prokofievna, leur physionomie donna à supposer que chacun d'eux avait appris quelque nouvelle extraordinaire. Peu à peu tout le monde se réunit en haut, dans l'appartement de

la générale, et il finit par ne plus rester sur la terrasse que le prince Léon Nikolaiévitch. Assis dans un coin, il avait l'air d'attendre quelque chose, mais lui-même ne savait pas pourquoi il demeurait là, il n'avait pas seulement pensé à se retirer en voyant l'émoi qui régnait dans la maison; on aurait dit qu'il avait oublié l'univers entier et qu'il était prêt à prendre racine n'importe où, à y rester deux années de suite sans bouger. D'en haut lui arrivaient parfois les échos d'une conversation très-mouvementée. Combien de temps passa-t-il dans ce coin? lui-même n'aurait pas pu le dire. Il se faisait tard et l'obscurité était venue quand Aglaé apparut tout à coup sur la terrasse. Elle semblait calme, bien qu'un peu pâle. La jeune fille sourit et manifesta comme de la surprise à la vue du prince qu'« évidemment elle ne s'attendait pas » à rencontrer là sur une chaise, dans un coin.

— Qu'est-ce que vous faites ici? demanda-t-elle en s'approchant de lui.

Confus, le prince balbutia une réponse embarrassée et se leva précipitamment; mais Aglaé s'assit aussitôt à côté de lui et il reprit sa place. Après l'avoir observé avec attention, quoique rapidement, elle regarda par la fenêtre d'une façon machinale en quelque sorte, puis reporta ses yeux sur lui. « Elle veut peut-être se moquer de moi », pensa-t-il, « mais non, elle l'aurait fait tout à l'heure, si elle était dans ces dispositions. »

— Peut-être voulez-vous du thé, je vais vous en faire apporter, dit-elle après un silence.

— N-non... Je ne sais pas...

— Comment ne pas savoir cela? Ah! oui, écoutez : si quelqu'un vous appelait en duel, qu'est-ce que vous feriez? Tantôt déjà je voulais vous demander cela.

— Mais... qui donc... personne ne m'appellera en duel.

— Supposez pourtant que le fait ait lieu : seriez-vous fort effrayé?

— Je crois que oui... j'aurais peur.

— Sérieusement? Ainsi vous êtes poltron?

— N-non, ce serait peut-être trop dire, répondit le prince et, réfléchissant, il ajouta avec un sourire : — le poltron est celui qui a peur et qui se sauve; mais celui qui a peur et qui ne se sauve pas, celui-là n'est pas encore tout à fait un poltron.

— Vous ne vous sauverez pas, vous?

— Peut-être que non, dit-il gaiement.

Les questions d'Aglaé avaient fini par le faire rire.

— Moi, quoique je sois une femme, certainement je ne me sauverais pas, observa-t-elle d'un air froissé. — Mais, du reste, vous vous moquez de moi et vous faites des grimaces selon votre habitude, pour vous rendre plus intéressant; dites-moi, on se bat ordinairement à douze pas? Quelquefois même à dix? Alors on doit nécessairement être tué ou blessé?

— Dans les duels, il arrive sans doute rarement qu'on soit atteint.

— Rarement? Qu'est-ce que vous dites? On a tué Pouchkine.

— C'est peut-être par hasard.

— Pas du tout; c'était un duel à mort, et il a été tué.

— La balle l'a atteint si bas que certainement Dantès a dû viser plus haut, à la poitrine ou à la tête; personne ne tire comme il a tiré; par conséquent, le plus probable, c'est que Pouchkine a été touché accidentellement; il ne devait pas être atteint. Voilà ce que m'ont dit des hommes compétents.

— Et moi, un soldat avec qui j'ai causé une fois m'a dit qu'en vertu des règlements militaires, on leur ordonne, quand ils se déploient en tirailleurs, de viser à mi-corps. Ainsi ce n'est pas à la poitrine, ni à la tête. J'ai ensuite questionné un officier, et il m'a confirmé ce que m'avait dit le soldat.

— Oui, parce qu'ils tirent à une grande distance.

— Mais vous savez tirer?

— Je n'ai jamais tiré.

— Se peut-il que ne vous ne sachiez même pas charger un pistolet?

— Je ne sais pas. C'est-à-dire, jje comprends bien comment cela se fait, mais je n'ai jamais essayé de le faire.

— Alors, c'est comme si vous ne saviez pas, car ici la pratique est indispensable! Écoutez donc et instruisez-vous : d'abord, achetez de bonne poudre, qui ne soit pas humide (elle doit, dit-on, être très-sèche), vous la demanderez fine, — de la poudre de pistolet, et non de celle dont on se sert pour charger les canons. Quant aux balles, il paraît que les armuriers les coulent eux-mêmes. Vous avez des pistolets?

— Non, et j'en ai pas besoin, répondit en riant le prince.

— Ah, quelle sottise! Ne manquez pas d'en acheter, et de bons, français ou anglais, ce sont, dit-on, les meilleurs. Ensuite, prenez de la poudre, la valeur d'un dé à coudre, de deux peut-être, et versez-la dans votre pistolet. Il vaut mieux qu'il y en ait un peu plus. Bourrez avec du feutre (on dit que le feutre est absolument nécessaire, je ne sais pas pourquoi), on peut se procurer cela n'importe où, au besoin en arracher à un matelas; il y a aussi des portes dont les bourrelets sont en feutre. Puis, quand vous aurez introduit la bourre, vous mettrez la balle. Vous entendez? la balle en dernier lieu, et la poudre d'abord; autrement, ça ne part pas. Pourquoi riez-vous? Je veux que chaque jour vous vous exerciez au maniement des armes à feu et que vous appreniez à tirer juste. Vous le ferez?

Le prince se mit à rire. Aglaé frappa du pied avec colère. Son air grave, pendant cette conversation, étonna un peu Muichkine. Il sentait confusément qu'il aurait dû se renseigner sur certains points, faire certaines questions, en tout cas, parler de choses plus sérieuses que la façon d'armer un pistolet. Mais tout s'était envolé de son esprit; il ne savait plus rien, sinon qu'elle se trouvait assise en face de lui, et qu'il l'avait sous les yeux. Quoi qu'elle pût lui dire, c a eu ce moment lui était à peu près égal.

Sur la terrasse descendit enfin Ivan Fédorovitch lui-même qui avait quitté l'appartement de sa femme pour aller quelque part ; il avait l'air sombre, soucieux et résolu.

— Ah ! Léon Nikolaïtch, tu.... Où vas-tu maintenant ? demanda-t-il, bien que Léon Nikolaïévitch ne pensât même pas à bouger de place : — viens avec moi, j'ai un petit mot à te dire.

— Au revoir, fit Aglaé et elle tendit la main au prince.

L'obscurité qui régnait sur la terrasse ne permit pas à ce dernier de bien voir, dans cet instant, le visage de la jeune fille. Au bout d'une minute, lorsque déjà il était sorti de la maison avec le général, il rougit tout à coup et serra fortement le poing.

Ce n'était pas au prince qu'Ivan Fédorovitch avait affaire ; malgré l'heure avancée, il avait hâte de voir quelqu'un pour l'entretenir de quelque chose. Mais, ayant rencontré sur ces entrefaites Léon Nikolaïévitch, il se mit à lui parler avec beaucoup de volubilité et passablement d'incohérence ; dans ses propos revenait souvent le nom d'Élisabeth Prokofievna. Si le prince avait pu être plus attentif en ce moment, il se serait peut-être douté qu'Ivan Fédorovitch avait envie de le sonder, ou, pour mieux dire, de le questionner franchement et sans détours, mais qu'il ne pouvait jamais aborder le point principal. Malheureusement, Muichkine était si distrait que d'abord il n'entendit même pas les paroles du général, et, quand celui-ci, s'arrêtant en face de son interlocuteur, lui posa une question brûlante, le prince fut forcé d'avouer qu'il ne comprenait rien.

Ivan Fédorovitch haussa les épaules.

— Vous êtes tous devenus des gens étranges, reprit-il. — Je te dis que je ne comprends nullement les idées et les frayeurs d'Élisabeth Prokofievna. Elle a des attaques de nerfs, elle pleure, elle dit qu'on nous a conspués, déshonorés. Qui ? Comment ? Avec qui ? Quand, et pourquoi ? J'avoue que j'ai eu des torts, je m'en reconnais beaucoup ; mais enfin, la police peut couper court aux persécutions de cette...

femme remuante (qui, par-dessus le marché, se conduit mal) j'ai même l'intention d'aller aujourd'hui prévenir qui de droit. On peut tout arranger sans bruit, en douceur, à l'amiable même, et en évitant le scandale. Je conviens aussi que l'avenir est gros d'événements, et le présent assez obscur ; il y a une intrigue ; mais si ici on ne sait rien, là on ne peut rien expliquer ; si je n'ai rien entendu dire, ni toi non plus, ni un troisième, ni un quatrième, qui donc, en fin de compte, a entendu dire quelque chose, je te le demande ? Comment donc, selon toi, expliquer cela ? Il faut bien admettre qu'il n'y a là qu'un mirage, que la chose n'existe pas, que c'est comme, par exemple, la lumière de la lune.... ou d'autres fantômes.

— *Elle* est folle, balbutia le prince, qui se rappela soudain avec douleur toute la scène de tantôt.

— Tu parles de celle-là ? Moi aussi, j'avais eu à peu près la même idée, et j'ai dormi tranquille. Mais, maintenant, je vois qu'ici leur appréciation est plus juste, et je ne crois pas à la folie. C'est une femme qui n'a pas le sens commun, soit, mais elle n'est pas folle, elle a même beaucoup de finesse. Ce qu'elle a dit aujourd'hui de Kapiton Alexiévitch ne le prouve que trop. De sa part, cette affaire est une friponnerie, c'est-à-dire, du jésuitisme ; elle poursuit certaines visées particulières.

— Quel Kapiton Alexiévitch ?

— Ah ! mon Dieu, Léon Nikolaïtch, tu n'es pas du tout à la conversation. C'est de Kapiton Alexiévitch que je t'ai parlé en commençant ; je suis encore si saisi que j'ai des tremblements dans les bras et dans les jambes. C'est même à cause de cela que j'ai quitté Pétersbourg si tard aujourd'hui. Kapiton Alexiévitch Radomsky, l'oncle d'Eugène Pavlovitch...

— Eh bien ? cria le prince.

— Il s'est brûlé la cervelle ce matin à sept heures. Un vieillard, un homme considéré, un septuagénaire, un épiciérien. Et ce qu'elle a dit est parfaitement vrai : il laisse dans sa caisse un déficit notable !

— Comment donc a-t-elle...

— Su cela? Ha, ha! Mais, dès son arrivée ici, il s'est formé autour d'elle tout un état-major. Tu sais quels personnages vont maintenant la voir et recherchent « l'honneur de sa connaissance ». Naturellement, ses visiteurs ont pu tantôt lui apprendre quelque chose, car à présent la nouvelle est sue de tout Pétersbourg et ici la moitié de Pavlovsk ou même tout Pavlovsk la connaît déjà. Mais avec quelle finesse elle a fait observer qu'Eugène Pavlovitch avait eu bon nez de quitter le service avant cette affaire! Quelle infernale insinuation! Non, cela ne dénote pas la folie. Bien entendu, je me refuse à croire qu'Eugène Pavlovitch ait pu savoir d'avance la catastrophe, c'est-à-dire que tel jour à sept heures, etc. Mais il a pu pressentir tout cela. Et le prince Chtch..., moi, nous tous comptions qu'il hériterait encore de son oncle! C'est terrible! terrible! Du reste, comprends-moi, je n'accuse Eugène Pavlitch de rien et je m'empresse de te le déclarer, mais, n'importe, il y a du louche. Le prince Chtch... n'en revient pas. Tout cela est arrivé d'une façon fort étrange.

— Mais qu'y a-t-il donc de louche dans la conduite d'Eugène Pavlitch?

— Rien du tout! Il a eu une attitude très-noble. Je n'ai fait allusion à rien. Sa fortune, je pense, est intacte. Élisabeth Prokofievna, naturellement, ne veut même pas entendre parler de lui... Mais le pire, ce sont toutes ces catastrophes domestiques, ou, pour mieux dire, toutes ces misères, on ne sait de quel nom appeler cela... Tu es, dans toute la force du terme, un ami de la maison, Léon Nikolaïtch; eh bien, figure-toi, Eugène Pavlitch, nous venons de l'apprendre, se serait, paraît-il, expliqué avec Aglaé il y a déjà plus d'un mois, et aurait essuyé un refus formel.

— Ce n'est pas possible! s'écria le prince avec feu.

— Mais est-ce que tu sais quelque chose? reprit le général dont l'étonnement fut tel qu'il s'arrêta comme cloué sur place; — vois-tu, très-cher, j'ai peut-être eu tort de te

parler avec cet abandon, mais c'est parce que tu... on peut le dire... parce que c'est toi. Tu sais peut-être quelque chose de particulier?

— Je ne sais rien... d'Eugène Pavlitch, balbutia le prince.

— Ni moi non plus! Moi... mon ami, décidément on veut m'inhumer, m'enterrer, on ne veut pas réfléchir que cela est pénible pour un homme et que je ne le supporterai pas. Tout à l'heure il y a eu une scène épouvantable! Je te parle comme à un fils. Le principal c'est qu'Aglaé se moque positivement de sa mère. Je viens de te dire qu'il y a un mois elle s'est expliquée avec Eugène Pavlitch et lui a signifié un refus formel, ce sont ses sœurs qui nous ont donné cette nouvelle... sous forme de conjecture... du reste, elles doivent avoir deviné juste. Mais c'est une créature plus autoritaire et plus fantasque qu'on ne saurait le dire! Toutes les grandeurs d'âme, toutes les brillantes qualités du cœur et de l'esprit sont réunies en elle, je le veux bien, mais avec cela elle est capricieuse, moqueuse, en un mot, elle a un caractère diabolique et, qui plus est, des fantaisies. Tout à l'heure elle a ri au nez de sa mère, de ses sœurs, du prince Chtch...; je ne parle pas de moi, il est rare qu'elle m'épargne ses railleries, mais moi, tu sais, je l'aime; bien plus, j'aime qu'elle se moque de moi, — et il me semble qu'à cause de cela cette petite diablesse m'aime particulièrement, c'est-à-dire plus que tous les autres. Je parie qu'elle s'est déjà moquée aussi de toi. Je viens de vous trouver causant ensemble après l'orage qui a eu lieu tout à l'heure en haut; elle était assise à côté de toi comme si de rien n'était...

Le prince dont le visage s'était couvert de rougeur serra le poing avec force, mais ne répondit pas.

— Mon cher, mon bon Léon Nikolaïtch! poursuivit le général dans un soudain élan de sensibilité : — moi... et même Élisabeth Prokofievna (qui, du reste, a commencé à te rendre son estime et qui en même temps s'est remise aussi à m'estimer à cause de toi, seulement je ne comprends pas pourquoi), nous t'aimons toujours, nous t'aimons sincè-

rement et te considérons, en dépit de tout, c'est-à-dire de toutes les apparences. Mais conviens-en, cher ami, conviens-en toi-même, quelle énigme tout d'un coup ! Et n'est-il pas vexant d'entendre cette petite diablesse vous dire froidement... (car, debout en face de sa mère, elle avait l'air de mépriser profondément toutes nos questions et surtout les miennes, parce que, le diable m'emporte, j'avais fait une bêtise, je m'étais avisé de le prendre sur un ton sévère, comme chef de la famille, — allons, j'avais été bête), froidement, dis-je, le sourire aux lèvres, cette petite diablesse nous tient le langage le plus inattendu : « Cette folle, déclare-t-elle (elle s'est exprimée ainsi et je suis surpris qu'elle se soit rencontrée sur ce point avec toi : « est-ce que, dit-elle, vous n'avez pas encore pu le deviner ? »), cette folle s'est mise en tête de me marier, coûte que coûte, au prince Léon Nikolaïtch, et dans ce but elle veut faire déguerpir Eugène Pavlitch de chez nous. » Elle n'en a pas dit plus, ne nous a fourni aucune autre explication et s'est mise à rire ; nous sommes restés bouche bée ; elle est sortie en fermant la porte avec bruit. Ensuite, on m'a raconté ce qui s'est passé tantôt entre vous deux... et... et... écoute, cher prince, tu n'es pas un homme susceptible et tu es très-raisonnable, j'ai remarqué cela en toi. Elle se moque comme un enfant, aussi tu ne dois pas lui en vouloir, mais c'est ainsi à coup sûr. Ne t'imaginer rien, — elle s'amuse à tes dépens comme aux nôtres, elle nous mystifie tous pour se distraire. Allons, adieu ! tu connais nos sentiments ? Nos sincères sentiments pour toi ? Ils sont invariables, rien ne pourra jamais les modifier... mais... il est temps que je te quitte, au revoir ! Rarement j'ai été aussi mal dans mon assiette (est-ce ainsi qu'on dit ?) que je le suis à présent... Et on vante les charmes de la villégiature !

Resté seul, le prince regarda autour de lui, traversa rapidement la rue et s'approcha d'une maison dont la fenêtre était éclairée ; ensuite il déploya un petit papier qu'il avait tenu fortement serré dans sa main droite pendant tout le

temps de sa conversation avec le général, et, profitant d'un faible rayon de lumière, il lut ce qui suit :

« Demain à sept heures du matin je serai sur le banc vert, dans le parc, et je vous attendrai. J'ai à vous parler d'une chose de la plus haute importance et qui vous concerne directement.

« *P. S.* J'espère que vous ne montrerez ce billet à personne. Je ne me décide qu'à regret à vous faire une pareille recommandation, mais j'ai réfléchi qu'elle n'était pas superflue, eu égard à votre ridicule caractère dont je rougis pour vous en écrivant ces lignes.

« *PP. SS.* Le banc vert dont il s'agit est celui que je vous ai montré tantôt. C'est une honte pour vous que je sois forcée d'ajouter encore cela. »

Le billet avait été écrit précipitamment et plié à la diable, sans doute une minute avant qu'Aglaé se rendît sur la terrasse. En proie à une agitation inexprimable, à une sorte de crainte, le prince s'écarta de la fenêtre avec la promptitude d'un voleur effrayé; mais, dans ce brusque mouvement de recul, il se heurta contre un monsieur qui se trouvait juste derrière lui.

— Je vous suis, prince, dit le monsieur.

— C'est vous, Keller? cria Muichkine étonné.

— Je vous cherche, prince. Je vous ai attendu près de la villa des Épantchine; naturellement, je ne pouvais pas entrer. Je me suis attaché à vos pas lorsque vous êtes sorti avec le général. A votre service, prince, disposez de Keller. Il est prêt à se sacrifier et même à mourir, s'il le faut.

— Mais.... pourquoi?

— Eh bien, vous allez, pour sûr, être appelé en duel. Ce lieutenant Molovtsoff, je le connais, c'est-à-dire pas personnellement.... il ne supportera pas une insulte. Nous autres, je veux dire Rogojine et moi, il est disposé, naturellement, à nous considérer comme de la canaille, et peut-être n'a-t-il pas tort, par conséquent c'est vous seul qui devrez lui rendre

raison. Vous aurez à payer les pots cassés, prince. Il a pris des informations sur vous, je l'ai entendu dire, et demain certainement un de ses amis ira vous trouver, peut-être même vous attend-il déjà chez vous. Si vous daignez me choisir comme témoin, je courrai volontiers pour vous le risque d'être fait soldat ; c'est pour cela que je vous cherchais, prince.

— Ainsi vous aussi vous venez me parler duel ! s'écria le prince, et il éclata de rire au grand étonnement de Keller. Celui-ci, ne sachant pas encore si son offre serait acceptée, était comme sur des épines, et il se sentit presque offensé par cette hilarité.

— Pourtant, prince, vous l'avez saisi par les bras. Un noble personnage souffre difficilement qu'on en use ainsi avec lui, surtout en public.

— Mais, lui, il m'a donné un coup dans la poitrine ! reprit en riant le prince : — il n'y a pas de raison pour que nous nous battions ! Je lui ferai des excuses, voilà tout ! Mais s'il faut se battre, eh bien, on se battra ! Qu'il m'appelle sur le terrain, je préfère même cela. Ha, ha ! Je sais maintenant charger un pistolet. Vous savez charger un pistolet, Keller ? Il faut commencer par acheter de la poudre, la choisir sèche et pas trop grosse, pas comme celle avec laquelle on charge les canons. Ensuite on met d'abord la poudre, on arrache du feutre au bourrelet d'une porte, puis on introduit la balle, mais il faut avoir soin de mettre la poudre avant la balle, parce que, autrement, ça ne partirait pas. Vous entendez, Keller ? ça ne partirait pas. Ha, ha ! Est-ce que ce n'est pas une raison superbe, ami Keller ? Ah, Keller, savez-vous que je vais vous embrasser ? Ha, ha, ha ! Comment tantôt vous êtes-vous ainsi trouvé tout à coup devant lui ? Venez, sans tarder, boire du champagne chez moi. Nous nous enivrerons tous ! Savez-vous que j'ai douze bouteilles de champagne dans la cave de Lébédéff ? Il me les a vendues avant-hier, le lendemain de mon arrivée à sa villa ; « c'est une occasion », m'a-t-il dit ; je les ai achetées toutes ! Je réunirai toute une société ! Est-ce que vous dormirez, cette nuit ?

— Comme à l'ordinaire, prince.

— Eh' bien, je vous souhaite d'heureux songes! Ha, ha!

Le prince traversa la chaussée et disparut dans le parc, laissant Keller un peu intrigué. Le boxeur n'avait pas encore vu Muichkine dans un état si étrange, et il ne se le serait jamais imaginé sous cet aspect.

« Il a peut-être la fièvre, parce qu'il est nerveux et que tout cela a agi sur lui, mais sans doute il n'a pas peur. Ces gens-là ne sont pas poltrons, vraiment! » pensait à part soi Keller. « Hum! du champagne! La nouvelle est intéressante pourtant. Douze bouteilles; une douzaine; c'est une garnison qui peut encore passer. Mais je parie que Lébédéff a reçu ce champagne en nantissement de quelque prêt. Hum.... après tout, il est assez gentil, ce prince; vraiment, j'aime ces natures-là; mais il ne faut pas perdre de temps et.... s'il y a du champagne, c'est le vrai moment.... »

Le prince, qui était, en effet, dans une sorte de fièvre, erra longtemps à travers le parc; à la fin, il « se découvrit » arpentant une allée. Plus tard il se souvint qu'il avait fait trente ou quarante fois la navette entre un petit banc et un vieil arbre situé cent pas plus loin. Quant à se rappeler à quoi il avait pensé durant cette promenade d'une heure au moins, il ne l'aurait pas pu, lors même qu'il l'eût voulu. Du reste, il se surprit songeant à une idée qui provoqua tout à coup son hilarité, quoiqu'elle n'eût rien de risible, mais il avait toujours envie de rire. Il se dit que la supposition d'un duel n'avait peut-être pas pris naissance dans la seule tête de Keller, et que, dès lors, l'entretien sur la manière de charger un pistolet pouvait aussi n'être pas un effet du hasard. Puis, une autre idée traversa soudain son esprit comme un jet de lumière : « Bah! tantôt elle est descendue sur la terrasse lorsque j'étais assis dans un coin, et elle a été fort étonnée de me trouver là; elle a ri, elle m'a demandé si je désirais du thé; mais alors déjà elle avait en main ce papier, par conséquent elle savait très-bien que j'étais sur la terrasse, pourquoi donc a-t-elle manifesté tant de surprise? Ha, ha, ha! »

Il tira le billet de sa poche et le baisa, mais aussitôt après il devint pensif. « Que c'est étrange ! » se dit-il tristement au bout d'une minute. Dans les moments de joie intense, il éprouvait toujours de la tristesse sans savoir lui-même pourquoi. Il regarda attentivement autour de lui et se demanda comment il était venu là. Se sentant très-fatigué, il s'approcha du banc et s'y assit. Partout régnait un profond silence. La musique avait cessé au Waux-Hall. Peut-être n'y avait-il plus personne dans le parc ; il devait bien être onze heures et demie. C'était une de ces nuits calmes, tièdes, claires, qui ne sont pas rares à Pétersbourg au commencement de juin ; mais dans le parc touffu, dans l'allée où le prince se trouvait, l'obscurité était presque complète.

Si, en ce moment, quelqu'un lui avait dit qu'il était amoureux, passionnément amoureux, il aurait repoussé cette idée avec étonnement, peut-être même avec indignation. Et si l'on avait ajouté que le billet d'Aglaé était une lettre d'amour par laquelle la jeune fille assignait au prince un rendez-vous galant, il aurait rougi pour celui qui eût tenu ce langage, peut-être l'aurait-il appelé sur le terrain. Tout cela était parfaitement sincère ; il n'avait jamais eu aucun doute à cet égard, jamais admis la moindre idée « mixte » quant à la possibilité d'un amour entre Aglaé Ivanovna et lui. Il aurait eu honte de cette pensée ; l'hypothèse qu'un homme « comme lui » pût être aimé lui aurait paru monstrueuse. A supposer qu'il y eût réellement quelque chose, c'était, à ses yeux, un simple badinage de la part de la jeune fille ; mais il envisageait cette idée avec une parfaite indifférence et la trouvait tout à fait dans l'ordre ; lui-même était préoccupé d'un souci tout autre. Tantôt le général, dans son agitation, avait laissé échapper qu'Aglaé se moquait de tout le monde et de lui, Léon Nikolaïtch, en particulier ; le prince admettait de tout point cette manière de voir et ne se sentait nullement blessé ; suivant lui, cela devait être. Le principal, à ses yeux, c'était que demain matin il la reverrait, s'assiérait à côté d'elle sur le banc vert, l'entendrait dire comment on charge un pis-

tolet, la contemplerait. Il ne lui en fallait pas davantage. Une ou deux fois aussi il se demanda ce qu'elle avait l'intention de lui communiquer et quelle était cette affaire si importante qui le concernait directement. Pas un instant il n'eut le moindre doute sur l'existence réelle de cette « importante affaire », mais il y pensait à peine et n'éprouvait même pas le besoin d'y penser.

Le bruit de pas légers sur le sable lui fit lever la tête. Un homme dont il était difficile de distinguer les traits dans l'obscurité vint s'asseoir sur son banc. Le prince se rapprocha brusquement de lui et reconnut le visage pâle de Parfène Séménitch.

— Je savais bien que tu flânais ici quelque part, je ne t'ai pas cherché longtemps, murmura entre ses dents Rogojine.

C'était la première fois qu'ils se retrouvaient en tête-à-tête depuis leur rencontre dans le corridor du traktir. Surpris par cette apparition imprévue, le prince fut quelque temps sans pouvoir recueillir ses idées et une sensation cruelle se réveilla dans son cœur. Rogojine devina évidemment l'impression que produisait sa présence; quoique d'abord déconcerté, il parla cependant avec un air d'aisance qui, dans le premier moment, parut factice au prince. Bientôt toutefois ce dernier s'aperçut qu'il n'en était rien, et que Rogojine n'éprouvait même, à proprement parler, aucun embarras s'il y avait quelque gêne dans ses gestes et dans sa parole c'était purement superficiel; au fond, cet homme ne pouvait pas changer.

— Comment m'as-tu... découvert ici? demanda le prince, pour dire quelque chose.

— J'ai été mis sur la voie par Keller (je suis passé chez toi), il m'a dit que tu te promenais dans le parc; allons, pensai-je, c'est bien cela.

Ces derniers mots inquiétèrent le prince.

— Que veux-tu dire? fit-il d'une voix alarmée.

Rogojine rougit, mais ne donna aucune explication.

— J'ai reçu ta lettre, Léon Nikolaitch; tout cela est inu-

tile... c'est du temps perdu... Maintenant je viens te trouver de *sa* part; elle veut absolument te voir, elle a quelque chose d'urgent à te dire. Elle m'a ordonné de me rendre chez toi aujourd'hui même.

— J'irai demain. Je vais rentrer tout de suite à la maison; tu... m'accompagnes?

— A quoi bon? Je t'ai tout dit; adieu.

— Est-ce que tu ne viendras pas? demanda doucement le prince.

— Tu es un homme étonnant, Léon Nikolaïtch; on ne peut que t'admirer, répondit Rogojine avec un sourire aigre.

— Pourquoi? Quel motif as-tu maintenant pour me haïr ainsi? reprit Muichkine d'un ton profondément attristé. — Tu sais toi-même à présent que toutes tes suppositions étaient fausses. Du reste, je me doutais bien que ta haine persistait encore, et sais-tu pourquoi? C'est parce que toi-même as attenté à ma vie que tu continues à me détester. Je te dis que le seul Parfène Rogojine dont je me souviens est celui avec qui j'ai fraternisé l'autre jour par un échange de croix; je te l'ai écrit dans ma lettre d'hier, afin que tu ne penses plus à tout ce délire et que tu évites de m'en parler. Pourquoi t'écartes-tu de moi? Pourquoi retires-tu ta main? Je te dis que je considère tout ce qui s'est passé alors comme un pur délire : je sais fort bien dans quel état tu étais durant toute cette journée-là. Ce que tu t'es figuré n'existait pas et ne pouvait exister. Pourquoi donc notre inimitié subsisterait-elle?

— Quelle inimitié peut-il y avoir chez toi? fit Rogojine répondant par un nouveau rire aux paroles chaleureuses du prince. Il s'était, en effet, reculé à deux pas de lui et ne laissait pas voir ses mains.

— Il est impossible que j'aie chez toi désormais, Léon Nikolaïtch, ajouta-t-il lentement et d'un ton sentencieux.

— Tu me détestes à ce point-là?

— Je ne t'aime pas, Léon Nikolaïtch, dès lors pourquoi irais-je chez toi? Eh! prince, tu es tout à fait comme un

enfant qui a envie d'un jouet, et tu ne comprends pas l'affaire. Ce que tu me dis maintenant, tu l'as déjà écrit dans ta lettre, mais est-ce que je ne te crois pas? Je crois à chacune de tes paroles, je sais que tu ne m'as jamais trompé, que tu ne me tromperas jamais, et malgré cela je ne t'aime pas. Tu m'écris que tu as tout oublié, que le seul Rogojine resté dans ton souvenir c'est celui avec qui tu as fraternisé et non celui qui a levé un couteau sur toi. Mais que sais-tu de mes sentiments? (Rogojine sourit de nouveau.) Peut-être, depuis lors, ne me suis-je pas une seule fois repenti de ce que j'ai fait, et tu m'envoies ton pardon fraternel. Il se peut que le soir même j'aie pensé à tout autre chose, et que cela...

— Tu l'aies oublié! acheva le prince : — mais j'en suis sûr! Je parie qu'alors tu es allé immédiatement prendre le train pour Pavlovsk, qu'arrivé ici tu t'es fait conduire au Waux-Hall, qu'ensuite tu n'as pas cessé de la suivre des yeux dans la foule, exactement comme aujourd'hui. Et tu crois m'étonner! Mais si tu n'avais pas été alors dans un état qui ne te permettait de penser qu'à une seule chose, peut-être que tu n'aurais pas levé le couteau sur moi. Ce jour-là, dès le matin, en te regardant, j'ai pressenti cela; sais-tu comme tu étais alors? C'est peut-être quand nous avons échangé nos croix que cette idée a commencé à s'agiter dans ma tête. Pourquoi m'as-tu alors conduit auprès de ta mère? C'était une précaution que tu prenais contre toi-même, n'est-ce pas? Évidemment tu as fait cela sans y penser, par une sorte d'instinct, comme c'est instinctivement aussi que je m'en suis douté... Nous avons eu tous les deux la même sensation en ce moment. Si alors tu n'avais pas levé sur moi ta main (que Dieu a détournée), combien à présent je serais coupable envers toi, t'ayant soupçonné comme je l'ai fait! (Mais ne fronce pas le sourcil! Eh bien, pourquoi ris-tu?) « Je ne me suis pas repenti! » Mais lors même que tu voudrais te repentir, tu ne le pourrais peut-être pas, car tu me détestes. Et j'aurai beau être vis-à-vis de toi aussi innocent qu'un ange, tu ne pourras jamais me souffrir, tant que tu

croiras qu'elle me préfère à toi. Vois-tu, c'est de la jalousie. Seulement, voici l'opinion à laquelle je suis arrivé dans ces huit jours, Parfène, je vais te la dire : sais-tu que maintenant elle t'aime peut-être plus que personne? Je dirai même que plus elle te tourmente, plus elle t'aime. Elle ne te le dit pas, mais il faut savoir le deviner. Pourquoi, au bout du compte, veut-elle t'épouser? Un jour elle te le dira à toi-même. Il y a des femmes qui veulent être aimées ainsi, et elle est justement de ce nombre! Ton caractère et ton amour doivent l'impressionner! Sais-tu qu'une femme est capable de tourmenter cruellement un homme, de lui décocher les plus amers sarcasmes, sans éprouver un seul remords de conscience, parce que chaque fois elle se dit à part soi en vous regardant : « A présent je lui fais souffrir mort et passion, mais en revanche, plus tard, je le dédommagerai par mon amour... »

Après avoir écouté le prince jusqu'au bout, Rogojine se mit à rire.

— Mais quoi, prince, est-ce que toi-même tu n'en aurais pas rencontré une pareille? J'ai entendu parler de quelque chose, serait-ce vrai?

— Quoi? Que peux-tu avoir entendu dire? reprit soudain Muichkine qui s'arrêta troublé et frissonnant.

Rogojine continuait à rire. Il avait écouté son interlocuteur avec une certaine curiosité qui même n'était peut-être pas exempte de satisfaction; ç'avait été une surprise et un réconfort pour lui d'entendre la parole chaude, joyeuse, entraînante de Muichkine.

— Ce n'est pas que j'aie appris grand'chose, mais je vois maintenant moi-même que c'était la vérité, ajouta-t-il; — eh bien, quand as-tu jamais parlé comme tu viens de le faire? Voilà un langage qui ne te ressemble pas! Si je n'avais pas entendu dire quelque chose de pareil sur ton compte, je ne serais pas venu ici et je ne me trouverais pas dans le parc à minuit.

— Je ne te comprends pas du tout, Parfène Séménitch.

— Depuis longtemps déjà elle m'a donné des éclaircisse-

ments en ce qui te concerne, et tantôt j'ai pu contrôler ses dires par mes propres yeux, quand tu étais assis à côté de celle-là au Waux-Hall. Hier et aujourd'hui, elle m'a juré que tu étais amoureux comme un chat d'Aglaé Epantchine. Moi, cela m'est égal, prince, et ce n'est pas mon affaire : si tu ne l'aimes plus, elle t'aime encore. Tu sais qu'elle veut absolument te marier à celle-là, elle a juré de faire ce mariage, hé, hé! Elle me dit : « Je ne t'épouserai pas avant; nous irons à l'église quand ils y seront allés. » Je ne puis rien comprendre à cela : ou elle t'aime d'un amour sans bornes, ou... si elle t'aime, pourquoi donc veut-elle te marier à une autre? Elle dit : « Je veux le voir heureux », par conséquent, elle t'aime.

— Je t'ai dit et écrit qu'elle... n'a plus sa tête, répondit le prince qui, en entendant les paroles de Rogojine, avait cruellement souffert.

— Dieu le sait! C'est peut-être toi qui te trompes... du reste, aujourd'hui, lorsque je l'ai ramenée du Waux-Hall, elle m'a fixé le jour : dans trois semaines et peut-être même plus tôt, m'a-t-elle dit, nous irons pour sûr sous la couronne; elle l'a juré en baisant son obraz. Ainsi, prince, pour toi maintenant ça y est, hé, hé!

— Tout cela est insensé! Pour ce qui me concerne, ce que tu dis n'arrivera jamais, jamais! Demain j'irai chez vous...

— Elle est folle, dis-tu? remarqua Rogojine : — comment donc se fait-il que pour tous les autres elle jouisse de sa raison et que toi seul la considères comme une aliénée? Comment donc écrit-elle là? Si elle était folle, on le verrait bien par ses lettres.

— Quelles lettres? demanda anxieusement le prince.

— Elle écrit là, à celle-là, qui lit ses lettres. Est-ce que tu ne le sais pas? Eh bien, tu le sauras, elle-même te montrera certainement cette correspondance.

— Il est impossible de croire cela! s'écria le prince.

— Eh! Mais toi, Léon Nikolaïtch, tu ne connais pas encore bien ce chemin, à ce que je vois, tu viens seulement d'y

entrer. Attends un peu : tu auras à ta solde une police particulière, toi-même tu seras sur pied jour et nuit, tu épieras tout ce qu'on fera là, si toutefois...

— Laisse, ne me parle plus de cela ! interrompit vivement Muichkine. — Écoute, Parfène, tout à l'heure, avant ton arrivée, je me promenais ici et tout d'un coup je me suis mis à rire, de quoi ? — je n'en sais rien, mais je me suis rappelé que justement c'est demain l'anniversaire de ma naissance. Il est maintenant près de minuit. Viens attendre chez moi la journée de demain ! J'ai du vin, nous en boirons ; souhaite-moi ce que moi-même à présent je ne sais pas désirer ; je tiens surtout à tes souhaits ; de mon côté, je fais des vœux pour ton entier bonheur. Si tu ne veux pas, rends-moi ma croix ! Tu ne me l'as pas renvoyée le lendemain ! Tu la portes ? Tu l'as encore sur toi maintenant ?

— Oui, répondit Rogojine.

— Eh bien, partons. Je veux que tu assistes au début de ma nouvelle vie, car j'inaugure une existence nouvelle ! Tu ne sais pas, Parfène, qu'une nouvelle vie a commencé pour moi aujourd'hui ?

— Maintenant je vois moi-même et je sais qu'elle a commencé, je le *lui* dirai. Tu n'es pas dans ton état normal, Léon Nikolaïtch !

IV

Lorsque le prince, accompagné de Rogojine, approcha de sa villa, il fut fort étonné d'apercevoir une nombreuse et bruyante société réunie sur sa terrasse brillamment éclairée. On riait gaiement, on parlait haut, on paraissait même discuter avec animation ; à première vue, il était facile de deviner que toute la compagnie passait le temps de la façon la plus agréable. Et, en effet, quand le prince arriva sur la

terrasse, il trouva tout le monde en train de boire du champagne. Plusieurs étaient passablement gris, signe certain que la petite fête durait depuis quelque temps. Il n'y avait là que des connaissances de Muichkine, mais il était étrange que ces gens se fussent ainsi rendus chez lui tous à la fois, car il n'avait invité personne et c'était même par hasard qu'un instant auparavant il s'était rappelé l'anniversaire de sa naissance.

— Tu as dit à quelqu'un que tu payerais du champagne, et ils sont accourus en masse, grommela Rogojine en suivant le prince sur la terrasse, — je connais ça; il ne faut pas les siffler longtemps pour qu'ils arrivent... ajouta-t-il avec une amertume provoquée sans doute par le souvenir d'un passé récent.

Le prince fut accueilli par des cris et des souhaits; on s'empressa autour de lui; les uns étaient très-bruyants, les autres beaucoup plus calmes, mais tous avaient hâte de le féliciter, ayant appris que c'était aujourd'hui son jour de naissance. La présence de certains visiteurs, de Bourdovsky notamment, étonna le prince, mais ce qui le surprit le plus fut de rencontrer Eugène Pavlovitch au milieu de cette société; lorsqu'il l'aperçut tout à coup, il put à peine en croire ses yeux et ressentit presque de la frayeur. Sur ces entrefaites, Lébédéff s'approcha vivement de son locataire pour lui fournir des explications. Il était très-rouge et parlait avec exaltation, comme un homme qui ne s'est pas ménagé. Son bavardage apprit au prince que toute cette société s'était réunie chez lui le plus naturellement du monde. Avant tous les autres, vers le soir, était arrivé Hippolyte; se sentant beaucoup mieux, il avait voulu attendre sur la terrasse le retour du prince, et s'était couché là sur un divan. Ensuite étaient successivement venus auprès de lui d'abord Lébédéff, puis toute la famille de l'employé, ainsi que le général Ivoguine. Bourdovsky avait tenu à accompagner Hippolyte. Gania et Pultzine, qui passaient devant la villa, étaient entrés par hasard, ils se trouvaient là depuis peu de temps (leur

arrivée coïncidait avec l'événement du Waux-Hall) ; ensuite on avait vu paraître Keller, il avait parlé du jour de naissance et demandé du champagne. Eugène Pavlovitch n'était là que depuis une demi-heure. Kolia avait joint ses instances à celles de Keller, il avait voulu absolument qu'on organisât une fête. Lébédéeff s'était empressé d'offrir du vin.

— Mais du mien, du mien ! bredouillait-il : — c'est moi qui régale ; il y aura aussi un repas, une collation, ma fille s'en occupe ; mais, prince, si vous saviez sur quel thème on discute ! Vous vous rappelez dans *Hamlet* : « Être ou ne pas être » ? Un thème contemporain, tout à fait moderne ! Les questions et les réponses... Et monsieur Téréntieff est au plus haut degré... il ne veut pas se coucher ! Mais il n'a bu que du champagne, cela ne peut pas lui faire de mal... Approchez-vous, prince, et tranchez la question ! Tout le monde vous attendait, tout le monde soupirait après votre lumineuse intelligence...

Le prince remarqua l'aimable et doux regard de Viéra Lébédéeff qui s'avancait aussi vers lui en se frayant un passage à travers la foule. Ce fut à elle qu'il tendit la main en premier lieu ; elle rougit de plaisir et lui souhaita « une vie heureuse à partir de ce même jour ». Puis elle courut précipitamment à la cuisine où les préparatifs du repas réclamaient sa présence. Mais, même avant l'arrivée du prince, dès qu'elle pouvait s'arracher une minute à sa besogne, elle allait sur la terrasse et prêtait une oreille avide à la conversation, bien que les visiteurs, sous l'influence de la boisson, ne cessassent de discuter les sujets les plus abstraits et les plus étrangers à la jeune fille. Dans la pièce voisine, la sœur cadette de Viéra, la bouche grande ouverte, dormait sur un coffre ; par contre, le jeune fils de Lébédéeff, qui avait pris place à côté de Kolia et d'Hippolyte, aurait volontiers passé dix heures consécutives à écouter ; l'animation de son visage montrait combien il s'intéressait aux discussions engagées autour de lui.

— Je vous attendais tout spécialement et je suis enchanté

de vous voir arriver si heureux, dit Hippolyte au prince qui, aussitôt après avoir reçu les félicitations de Viéra, s'était approché du malade pour lui serrer la main.

— Mais comment savez-vous que je suis « si heureux » ?

— Cela se voit sur votre visage. Saluez ces messieurs, et venez vite vous asseoir ici près de nous. Je vous attendais avec une impatience toute particulière, ajouta-t-il d'un ton significatif.

Le prince ayant témoigné la crainte qu'une veillée si prolongée ne lui fit du mal, Hippolyte répondit que lui-même s'étonnait d'avoir, trois jours auparavant, voulu mourir, et que jamais il ne s'était senti mieux que ce soir.‡

Bourdovsky s'avança vivement et murmura qu'il était si..., qu'il avait accompagné Hippolyte, qu'il était enchanté aussi, que dans sa lettre il avait « écrit une sottise », mais que maintenant il était « enchanté simplement... » Sans achever, il serra avec force la main du prince et s'assit sur une chaise.

Après avoir échangé des politesses avec tout le monde, le prince s'approcha d'Eugène Pavlovitch, qui le prit aussitôt par le bras.

— J'ai seulement deux mots à vous dire, fit à demi-voix Radomsky, — et il s'agit d'une circonstance très-importante; retirons-nous une minute.

— Deux mots, chuchota une autre voix à l'autre oreille du prince, tandis que de l'autre côté un autre bras se glissait sous le sien. Muichkine aperçut avec surprise une tête rouge, terriblement ébouriffée, qui riait et clignait les yeux; il reconnut immédiatement Ferdychtchenko, le bouffon avait surgi Dieu sait d'où.

— Vous vous souvenez de Ferdychtchenko ?

— D'où venez-vous ? s'écria le prince.

— Il se repent ! commença à brailler Keller qui était accouru aussitôt : — il s'était caché, il ne voulait pas se montrer à vous, il s'était fourré là dans un coin, il se repent, prince, il se sent coupable.

— Mais de quoi donc ? De quoi ?

— C'est moi qui l'ai rencontré, prince, je l'ai rencontré tout à l'heure et je l'ai amené; c'est un de mes meilleurs amis; mais il se repent.

— Enchanté, messieurs; allez vous asseoir là avec les autres, je suis à vous tout de suite, répondit le prince qui avait hâte de se débarrasser d'eux pour reprendre la conversation avec Eugène Pavlovitch.

— On ne s'ennuie pas ici, chez vous, observa ce dernier quand son interlocuteur l'eut rejoint, — et j'ai passé une agréable demi-heure à vous attendre. Voici de quoi il s'agit, très-cher Léon Nikolaïévitch : j'ai tout arrangé avec Kourmycheff, et je suis venu pour vous rassurer à cet égard; vous n'avez à vous inquiéter de rien, il a pris la chose très-raisonnablement; d'ailleurs, à mon avis, les torts étaient plutôt de son côté.

— Quel Kourmycheff?

— Eh bien, celui que vous avez pris par les bras tantôt... Il était si furieux qu'il voulait vous envoyer ses témoins demain matin.

— Allons donc, quelle bêtise!

— Sans doute, c'est une bêtise, et cela aurait certainement fini par une bêtise; mais il y a chez nous de ces gens...

— Vous êtes peut-être venu pour autre chose encore, Eugène Pavlitch?

— Oh, bien entendu, ce n'est pas là le seul motif qui m'amène, reprit en riant Radomsky. — Demain, au point du jour, je vais me rendre à Pétersbourg pour cette malheureuse affaire, l'affaire de mon oncle. Figurez-vous, cher prince, tout cela est vrai, et tout le monde le savait, excepté moi. Cette nouvelle m'a tellement stupéfié que je n'ai même pas fait de visite là (chez les Épantchine); demain je n'irai pas non plus, parce que je serai à Pétersbourg, vous comprenez? Il se peut que je ne revienne pas ici avant trois jours, — en un mot, mes affaires marchent mal. Quoique la chose ne soit pas infiniment grave, j'ai jugé nécessaire d'avoir avec vous l'explication la plus franche, et

cela sans perdre de temps, c'est-à-dire avant mon départ. A présent, si vous le permettez, je vais rester ici et j'attendrai que vos visiteurs s'en aillent; d'ailleurs, je n'ai rien de mieux à faire: je suis si agité que je ne pourrais pas dormir. Enfin, quoiqu'il soit inconvenant de pourchasser quelqu'un en y mettant si peu de formes, je vous le dirai sans détours, mon cher prince, je suis venu solliciter votre amitié; vous êtes un homme tout à fait incomparable, c'est-à-dire que vous ne mentez pas à chaque instant, peut-être même ne mentez-vous jamais; or, j'ai besoin, dans une affaire, d'un ami et d'un conseiller, car décidément je compte à présent parmi les malheureux...

Il eut un nouveau rire.

— Voici l'inconvénient, répondit le prince après une minute de réflexion, — vous voulez attendre leur départ, mais Dieu sait quand ils s'en iront. Ne vaut-il pas mieux que nous allions maintenant faire un tour dans le parc? Ils m'attendront, voilà tout, je les prierai de m'excuser

— Non, non, pour certaines raisons je désire qu'on ne puisse nous soupçonner d'avoir ensemble une conférence extraordinaire et mystérieuse; il y a ici des gens qui tiennent beaucoup à connaître nos relations, — vous ne le savez pas, prince? Mieux vaut que ma visite s'explique simplement à leurs yeux par nos rapports affectueux, et qu'ils n'aillent pas se figurer je ne sais quoi, — vous comprenez? D'ici à deux heures ils se retireront, je vous prierai alors de m'accorder vingt minutes, ou une demi-heure.

— Très-volontiers, ces explications mêmes étaient inutiles; vous avez bien voulu dire qu'il existe entre nous des rapports affectueux, je vous suis très-reconnaissant de cette bonne parole. Vous m'excuserez d'être distrait aujourd'hui; vous savez, il m'est impossible d'être attentif en ce moment.

— Je le vois, murmura Eugène Pavlovitch avec un léger sourire.

Il était, ce soir-là, d'humeur très-ricieuse.

Le prince tressaillit.

— Qu'est-ce que vous voyez? demanda-t-il.

Radomsky ne répondit pas à cette question.

— Mais ne me soupçonnez-vous pas, cher prince, reprit-il en continuant à sourire, — ne me soupçonnez-vous pas d'être venu tout bonnement pour vous tromper et tâcher de vous faire parler, hein?

Le prince, à la fin, se mit à rire lui-même.

— Que vous soyez venu pour me faire parler, cela n'est pas douteux, et même peut-être avez-vous résolu de me tromper un peu aussi. Mais je n'ai pas peur de vous; d'ailleurs, à présent, le croirez-vous? tout cela m'est égal. Et... et... comme, avant tout, je suis persuadé que vous êtes un excellent homme, nous finirons, au bout du compte, par devenir bons amis. Vous m'avez beaucoup plu, Eugène Pavlitch, vous êtes... un homme très, très comme il faut, à mon avis!

— Eh bien, en tout cas, il est fort agréable d'avoir affaire à vous, quelle que soit même cette affaire, conclut Eugène Pavlovitch; — allons, je vais vider une coupe à votre santé; je suis très-content de m'être accroché à vous. Ah! fit-il en s'arrêtant tout à coup: — ce monsieur Hippolyte est venu habiter chez vous?

— Oui.

— Il ne mourra pas tout de suite, je pense?

— Eh bien?

— Rien; j'ai passé ici une demi-heure avec lui...

Pendant que les deux interlocuteurs causaient à l'écart, Hippolyte, qui attendait toujours le prince, n'avait cessé de l'observer, lui et Eugène Pavlovitch. Lorsqu'ils s'approchèrent de la table, une vivacité fiévreuse se manifesta chez le malade. Il était agité, excité, la sueur ruisselait sur son front. Dans ses yeux brillants et toujours inquiets se lisait une impatience vague; son regard allait machinalement d'un objet à l'autre, sans se fixer sur aucun. Quoiqu'il eût pris jusqu'alors une grande part à la conversation générale, son animation n'avait qu'un caractère fébrile, il n'écoutait pas,

ce que l'on disait ; sa discussion était incohérente, railleuse et négligemment paradoxale ; il ne suivait jamais une idée jusqu'au bout et abandonnait soudain le thème sur lequel il s'était emballé une minute auparavant. Le prince apprit avec surprise et regret que, dans cette soirée, on lui avait laissé boire deux grands verres de champagne, et que la coupe entamée qu'il avait devant lui était déjà la troisième. Mais Muichkine ne sut cela que plus tard. En ce moment, il n'était pas capable de remarquer grand'chose.

— Savez-vous que je suis enchanté que ce soit justement aujourd'hui l'anniversaire de votre naissance ? cria Hippolyte.

— Pourquoi ?

— Vous verrez ; asseyez-vous vite ; d'abord, parce que tout votre... peuple s'est réuni. Je comptais bien qu'il y aurait du monde ; pour la première fois de ma vie, l'événement n'a pas trompé mon attente ! Mais je regrette de n'avoir pas su que c'était votre jour de naissance, je serais venu avec un cadeau... Ha, ha ! Mais j'en ai peut-être apporté un tout de même ! Dans combien de temps fera-t-il jour ?

— D'ici avant deux heures l'aurore se lèvera, dit Ptitzine, après avoir regardé sa montre.

— Mais qu'importe, puisque maintenant déjà on peut lire dehors ? observa quelqu'un.

— C'est que j'ai besoin de voir un petit bout de soleil. On peut boire à la santé du soleil, prince, qu'en pensez-vous ?

Hippolyte avait le verbe haut avec tout le monde et questionnait d'un ton impérieux, mais lui-même ne paraissait pas s'en apercevoir.

— Soit, buvons, seulement vous devriez vous reposer, Hippolyte, n'est-ce pas ?

— Vous m'engagez toujours à aller me coucher, prince, j'ai en vous une véritable bonne d'enfant ! Dès que le soleil se montrera et « commencera à résonner » dans le ciel (quel est le poète qui a dit : « dans le ciel le soleil commença à résonner » ? Cela n'a pas de sens, mais c'est beau !) — alors nous nous coucherons. Lébédéeff ! le soleil est-il la source

de la vie? Que signifient les « sources de la vie » dans l'Apocalypse? Vous avez entendu parler de l'« Étoile Absinthe », prince?

— J'ai entendu dire que Lébédéff voit dans cette « Étoile Absinthe » les chemins de fer dont le réseau couvre l'Europe.

De tous côtés des rires commencèrent à se faire entendre, Lébédéff se leva brusquement.

— Non, permettez, ce n'est pas là discuter! cria-t-il en agitant les bras comme pour imposer silence aux rieurs : — permettez! Avec ces messieurs... Tous ces messieurs, ajouta-t-il en s'adressant soudain au prince, — sur certains points, voilà ce que c'est... et, à deux reprises, il cogna sur la table, ce qui provoqua une nouvelle explosion d'hilarité.

Lébédéff était dans l'état où il se trouvait presque chaque soir, mais, cette fois, il venait d'avoir une longue discussion « scientifique » qui l'avait fort irrité; en pareil cas, il prodiguait à ses adversaires les marques du plus parfait mépris.

— Ce n'est pas cela! Il y a une demi-heure, prince, il a été convenu entre nous qu'on n'interromprait pas, qu'on ne rirait pas, qu'on laisserait chacun exprimer librement sa pensée, et qu'ensuite les objections, les répliques des athées mêmes, pourraient se produire; nous avons déféré la présidence au général, voilà! Sans cela, quoi? on pourrait dérouter n'importe qui, l'homme qui développe l'idée la plus haute, la plus profonde...

— Parlez, parlez : personne ne vous troublera! crièrent plusieurs voix

— Parlez, mais ne divaguez pas.

— Qu'est-ce que c'est que cette « Étoile Absinthe » ? voulut savoir quelqu'un.

— Je n'en ai aucune idée! répondit le général Ivolguine qui occupait sa place de président avec toute la gravité requise.

— J'aime énormément toutes ces disputes, prince; je parle, bien entendu, des discussions scientifiques, murmurait pendant ce temps Keller qui, fortement pris de boisson, s'agi-

tait sur sa chaise, — scientifiques et politiques, continua-t-il, en s'adressant soudain à Eugène Pavlovitch assis dans son voisinage. — Vous savez, j'adore lire dans les journaux les débats du parlement anglais. Ce n'est pas que les discussions, en elles-mêmes, m'intéressent (vous savez, je ne suis pas un politicien); non, mais je suis charmé de la façon dont ces gens-là s'expliquent entre eux : « le noble vicomte qui siège en face », « le noble comte qui partage mon opinion », « mon noble adversaire qui a étonné l'Europe par sa proposition », toutes ces petites expressions, tout ce parlementarisme d'un peuple libre, voilà ce qui a de l'attrait pour moi. Je suis séduit, prince. J'ai toujours été artiste au fond de l'âme, je vous le jure, Eugène Pavlitch.

— Ainsi, cria à l'autre coin Gania, — d'après vous, les chemins de fer sont maudits, ils sont la perte de l'humanité, le poison tombé sur la terre pour corrompre les « sources de la vie » ?

Gabriel Ardalionovitch était fort en train ce soir-là, et, à ce qu'il parut au prince, sa gaieté avait quelque chose de triomphant. Bien entendu, la question adressée par lui à Lébédèff n'était qu'une plaisanterie, il voulait seulement exciter l'employé, mais lui-même ne tarda pas à s'échauffer.

— Pas les chemins de fer, non ! répliqua Lébédèff qui éprouvait à la fois une violente colère et une extrême satisfaction : — considérés en eux-mêmes, isolément, les chemins de fer ne corrompent pas les sources de la vie, mais tout cela est maudit en bloc, toute cette tendance de nos derniers siècles, dans son ensemble scientifique et pratique, est peut-être maudite en effet.

— Est-elle maudite certainement, ou seulement peut-elle l'être ? Cela est important à savoir, dit Eugène Pavlovitch.

— Elle est maudite, maudite, certainement maudite ! répondit avec véhémence l'employé.

— N'allez pas si vite, Lébédèff, le matin vous êtes beaucoup meilleur, observa en souriant Ptitzine.

— Mais, par contre, le soir je suis plus franc ! Le soir, je

suis plus sincère et plus franc! reprit avec feu l'employé : — plus naïf, plus précis, plus honnête, plus respectable et, quoique par là je vous prête le flanc, je m'en moque; je vous porte maintenant un défi à tous, je vous provoque tous, athées : par quoi sauverez-vous le monde? Où lui avez-vous trouvé une route normale, gens de science et d'industrie, partisans des associations, du salariat, etc.? Par quoi? Par le crédit? Qu'est-ce que le crédit? A quoi vous mènera le crédit?

— Vous êtes bien curieux! remarqua Eugène Pavlovitch.

— A mon avis, celui qui ne s'intéresse pas à de telles questions est un chenapan du grand monde!

— Mais il mènera, du moins, à la solidarité universelle et à l'équilibre des intérêts, répliqua Ptitzine.

— Vous ferez cela rien qu'avec le crédit? Sans recourir à aucun principe moral? En vous fondant exclusivement sur l'égoïsme privé et la satisfaction du besoin matériel? La paix universelle, le bonheur de tous résultant du besoin! C'est bien ainsi, permettez-moi de vous le demander, que je dois vous comprendre, monsieur?

— Mais la nécessité universelle de vivre, de boire et de manger, enfin, la conviction entière, scientifique, qu'on ne satisfera ce besoin que par l'association universelle et la solidarité des intérêts, c'est, me semble-t-il, une idée assez forte pour offrir un point d'appui et « une source de vie » à l'humanité dans les siècles futurs, dit avec chaleur Gabriel Ardalionovitch.

— La nécessité de boire et de manger, c'est-à-dire uniquement l'instinct de la conservation personnelle...

— Est-ce que cela ne suffit pas? L'instinct de la conservation personnelle est la loi normale de l'humanité..

— Qui vous a dit cela? cria soudain Eugène Pavlovitch : — c'est une loi, sans doute, mais une loi ni plus ni moins normale que celle de la destruction, et même de la destruction personnelle. Est-ce que toute la loi normale de l'humanité est dans le sentiment de la conservation personnelle?

— Eh! fit Hippolyte qui se tourna brusquement vers Eugène.

Pavlovitch et le regarda avec une curiosité étrange; mais, s'apercevant que Radomsky riait, il se mit à rire lui-même, poussa du coude Kolia assis à côté de lui, et lui demanda de nouveau l'heure; il tira même à lui la montre en argent de Kolia et regarda avidement l'aiguille. Ensuite, comme s'il avait tout oublié, Hippolyte s'étendit sur un divan, plaça ses mains derrière sa tête et commença à regarder en l'air; au bout d'une demi-minute, il vint se rasseoir devant la table pour écouter les bavardages de Lébédéff, qui commentait avec une passion extrême le paradoxe d'Eugène Pavlovitch.

— C'est une idée perfide et moqueuse, une idée piquante! vociférait l'employé : — elle a été lancée comme une pomme de discorde, mais elle est juste! Vous êtes un persifleur mondain, un officier de cavalerie (non dépourvu de moyens cependant), et vous ne savez pas vous-même combien votre idée est profonde, combien elle est vraie! Oui. La loi de la conservation personnelle et celle de la destruction personnelle sont également puissantes dans le monde! Le diable conservera le même empire sur l'humanité jusqu'à une limite de temps qui nous est encore inconnue. Vous riez? Vous ne croyez pas au diable? Le scepticisme à l'égard du diable est une idée française, une idée frivole. Savez-vous qui est le diable? Savez-vous comment il s'appelle? Et, sans même savoir son nom, vous vous moquez de sa forme, à l'exemple de Voltaire; vous riez de ses pieds fourchus, de sa queue et de ses cornes qui sont des produits de votre imagination. Le diable est, en réalité, un grand et terrible esprit; il n'a ni pieds fourchus, ni cornes, c'est vous-mêmes qui l'avez doté de ces attributs. Mais il n'est pas question de lui maintenant!...

— Qu'en savez-vous, s'il n'est pas question de lui maintenant? cria tout à coup Hippolyte avec un rire convulsif.

— Idée fine et qui donne à penser! reprit Lébédéff, — mais, encore une fois, il ne s'agit pas de cela : on examinait

la question de savoir si nous n'avons pas affaibli « les sources de la vie » par l'extension...

— Des chemins de fer? fit vivement Kolia.

— Pas des chemins de fer proprement dits, présomptueux adulte, mais, en général, de la tendance dont les chemins de fer peuvent être considérés comme l'expression, le symbole. On se hâte, on s'agite, on se bouscule pour le bonheur de l'humanité, dit-on! « L'humanité devient trop bruyante et trop industrielle », déplore un penseur solitaire. « Soit, mais le bruit des charrettes qui apportent du pain à l'humanité affamée vaut peut-être mieux que la tranquillité d'âme », répond triomphalement un autre penseur répandu partout, et il passe d'un air fier. Je ne crois pas, moi, l'infect Lébédéff, aux charrettes qui apportent du pain à l'humanité. Car, sans un principe moral d'action, les charrettes qui apportent du pain à toute l'humanité peuvent très-froidement exclure de la jouissance de ce pain une partie considérable de l'humanité, cela s'est déjà vu...

— Ce sont les charrettes qui peuvent froidement exclure?... observa quelqu'un.

Lébédéff ne daigna pas remarquer l'interruption.

— Cela s'est déjà vu, répéta-t-il, — Malthus était un ami de l'humanité. Mais, avec des principes moraux mal assurés, l'ami de l'humanité est un anthropophage, sans parler de son orgueil : blessez en effet la vanité d'un de ces innombrables philanthropes, et aussitôt, pour venger son petit amour-propre, il sera prêt à mettre le feu aux quatre coins du monde; du reste, pour être juste, il faut dire que nous sommes tous comme cela; moi-même, le plus infect de tous, je serai peut-être le premier à apporter du combustible et à me sauver ensuite. Mais, encore une fois, il ne s'agit pas de cela!

— De quoi s'agit-il donc, enfin?

— Il est assommant!

— Il s'agit de l'anecdote suivante que j'emprunte au temps passé, car je suis dans la nécessité de raconter une anecdote d'autrefois. A notre époque, dans notre patrie que, je l'espère,

vous aimez autant que moi, car, en ce qui me concerne, messieurs, je suis prêt à verser pour elle jusqu'à la dernière goutte de mon sang...

— Après! après!

— Dans notre patrie, de même qu'en Europe, les famines générales visitent l'humanité à époques fixes, et, autant que je puis me rappeler, elles n'apparaissent plus maintenant qu'une fois par quart de siècle, en d'autres termes, une fois tous les vingt-cinq ans. Je n'affirme pas l'exactitude absolue du chiffre; toujours est-il que ces fléaux sont devenus très-rares comparativement.

— Comparativement à quoi?

— Au douzième siècle et aux siècles qui l'ont précédé et suivi. Car alors, à ce qu'assurent les historiens, les famines universelles visitaient l'humanité tous les deux ou trois ans, si bien que, dans un pareil état de choses, l'homme recourait même à l'anthropophagie, clandestinement, il est vrai. Un de ces parasites, parvenu à un âge avancé, déclara de lui-même et sans y être aucunement contraint que, durant le cours de sa longue et misérable vie, il avait personnellement tué et mangé dans le plus profond secret soixante moines, plus quelques enfants séculiers; mais le nombre de ceux-ci ne dépassait pas six, c'est-à-dire qu'il était absolument insignifiant eu égard à l'énorme consommation d'ecclésiastiques faite par cet homme. Quant aux adultes séculiers, il fut reconnu qu'il n'y avait jamais touché.

Le président lui-même se récria.

— C'est impossible! fit-il d'un ton blessé : — je discute souvent avec lui, messieurs, et toujours sur des sujets de ce genre, mais la plupart du temps il débite des absurdités qui font mal aux oreilles; cela n'a pas la moindre apparence de vérité.

— Général! rappelle-toi le siège de Kars! Et vous, messieurs, sachez que mon anecdote est la vérité toute nue. Je ferai remarquer en passant que presque toujours la réalité, bien que soumise à des lois invariables, a un caractère d'in-

vraisemblance. Parfois même, plus une chose est réelle, plus elle est invraisemblable.

— Mais est-ce qu'on peut manger soixante moines? demandait l'auditoire railleur.

— Il est trop clair qu'il ne les a pas mangés tous à la fois, mais peut-être dans un laps de quinze ou vingt ans; de la sorte, la chose est parfaitement compréhensible et naturelle...

— Et naturelle?

— Et naturelle! soutint avec un entêtement pédantesque Lébédéff : — d'ailleurs, le moine catholique est naturellement curieux, il était donc très-facile à cet homme de l'attirer dans un bois ou dans quelque endroit mystérieux et là d'en user avec lui comme il a été dit plus haut; je ne conteste pas toutefois que la quantité de gens mangés ne soit extraordinaire et ne paraisse dénoter des habitudes de goinfrie.

— C'est peut-être vrai, messieurs, observa tout à coup le prince.

Jusqu'alors il avait écouté en silence, sans se mêler à la conversation; souvent il riait de bon cœur avec les autres; évidemment il était enchanté de voir qu'on s'amusait, qu'on causait bruyamment et même qu'on levait le coude avec entrain. Peut-être n'aurait-il pas dit un mot de toute la soirée, mais soudain il s'avisa de prendre la parole et cela d'un air si sérieux que tous le regardèrent curieusement.

— Je veux dire, messieurs, qu'il y avait alors de fréquentes famines. J'en ai entendu parler, quoique je connaisse mal l'histoire. Mais il me semble même qu'il ne pouvait en être autrement. Quand j'étais en Suisse, je contemplais avec stupeur les ruines d'anciens castels féodaux perchés sur des rocs escarpés, à une demi-verste au moins de hauteur en ligne verticale (c'est-à-dire que, pour y atteindre, il fallait faire plusieurs verstes en suivant de petits sentiers). On sait ce que c'est qu'un castel, c'est une montagne de pierres. Un travail terrible, impossible! Et, sans doute, ceux qui construisaient cela, c'étaient tous ces pauvres gens, les

vassaux. De plus, ils devaient payer toutes sortes d'impôts et entretenir le clergé. De quoi donc auraient-ils pu subsister, et quand auraient-ils trouvé le temps de se livrer aux travaux champêtres? Peu d'entre eux, à coup sûr, cultivaient la terre, et la plupart mouraient littéralement de faim. Je me suis même demandé parfois comment ce peuple n'avait pas été totalement anéanti, et comment il avait pu résister à tant de misère. Lébédéff ne s'est sans doute pas trompé en disant qu'il y a eu alors des anthropophages et peut-être en grand nombre; seulement je ne sais pourquoi il a fourré là des moines, ni ce qu'il veut dire par là.

— C'est assurément qu'au douzième siècle on ne pouvait manger que des moines, parce que les moines seuls étaient gras, observa Gabriel Ardalionovitch.

— Idée superbe et très-vraie! cria Lébédéff: — car il ne touchait même pas aux séculiers. En regard de soixante ecclésiastiques pas un laïque, et c'est une idée terrible, une idée historique, une idée statistique, un de ces faits enfin qui permettent à l'historien intelligent de reconstituer la physionomie d'une époque, car il ressort de là avec une évidence mathématique que le clergé était alors soixante fois au moins plus florissant, plus plantureux que le reste de l'humanité; nous avons là la preuve qu'il était peut-être soixante fois plus gras...

— Vous exagérez, vous exagérez, Lébédéff! cria-t-on en riant.

— J'admets que ce soit une idée historique, mais quelle est votre conclusion? demanda le prince.

Il parlait si sérieusement en s'adressant à Lébédéff, dont tout le monde se moquait, que son ton, exempt de toute ironie, contrastait d'une façon comique avec celui des autres; un peu plus et on se serait aussi moqué de lui, mais il ne remarquait pas cela.

— Est-ce que vous ne voyez pas, prince, que c'est un fou? lui fit observer Eugène Pavlovitch en se penchant à son oreille. — Tantôt on m'a dit ici qu'il s'est toqué de l'avocas-

serie, qu'il a la manie de l'éloquence judiciaire et qu'il veut passer des examens. Je m'attends à une fameuse parodie.

— Ma conclusion est énorme, répondit d'une voix tonnante Lébédéff. — Mais examinons tout d'abord la situation psychologique et juridique du criminel. Nous voyons que, malgré l'impossibilité de se procurer d'autres comestibles, le coupable, ou, pour ainsi dire, mon client a plusieurs fois, durant sa curieuse existence, manifesté des velléités de repentir et renoncé à la nourriture ecclésiastique. Les faits mettent ce point hors de doute : il a mangé cinq ou six petits enfants, chiffre relativement insignifiant, mais par contre significatif à un autre point de vue. Il est évident que bourrelé de remords (car mon client a de la religion et de la conscience, je le prouverai), désireux d'atténuer autant que possible son péché, il a, par manière d'essai, substitué six fois la nourriture séculière à la nourriture monacale. Que ç'ait été pour faire un essai, on n'en peut douter ; car, s'il s'était agi simplement pour lui de varier ses plaisirs gastronomiques, le chiffre de six serait trop mince : pourquoi six seulement et pas trente ? Mais si ce n'était qu'un essai exclusivement inspiré par la crainte de commettre de nouveaux sacrilèges, alors le chiffre de six se comprend très-bien ; en effet, six tentatives pour calmer les remords de la conscience suffisent amplement, attendu que ces essais ne pouvaient pas être heureux. Et d'abord, à mon avis, l'enfant est trop petit, je veux dire qu'il n'est pas assez gros, en sorte que, pour un temps donné, il aurait fallu trois ou quatre fois plus d'enfants que de moines : le péché, diminué d'un côté, se serait donc trouvé accru de l'autre, la quantité suppléant à la qualité. Bien entendu, messieurs, en raisonnant ainsi je me place au point de vue d'un coupable du moyen âge. Quant à moi, homme du dix-neuvième siècle, je raisonnerais peut-être autrement, je vous en préviens, par conséquent vous n'avez pas à vous moquer de moi, messieurs, et de votre part, général, cela est tout à fait inconvenant. En second lieu, suivant mon opinion personnelle, l'enfant est un aliment

peu substantiel, peut-être même d'un goût trop fade et trop douceâtre, si bien que le criminel, en s'adonnant à ce régime, n'aurait satisfait ni les exigences de sa conscience, ni même celles de son estomac. J'arrive maintenant à la conclusion, messieurs : elle contient la réponse à l'une des plus grandes questions de ce temps-là et du nôtre ! Le coupable finit par aller se dénoncer au clergé et se livrer entre les mains du gouvernement. On se demande, étant donnée la pénalité d'alors, quels supplices l'attendaient, quelles roues, quels bûchers ! Qui donc l'a poussé à aller se dénoncer ? Pourquoi ne s'est-il pas arrêté simplement au chiffre de soixante et n'a-t-il pas gardé son secret jusqu'au dernier soupir ? Ne pouvait-il pas tout bonnement laisser là les moines et aller faire pénitence dans un désert ? Enfin lui-même ne pouvait-il pas se faire moine ? C'est ici que se trouve le mot de l'énigme ! Il y avait donc quelque chose de plus fort que les supplices, que les bûchers, et même qu'une habitude de vingt ans ! Il y avait donc une idée plus puissante que toutes les calamités, les famines, les tortures, la lèpre, la peste ; une idée qui, en liant et dirigeant les cœurs, en élargissant les sources de vie, rendait cet enfer supportable à l'humanité ! Eh bien, montrez-moi quelque chose de semblable à cette force dans notre siècle de vices et de chemins de fer.... il faudrait dire : dans notre siècle de bateaux à vapeur et de chemins de fer, mais je dis : dans notre siècle de vices et de chemins de fer, parce que je suis ivre, mais juste ! Montrez-moi une idée qui lie les hommes d'aujourd'hui avec moitié autant de force que dans ces siècles. Et sous oserez soutenir que les sources de la vie n'ont pas été affaiblies et altérées sous cette « étoile », sous ce réseau dans lequel les hommes sont empêtrés ! Ne m'alléguez pas votre prospérité, vos richesses, la rareté de la famine, la rapidité des moyens de transport ! Il y a plus de richesse, mais il y a moins de force ; il n'existe plus d'idée qui lie les cœurs, tout s'est relâché, tout s'est ramolli, tout est cuit ! Nous sommes tous cuits, tous, tous !... Mais assez, à présent il ne

s'agit pas de cela, il s'agit, n'est-ce pas, vénérable prince, de tout disposer pour le repas que nous allons offrir à nos hôtes....

Les paroles de Lébédoff avaient provoqué chez plusieurs des assistants une véritable indignation (il faut noter que pendant tout ce temps on n'avait pas cessé de déboucher des bouteilles), mais cette conclusion inattendue eut pour effet de calmer instantanément les esprits. « Voilà comment un habile avocat sait retourner une affaire ! » dit-il lui-même en parlant de sa péroraison. La gaieté des visiteurs se manifesta par de nouveaux rires ; tous quittèrent la table et commencèrent à se promener sur la terrasse pour dégourdir leurs membres. Keller seul restait mécontent du discours de Lébédoff et son agitation était extrême ; il allait de l'un à l'autre, disant tout haut à chacun :

— Il attaque l'instruction, il vante le fanatisme du douzième siècle, il fait des grimaces, et, avec cela, c'est tout le contraire d'un innocent. Lui-même, comment a-t-il gagné de quoi acheter sa maison ? permettez-moi de vous le demander.

Dans un autre coin, le général pérorait au milieu d'un groupe d'auditeurs et s'adressait notamment à Ptitzine qu'il avait pris par un bouton de sa redingote.

— J'ai vu, disait Ardalion Alexandrovitch, — un véritable interprète de l'Apocalypse, feu Grégoire Séménovitch Bourmistroff. Celui-là perçait les cœurs comme d'un trait de feu. D'abord il mettait ses lunettes, ouvrait un gros livre à couverture noire, et puis sa barbe blanche, ses deux médailles qui rappelaient des actes de dévouement, tout cela ajoutait encore à son prestige. Il commençait d'un ton sévère, devant lui les généraux s'inclinaient, les dames tombaient en syncope, mais celui-ci, il termine par l'annonce d'un gueuleton ! Cela ne ressemble à rien !

Après avoir entendu le général, Ptitzine sourit et fit mine de chercher son chapeau, mais s'il pensa à s'en aller, ce ne fut qu'une velléité non suivie d'effet. Avant que les visiteurs eussent quitté la table, Gania avait soudain cessé de boire

et repoussé son verre loin de lui; une ombre s'était répançue sur son visage. Lorsqu'on se leva, il alla s'asseoir à côté de Rogojine. On aurait pu croire que les relations les plus amicales existaient entre eux. Rogojine qui, au commencement, avait aussi songé plusieurs fois à s'esquiver sans rien dire, était maintenant assis, immobile, la tête baissée, et semblait avoir oublié que tantôt il avait voulu s'en aller. Durant toute la soirée il ne but pas une goutte de vin et resta absorbé dans ses réflexions. De temps à autre, seulement, il levait les yeux et examinait les personnes présentes. Maintenant on pouvait supposer qu'il attendait là quelque chose de très-important pour lui, et que cette raison l'avait décidé à ne pas se retirer.

Le prince avait bu en tout deux ou trois verres de champagne et il n'était que gai. En se levant de table, il rencontra le regard d'Eugène Pavlovitch, se rappela l'explication qu'il devait avoir avec lui et sourit aimablement. Eugène Pavlovitch lui fit un signe de tête et soudain lui montra Hippolyte qu'en ce moment même il observait d'un œil attentif. Le malade dormait, étendu sur un divan.

— Pourquoi, dites-moi, ce garçon s'est-il fourré chez vous? demanda tout à coup Radomsky d'un ton si fâché, si haineux même que le prince en fut étonné. — Je parie qu'il a quelque mauvaise idée dans l'esprit!

— J'ai remarqué, répondit le prince, — ou, du moins, j'ai cru remarquer que vous vous occupez beaucoup de lui aujourd'hui, Eugène Pavlitch; est-ce vrai?

— Ajoutez que, dans ma situation personnelle, je devrais avoir bien d'autres soucis en tête; aussi je m'étonne moi-même que cette répugnante physionomie attire invinciblement mon attention depuis le commencement de la soirée!

— Il a une belle tête....

— Voilà, voilà, regardez! cria Eugène Pavlovitch en tirant le prince par le bras : — voyez-vous!....

De nouveau le prince considéra son interlocuteur avec surprise.

V

Hippolyte qui, vers la fin de la dissertation de Lébédéff, s'était endormi sur le divan, venait maintenant de se réveiller soudain, comme si quelqu'un lui avait donné un coup dans la poitrine; il frissonna, se mit sur son séant, regarda autour de lui et pâlit; ses yeux se promenèrent sur l'assistance avec une certaine expression d'inquiétude, mais ce fut presque de la terreur qui se manifesta sur son visage lorsque la mémoire et la réflexion lui revinrent.

— Quoi? ils s'en vont? C'est fini? Tout est fini? Le soleil est levé? demanda-t-il anxieusement, et il saisit le prince par le bras : — quelle heure est-il? Pour l'amour de Dieu, quelle heure? J'ai trop dormi. Ai-je dormi longtemps? ajouta-t-il avec une sorte de désespoir, comme si le sommeil lui avait fait manquer une affaire d'où dépendait toute sa destinée.

— Vous avez dormi sept ou huit minutes, répondit Eugène Pavlovitch.

Hippolyte le regarda avidement et, pendant quelques secondes, recueillit ses idées.

— Ah... seulement ! Alors, je...

Et il respira longuement comme un homme soulagé d'un fardeau très-pénible. Il avait enfin compris que rien « n'était fini », qu'il ne faisait pas encore jour, que les visiteurs ne s'étaient pas levés pour s'en aller, mais à cause du repas, et que, si quelque chose avait pris fin, c'était seulement le bavardage de Lébédéff. Il sourit et les taches rouges, signe caractéristique de la phthisie, commencèrent à se montrer sur ses pommettes.

— Et vous avez même compté les minutes pendant lesquelles j'ai dormi, Eugène Pavlitch, dit-il d'un ton moqueur, — depuis le commencement de la soirée vous ne

m'avez pas quitté des yeux, je l'ai remarqué... Ah ! Rogojine ! Je l'ai vu tout à l'heure en songe, ajouta-t-il à l'oreille du prince, tandis que, fronçant le sourcil, il montrait d'un signe de tête Parfène Séménitch assis devant la table ; puis, sans transition, il passa à une autre idée : — Ah, oui, où est donc l'orateur ? Où est Lébédéeff ? Ainsi Lébédéeff a fini ? De quoi a-t-il parlé ? Est-il vrai, prince, que vous ayez dit une fois que la « beauté » sauverait le monde ? Messieurs, cria-t-il en s'adressant à toute la société : — le prince assure que la beauté sauvera le monde ! Et moi, je soutiens que, s'il a des idées si folâtres, c'est qu'il est amoureux. Messieurs, le prince est amoureux ; tantôt, dès qu'il est entré, j'en ai été convaincu. Ne rougissez pas, prince, vous allez me faire pitié. Quelle beauté sauvera le monde ? Kolia m'a répété cette parole... Vous êtes un chrétien fervent ? Kolia prétend que vous prenez vous-même le nom de chrétien.

Le prince le considéra attentivement et garda le silence.

— Vous ne me répondez pas ? Vous croyez peut-être que je vous aime beaucoup ? ajouta brusquement Hippolyte.

— Non, je ne le crois pas. Je sais que vous ne m'aimez pas.

— Comment ! Même après notre entrevue d'hier ? Ai-je été franc avec vous hier ?

— Hier déjà je savais que vous ne m'aimiez pas.

— Parce que je suis jaloux de vous, parce que je vous envie, n'est-ce pas ? Vous avez toujours pensé cela et vous le pensez maintenant encore, mais... mais pourquoi vous parlé-je de cela ? Je veux boire encore du champagne ; versez-m'en, Keller.

— Vous ne pouvez plus boire, Hippolyte, je ne vous laisserai pas...

Et le prince éloigna la coupe que le malade avait devant lui.

— Au fait, vous avez raison... reconnu aussitôt Hippolyte qui semblait devenu songeur, — on ne manquerait pas de dire... mais que m'importe ce qu'on dira ? N'est-ce pas vrai, n'est-ce pas vrai ? Qu'ils disent ensuite ce qu'ils voudront,

n'est-ce pas, prince? Et nous tous, pourquoi nous inquiéter de ce qui arrivera *après*?... Du reste, je suis à moitié endormi. Quel rêve affreux j'ai fait! je viens seulement de me le rap-peler.... Je ne vous souhaite pas de pareils rêves, prince, quoique peut-être, en effet, je ne vous aime pas. Du reste, si on n'aime pas un homme, ce n'est pas une raison pour lui souhaiter du mal, n'est-ce pas? Pourquoi fais-je toujours des questions? je ne cesse de questionner! Donnez-moi votre main; je la serrerai chaleureusement, oui, comme cela.... Vous m'avez tout de même tendu la main? Vous savez donc que je vous la serrerai de bon cœur?.... Soit, je ne boirai plus. Quelle heure est-il? Du reste, il est inutile de le demander, je sais l'heure qu'il est. L'heure est venue! C'est maintenant le moment. Eh bien, on met le couvert là dans le coin? Alors, cette table est libre? Très-bien! Messieurs, je... pourtant tous ces messieurs n'écoutent pas... j'ai l'intention de lire un article, prince; sans doute, le repas est plus intéressant, mais...

Et soudain, à la surprise générale, Hippolyte tira d'une poche de côté de sa redingote une grande enveloppe scellée d'un large cachet rouge et la déposa sur la table en face de lui.

Cette circonstance inattendue produisit son effet : la société s'attendait bien à quelque chose, mais non à cela. Eugène Pavlovitch s'agita sur sa chaise; Gania s'élança vers la table; Rogojine en fit autant, mais sa physionomie exprimait une sorte de colère hargneuse, comme s'il avait compris le fin mot de l'incident. Lébédoff qui se trouvait dans le voisinage d'Hippolyte s'approcha avec ses petits yeux curieux, et considéra l'enveloppe en cherchant à deviner de quoi il s'agissait.

— Qu'est-ce que vous avez? demanda le prince avec inquiétude.

— Dès que le soleil commencera à se montrer, je me coucherai, prince, je l'ai dit; parole d'honneur : vous verrez! cria Hippolyte; — mais.... mais.... se peut-il que vous ne me croyiez pas en état de décacheter ce paquet? ajouta-t-il

en promenant sur la compagnie un regard de défi qui semblait s'adresser indistinctement à tous. Le prince remarqua qu'il était tout tremblant.

— Pas un de nous n'a cette pensée, répondit Muichkine, — comment pouvez-vous la supposer chez quelqu'un et croire que.... quelle étrange idée vous avez! Qu'est-ce qu'il y a donc, Hippolyte?

— Qu'est-ce qu'il y a ? Que lui est-il arrivé encore ? demandaient les assistants. Tous s'approchèrent, bien que plusieurs eussent déjà commencé à manger; le paquet, avec son cachet rouge, semblait exercer une action magnétique sur toute la société.

— C'est moi-même qui ai écrit cela hier, aussitôt après vous avoir promis que je viendrais habiter chez vous, prince. Cet article m'a pris toute la journée d'hier et une partie de la nuit, je l'ai fini ce matin; je me suis endormi un peu avant le lever du jour et j'ai fait un rêve...

— Ne vaut-il pas mieux remettre à demain ? interrompit timidement le prince.

— Demain « il n'y aura plus de temps ! » répondit Hippolyte avec un sourire hystérique. — Du reste, ne vous inquiétez pas, ma lecture durera quarante minutes ou, tout au plus, une heure... Et voyez comme la curiosité générale est éveillée; tous se sont approchés, tous regardent mon cachet; si je n'avais pas mis l'article sous enveloppe, l'effet aurait été nul! Ha! voilà ce que c'est que le mystère! Faut-il ou non décacheter, messieurs ? cria-t-il en riant de son rire étrange, tandis que ses yeux étincelaient. — Un secret ! un secret ! Mais vous rappelez-vous, prince, qui a dit qu'il n'y aurait plus de temps ? C'est un ange grand et puissant qui prophétise cela dans l'Apocalypse.

— Il vaut mieux ne pas lire ! s'écria tout à coup Eugène Pavlovitch.

Il avait l'air si inquiet que cela parut étrange à plusieurs.

— Ne lisez pas ! fit à son tour le prince en posant sa main sur le paquet.

— Comment, une lecture? Ce n'est pas le moment, on va luncher, observa quelqu'un.

— Un article? Il va l'envoyer à une revue, sans doute? questionna un second visiteur.

— C'est peut-être ennuyeux, ajouta un troisième.

— Mais qu'est-ce que c'est? demandaient les autres.

Cependant l'appréhension dont témoignait le geste de Muichkine avait effrayé Hippolyte lui-même.

— Ainsi... il ne faut pas lire? dit-il à voix basse au prince, et un sourire forcé fit grimacer ses lèvres devenues bleuâtres : — il ne faut pas lire? murmura-t-il en enveloppant tout le public d'un regard où se révélait encore le violent désir de s'épancher quand même; puis il s'adressa de nouveau au prince : — Vous... avez peur?

— De quoi? demanda l'interpellé dont le visage changeait à vue d'œil.

Hippolyte se leva brusquement comme si on l'avait arraché de dessus son siège.

— Quelqu'un a-t-il deux grivnas, vingt kopeks, une pièce quelconque de menue monnaie? interrogea-t-il.

— Voilà! fit aussitôt Lébédéff qui tendit un dvougri-vennik au malade; il pensait que celui-ci était peut-être devenu fou.

— Viéra Loukianovna, dit vivement Hippolyte, — prenez cette pièce de monnaie et jetez-la sur la table; nous allons décider la chose à croix ou pile. Croix, c'est la lecture!

La jeune fille effrayée considéra tour à tour la petite pièce, Hippolyte, et son père; après quoi elle s'exécuta, mais avec embarras et en levant les yeux en l'air, comme si elle-même ne se fût pas cru permis de regarder la pièce de monnaie. Jeté sur la table, le dvougri-vennik présenta en retombant le côté croix.

La décision du sort causa une sorte de consternation à Hippolyte.

— Il faut lire! murmura-t-il, aussi pâle que s'il avait reçu notification d'un arrêt de mort, et il se tut pendant une

demi-minute. — Mais, du reste, qu'est-ce que cela? Est-il possible que je vienne de jouer mon sort à croix ou pile? reprit-il soudain avec un frisson; en même temps il regardait ceux qui l'entouraient et ses yeux avaient toujours leur singulière expression de franchise. — Mais c'est une particularité psychologique étonnante! cria-t-il tout à coup en s'adressant au prince d'un ton qui témoignait une surprise profonde : — C'est... c'est quelque chose d'inconcevable, prince! poursuivit-il avec animation et comme un homme qui reprend conscience de lui-même : — notez cela, prince, souvenez-vous-en, vous recueillez, parait-il, des documents au sujet de la peine de mort... On me l'a dit, ha! ha! Oh, Dieu, quelle absurdité! — Il s'assit sur le divan, s'accoua contre la table et mit sa tête dans ses mains. — C'est même une honte!... Mais que m'importe que ce soit honteux? ajouta-t-il presque aussitôt en relevant la tête; puis, avec une résolution subite : — Messieurs, messieurs, je vais rompre le cachet, déclara-t-il, — je... du reste, je ne force personne à écouter!...

L'émotion faisait trembler ses mains lorsqu'il décacheta le paquet; il en tira quelques feuilles de papier à lettre de petit format qui étaient toutes couvertes d'une fine écriture; après les avoir placées devant lui, il commença à les mettre en ordre.

— Mais qu'est-ce que c'est? Mais qu'y a-il? Qu'est-ce qu'on va lire? murmuraient plusieurs d'un air sombre; les autres se taisaient. Tous pourtant s'étaient assis et regardaient avec curiosité. Peut-être attendaient-ils réellement quelque chose d'extraordinaire. Viéra, immobile derrière la chaise de son père, pleurait presque de frayeur. Kolia n'était guère moins alarmé que la jeune fille. Soudain, Lébédoff qui avait déjà repris sa place se leva à demi, saisit les flambeaux et les rapprocha d'Hippolyte, afin que celui-ci y vît plus clair pour lire.

— Messieurs, c'est...vous allez voir ce que c'est, dit le jeune homme, et il commença brusquement sa lecture :

« Explication nécessaire » ! Épigraphe : « Après moi le déluge! »... **Fi**, le diable m'emporte! cria-t-il (on aurait dit qu'il venait de se brûler) : — est-il possible que j'aie mis sérieusement une épigraphe si sotté?... Écoutez, messieurs!... je vous assure que tout cela, au bout du compte, n'est peut-être qu'un tas d'épouvantables bêtises! Ce sont seulement quelques idées à moi... si vous pensez qu'il y a là... quelque chose de mystérieux ou de... défendu... en un mot...

— Il faudrait lire sans préambule, interrompit Gania.

— Il lanterne! ajouta un autre.

— C'est beaucoup de paroles, observa Rogojine qui jusqu'alors était resté silencieux.

Hippolyte le regarda tout à coup; quand leurs yeux se rencontrèrent, Rogojine eut un sourire plein d'amertume et laissa tomber lentement une phrase énigmatique :

— Ce n'est pas la monture qu'il faut à cet objet, mon garçon...

Personne, sans doute, ne comprit ce que Rogojine voulait dire par là, néanmoins, ces mots produisirent une impression assez étrange sur tout le monde; chacun eut immédiatement la même idée. Sur Hippolyte la phrase de Rogojine fit un effet terrible : il fut pris d'un tressaillement tel que le prince tendit le bras pour le soutenir, et il aurait certainement crié, si la voix ne s'était soudain arrêtée dans son gosier. Pendant toute une minute, il ne put proférer un mot, et, respirant péniblement, ne cessa de regarder Rogojine. A la fin, quelques syllabes sortirent avec effort de sa gorge :

— Ainsi c'est vous... qui êtes venu... vous?

— Je suis venu? Comment? Quoi? répondit Rogojine qui ne comprenait rien à une pareille question, mais une sorte de rage s'empara tout à coup du malade, ses joues s'empourprèrent et il répliqua avec véhémence :

— *Vous* êtes venu chez moi la semaine passée, la nuit, entre une heure et deux heures du matin, je vous avais fait visite la veille dans la matinée; c'était *vous*!! Avouez-le, c'était *vous*?

— La semaine passée, la nuit? Mais, réellement, n'as-tu pas perdu l'esprit, mon garçon?

Silencieux, Hippolyte porta l'index à son front et parut réfléchir pendant une minute, mais, tout à coup, le pâle et craintif sourire qui tordait ses lèvres prit une expression de malice, de triomphe même.

— C'était vous! répéta-t-il enfin presque tout bas, mais du ton le plus convaincu : — *vous* êtes venu chez moi et vous vous êtes assis, sans rien dire, sur une chaise, près de la fenêtre; vous êtes resté là une heure et plus; votre visite a eu lieu vers minuit ou une heure et il était plus de deux heures quand vous êtes parti... C'était vous, vous! Pourquoi vous m'avez fait peur, pourquoi vous êtes venu me tourmenter, — je ne le comprends pas, mais c'était vous!

Et une haine immense étincela soudain dans son regard, quoiqu'il continuât à trembler de frayeur.

— Vous allez savoir tout cela à l'instant, messieurs, je... je... écoutez.

Il saisit précipitamment son manuscrit, les feuillets ne se suivaient pas, il entreprit de les mettre en ordre, mais ce fut à grand'peine qu'il y parvint, tant ses mains tremblaient.

— Il est fou ou il a le délire! fit Rogojine entre haut et bas.

A la fin, la lecture commença, embarrassée et peu intelligible pendant les cinq premières minutes, par suite de l'émotion qui serrait la gorge du lecteur, puis nette et distincte, lorsque la voix de celui-ci se fut affermie. Parfois seulement, une toux assez forte interrompait Hippolyte; il était très-enroué quand il arriva au milieu de son article; à mesure qu'il avançait dans sa lecture, il s'animait davantage, et les auditeurs éprouvaient une impression de plus en plus malade. Voici cet « article » :

MON EXPLICATION NÉCESSAIRE.

« Après moi le déluge! »

« Hier matin, le prince est venu chez moi; au cours de la conversation, il m'a proposé d'aller habiter sa villa. Je vais

qu'il ne manquerait pas d'insister dans ce sens et j'étais sûr que, pour me faire accepter son offre, il me dirait sans détours : « La mort vous sera plus douce à la campagne, parmi les gens et les arbres ; » car c'est ainsi qu'il s'exprime. Mais aujourd'hui il n'a pas prononcé le mot *mort* ; il a dit : « La vie vous sera plus douce », ce qui pourtant revient à peu près au même pour moi, dans ma position. Je lui ai demandé quel sens il attachait à ces « arbres » dont il parlait toujours, et pourquoi il me les jetait ainsi à la tête. Sa réponse m'a appris une chose qui m'a étonné : moi-même, paraît-il, j'aurais dit l'autre soir que j'étais venu à Pavlovsk pour voir une dernière fois des arbres. J'ai répliqué qu'au moment de mourir il était indifférent d'avoir sous les yeux des arbres ou un mur de briques, et que, pour quinze jours, ce n'était pas la peine de faire tant de cérémonies. Le prince n'a pas hésité à le reconnaître, mais, suivant lui, la verdure et l'air pur produiront certainement en moi quelque changement physique ; il pense aussi que mon agitation et *mes rêves* ne seront plus les mêmes à la campagne, qu'ils deviendront peut-être moins pénibles. Je lui ai fait observer en riant que son langage sentait le matérialisme, à quoi il a répondu avec son sourire habituel qu'il avait toujours été matérialiste. Comme il ne ment jamais, ce n'est pas là une vaine parole. Son sourire est beau, à présent je l'ai bien examiné. Je ne sais si maintenant je l'aime ou ne l'aime pas, je n'ai pas le temps de me casser la tête sur cette question. Je remarque seulement une chose : la haine que je nourrissais contre lui depuis cinq mois s'est éteinte complètement dans ces dernières semaines. Qui sait ? peut-être suis-je allé à Pavlovsk surtout pour le voir. Mais... pourquoi ai-je alors quitté ma chambre ? Un condamné à mort ne doit pas bouger de son coin, et si maintenant je n'avais pas pris une résolution définitive, si, au contraire, j'étais décidé à attendre jusqu'à la dernière heure, certes, je ne quitterais ma chambre pour rien au monde et je n'accepterais pas l'offre d'aller mourir chez le prince, à Pavlovsk.

« Il faut que je me hâte et que d'ici à demain j'aie terminé toute cette « explication ». Je n'aurai donc pas le temps de relire et de corriger mon travail; la seconde lecture sera celle que je ferai demain au prince et à deux ou trois personnes que je compte trouver chez lui. Comme il n'y aura pas ici un seul mot de faux, mais que tout sera de la dernière vérité, je suis curieux de savoir quelle impression cela produira sur moi-même, à l'heure et au moment où je me relirai. Du reste, il était parfaitement inutile d'écrire les mots : « dernière vérité »; si ce n'est pas la peine de vivre quand on n'a plus que quinze jours devant soi, ce n'est pas non plus la peine de mentir pour si peu de temps; voilà la meilleure preuve que j'écrirai seulement la vérité. (N. B. Ne pas oublier cette idée : à l'heure qu'il est, ne suis-je pas fou, du moins, par moments? On m'a affirmé que parfois, dans la dernière phase de leur maladie, les pathisiques perdent momentanément la raison. Vérifier cela demain par l'impression que ma lecture produira sur les auditeurs. Ne pas manquer d'éclaircir entièrement cette question; impossible de rien entreprendre avant d'être fixé là-dessus.)

« Il me semble que je viens d'écrire une terrible sottise; mais, je l'ai déjà dit, je n'ai pas le temps de corriger; d'ailleurs, quand même je m'apercevrais que je me contredis toutes les cinq lignes, je me promets de ne pas faire la moindre correction dans ce manuscrit. C'est exprès que je tiens à n'y rien changer : demain, en le lisant, je veux m'assurer que ma pensée suit un cours conforme à la logique, et que je remarque mes fautes. S'il en est ainsi, je pourrai tenir pour exactes toutes les conclusions auxquelles je suis arrivé en raisonnant depuis six mois dans cette chambre; s'il en est autrement, je saurai que ce n'est qu'un délire.

« Il y a deux mois encore, si j'avais dû, comme à présent, quitter définitivement ma chambre et dire adieu au mur de Meyer, je suis sûr que j'en aurais été triste. Maintenant je ne sens rien, pourtant demain je quitterai *pour toujours* la chambre et le mur. Ainsi ma conviction que, pour

deux semaines, ce n'est pas la peine de rien regretter, ni de s'abandonner à une impression quelconque, cette conviction a triomphé de ma nature, et peut dès maintenant commander à tous mes sentiments. Mais est-ce vrai? Est-il vrai que ma nature soit maintenant tout à fait vaincue? Si, à présent, on me mettait à la torture, je crierais assurément, et je ne dirais pas que la souffrance est insignifiante quand on n'a plus que quinze jours à vivre.

« Mais est-ce vrai qu'il ne me reste plus que quinze jours à vivre? L'autre soir, à Pavlovsk, j'ai menti : Botkine ne m'a rien dit et ne m'a jamais vu; mais, il y a huit jours, on m'a amené l'étudiant Kislorodoff; il est matérialiste, athée et nihiliste; voilà justement pourquoi je l'avais fait appeler : il me fallait un homme qui, sans y mettre de formes, me dît franchement toute la vérité. C'est ce qu'il a fait, non-seulement sans la moindre hésitation, mais même avec un visible plaisir (ce qui, à mon avis, était de trop). Il m'a carrément déclaré qu'il me restait environ un mois à vivre, peut-être un peu plus, si les circonstances étaient favorables; mais que je pouvais aussi m'en aller beaucoup plus tôt. Suivant lui, je puis même mourir subitement, demain, par exemple. « On a vu de ces cas », m'a-t-il dit, « pas plus tard qu'avant-hier, à Kolomno, une jeune dame phthisique, dont l'état ressemblait beaucoup au vôtre, s'est sentie mal tout d'un coup au moment où elle se disposait à aller faire son marché; elle s'est couchée sur un divan, a poussé un soupir et est morte. » Kislorodoff m'a communiqué tout cela du ton le plus indifférent; en me parlant avec cette insensibilité, il avait l'air de me donner un témoignage d'estime : j'étais à ses yeux, semblait-il, un être supérieur, un homme aussi détaché de tout que lui-même, qui, sans doute, ne tient nullement à la vie. Quoi qu'il en soit, un fait est certain : je n'ai plus qu'un mois à vivre! Je suis persuadé que sur ce point Kislorodoff ne s'est pas trompé.

« J'ai été fort surpris tantôt en entendant le prince me parler de mes « mauvais rêves ». Comment les a-t-il devinés?

Il m'a dit en propres termes qu'à Pavlovsk « mon agitation et mes rêves » ne seraient plus les mêmes. Ou il est médecin, ou il a réellement une intelligence extraordinaire qui lui permet de découvrir bien des choses. (Mais qu'au bout du compte il soit un « idiot », cela n'est pas douteux.) Justement, lorsqu'il est arrivé, je venais de faire un joli rêve (du reste, j'ai maintenant de ces visions par centaines). Je m'étais endormi, je pense, une heure avant sa visite, et j'avais rêvé que je me trouvais dans une chambre (mais pas dans la mienne). La pièce était claire, plus spacieuse, plus haute et mieux meublée que ma chambre à coucher; il y avait là une armoire, une commode, un divan et un lit; ce dernier, grand et large, était couvert d'une courte-pointe de soie verte. Mais, dans cette chambre, j'aperçus un animal affreux, une sorte de monstre. Il ressemblait à un scorpion, mais ce n'en était pas un; c'était une bête beaucoup plus laide et plus effrayante, qui me faisait l'effet d'être la seule de son espèce; je me figurais que cet animal avait surgi *express* chez moi, et qu'il y avait quelque chose de mystérieux dans cette circonstance. Je pus très-bien l'examiner : c'était un reptile long de quatre verchoks, qui avait le corps squammeux et couleur de cannelle. Sa tête était grosse comme deux doigts, mais il allait en s'amincissant de plus en plus jusqu'à la queue, si bien que le bout de celle-ci ne dépassait guère en épaisseur le dixième d'un verchok. Deux pattes, l'une à droite, l'autre à gauche, sortaient du tronc à un verchok de la tête, et formaient avec le corps un angle de quarante-cinq degrés; elles étaient longues de deux verchoks; cette conformation donnait à l'animal, vu d'en haut, l'aspect d'un trident. La tête, je ne la remarquai pas bien, mais je distinguai deux petites moustaches qui ressemblaient à deux fortes aiguilles, et qui étaient aussi couleur de cannelle. Au bout de la queue et à l'extrémité de chaque patte se trouvaient encore deux moustaches du même genre; il y en avait donc huit en tout. L'animal courait extrêmement vite dans la chambre en s'appuyant sur ses pattes et sur sa queue; le

tronc et les pattes se tortillaient, comme de petits serpents, avec une rapidité extraordinaire, et c'était quelque chose de fort laid à voir. J'avais grand'peur d'être piqué par cette bête, on m'avait dit qu'elle était venimeuse; mais une autre inquiétude me tourmentait bien davantage : qui l'a envoyée dans ma chambre? que veut-on me faire et quel mystère y a-t-il là? me demandais-je anxieusement. L'animal se cachait sous la commode, sous l'armoire, se glissait dans les coins. Je m'assis sur une chaise et repliai mes jambes sous moi. Il traversa rapidement toute la chambre, puis se déroba à ma vue en se fourrant quelque part près de ma chaise. Effrayé, je me mis à le chercher des yeux, mais, vu la façon dont j'étais assis sur mon siège, j'espérais qu'il m'y laisserait tranquille. Tout à coup j'entendis un petit bruit sec qui se produisait derrière moi, tout près de ma nuque; je me retournai et j'aperçus le reptile grimpant le long du mur; il était déjà arrivé à la hauteur de ma tête, et sa queue, agitée par un mouvement très-rapide, me touchait même les cheveux. Je me levai brusquement; l'animal disparut. Je n'osais me mettre au lit, de peur qu'il ne se glissât sous l'oreiller. Ma mère entra dans la chambre avec un monsieur de sa connaissance. Ils commencèrent à donner la chasse au reptile, mais ils étaient plus tranquilles que moi et n'éprouvaient même aucune frayeur. Il est vrai qu'ils ne comprenaient rien. Soudain le monstre sortit de sa retraite et se dirigea vers la porte; cette fois, il se mouvait tout doucement, sans bruit; la lenteur de ses allures, qui paraissait préméditée, lui donnait un aspect plus répugnant encore. Ma mère ouvrit la porte et appela Norma, notre chienne, — un énorme terre-neuve au poil noir et ébouriffé; elle est morte il y a cinq ans. Après s'être élancée dans la chambre, Norma s'arrêta, comme pétrifiée, en face du reptile. Celui-ci s'arrêta aussi; cependant il continuait à se tortiller; les extrémités de ses pattes et de sa queue résonnaient toujours sur le parquet. Si je ne me trompe, l'effroi mystique est un sentiment que les animaux ne sont pas susceptibles d'éprouver;

pourtant je crus remarquer alors dans la terreur de Norma quelque chose de fort extraordinaire, et, pour ainsi dire, de mystique, comme si elle pressentait aussi quelque secret fatal dans l'apparition de l'affreuse bête. La chienne reculait lentement devant le reptile; ce dernier s'avancait avec précaution vers son ennemie: il paraissait n'attendre que le moment de s'élançer sur elle et de la piquer. Norma tremblait de tous ses membres, mais, nonobstant son épouvante, elle fixait sur le monstre un regard plein de colère. Soudain elle montra lentement ses dents terribles, ouvrit toute grande sa large gueule rouge et, prenant enfin son parti, happa brusquement le reptile. Sans doute, il fit de furieux efforts pour échapper aux crocs de la chienne, car elle dut le rattraper au vol, et à deux reprises l'engloutit dans sa gueule. On entendit les écailles craquer sous les dents du terre-neuve; la queue et la tête de l'animal, qui sortaient de la gueule, s'agitaient avec une rapidité effrayante. Tout à coup Norma poussa un hurlement plaintif: le reptile avait réussi à lui piquer la langue. La douleur força la pauvre chienne à desserrer ses mâchoires, et j'aperçus dans sa gueule la hideuse bête qui, à moitié broyée, frétillait encore; de son corps, presque réduit à l'état de bouillie, s'échappait en abondance un liquide blanc pareil au sang d'une blatte écrasée, et le reptile imbibait de ce venin la langue de Norma... Alors je m'éveillai et le prince entra. »

Hippolyte interrompit brusquement sa lecture.

— Messieurs, déclara-t-il avec une certaine confusion, — je ne me suis pas relu, mais j'ai, je crois, écrit beaucoup de choses inutiles. Ce songe.....

— En effet, s'empressa de dire Gania.

— Il y a là, j'en conviens, trop de détails personnels, j'entends, trop de choses qui se rapportent exclusivement à moi...

En prononçant ces mots, Hippolyte avait l'air las et brisé, il essuyait avec un mouchoir la sueur qui ruisselait de son front.

— **Oui, vous vous occupez trop de vous, fit d'une voix sifflante Lébédéeff.**

— **Messieurs, encore une fois, je ne m'impose à l'attention de personne; ceux qui ne veulent pas m'entendre sont libres de s'en aller.**

— **Il met les gens à la porte d'une maison qui n'est pas la sienne, bougonna sotto voce Rogojine.**

— **Mais comment nous lever tous et partir? observa brusquement Ferdychtchenko qui jusqu'alors ne s'était pas permis d'élever la voix.**

Hippolyte baissa soudain les yeux et saisit son manuscrit, mais dans la même seconde il releva la tête, ses yeux étincelèrent et les deux taches rouges s'accrochèrent sur ses joues.

— **Vous ne m'aimez pas du tout! dit-il en regardant fixement Ferdychtchenko.**

Des rires se firent entendre; du reste, la plupart ne riaient pas. Le jeune homme devint tout rouge.

— Hippolyte, dit le prince, — ne lisez plus et remettez-moi votre manuscrit. Vous coucherez ici dans ma chambre. Nous causerons avant de nous endormir et encore demain, mais qu'il soit bien entendu qu'à l'avenir vous laisserez de côté cet article. Voulez-vous?

— **Est-ce que c'est possible? répondit Hippolyte d'un air profondément étonné. — Messieurs, cria-t-il avec une animation fébrile: — c'est un sot épisode dans lequel je n'ai pas su me conduire. Je n'interromprai plus ma lecture. Que ceux qui veulent écouter écoutent...**

Il but à la hâte une gorgée d'eau, s'accouda au plus vite contre la table pour se dérober aux regards, et, en dépit de tout, se remit à lire. Du reste, sa confusion disparut bientôt...

« **L'idée que ce n'est pas la peine de vivre quelques semaines (poursuivit-il) a commencé, si je ne me trompe, à envahir mon esprit il y a un mois, quand il me restait encore quatre semaines à vivre, mais elle n'a pris complète-**

ment possession de moi que depuis trois jours, depuis cette soirée passée à Pavlovsk. La première fois que je me suis senti pleinement pénétré de cette pensée, c'est sur la terrasse du prince, juste au moment où je m'étais imaginé de faire un dernier essai de la vie : je voulais voir des hommes et des arbres (il paraît que je l'ai dit moi-même), je m'échauffais, je soutenais le droit de Bourdovsky, « mon prochain », je rêvais qu'ils allaient tous m'ouvrir leurs bras et me serrer contre leurs poitrines, qu'il y aurait entre eux et moi je ne sais quel échange de pardon ; en un mot, j'ai fini comme un imbécile. Et voilà que dans ces mêmes instants se produisit aussi en moi la « conviction définitive ». A présent je me demande comment elle s'est fait attendre pendant six mois entiers ! Je me savais positivement atteint d'un mal qui ne pardonne pas, et ne me faisais aucune illusion, mais j'éprouvais d'autant plus ardemment le désir de vivre que je me rendais mieux compte de mon état ; je me raccrochais à la vie, je voulais vivre coûte que coûte. J'admets que j'aie pu alors m'irriter contre la destinée aveugle et sourde qui, assurément sans savoir pourquoi, avait décidé de m'écraser comme une mouche ; mais comment se fait-il que je ne m'en sois pas tenu à la colère ? Pourquoi donc ai-je *commencé* à vivre, sachant que ce n'était pas la peine de commencer ; ai-je tenté un essai dont je reconnaissais d'avance l'inutilité ? Et pourtant je ne pouvais même pas lire un livre jusqu'au bout, j'avais renoncé à la lecture : à quoi bon lire, à quoi bon s'instruire pour six mois ? Cette pensée m'a plus d'une fois fait jeter le livre que j'avais en main.

« Oui, le mur de la maison Meyer pourrait en raconter long ! J'y ai noté bien des choses. Il n'y avait pas sur ce sale mur une seule tache que je ne connusse. Maudit mur ! Et pourtant il m'est plus cher que tous les arbres de Pavlovsk, c'est-à-dire qu'il devrait l'être, si à présent tout ne m'était pas égal.

« Je me rappelle maintenant avec quel avide intérêt je m'étais mis alors à suivre *leur* vie ; jamais elle ne m'avait

autant intéressé. Parfois j'attendais impatiemment Kolia, lorsque moi-même j'étais trop souffrant pour pouvoir sortir de ma chambre. Les moindres bagatelles, les ragots les plus insignifiants m'occupaient à un tel point que je crois bien être devenu cancanier. Par exemple, je ne comprenais pas comment ces hommes qui avaient devant eux tant de vie ne savaient pas s'enrichir (du reste, je ne le comprends pas encore maintenant). Je connaissais un pauvre diable qui, à ce qu'on m'a raconté plus tard, est mort de faim, et je me souviens que cette nouvelle me mit hors de moi ; si l'on avait pu ressusciter ce malheureux, je crois que je l'aurais tué. Parfois je me sentais mieux durant des semaines entières et j'aurais pu quitter ma chambre ; mais, à la fin, la rue m'avait exaspéré ; aussi restais-je exprès de longues journées enfermé chez moi, bien que pouvant sortir comme tout le monde. Je ne pouvais souffrir la foule remuante, affairée, inquiète et morne que je voyais aller et venir autour de moi sur le trottoir. Pourquoi l'éternelle tristesse de ces gens-là, leur continuelle agitation, cette sombre colère de tous les instants (car ils sont furieux, furieux)? A qui la faute s'ils sont malheureux et s'ils ne savent pas vivre, ayant en perspective soixante ans de vie? Pourquoi Zarnitzine s'est-il laissé mourir de faim, lorsqu'il avait soixante années devant lui? Et chacun montrant ses hillons, ses mains calleuses, s'emporte et crie : « Nous travaillons comme des bœufs, nous peinons, nous avons une faim de chien et nous sommes pauvres! D'autres ne travaillent pas, ne peinent pas et sont riches! » (L'éternel refrain!) A côté d'eux bat le pavé du matin au soir un malheureux saute-ruisseau « de naissance noble », Ivan Fomitch Sourikoff, — il demeure dans notre maison, au-dessus de nous, — on le voit courir toute la journée vêtu d'un habit troué aux coudes et où manquent plusieurs boutons. Causez avec lui : « Je suis pauvre, indigent, réduit à la mendicité; ma femme est morte, je n'avais pas le moyen de lui acheter des médicaments; l'hiver mes enfants ont été gelés; ma fille aînée est devenue

une femme entretenue... » il ne cesse de geindre et de pleurnicher! Oh! jamais, pas plus autrefois que maintenant, je n'ai eu aucune compassion de ces imbéciles, — je le dis avec orgueil! Pourquoi donc lui-même n'est-il pas un Rothschild? A qui la faute s'il n'est pas millionnaire comme Rothschild, s'il n'a pas des montagues d'impériales et de napoléons? Puisqu'il vit, tout est en son pouvoir! A qui la faute s'il ne comprend pas cela?

« Oh, maintenant tout m'est égal, maintenant ce n'est plus la peine de me fâcher, mais alors, alors, je le répète, la nuit je mordais littéralement mon oreiller, et de rage je déchirais mes couvertures. Oh! quels rêves je faisais alors; Combien j'eusse souhaité qu'à dix-huit ans on me jetât tout d'un coup dans la rue, à peine vêtu, à peine couvert, qu'on m'abandonnât sur le pavé, seul, sans logement, sans travail, sans pain, sans parents, sans amis dans une ville immense, affamé, maltraité (ç'aurait été tant mieux!), mais bien portant, alors j'aurais montré...

« Qu'est-ce que j'ai montré?

« Oh! pouvez-vous supposer que j'ignore combien, déjà sans cela, je me suis abaissé par mon « explication »? Qui donc ne me considérera pas comme un gamin ignorant la vie, sans songer que j'ai plus de dix-huit ans et que, durant ces six mois, je suis devenu un vieillard? Mais qu'on se moque et qu'on traite tout cela de contes. En effet, je m'entretenais de contes. C'était l'occupation de mes longues nuits sans sommeil; je me les rappelle tous à présent.

« Mais se peut-il que je les répète maintenant, — maintenant que, même pour moi, le temps des contes est passé? Ces rêveries m'amusaient quand je voyais clairement qu'il m'était interdit d'étudier même la grammaire grecque, comme j'en avais eu une fois l'idée : « Je mourrai avant d'être arrivé à la syntaxe », pensai-je dès la première page, et je jetai le livre sous la table. Il y est encore; j'ai défendu à Matrénéa de le ramasser.

« Celui dans les mains de qui tombera mon « Explication »

et qui aura la patience de la lire jusqu'au bout, me regardera peut-être comme un fou, ou même comme un collégien; mais le plus probable, c'est qu'il verra en moi un condamné à mort qui, naturellement, trouve que tous les hommes, excepté lui, ne font pas assez de cas de la vie, la dépensent sans se rendre compte de sa valeur, en jouissent trop paresseusement, et que, par conséquent, tous jusqu'au dernier en sont indignes! Eh bien, je déclare que mon lecteur se trompera et que ma situation de condamné à mort n'influe en rien sur ma conviction. Demandez-leur seulement, demandez-leur en quoi tous, depuis le premier jusqu'au dernier, font consister le bonheur. Oh! soyez sûrs que si Colomb a été heureux, ce n'est pas après avoir découvert l'Amérique, mais lorsqu'il était en train de la découvrir; soyez sûrs que son bonheur a atteint le point culminant trois jours peut-être avant la découverte du nouveau monde, alors que les matelots révoltés voulaient dans leur désespoir virer de bord et retourner en Europe! Qu'importe ici le nouveau monde? Colomb l'avait à peine vu, quand il est mort, et il ignorait, au fond, ce qu'il avait découvert. L'important, c'est la vie, la vie seule! Qu'est-ce qu'une trouvaille quelconque auprès de la découverte incessante, éternelle de la vie? Mais à quoi bon ces phrases? Tout ce que je dis ici a, j'en ai peur, un tel air de lieu commun qu'on me prendra sans doute pour un petit écolier qui se pose en « soleil naissant ». Ou bien on dira que je voulais peut-être exprimer quelque chose, mais que, malgré tout mon désir, je n'ai pas su « m'expliquer ». J'observerai pourtant que dans toute pensée géniale, neuve, ou même simplement sérieuse, éclore sous un crâne humain, il y a toujours quelque chose qu'on ne peut communiquer à autrui; vous aurez beau écrire des volumes entiers, ressasser votre idée sous toutes les formes durant trente-cinq ans, il restera toujours quelque chose qui, en dépit de vos efforts, ne voudra pas sortir de votre cerveau et y séjournera à jamais; vous mourrez peut-être sans avoir transmis à personne le meilleur de vos idées. Mais

si je suis maintenant incapable, moi aussi, de rendre tout ce qui m'a tourmenté pendant ces six mois, on comprendra du moins que j'ai peut-être payé fort cher la « conviction définitive » à laquelle je suis arrivé en ce moment. Voilà ce que, pour certaines raisons à moi connues, j'ai cru devoir mettre en lumière dans mon « Explication ».

« Je poursuis.

VI

« Je ne veux pas mentir : durant ces six mois je ne me suis pas toujours dérobé au mouvement de la vie réelle; parfois même l'activité pratique me distrait au point que j'oubliais ma condamnation ou, pour mieux dire, je ne voulais pas y penser. Soit dit en passant, voici dans quelles conditions je vivais alors. Il y a huit mois, lorsque ma maladie commença à prendre une tournure grave, je rompis toute relation avec le dehors et cessai de voir mes anciens camarades. Comme j'avais toujours été un homme assez morose, je fus bientôt rayé de leurs papiers, ce qui, assurément, serait arrivé tout de même sans cette circonstance. A la maison je m'organisai aussi une existence solitaire. Il y a cinq mois, je m'enfermai une fois pour toutes dans ma chambre et m'isolai complètement de ma famille. On m'obéissait toujours et personne n'osait entrer chez moi, sauf aux heures réglementaires où l'on devait faire ma chambre et m'apporter mon diner. Ma mère recevait mes ordres en tremblant et ne se permettait pas de souffler mot devant moi dans les rares occasions où je consentais à la voir. Elle fouettait sans cesse les enfants pour qu'ils ne fissent pas de bruit et ne troublassent pas mon repos; je me plaignais souvent de leurs cris; ils doivent me porter

dans leurs cœurs à présent! « Le fidèle Kolia », comme je l'ai surnommé, a eu aussi, je crois, passablement souffrir de mon caractère. Dans ces derniers temps, lui-même m'a rendu la pareille : tout cela est naturel; les hommes n'ont été créés que pour se faire souffrir mutuellement. J'avais remarqué qu'il supportait mon irascibilité comme s'il s'était juré d'être indulgent pour un malade, et, bien entendu, cela m'irritait; mais il s'était imaginé, paraît-il, d'imiter « l'humilité chrétienne » du prince, ce qui ne laissait pas d'être un peu ridicule. C'est un garçon jeune et enthousiaste qui, naturellement, prend exemple sur autrui; mais parfois je trouvais qu'il était temps pour lui de dégager enfin sa personnalité. Je l'aime beaucoup. J'ai aussi affligé Sourikoff, le commissionnaire qui demeure au-dessus de nous et qui fait des courses du matin au soir; je lui démontrais continuellement que s'il était pauvre, la faute en était à lui, si bien qu'à la fin il n'osa plus venir chez moi. C'est un homme très-humble, un modèle d'humilité. (N. B. On prétend que l'humilité est une grande force; il faudra questionner le prince à ce sujet, c'est lui qui dit cela); mais, au mois de mars dernier, étant monté chez lui pour voir ses enfants qui, disait-il, avaient été gelés, je souris devant le cadavre de son jeune fils, et j'expliquai de nouveau à Sourikoff que « c'était sa faute »; soudain les lèvres du malheureux commencèrent à s'agiter; d'une main il me saisit l'épaule et de l'autre me montra la porte en me disant à voix basse. « Allez-vous-en »! Sur le moment cette façon d'agir me plut fort, je fus ravi en me voyant congédié de la sorte, mais plus tard je me rappelai avec un sentiment pénible les paroles de Sourikoff; bien malgré moi j'éprouvai à son égard une pitié étrange, méprisante. Même sous le coup d'une telle offense (je sens que je l'ai offensé, quoique ce ne fût pas mon intention), même dans un pareil moment cet homme ne pouvait se fâcher! Je le jure, le frémissement de ses lèvres dans cette circonstance ne provenait pas du tout de la colère : lorsqu'il m'empoigna l'épaule et prononça son majestueux

« allez-vous-en », il n'était nullement irrité. Il y avait chez lui de la dignité, beaucoup même, une dignité qui ne lui seyait aucunement (à ce point qu'elle produisait un effet comique), mais il n'y avait pas de colère. Peut-être s'était-il mis tout d'un coup à me mépriser. Depuis lors, quand je le rencontrais dans l'escalier, ce qui arriva deux ou trois fois, il s'empressait de m'ôter son chapeau, chose qu'il ne faisait jamais auparavant, mais, au lieu de s'arrêter comme autrefois, il passait rapidement et d'un air confus. En tout cas, s'il me méprisait, c'était à sa façon : il avait le « mépris humble ». Peut-être aussi ne fallait-il voir dans son coup de chapeau que la politesse craintive d'un débiteur vis-à-vis du fils de sa créancière, car il doit de l'argent à ma mère et il lui est impossible de s'acquitter. Cette conjecture est même la plus probable. Je voulus d'abord avoir une explication avec lui; je suis sûr qu'au bout de dix minutes il m'aurait demandé pardon, mais ensuite je jugeai qu'il valait mieux le laisser tranquille.

« Il y a dix jours, Rogojine passa chez moi pour me demander des renseignements au sujet d'une affaire sur laquelle je crois inutile de m'étendre ici. Je ne l'avais jamais vu auparavant, mais j'avais beaucoup entendu parler de lui. Je lui appris tout ce qu'il voulait savoir et il ne tarda pas à se retirer. Je n'avais pas à lui rendre sa visite, puisqu'il n'était venu chez moi que pour affaire, mais il m'avait grandement intéressé, et pendant tout le reste de la journée j'eus l'esprit occupé de pensées étranges, si bien que le lendemain je me décidai à l'aller voir moi-même. Rogojine me reçut avec un mécontentement peu dissimulé; il me fit même entendre « délicatement » que des rapports suivis entre nous n'avaient aucune raison d'être. Néanmoins je passai chez lui une heure pendant laquelle je ne m'ennuyai pas du tout, et je crois qu'il ne s'ennuya pas non plus avec moi. Entre nous le contraste était tel que nous ne pouvions pas ne pas le remarquer, moi surtout : j'avais déjà fait le compte des jours qu'il me restait à vivre; lui, au contraire,

dans le plein épanouissement de la vie, n'avait que faire de pareilles supputations, et nul souci n'existait pour lui en dehors de... de sa toquade; que monsieur Rogojine me pardonne cette expression où se trahit la maladresse d'un littérateur inexpérimenté. Nonobstant son accueil peu aimable, il me fit l'effet d'un homme intelligent et capable de comprendre bien des choses, quoiqu'il ne s'intéresse guère à ce qui ne le touche pas directement. Je ne lui soufflai pas mot de ma « conviction définitive », mais il me sembla qu'il l'avait devinée en m'entendant. Il gardait le silence, il est extrêmement taciturne. « Les extrêmes se touchent », lui dis-je avant de me retirer (pour être compris de Rogojine, je traduisis ce proverbe en russe); « aussi, malgré toute la différence qui existe entre nous, et quoique nous soyons aux antipodes l'un de l'autre, vous êtes peut-être beaucoup moins éloigné de ma « conviction dernière » qu'il ne le semble ». Une grimace aigre et maussade fut sa réponse; feignant de croire que je voulais m'en aller, il se leva, me chercha lui-même ma casquette et, sous couleur de me reconduire par politesse, me mit tout bonnement à la porte de sa sombre demeure. Cette maison m'avait frappé; elle ressemble à un tombeau, mais il paraît qu'elle lui plaît; cela, du reste, se conçoit : il y a en lui trop de vie pour qu'il ait besoin d'en trouver autour de lui.

• Cette visite à Rogojine me fatigua beaucoup. D'ailleurs, depuis le matin, je ne me sentais pas bien; vers le soir, me trouvant très-faible, je me mis au lit; de temps à autre j'avais le corps en feu, et même, par moments, je délirais. Kolia resta auprès de moi jusqu'à onze heures. Je me rappelle pourtant tout ce dont nous parlâmes ensemble. Mais quand il m'arrivait de fermer les yeux, je rêvais toujours qu'Ivan Fomitch était devenu millionnaire. Il ne savait que faire de sa fortune, se creusait la tête pour résoudre cette question, tremblait d'être volé et finalement se décidait à enfouir ses millions. Je lui faisais observer qu'il aurait tort d'enterrer inutilement tant de richesses :

« Vous devriez plutôt, lui disais-je, fondre tout cet or, vous en feriez un petit cercueil pour votre enfant qui a été gelé et dont vous exhumeriez le corps. » Sourikoff recevait avec des larmes de reconnaissance ce conseil ironique et s'empressait de le suivre. Je lançais un jet de salive et m'éloignais. Lorsque j'eus complètement repris mes sens, Kolia m'assura que je n'avais pas dormi une minute et que pendant tout ce temps je lui avais parlé de Sourikoff. Par instants mon agitation était extraordinaire, en sorte que Kolia se retira inquiet. Après son départ, je me levai pour aller fermer la porte au crochet et tout d'un coup je me rappelai un tableau que j'avais vu le matin chez Rogojine, dans une des salles les plus sombres de sa maison, au-dessus d'une porte. Il me l'avait lui-même montré en passant; je m'étais, je crois, arrêté cinq minutes devant cette toile. Bien qu'elle n'eût rien de remarquable au point de vue artistique, elle n'avait pas laissé de me troubler étrangement.

« Ce tableau représente le Christ au moment où il vient d'être détaché de la croix. A ce qu'il me semble, les peintres qui font des crucifiements et des descentes de croix ont coutume de donner au Christ un visage extraordinairement beau; ils cherchent à lui conserver cette beauté au milieu même des plus cruels supplices. Dans le tableau de Rogojine rien de pareil; ici on a réellement sous les yeux le cadavre d'un homme qui a infiniment souffert avant même d'être crucifié, qui a été battu par les gardes, battu par le peuple, quand il portait sa croix et succombait sous ce fardeau, enfin qui a enduré pendant six heures (tel est du moins mon calcul) l'affreux supplice du crucifiement. A la vérité, le visage est celui d'un homme *qui vient* d'être descendu de la croix, c'est-à-dire que, loin d'être roidi, il garde beaucoup de vie et de chaleur; l'expression est douloureuse comme si le défunt sentait encore la souffrance (cela a été très-bien saisi par l'artiste); en revanche, le visage est peint avec un réalisme impitoyable; il n'y a ici que la nature, et c'est bien ainsi que doit être le

cadavre d'un homme quelconque, après de tels tourments. Je sais que, suivant la croyance adoptée par l'Église dès les premiers siècles du christianisme, le Christ a souffert non pas figurément, mais en réalité, et que, par conséquent, son corps sur la croix a été pleinement soumis à la loi de la nature. Le visage représenté sur le tableau est enflé et couvert de plaies saignantes ; les yeux dilatés brillent d'un éclat vitreux. Mais, chose étrange, quand on considère ce cadavre de supplicié, une question singulière s'offre à l'esprit : si tous les disciples du Christ, ceux qui furent plus tard ses principaux apôtres, les femmes qui lui donnaient des soins et se tenaient debout près de la croix, si, en un mot, tous ses fidèles et tous ses adorateurs ont vu son corps en cet état (et c'est certainement ainsi qu'il devait être), comment ont-ils pu croire, à la vue de tels restes, que ce martyr ressusciterait ? Si la mort est si terrible, se dit-on malgré soi, et si les lois de la nature sont si puissantes, comment donc en triompher ? Comment les vaincre, quand nous voyons maintenant vaincu par elles celui-là même qui, de son vivant, forçait la nature à lui obéir, celui qui s'écriait : « *Talifa Koumi* », — et ressuscitait une jeune fille, celui à la voix de qui Lazare sortait du tombeau ? Lorsqu'on regarde ce tableau, la nature apparaît sous la forme d'une bête énorme, impitoyable et muette, ou plutôt, quelque bizarre que soit la comparaison, comme une immense machine d'invention moderne, qui, sourde et insensible, a stupidement saisi, mis en pièces et absorbé dans ses entrailles un être valant à lui seul autant que toute la nature avec toutes ses lois, autant que toute la terre, laquelle n'a peut-être été créée que pour donner naissance à cet être ! Le tableau dont je parle éveille précisément cette impression d'une force aveugle, effrontée, éternellement stupide, à qui tout est soumis et qui s'impose fatalement à vous. Pas un des gens qui formaient l'entourage du défunt n'est représenté sur cette toile. Ils ont dû éprouver une angoisse et une consternation indicibles dans cette

soirée qui anéantissait d'un seul coup toutes leurs espérances, toutes leurs croyances même, pourrait-on dire. Sans doute ils se sont dispersés en proie à une épouvante extraordinaire, quoique chacun d'eux emportât une grande idée qui désormais ne pouvait plus lui être arrachée. Et si leur maître même avait pu voir son image la veille du supplice, aurait-il ainsi monté sur la croix, et serait-il mort comme il est mort? Voilà encore une question qu'on se pose involontairement, quand on regarde ce tableau.

« Après le départ de Kolia, je songeai à tout cela pendant une heure et demie; peut-être avais-je le délire. Parfois ces idées revêtaient même pour moi une forme plastique. Peut-on imaginer ce qui n'a point de corps? Quoi qu'il en soit, par moments je croyais voir, sous une forme étrange et impossible, cette force infinie, cet être sourd, aveugle et muet. Je rêvais que quelqu'un me prenait par le bras et me conduisait quelque part où il me montrait, à la clarté d'une bougie, une énorme et repoussante tarentule : « Cet être aveugle, sourd et tout-puissant, le voilà », m'assurait-il, et il riait de mon indignation. Dans ma chambre, devant l'icône, une petite lampe est toujours allumée pendant la nuit; quoique faible, cette lumière permet pourtant de distinguer tous les objets; sous la lampe on peut même lire. Je crois qu'il était déjà minuit; je ne dormais pas du tout et j'étais couché les yeux ouverts; tout à coup la porte de ma chambre s'ouvrit et Rogojine entra.

« Lorsqu'il eut franchi le seuil, il ferma la porte, me regarda silencieusement et se dirigea sans bruit vers la chaise placée dans le coin presque au-dessous de la lampe. Je fus fort surpris et je le regardai, attendant ce qu'il allait faire. Rogojine s'accouda contre la petite table et se mit à me considérer sans rien dire. Ainsi se passèrent deux ou trois minutes et je me souviens que le silence du visiteur me mécontenta vivement. Pourquoi donc ne voulait-il pas parler? Certes, je trouvais étrange qu'il fût venu si tard, mais, à vrai dire, je n'en étais pas extraordinairement

étonné. Loin de là : le matin je ne lui avais pas révélé clairement mon idée, mais je savais qu'il l'avait comprise à demi-mot; or cette idée était d'une nature telle que le désir d'en recauser avec moi pouvait fort bien me procurer la visite de Rogojine, même à une heure aussi indue. Je pensais qu'il était venu pour cela. Le matin, nous nous étions quittés en assez mauvais termes; deux fois même il m'avait regardé d'un air très-moqueur. Voilà qu'à présent je retrouvais dans son regard la même expression moqueuse, j'en étais blessé. Quant à ce fait que j'avais devant moi Rogojine en personne et non une vision enfantée par le délire, sur le moment je n'en doutai pas du tout.

• Cependant il ne bougeait pas de sa place et me regardait toujours avec son sourire caustique. De colère, je me tournai violemment sur mon lit et m'accoudai sur l'oreiller, décidé à me taire aussi, dùt cette situation se prolonger indéfiniment. Je voulais absolument qu'il parlât le premier. Je crois que vingt minutes s'écoulèrent de la sorte. Tout à coup une idée me vint : si ce n'était pas Rogojine, mais seulement une apparition?

• Je n'en avais jamais vu, ni depuis que j'étais malade, ni auparavant, mais dans mon enfance et même jusqu'à ces derniers temps il m'avait toujours semblé que, malgré mon scepticisme absolu à l'égard des apparitions, si j'en voyais une, je mourrais à l'instant même. Pourtant je n'éprouvai aucune frayeur à la pensée que mon visiteur pouvait être un fantôme et non Rogojine. Je dirai plus : cette conjecture n'eut pour effet que de m'irriter. Autre particularité étrange : la question de savoir si j'avais devant moi un spectre ou un visiteur en chair et en os me laissait beaucoup plus indifférent qu'elle ne l'aurait dû, ce semble; je crois que je pensais alors à autre chose. Par exemple, j'étais bien plus curieux de savoir pourquoi Rogojine que j'avais vu tantôt en robe de chambre et en pantoufles portait maintenant un frac, un gilet blanc et une cravate blanche. Je me posai aussi cette question : Si c'est une apparition et si tu n'en as pas peur,

pourquoi donc ne te lèves-tu pas et ne t'approches-tu pas d'elle pour t'assurer personnellement du fait? Après tout, c'était peut-être la crainte qui m'en empêchait. Mais, dès que cette idée me fut venue, je sentis soudain mes genoux vaciller et un frisson glacial parcourir mon dos. Dans ce même instant, Rogojine qui paraissait avoir deviné ma frayeur écarta la main sur laquelle il appuyait sa tête, se redressa, et, me regardant fixement, ouvrit la bouche comme s'il allait se mettre à rire. La rage s'empara de moi et je voulus me jeter sur lui; mais, m'étant juré de ne pas prendre le premier la parole, je restai sur mon lit; d'ailleurs, j'en étais encore à me demander si c'était bien Rogojine lui-même que j'avais sous les yeux.

« Je ne saurais dire au juste combien de temps cela dura; je ne me rappelle pas bien non plus si je n'eus point parfois quelques moments de sommeil. A la fin Rogojine se leva, il m'examina encore longuement et d'un œil attentif comme il l'avait fait lorsqu'il était entré, mais cette fois sans sourire; puis il se dirigea tout doucement vers la porte, l'ouvrit et se retira en la refermant sur lui. Je ne quittai pas mon lit; combien de temps restai-je encore couché les yeux ouverts, pensant Dieu sait à quoi? je ne me le rappelle pas; je ne sais pas non plus comment je m'endormis. Le lendemain, à neuf heures passées, des coups frappés à ma porte me réveillèrent. Il est de règle à la maison que si, avant neuf heures, je n'ai pas crié qu'on m'apporte mon thé, Matrénéa doit elle-même venir cogner chez moi. Au moment où je lui ouvris, je me fis soudain la réflexion suivante : Comment donc a-t-il pu entrer, puisque la porte était fermée? Je questionnai et j'acquis la conviction qu'il était impossible que Rogojine eût pénétré dans ma chambre, attendu que la nuit toutes nos portes sont fermées à la clef.

« C'est le cas particulier raconté ci-dessus avec tant de détails qui a été la cause déterminante de ma résolution. Je n'y ai donc pas été amené par la logique, par le raisonnement, mais par le dégoût. Je ne puis rester en vie, quand la

vie prend, pour me blesser, des formes si étranges. Cette apparition m'a humilié. Je ne saurais me soumettre à la force aveugle qui revêt l'aspect d'une tarantule. Je n'éprouvai d'apaisement qu'à la chute du jour, en sentant que mon parti était pris une fois pour toutes.

« J'avais un petit pistolet de poche que je m'étais procuré dans mon enfance, à l'âge ridicule où l'on se met tout d'un coup à aimer les histoires de duels et de brigands. Je l'ai visité il y a un mois. Dans la boîte où il était se trouvaient deux balles et un petit cornet à poudre contenant la valeur de trois charges. Ce pistolet ne vaut rien, il écarte et ne porte qu'à quinze pas, mais, appliqué contre la tempe, il peut sans doute écarter le crâne.

« J'ai résolu de mourir à Pavlovsk, au lever du soleil; pour ne pas causer d'esclandre dans la villa, j'irai me tuer dans le parc. Mon « Explication » fournira à la police tous les éclaircissements nécessaires. Les intéressés et les amateurs de psychologie pourront tirer de ce document toutes les conclusions qu'il leur plaira. Pourtant je ne désire pas que mon manuscrit soit livré à la publicité. Je prie le prince d'en conserver une copie et d'en remettre une autre à Aglaé Ivanovna Épantchine. Telle est ma volonté. Je lègue mon squelette à l'Académie de médecine, dans l'intérêt de la science.

« Je ne me reconnais justiciable d'aucune juridiction et je sais qu'à présent la vindicte publique ne pourrait m'atteindre. Il n'y a pas encore longtemps, j'ai fait une hypothèse qui m'a amusé : Si maintenant je m'avisais tout d'un coup de tuer quelqu'un, d'assassiner même dix personnes, enfin de commettre le crime réputé le plus affreux en ce monde, quel serait, avec l'abolition de la torture, l'embarras du tribunal vis-à-vis d'un inculpé n'ayant plus que deux ou trois semaines à vivre? Je mourrais confortablement dans leur hôpital, on, bien chauffé, soigné par un médecin attentif, je serais peut-être beaucoup mieux que chez moi. Je ne comprends pas que cette idée ne se présente pas, au moins comme plaisanterie, à l'esprit des gens qui se trouvent dans ma position.

Mais peut-être qu'ils y pensent aussi; même parmi nous il ne manque pas de gens gais

« Mais, si je sais qu'aucune cour de justice ne peut rien contre moi, je n'ignore pas non plus qu'on me jugera un d je serai devenu un accusé sourd et muet. Je ne veux pas m'en aller sans laisser un mot de réponse, — un mot libre et non forcé, — non pour me justifier, — oh! non, je n'ai de pardon à demander à personne, — mais parce que moi-même je le désire.

« Voici, d'abord, une étrange idée : de quel droit, au nom de quel principe m'interdirait-on d'abrégéer une existence limitée maintenant à deux ou trois semaines? A qui cela importe-t-il? Qui a besoin que, condamné, j'attende patiemment le jour de l'exécution? Se peut-il qu'en effet cela soit nécessaire à quelqu'un? Dira-t-on que la morale l'exige? Si j'étais robuste et bien portant, je comprendrais encore qu'on m'opposât la rengaine accoutumée : « Vous n'avez pas le droit d'attenter à une vie qui peut être utile à votre prochain », etc. Mais maintenant, maintenant que je suis déjà si près de l'échéance fatale? Quelle morale a besoin de mon dernier hoquet et pourquoi faut-il que j'expire en écoutant jusqu'au bout les consolations du prince qui, sans doute, ne manquera pas de me démontrer que la mort est même un bienfait pour moi? (Les chrétiens comme lui en viennent toujours là, c'est leur idée favorite.) Et [qu'est-ce qu'ils veulent avec leurs ridicules « arbres de Pavlovsk »? Adoucir les dernières heures de ma vie? Comment ne comprennent-ils pas que plus je m'oublierai, plus je m'attacherai à ce dernier fantôme de vie et d'amour par lequel ils veulent me masquer le mur de Meyer et tout ce qui y est si franchement écrit, — plus ils me rendront malheureux? Que m'importent votre nature, votre parc de Pavlovsk, vos levers et vos couchers de soleil, votre ciel bleu et vos visages toujours contents, si je suis seul exclu de ce banquet sans fin? De quel intérêt est pour moi toute cette beauté quand, à chaque minute, à chaque seconde, je sais et je suis forcé de savoir que seul

j'ai été traité en paria par la nature, alors que la petite mouche qui bourdonne autour de moi dans un rayon de soleil a elle-même sa place au banquet, la connaît et est heureuse? Oh! je sais bien, le prince et les autres voudraient, pour le triomphe de la morale, me faire dire, au lieu de toutes ces paroles fielleuses et ulcérées, la célèbre strophe de Gilbert :

Ah! puissent voir longtemps votre beauté sacrée

Tant d'amis sourds à mes adieux!

Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,

Qu'un ami leur ferme les yeux!

« Mais, croyez-le, braves gens, dans cette poésie résignée, dans cette bénédiction académique donnée au monde en vers français, se cache un fiel si intense, une haine si implacable que le poète s'y est peut-être trompé lui-même et qu'il a pris ses larmes de colère pour des larmes d'attendrissement. Sachez qu'il y a une limite à la honte que l'homme éprouve devant son néant, et que, cette limite dépassée, il trouve une jouissance extraordinaire dans le sentiment de sa faiblesse, de sa nullité..... Allons, sans doute, ainsi comprise, l'humilité, je l'admets, est une force énorme, mais ce n'est pas dans ce sens que la religion l'entend.

« La religion! J'admets la vie éternelle et peut-être l'ai-je toujours admise. Que la conscience soit allumée par la volonté d'une force suprême, qu'elle jette un regard sur le monde et dise : « J'existe! », puis que tout d'un coup cette force suprême lui ordonne de s'éteindre parce qu'il le faut pour quelque intérêt supérieur, — et même sans lui expliquer pourquoi, soit, j'admets tout cela, mais reste toujours la question : De quelle nécessité ma soumission est-elle ici? Ne peut-on pas me dévorer sans exiger que je bénisse qui me dévore? Se peut-il qu'en effet quelqu'un là-haut soit offensé parce que je ne veux pas attendre quinze jours? Je ne le crois pas, et il est beaucoup plus naturel de supposer que l'on a besoin de ma chétive existence pour compléter quelque harmonie universelle, de même que, chaque jour,

sont sacrifiés des millions d'êtres sans la mort desquels le reste du monde ne pourrait subsister. (Il faut noter toutefois qu'il y a là peu de magnanimité.) Mais soit! Je reconnais qu'il était impossible d'organiser le monde autrement, c'est-à-dire sans que les uns mangeassent les autres; je consens même à admettre que je ne comprends rien à cette organisation; seulement voici ce que je sais : du moment qu'on m'a une fois donné la conscience de mon être, que m'importent la vicieuse organisation du monde et l'impossibilité où il est d'exister autrement? Qui donc, après cela, me jugera et à raison de quoi serai-je jugé? On aura beau dire, tout cela est impossible et injuste.

« Pourtant, quelque désir que j'en eusse, jamais je n'ai pu me figurer qu'il n'y a ni vie future ni Providence. Le plus probable, c'est que tout cela existe, mais que nous ne comprenons rien à la vie future et à ses lois. Mais s'il est si difficile et même tout à fait impossible de comprendre cela, se peut-il que je sois coupable parce que je n'ai pu concevoir une chose qui dépasse l'entendement? A la vérité, ils disent et, sans doute, le prince comme les autres, qu'ici la soumission est nécessaire, qu'il faut obéir sans raisonner et que ma docilité sera certainement récompensée dans l'autre monde. Nous rabaissons trop la Providence quand, par dépit de ne pouvoir la comprendre, nous lui prêtons nos idées. Mais, encore une fois, si l'homme ne peut la comprendre, il est inadmissible, je le répète, que cette inintelligence lui soit imputée à crime. Et, s'il en est ainsi, comment donc serai-je jugé pour n'avoir pas compris la véritable volonté et les lois de la Providence? Non, mieux vaut ne plus parler de la religion.

« D'ailleurs, en voilà assez. Quand j'arriverai à ces lignes, à coup sûr le soleil se lèvera et « commencera à résonner dans le ciel », une force immense, incalculable se répandra sur toute la terre. Soit! Je mourrai les yeux fixés sur la source de la force et de la vie, et je ne voudrai pas de cette vie! S'il avait dépendu de moi de ne pas naître, assurément

je n'aurais pas accepté l'existence dans des conditions si dérisoires. Mais j'ai encore la faculté de mourir, quoique, mes jours étant comptés, mon pouvoir soit fort mince et par suite, aussi ma révolte.

• Dernière explication : Si je meurs, ce n'est nullement parce que je n'ai pas la force de supporter ces trois semaines ; oh, je serais assez fort pour cela, et, si je voulais, je trouverais une consolation suffisante rien que dans le sentiment de l'injure qui m'est faite ; mais je ne suis pas un poète français et je ne veux pas me consoler de la sorte. Enfin, il y a là quelque chose de séduisant : en limitant ma vie à trois semaines, la nature a tellement rétréci ma sphère d'action, que le suicide est peut-être le seul acte auquel ma volonté puisse encore présider d'un bout à l'autre. Eh bien, peut-être veux-je profiter de la dernière possibilité d'agir qui me reste ? Parfois une protestation n'est pas une petite affaire.... »

VII

L'« Explication » était finie, Hippolyte s'arrêta...

Dans certains cas exceptionnels, un homme nerveux, irrité et mis hors de lui, en vient à un tel degré de franchise cynique qu'il n'a plus peur de rien et qu'il est prêt à faire n'importe quel scandale ; il se jettera sur les gens, ayant à part soi l'intention obscure mais ferme de se précipiter du haut d'un clocher une minute après et de mettre ainsi fin à tous les embarras qu'aura pu lui attirer sa folle conduite. L'épuisement des forces physiques est d'ordinaire le signe précurseur de cet état. Hippolyte en était arrivé là sous l'influence de la surexcitation anormale qui l'avait soutenu jusqu'alors. Par lui-même, ce garçon de dix-huit ans, épuisé par la maladie, semblait faible comme la feuille

tremblante qui s'est détachée d'un arbre; mais dès que, — pour la première fois depuis une heure, — il eut promené ses yeux sur l'assistance, le mépris le plus hautain, le plus offensant se manifesta dans son regard et dans son sourire. Il avait hâte de provoquer ses auditeurs. Ceux-ci, de leur côté, étaient remplis d'indignation. Tous se levèrent bruyamment, sous l'empire d'impressions troubles et malsaines auxquelles la fatigue, le vin et la tension des nerfs donnaient un caractère particulier d'acuité.

Hippolyte quitta soudain sa place, comme si on l'en avait brusquement arraché.

— Le soleil est levé! cria-t-il en apercevant les cimes des arbres baignées de lumière et en les montrant au prince comme un prodige : — il est levé!

— Vous pensiez qu'il ne se lèverait pas, sans doute? observa Ferdychtchenko.

— Il va encore faire atrocement chaud aujourd'hui, grommela d'un ton vexé Gabriel Ardalionovitch qui, son chapeau à la main, bâillait et s'étirait les membres. — Partons-nous, Ptitzine?

Hippolyte entendit ces mots avec une stupéfaction profonde; tout à coup il pâlit affreusement et se mit à trembler.

— Vous faites montre de votre indifférence exprès pour me blesser, dit-il, les yeux fixés sur le visage de Gania, — vous êtes un polisson!

— Eh bien, c'est le diable sait quoi; se déboutonner ainsi! brailla Ferdychtchenko : — quelle faiblesse phénoménale!

— C'est simplement un imbécile, déclara Gania

Hippolyte s'efforça de dompter son agitation.

— Messieurs, commença-t-il en tremblant toujours et en s'interrompant à chaque mot, — je comprends que j'aie pu m'attirer votre ressentiment personnel, et... je regrette de vous avoir assommés avec ce délire (il indiqua du geste son manuscrit), mais, du reste, mon regret est de ne vous avoir pas assommés du tout... (il sourit bêtement); ai-je été assommant, Eugène Pavlitch? ajouta-t-il en s'avancant sou-

dain vers Radomsky : — ai-je été assommant, oui ou non? Parlez.

— C'était un peu long, mais du reste...

— Dites tout! Soyez sincère une fois dans votre vie! fit Hippolyte qui continuait à trembler.

— Oh, décidément cela m'est égal! Je vous en prie, laissez-moi tranquille, répondit Eugène Pavlovitch en se détournant d'un air maussade.

Ptitzine s'approcha de l'amphitryon.

— Bonne nuit, prince, dit-il.

— Mais il va se brûler la cervelle, à quoi pensez-vous donc? Regardez-le! cria Viéra, et, tout inquiète, elle s'élança vers Hippolyte, qu'elle saisit même par les bras : — il a dit qu'il se tuerait au lever du soleil, à quoi pensez-vous?

— Il ne se brûlera pas la cervelle! murmurèrent avec un accent haineux plusieurs voix, entre autres celle de Gania.

— Messieurs, prenez garde! s'écria Kolia, qui saisit aussi le bras d'Hippolyte : — regardez-le seulement! Prince! prince, mais faites donc attention!

Autour d'Hippolyte s'étaient groupés Viéra, Kolia, Keller et Bourdovsky; tous les quatre se cramponnaient à lui.

— Il a le droit, le droit!... balbutiait Bourdovsky, lequel, du reste, semblait aussi avoir complètement perdu la tête.

— Permettez, prince, quelles dispositions entendez-vous prendre? demanda Lébédéff en s'avançant vers son locataire.

Il était ivre et laissait voir effrontément son irritation.

— Comment! quelles dispositions?

— Non, permettez; je suis le maître de la maison, soit dit sans vouloir vous manquer de respect... J'admets que vous soyez aussi maître ici, mais, comme propriétaire, je ne veux pas de choses pareilles chez moi... Voilà.

— Il ne se tuera pas; c'est un gamin qui s'amuse! cria tout à coup d'un ton plein d'assurance et d'indignation le général Ivolguine.

— Bravo, général! approuva Ferdychtchenko.

— Je sais qu'il ne se tuera pas, général, très-estimé général, mais pourtant... je suis le maître de la maison.

— Écoutez, monsieur Téreentieff, fit soudain Piltzine qui, après avoir dit adieu au prince, tendit la main à Hippolyte, — dans votre manuscrit il est question, je crois, de votre squelette; vous le léguiez à l'Académie? C'est de votre propre squelette qu'il s'agit, c'est-à-dire que vous léguiez vos os?

— Oui, mes os...

— C'est qu'on peut se tromper; il paraît qu'un cas de ce genre s'est déjà produit.

— Pourquoi le taquez-vous? gronda vivement le prince.

— On l'a fait pleurer, ajouta Ferdychtchenko.

Mais Hippolyte ne pleurait pas du tout. Il fit un mouvement pour quitter sa place, les quatre qui l'entouraient l'empoignèrent aussitôt. On se mit à rire.

— Il comptait bien qu'on le mettrait dans l'impossibilité de bouger, c'est pour cela qu'il a lu son manuscrit, observa Rogojine. — Adieu, prince. Voilà trop longtemps que je pose ici, j'en ai une courbature.

— Si en effet vous aviez l'intention de vous tuer, Téreentieff, dit en riant Eugène Pavlovitch, — à votre place, après de pareils compliments, je ne me tuerais pas, exprès pour les vexer.

— Ils ont une envie terrible de voir comment je me brûlerai la cervelle! répliqua avec amertume Hippolyte.

— Ils sont fâchés de ne pas le voir.

— Ainsi vous pensez qu'ils ne le verront pas?

— Ce que j'en dis n'est pas pour vous exciter; au contraire, je crois qu'il est fort possible que vous vous brûliez la cervelle. Surtout, ne vous fâchez pas... répondit Eugène Pavlovitch en traînant la voix d'un ton protecteur.

— Maintenant seulement je vois que j'ai fait une grande faute en leur lisant ce manuscrit, reprit Hippolyte; en même temps ses yeux se portaient sur son interlocuteur avec une subite expression de confiance, comme s'il eût demandé conseil à un ami.

— La position est ridicule, mais... vraiment, je ne sais que vous conseiller, fit en souriant Eugène Pavlovitch.

Sans répondre, Hippolyte regarda Radomsky sévèrement et avec une fixité singulière. On pouvait croire que par moments il perdait toute conscience de lui-même.

— Non, permettez, dit Lébédéff, — quelles manières il fait avec cela ! « Je me brûlerai la cervelle dans le parc, déclare-t-il, pour ne pas causer d'esclandre dans la villa » ! Il pense donc qu'en allant se tuer à trois pas de la maison il n'incommodera personne ici !

— Messieurs... commença le prince.

— Non, permettez, très-estimé prince, interrompit avec emportement Lébédéff; — vous voyez vous-même que ce n'est pas une plaisanterie, la moitié au moins de vos visiteurs est du même avis et pense que maintenant, après les paroles qu'il a prononcées ici, l'honneur l'oblige à se brûler la cervelle : par conséquent, comme maître de la maison, je déclare devant témoins que je requiers votre assistance.

— Que faut-il donc faire, Lébédéff? Je suis prêt à vous seconder.

— Voici : d'abord, qu'il se dessaisisse immédiatement du pistolet et des munitions dont il a parlé tout à l'heure. Moyennant cette condition et par égard pour son état maladif, je consens à ce qu'il passe la nuit ici, où, bien entendu, il sera l'objet d'une surveillance de ma part. Mais demain il faudra absolument qu'il décampe; pardonnez-moi, prince! S'il refuse de livrer son arme, le général et moi nous le prenons chacun par un bras et j'envoie aussitôt prévenir la police qui, dès lors, aura à s'occuper de l'affaire. A titre de connaissance, monsieur Ferdychtchenko voudra bien se rendre au commissariat.

Ce fut un vacarme sur la terrasse; Lébédéff s'échauffait et perdait toute mesure; Ferdychtchenko se disposait à aller au bureau de police; Gania s'acharnait à soutenir que personne ne se tuerait. Eugène Pavlovitch gardait le silence.

— Prince, vous êtes-vous jamais jeté du haut d'un clocher? demanda à voix basse Hippolyte à Muichkine.

— N-non... répondit naïvement celui-ci.

— Avez-vous pu penser que je n'avais pas prévu cette explosion de haine? poursuivit sur le même ton Hippolyte, dont les yeux étincelaient, et qui regardait le prince comme si, réellement, il attendait de lui une réponse. — Assez! cria-t-il soudain en s'adressant à toute la société : — c'est ma faute... je suis plus coupable que personne! Lébédéff, voici la clef (il tira son porte-monnaie de sa poche et y prit un anneau d'acier dans lequel étaient passées trois ou quatre petites clefs); tenez, celle-ci, l'avant-dernière... Kolia vous montrera... Kolia! Où est Kolia? fit-il avec force (son ami était devant lui et il ne le voyait pas) : — oui... voilà, il vous montrera; il m'a aidé tantôt à emballer mes effets. Allez avec lui, Kolia; dans le cabinet du prince, sous la table... mon sac..... avec cette petite clef, en bas, dans un petit coffre... mon pistolet et un cornet à poudre. Il a lui-même fait mon sac tantôt, monsieur Lébédéff, il vous montrera; mais c'est à la condition que demain matin, quand je retournerai à Pétersbourg, vous me rendrez le pistolet. Vous entendez? Ce que j'en fais, c'est pour le prince et pas pour vous.

— Eh bien, j'aime mieux cela! dit avec un sourire caustique le maître de la maison, qui se hâta de prendre la clef et de courir à la pièce voisine. Kolia s'arrêta, voulut faire une observation, mais Lébédéff l'entraîna à sa suite.

Hippolyte regardait les visiteurs qui riaient. Le prince s'aperçut que les dents du malade claquaient comme par l'effet d'un violent frisson.

— Quels vauriens ils sont tous! murmura à l'oreille de son hôte Hippolyte exaspéré. Chaque fois qu'il s'adressait au prince, il se penchait vers lui et baissait la voix.

— Laissez-les; vous êtes très-faible...

— Tout de suite, tout de suite... je vais m'en aller.

Tout à coup il embrassa le prince.

— Vous croyez peut-être que je suis fou? demanda-t-il en regardant son interlocuteur avec un rire étrange.

— Non, mais vous...

— Tout de suite, tout de suite, taisez-vous; ne dites rien; arrêtez... je veux regarder vos yeux... Restez ainsi, je vous regarderai, je veux dire adieu à un homme.

Immobile en face du prince, il le considéra silencieusement pendant dix secondes. Son visage était très-pâle, et la sueur inondait ses tempes. Chose étrange, il s'était accroché à Muichkine comme s'il avait peur de le laisser échapper.

— Hippolyte, Hippolyte, qu'est-ce que vous avez? cria le prince.

— Tout de suite.... assez... je vais me coucher. Je veux boire un coup à la santé du soleil... Je le veux, je le veux, laissez!

Il prit soudain une coupe sur la table, et, quittant brusquement sa place, se porta aussitôt à l'entrée de la terrasse. Le prince voulut courir après le malade, mais dans ce moment même, comme par un fait exprès, Eugène Pavlovitch lui tendit la main pour prendre congé de lui. Une seconde s'écoula, et soudain des cris retentirent de tous côtés. Puis, pendant une minute, régna une confusion extraordinaire.

Voici ce qui avait eu lieu :

Arrivé à l'entrée de la terrasse, Hippolyte s'était arrêté tout près de l'escalier, et, tandis qu'il tenait la coupe de champagne dans sa main gauche, il avait fourré sa main droite dans la poche de côté de son paletot. D'après le récit que fit ensuite Keller, le jeune homme avait déjà cette main dans sa poche pendant sa conversation avec le prince, que, de sa main gauche, il avait empoigné par l'épaule; et cette circonstance, au dire du boxeur, avait éveillé en lui un premier soupçon. Quoi qu'il en soit, une certaine inquiétude l'avait fait courir aussi après Hippolyte. Mais il arriva trop tard. Il vit seulement quelque chose briller soudain dans la main d'Hippolyte, et un petit pistolet de poche s'appliqua sur sa tempe. Keller voulut aussitôt saisir le bras du jeune

homme, mais celui-ci pressa immédiatement la détente. Le chien s'abattit avec un petit bruit sec, toutefois aucune détonation ne se produisit. Lorsque Keller prit Hippolyte dans ses bras, ce dernier s'y laissa tomber comme privé de connaissance : peut-être se croyait-il déjà tué. Keller avait prestement saisi le pistolet. On s'empara d'Hippolyte, on alla chercher une chaise sur laquelle on le fit asseoir, et tous criant, questionnant, se pressèrent autour de lui. Chacun avait entendu le léger bruit du chien, et l'auteur de cette tentative de suicide était vivant; il n'avait même aucune égratignure. Assis sur sa chaise, Hippolyte, sans comprendre ce qui se passait, promenait sur tous les visages un regard vide de pensée. En ce moment arrivèrent au pas de course Lébédéff et Kolia.

— Le pistolet a raté? demandaient les uns.

— Peut-être même n'était-il pas chargé? hasardaient les autres.

— Il est chargé! dit Keller après avoir examiné l'arme; — mais...

— Se peut-il que le coup ne soit pas parti

— Il n'y avait pas de capsule, expliqua le boxeur:

Il serait difficile de raconter la pitoyable scène qui suivit. A la frayeur du premier moment succédèrent aussitôt des éclats de rire; dans l'hilarité de plusieurs se révélait même une satisfaction maligne. Sanglotant comme dans une attaque de nerfs, se tordant les mains, Hippolyte allait de l'un à l'autre; il s'approcha même de Ferdychtchenko, lui prit les deux mains et lui jura qu'il avait oublié, « tout à fait oublié » de mettre la capsule, que c'était une pure inadvertance de sa part et non un fait exprès : toutes les capsules étaient là, dans la poche de son gilet, il y en avait dix (il les montra à tout le monde); il n'avait pas amorcé plus tôt parce qu'il craignait que le pistolet ne fit par hasard explosion dans sa poche, mais il comptait toujours mettre la capsule quand il le faudrait, et, tout d'un coup, il l'avait oublié. Le jeune homme s'empressa de donner ces

explications au prince, à Eugène Pavlovitch; en même temps il suppliait Keller de lui rendre son pistolet : il voulait immédiatement prouver à tous que « son honneur, son honneur... » il était maintenant « déshonoré pour toujours !... »

A la fin, il s'évanouit. On le transporta dans le cabinet du prince, et Lébédéeff, complètement dégrisé, envoya aussitôt chercher un médecin; lui-même resta au chevet du malade avec sa fille, son fils, Bourdovsky et le général. Quand on emporta Hippolyte privé de sentiment, Keller, fort animé, vint se placer au milieu de l'assistance et prit la parole d'une voix vibrante :

— Messieurs, si quelqu'un de vous laisse encore entendre en ma présence que la capsule a été oubliée exprès et soutient que le malheureux jeune homme a seulement joué une comédie, — celui-là aura affaire à moi.

Mais on ne lui répondit pas. Enfin la société se retira, le départ de tous les visiteurs eut lieu presque simultanément; Pützine, Gania et Rogojine partirent ensemble.

Grande fut la surprise du prince en voyant qu'Eugène Pavlovitch, qui avait témoigné le désir de s'expliquer avec lui, s'en allait sans lui avoir parlé.

— Ne vouliez-vous pas causer avec moi lorsque les autres seraient partis? lui demanda-t-il.

— Effectivement, répondit Eugène Pavlovitch, qui soudain prit un siège et fit asseoir le prince à côté de lui, — mais maintenant je préfère remettre cette conversation à plus tard. Je vous avoue que je suis un peu agité, vous l'êtes aussi. Le désordre règne dans mes idées; d'ailleurs, ce dont j'ai à vous entretenir est fort important et pour moi et pour vous. Voyez-vous, prince, une fois du moins dans ma vie je veux faire une chose tout à fait honnête, c'est-à-dire tout à fait exempte d'arrière-pensée; or je crois qu'à présent je ne suis guère capable d'une chose tout à fait honnête, ni vous non plus peut-être. Eh bien, nous ajournerons notre explication. Elle gagnera peut-être en netteté de part et d'autre, si nous attendons que je sois revenu de Pétersbourg; je vais main-

tenant m'y rendre et j'y resterai jusqu'à après-demain.

Là-dessus il se leva, en sorte qu'on pouvait se demander pourquoi il s'était assis tout à l'heure. Le prince crut remarquer aussi qu'Eugène Pavlovitch était mécontent et irrité : il y avait comme une expression de haine dans son regard, qui n'était plus du tout celui de tantôt.

— A propos, vous allez maintenant près du malade?

— Oui.... j'ai peur, répondit le prince.

— Soyez tranquille; il vivra certainement six semaines et peut-être même qu'ici il recouvrera la santé. Mais ce que vous avez de mieux à faire, c'est de le mettre à la porte dès demain.

— En vérité, peut-être que moi aussi je l'ai poussé à cela... par mon silence; il a pu croire que sa résolution de se tuer faisait doute aussi pour moi? Qu'en pensez-vous, Eugène Pavlovitch?

— Laissez donc, vous êtes trop bon de vous inquiéter à ce sujet. J'ai entendu parler de choses pareilles, mais dans la réalité je n'ai jamais vu un homme se tirer un coup de pistolet exprès pour s'attirer des éloges, ou par dépit de n'en avoir pas obtenu. Surtout, je n'aurais pas cru qu'on pût manifester si franchement une telle faiblesse! Mais, n'importe, congédiez-le dès demain.

— Vous croyez qu'il tentera encore de se tuer?

— Non, maintenant il ne recommencera plus. Mais prenez garde à ces Lacenaires en herbe! Je vous le répète, le crime est trop souvent le refuge de ces nullités avides, révoltées et impuissantes.

— Est-ce que c'est un Lacenaire?

— Il en a l'étoffe, quoique peut-être la destinée lui ait assigné un autre rôle. Vous verrez si ce monsieur n'est pas capable d'escoffier dix personnes, ne fût-ce que par « plaisanterie », suivant l'expression dont lui-même s'est servi tantôt. Ces mots de sa confession vont maintenant m'empêcher de dormir.

— Peut-être vous inquiétez-vous outre mesure.

— Vous êtes étonnant, prince; vous ne le croyez pas capable de tuer *maintenant* dix personnes?

— Je n'ose vous répondre; tout cela est fort étrange, mais....

— Eh bien, comme vous voudrez, comme vous voudrez! reprit avec irritation Radomsky : — d'ailleurs vous êtes un homme si brave! Puissiez-vous seulement n'être pas vous-même parmi les dix!

— Le plus probable, c'est qu'il ne tuera personne, dit le prince en regardant d'un air songeur Eugène Pavlovitch. Celui-ci eut un rire de colère.

— Au revoir, il est temps que je m'en aille. Mais avez-vous remarqué qu'il a légué une copie de sa confession à Aglaé Ivanovna?

— Oui, je l'ai remarqué et.... je pense à cela.

— Rapproché des « dix personnes », cela fait penser, répondit avec un nouveau rire Eugène Pavlovitch, et il se retira.

Une heure après, entre trois et quatre heures du matin, le prince descendit dans le parc. Il avait d'abord essayé de dormir, mais le sommeil le fuyait : son cœur battait avec trop de force. Cependant, à la maison, tout allait aussi bien que possible; Hippolyte reposait et le médecin qu'on avait fait venir n'avait rien vu de grave dans son évanouissement. Lébédéff, Kolia, Bourdovsky couchaient dans la chambre du malade, de façon à pouvoir le veiller tour à tour. Il n'y avait donc rien à craindre.

Néanmoins l'inquiétude du prince devenait d'instant en instant plus poignante. Il errait dans le parc, promenant un regard distrait autour de lui. Parvenu à la petite place qui s'étend devant le Waux-Hall, il s'arrêta avec surprise à la vue des escabeaux et des pupitres de l'orchestre. Ce lieu le frappa, lui parut affreusement laid. Il s'éloigna et prit le chemin qu'il avait suivi la veille quand il était allé au Waux-Hall avec la famille Épantchine. Arrivé au petit banc où on lui avait donné rendez-vous, il s'assit et soudain partit d'un bruyant éclat de rire, ce dont il fut profondément indigné

aussitôt après. Sa tristesse ne le quittait pas; il avait envie de s'en aller quelque part.... Il ne savait pas où. Au-dessus de lui, sur un arbre chantait un petit oiseau; il se mit à le chercher des yeux à travers le feuillage. Tout à coup l'oiseau s'envola, et au même instant le prince se rappela cette phrase de la confession d'Hippolyte : « La petite mouche qui bourdonne dans un rayon de soleil a sa place au banquet, la connaît et est heureuse; seul je suis un paria. » Ces mots, qui tantôt déjà avaient frappé Muichkine, lui revinrent brusquement à la mémoire. Un souvenir depuis longtemps oublié commença à se réveiller en lui et soudain prit une forme précise.

C'était en Suisse, dans la première année ou, pour mieux dire, dans les premiers mois de son traitement. A cette époque il était encore tout à fait idiot, il avait même de la peine à s'exprimer et parfois ne pouvait comprendre ce qu'on lui demandait. Un jour, par un temps magnifique, il était allé se promener dans les montagnes et il avait marché longtemps, le cœur oppressé par une pensée pénible, quoique vague et indécise. Devant ses yeux le ciel brillait, un lac était à ses pieds, autour de lui l'horizon ensoleillé s'étendait à perte de vue. Longtemps il contempla ce spectacle avec douleur. A présent, il se rappelait qu'il avait en pleurant tendu les bras vers cet azur infini. Il sentait cruellement que pour lui rien de tout cela n'existait. Qu'est-ce que ce banquet, cette grande fête de tous les instants, qui l'attire depuis son enfance et à laquelle il ne peut prendre part? Chaque matin se lève le même soleil radieux, chaque matin l'arc-en-ciel se dresse au-dessus de la cascade, chaque soir se teint de pourpre cette haute cime neigeuse qu'on aperçoit là-bas, tout au bout de l'horizon; « la petite mouche qui bourdonne autour de lui dans un rayon de soleil, a sa place au banquet, la connaît et est heureuse », le moindre brin d'herbe pousse et est heureux! Tout être a sa voie, la connaît, arrive et s'en va en chantant; lui seul ne sait rien, ne comprend rien, ni les hommes, ni leur langage; il est

étranger à tout, il est le rebut de la nature. Oh! sans doute, le prince n'avait pu alors s'exprimer dans ces termes-là et sa souffrance était restée muette, mais maintenant il lui semblait qu'alors déjà il avait prononcé textuellement toutes ces paroles, et que la phrase sur la « petite mouche » lui avait été empruntée par Hippolyte. Il en était convaincu, et son cœur battait à cette pensée...

Le sommeil le surprit sur le banc, mais ne rendit pas le repos à son esprit. Un instant avant de s'endormir, il se rappela qu'Hippolyte tuerait dix personnes, et il sourit d'une supposition si absurde. Autour de lui régnaient la paix et la sérénité; le bruissement des feuilles qui seul troublait le silence de la nuit ajoutait encore à cette impression de calme. Le prince fit beaucoup de songes; tous étaient d'une nature inquiétante et lui donnaient le frisson à tout moment. A la fin, il rêva qu'une femme s'avançait vers lui; il la connaissait — trop bien, hélas! en ce moment encore il pouvait la désigner par son nom; mais maintenant, chose étrange, elle semblait avoir un visage tout différent de celui qu'il lui avait connu jusqu'alors, et il en coûtait extrêmement au prince d'admettre que ce fût la même femme. A voir l'expression de terreur et de repentir qu'offraient les traits de cette personne, on aurait cru que c'était une grande coupable et qu'elle venait de commettre un crime affreux. Une larme tremblait sur sa joue pâle. Elle appela Muichkine du geste et posa un doigt sur ses lèvres comme pour l'avertir qu'il devait s'approcher sans faire de bruit. Le cœur du prince défaillait : pour rien au monde il n'aurait voulu voir en elle une coupable, mais il sentait qu'un événement terrible allait se passer dont toute sa vie subirait le contre-coup. Elle voulait, semblait-il, lui montrer quelque chose dans le parc, non loin du lieu où elle était. Il se leva pour aller à elle, et brusquement retentit à ses côtés un rire frais, argentin; une main se trouva tout à coup dans la sienne; il la saisit, la serra avec force et s'éveilla. Devant lui, éclatant de rire, était debout Aglaé.

VIII

Elle riait, mais elle était indignée

— Il dort! Vous dormiez! s'écria-t-elle d'un air étonné et méprisant.

— C'est vous! murmura le prince qui, n'étant pas encore bien éveillé, la reconnut avec surprise. — Ah, oui! Ce rendez-vous... je m'étais endormi ici.

— Je l'ai bien vu.

— Personne d'autre que vous ne m'a éveillé? Vous étiez seule ici? Je pensais qu'il y avait ici... une autre femme.

— Il y avait ici une autre femme?

A la fin les idées du prince s'éclaircirent.

— Ce n'était qu'un rêve, observa-t-il pensivement, — il est étrange que dans un pareil moment un tel rêve... Asseyez-vous

Il la prit par la main et la fit asseoir sur le banc; lui-même s'assit près d'elle et devint songeur. Au lieu d'entrer en matière, Aglaé se bornait à considérer attentivement le prince. Celui-ci la regardait aussi, mais parfois, quicqu'il eût les yeux fixés sur la jeune fille, il semblait ne pas la voir. Elle commença à rougir

— Ah, oui! fit-il en frissonnant — Hippolyte s'est tiré un coup de pistolet.

— Quand? Chez vous? demanda-t-elle sans toutefois témoigner beaucoup d'étonnement : — hier soir il était encore vivant, paraît-il? Comment donc avez-vous pu vous endormir après tout cela? cria-t-elle avec une vivacité subite.

— Mais il n'est pas mort, le coup n'est pas parti.

Sur les instances d'Aglaé, le prince dut aussitôt raconter et même d'une façon fort détaillée toute l'histoire de la nuit

précédente. Il tardait à la jeune fille que ce récit fût terminé, mais quoiqu'elle priât sans cesse le narrateur de se dépêcher, elle-même l'interrompait continuellement par des questions presque toujours hors de propos. Entre autres choses, elle écouta avec beaucoup de curiosité le compte rendu des paroles prononcées par Eugène Pavlovitch, elle questionna même plusieurs fois à ce sujet.

— Allons, assez, le temps presse, dit-elle, quand le prince eut fini, — nous n'avons qu'une heure à passer ensemble, car à huit heures je dois absolument être à la maison, pour qu'on ne se doute pas que je suis venue m'asseoir ici. J'ai beaucoup de choses à vous communiquer. Le malheur est qu'à présent vous m'avez fait perdre le fil. Quant à Hippolyte, je pense qu'en effet l'affaire devait se passer ainsi, cela lui ressemble. Mais vous êtes bien sûr qu'il voulait réellement se brûler la cervelle et qu'il n'y a pas eu là de tromperie?

— Absolument aucune.

— Cela est aussi plus vraisemblable de la sorte. Et il a exprimé par écrit le désir que vous m'apportiez sa confession? Pourquoi donc ne l'avez-vous pas apportée?

— Mais il n'est pas mort. Je lui en parlerai.

— Ne manquez pas de me l'apporter, vous n'avez même pas besoin de lui en demander la permission. Cela lui sera certainement très-agréable, car s'il s'est tiré un coup de pistolet, c'est peut-être pour me décider à lire ensuite sa confession. Ne riez pas de mes paroles, je vous prie, Léon Nikolaïtch : il est fort possible en effet que ce soit pour cela.

— Je ne ris pas, d'autant plus que moi-même je suis persuadé qu'il y a beaucoup de vrai dans votre conjecture.

Ces mots causèrent une profonde surprise à Aglaé.

— Vous en êtes persuadé? se peut-il que vous ayez aussi cette idée? demanda-t-elle vivement.

Elle questionnait avec une sorte de brusquerie, parlait vite, mais semblait quelquefois se troubler et souvent n'achevait pas; à chaque instant elle se hâtait de faire remarquer

quelque chose au prince; bref, elle était en proie à une agitation extraordinaire, et, nonobstant son regard assuré, provocateur même, peut-être au fond avait-elle une certaine peur. La jeune fille n'avait pas fait toilette pour venir à ce rendez-vous : elle portait une robe fort simple qui, du reste, lui allait très-bien. Il lui arrivait souvent de rougir, de frissonner; elle se tenait assise sur le bord du banc. Son étonnement fut extrême quand elle entendit le prince confirmer sa supposition par rapport au motif qui avait décidé Hippolyte à se tirer un coup de pistolet.

— Sans doute, poursuivit Muichkine, — il voulait, indépendamment de vous, être loué aussi par nous tous..

— Comment cela, être loué?

— C'est-à-dire... comment vous dire cela? C'est très-difficile à expliquer. Toujours est-il qu'il comptait certainement recevoir de nous tous force assurances d'amitié et d'estime, il espérait que nous l'entourerions en le suppliant de ne pas se donner la mort. Il est fort possible qu'il vous ait eue en vue plus que personne, puisque dans un pareil moment il a fait mention de vous.. Mais peut-être que lui-même ne savait pas qu'il vous avait en vue.

— Je ne comprends pas du tout cela : il m'avait en vue sans savoir qu'il m'avait en vue? Si pourtant, il me semble que je comprends : savez-vous que moi-même, quand j'avais treize ans, j'ai pensé trente fois à m'empoisonner et à laisser une lettre pour apprendre à mes parents la cause de ma résolution? Je songeais aussi à l'effet que je produirais couchée dans le cercueil, je me représentais mes parents penchés sur mon cadavre, fondant en larmes et se reprochant leur dureté à mon égard... Pourquoi souriez-vous encore? ajouta-t-elle soudain avec humeur, — à quoi pensez-vous donc, vous, quand vous rêvez tout seul? Vous vous imaginez peut-être que vous êtes feld-maréchal et que vous avez battu Napoléon à plate couture.

— Eh bien, parole d'honneur, voilà justement à quoi je pense, surtout quand je m'endors, répondit en riant le prince :

— seulement ce n'est pas Napoléon que je bats, c'est toujours les Autrichiens.

— Je n'ai aucun désir de plaisanter avec vous, Léon Nikolaïtch. Je verrai moi-même Hippolyte; je vous prie de lui en donner avis. Mais je trouve mauvais le langage que vous tenez, car il est brutal d'envisager ainsi les choses et de juger l'âme d'un homme comme vous jugez celle d'Hippolyte. Vous n'avez pas de tendresse, vous n'avez que de la justice : par conséquent vous êtes injuste.

Le prince devint songeur.

— Il me semble que vous êtes injuste envers moi, dit-il, — je ne lui reproche pas d'avoir eu cette idée, parce que tout le monde est enclin à penser ainsi; d'ailleurs c'était un désir qu'il avait peut-être sans se l'avouer... il voulait se rencontrer une dernière fois avec les hommes, obtenir leur estime et leur affection; ce sont là de fort bons sentiments, par malheur le résultat n'y a pas répondu; c'est la faute de la maladie et d'autre chose encore! Et puis il y a des gens à qui tout réussit tandis que d'autres n'aboutissent jamais qu'à des sottises..

— C'est sans doute en songeant à vous que vous avez émis cette observation? demanda Aglaé.

— Oui, c'est en songeant à moi, répondit le prince sans remarquer ce que la question avait de blessant

— Seulement, à votre place, je ne me serais pas endormie; ainsi, en quelque lieu que vous vous trouviez, vous dormez, cela n'est pas bien du tout.

— Mais je n'ai pas dormi de toute la nuit, ensuite j'ai beaucoup marché, je suis allé à la musique...

— A quelle musique?

— A l'endroit où on en a fait hier; de là je suis venu ici, pendant que je réfléchissais assis sur ce banc, le sommeil s'est emparé de moi.

— Ah! c'est comme cela? En ce cas, vous êtes excusable.. Mais pourquoi avez-vous été à la musique?

— Je ne sais pas, pour rien...

— Bien, bien, plus tard ; vous m'interrompez toujours, et qu'est-ce que cela me fait que vous soyez allé à la musique ? De quelle femme avez-vous rêvé ?

— C'est... de... vous l'avez vue. .

— Je comprends, je comprends très-bien. Vous là... Comment vous est-elle apparue en songe ? Sous quel aspect ? Mais, du reste, je ne veux pas non plus savoir cela, fit-elle tout à coup avec colère. — Ne m'interrompez pas...

Elle s'arrêta un moment, soit pour reprendre haleine, soit pour laisser à son irritation le temps de se calmer.

— Voici uniquement pourquoi je vous ai appelé : je veux vous proposer d'être mon ami. Qu'est-ce que vous avez à me regarder ainsi ? ajouta-t-elle d'un ton presque courroucé.

Le fait est qu'en ce moment le prince examinait la jeune fille avec beaucoup d'attention, s'apercevant que son visage commençait de nouveau à s'empourprer. En pareil cas, plus elle rougissait, plus elle en éprouvait d'irritation contre elle-même, ce qui se lisait dans ses yeux étincelants. D'ordinaire, au bout d'une minute, elle passait sa colère sur son interlocuteur, qu'il fût coupable ou non, et se mettait à lui faire une scène. Sachant combien elle était sujette à se troubler, Aglaé parlait peu en général et se montrait plus taciturne que ses sœurs, parfois même trop taciturne. Mais, dans les circonstances où il lui était impossible de se taire, elle prenait la parole avec une arrogance qui semblait défier celui à qui elle s'adressait. Elle pressentait toujours le moment où elle commencerait à rougir.

— Vous ne voulez peut-être pas accepter ma proposition, dit-elle en regardant le prince d'un air hautain.

— Oh, si, je le veux, seulement ce n'était pas nécessaire du tout... c'est-à-dire que je ne pensais pas qu'il fût besoin de faire une telle proposition, répondit-il avec embarras.

— Et qu'est-ce que vous pensiez donc ? Pourquoi vous aurais-je invité à venir ici ? Qu'avez-vous dans l'esprit ? Du reste, vous me considérez peut-être comme une petite sotte, d'accord avec l'opinion que tout le monde a de moi à la maison

— Je ne savais pas qu'on vous considérait comme une sotte, je... je ne suis pas de cet avis.

— Vous n'êtes pas de cet avis? C'est très-intelligent de votre part. C'est surtout dit avec esprit.

— Selon moi, poursuivit le prince, — peut-être êtes-vous même fort intelligente par moments; tantôt vous avez prononcé tout d'un coup une parole pleine de sens. A propos de la conjecture que j'ai émise au sujet d'Hippolyte, vous avez dit: « Vous n'avez que de la justice, par conséquent vous êtes injuste. » Je me souviendrai de ce mot et je le méditerai.

Aglæ rougit de plaisir. Tous ces changements se produisaient en elle avec autant de franchise que de soudaineté. Le prince était fort content aussi et riait de joie en la regardant.

— Écoutez donc, reprit-elle, — je vous ai attendu longtemps pour vous raconter tout cela; depuis la lettre que vous m'avez adressée de là-bas, et même depuis plus longtemps encore je vous attendais... Hier déjà je vous ai dit la moitié de ce que j'avais à vous dire: je vous considère comme un homme très-honnête et très-droit, plus honnête et plus droit que personne, et si l'on dit que vous avez l'esprit... que vous êtes parfois malade d'esprit, cela n'est pas juste; telle est mon opinion et je l'ai soutenue envers et contre tous, car, quoique vous soyez en effet malade d'esprit (sans doute vous ne vous fâchez pas du mot, je me place à un point de vue supérieur), en revanche l'intelligence principale est chez vous plus développée que chez aucun d'eux, vous la possédez à un degré qu'ils n'ont jamais entrevu même en rêve, parce qu'il y a deux sortes d'intelligences, l'intelligence principale et l'intelligence secondaire. N'est-ce pas? Est-ce vrai?

— C'est peut-être vrai, en effet, eut à peine la force d'articuler le prince dont le cœur battait avec une violence extraordinaire.

— Je savais bien que vous comprendriez, continua-t-elle gravement. — Le prince Chtch... et Eugène Pavlitch ne

comprennent rien à ces deux intelligences, Alexandra non plus, et figurez-vous : maman a compris.

— Vous ressemblez beaucoup à Élisabeth Prokofievna.

— Comment cela ? Est-ce possible ? fit la jeune fille étonnée.

— Je vous l'assure.

— Je vous remercie, dit-elle après être restée un instant songeuse : — je suis bien aise de ressembler à maman. Alors vous l'estimez beaucoup ? ajouta-t-elle sans remarquer aucunement la naïveté de sa question.

— Beaucoup, et je suis enchanté que vous l'ayez si rapidement compris.

— J'en suis enchantée aussi, car j'ai remarqué que parfois... on se moque d'elle. Mais écoutez la chose principale : j'ai longtemps réfléchi, et, finalement, mon choix s'est porté sur vous. Je ne veux pas qu'à la maison on se moque de moi ; je ne veux pas qu'on me considère comme une petite sotte ; je ne veux pas qu'on me taquine... J'ai compris tout d'un coup tout cela et j'ai refusé net Eugène Pavlitch, parce que je n'entends pas qu'on me marie continuellement ! Je veux... je veux... eh bien, je veux m'enfuir de la maison et je vous ai choisi pour me seconder.

— Vous voulez vous enfuir de chez vous ! s'écria le prince.

— Oui, oui, oui, m'enfuir de chez moi ! reprit-elle enflammée de colère : — je ne veux pas, je ne veux pas que là éternellement on me fasse rougir. Je ne veux rougir ni devant eux, ni devant le prince Chtch..., ni devant Eugène Pavlitch, ni devant qui que ce soit ; voilà pourquoi je vous ai choisi. Je veux tout vous dire, tout, vous parler même des choses les plus importantes quand j'en aurai envie ; de votre côté vous ne devez rien avoir de caché pour moi. Je veux qu'il y ait au moins un homme avec qui je m'entretienne comme avec moi-même. Ils se sont mis tout d'un coup à dire que je vous attendais et que j'étais éprise de vous. C'était déjà avant votre arrivée et je ne leur avais pas montré votre lettre ; maintenant tous recommencent de plus belle. Je veux être hardie et n'avoir peur de rien. Je

ne veux pas aller comme eux au bal, je veux être utile. Depuis longtemps déjà je voulais partir. Voilà vingt ans qu'on me tient enfermée et on ne pense qu'à me marier. A quatorze ans j'avais déjà eu l'idée de m'enfuir, toute sotte que j'étais alors. Maintenant j'ai tout calculé, et je vous attendais pour vous demander des renseignements sur les pays étrangers. Je n'ai pas vu une seule cathédrale gothique, je veux aller à Rome, je veux visiter tous les cabinets scientifiques, je veux suivre des cours à Paris ; j'ai passé toute l'année dernière à étudier et j'ai lu une foule de livres, notamment tous ceux qui sont défendus. Alexandra et Adélaïde lisent tout, on le leur permet ; moi, on surveille encore mes lectures. Je ne veux pas me brouiller avec mes sœurs, mais depuis longtemps déjà j'ai déclaré à ma mère et à mon père que je voulais changer complètement de position sociale. J'ai résolu de m'occuper d'éducation, et je comptais sur vous parce que vous avez dit que vous aimiez les enfants. Pouvons-nous ensemble nous occuper d'éducation, si pas tout de suite, du moins dans l'avenir ? A deux nous serons utiles ; je ne veux pas être une fille de général... Dites-moi, vous êtes un homme fort instruit ?

— Oh ! pas du tout !

— C'est dommage, je vous croyais très savant... comment donc m'étais-je mis cela dans la tête ? N'importe, vous me guiderez, car je vous ai choisi.

— C'est absurde, Aglaé Ivanovna.

— Je veux m'enfuir de la maison, je le veux ! répliqua-t-elle avec force, et de nouveau ses yeux lancèrent des flammes : — si vous ne consentez pas, j'épouserai Gabriel Ardalionovitch. Je ne veux pas qu'à la maison on me considère comme une vilaine femme et qu'on m'accuse Dieu sait de quoi.

Le prince faillit sauter en l'air.

— Avez-vous perdu l'esprit ? s'écria-t-il ; — de quoi vous accuse-t-on ? Qui vous accuse ?

— Tout le monde à la maison : ma mère, mes sœurs, mon père, le prince Chtch..., même votre vilain Kolia ! s'ils ne parlent pas ouvertement, ils n'en pensent pas moins. Je le leur ai dit à tous, je l'ai déclaré en face à ma mère et à mon père. Maman a été malade toute la journée ; le lendemain Alexandra et papa m'ont dit que je ne comprenais pas moi-même les mots dont je me servais. Je leur ai aussitôt répondu que je comprenais tout, tous les mots, que je n'étais plus une petite fille : « il y a deux ans déjà, ai-je ajouté, j'ai lu deux romans de Paul de Kock exprès pour apprendre tout. » En entendant cela, maman a été sur le point de s'évanouir.

Une idée étrange s'offrit à l'esprit du prince. Il fixa sur Aglaé un regard attentif et sourit.

Il avait peine à croire que devant lui se trouvât l'orgueilleuse jeune fille qui jadis lui avait lu avec un tel accent de dédain la lettre de Gabriel Ardalionovitch. Ainsi dans cette altière beauté il y avait peut-être une enfant qui ne comprenait même pas *tous les mots* ! Le prince n'en revenait pas.

— Vous avez toujours vécu chez vous, Aglaé Ivanovna ? demanda-t-il : — je veux dire, vous n'êtes allée dans aucune école, vous n'avez pas fait votre éducation dans un pensionnat ?

— Je ne suis jamais allée nulle part ; j'ai toujours été tenue à la maison comme en bouteille et je passerai directement de la bouteille au mariage ; pourquoi souriez-vous encore ? Il me semble que vous vous moquez aussi de moi et que vous prenez leur parti, ajouta la jeune fille d'un ton de menace, tandis que son visage se refrognait ; — ne me mettez pas en colère, je suis déjà assez agitée sans cela... je suis sûre que vous êtes venu ici avec la conviction que je vous aime et que je vous ai donné un rendez-vous ! acheva-t-elle irritée.

— Le fait est qu'hier j'en avais peur, avoua naïvement le prince (il était fort troublé) ; — mais aujourd'hui je suis persuadé que vous...

— Comment ! cria Aglaé dont la lèvre inférieure commença soudain à trembler : — vous aviez peur que je... vous osiez penser que je... Seigneur ! Vous avez peut-être supposé qu'en vous invitant à venir ici je voulais vous tendre un piège ; vous me soupçonniez, n'est-ce pas ? de m'être arrangée pour qu'on nous surprît ici et qu'ensuite on vous forçât à m'épouser...

— Aglaé Ivanovna ! Comment n'êtes-vous pas honteuse ? Comment une pensée si ignoble a-t-elle pu germer dans votre cœur pur et innocent ? Vous-même, je le parie, ne croyez pas un mot de ce que vous venez de dire et... vous ne vous rendez aucun compte de vos paroles !

Aglaé restait les yeux baissés, comme effrayée elle-même du langage qu'elle avait tenu.

— Je ne suis pas du tout honteuse, murmura-t-elle, — d'où savez-vous que mon cœur est innocent ? Comment alors avez-vous osé m'écrire une lettre d'amour ?

— Une lettre d'amour ? Ma lettre, une lettre d'amour ! Elle était on ne peut plus respectueuse, elle a jailli de mon cœur dans le moment le plus pénible de ma vie ! J'ai pensé alors à vous comme à une lumière... je...

— Allons, bien, bien, interrompit brusquement la jeune fille, mais son ton n'était plus celui de tout à l'heure, il indiquait au contraire un profond repentir et une sorte de frayeur ; elle se pencha même vers le prince en tâchant toujours de ne pas fixer ses yeux sur lui, et voulut lui toucher l'épaule, pour le prier plus instamment de ne pas se fâcher ; — bien, ajouta-t-elle toute confuse ; — je sens que je me suis servie d'une expression fort bête. C'était pour... pour vous éprouver. Prenez que je n'ai rien dit. Si je vous ai offensé, pardonnez-moi. Ne me regardez pas, je vous prie, en plein visage ; détournes-vous. Vous avez dit que c'était une pensée ignoble : j'ai fait exprès de la dire, pour vous blesser. Parfois j'ai peur moi-même de ce que j'ai envie de dire, et tout d'un coup je le dis. Vous avez, dites-vous, écrit cette lettre dans le moment le plus pénible de votre vie. Je sais à quel moment vous faites allusion.

Elle prononça ces derniers mots à voix basse, le regard de nouveau fixé à terre.

— Oh ! si vous pouviez tout savoir !

— Je sais tout ! cria-t-elle avec une véhémence subite : — vous avez vécu alors tout un mois aux côtés de cette vilaine femme avec qui vous vous êtes sauvé...

En parlant ainsi, Aglaé n'était pas rouge, mais livide ; tout à coup elle se leva par un mouvement qui semblait machinal ; presque aussitôt après, reprenant conscience d'elle-même, elle se rassit ; toutefois, longtemps encore sa lèvre continua à trembler. Il y eut une minute de silence. L'emportement soudain de la jeune fille avait saisi le prince qui ne savait à quoi l'attribuer.

— Je ne vous aime pas du tout, déclara-t-elle à brûle-pourpoint.

Muichkine ne répondit pas ; de nouveau tous deux se turent pendant une minute.

— J'aime Gabriel Ardalionovitch.... dit-elle précipitamment, mais d'une voix presque inintelligible ; en même temps sa tête s'inclinait plus que jamais vers la terre.

— Ce n'est pas vrai, répliqua le prince en baissant aussi la voix.

— Alors je mens ? C'est la vérité ; je lui ai donné ma parole, avant-hier, sur ce même banc.

Cette nouvelle effraya le prince ; durant un instant il resta pensif.

— Ce n'est pas vrai, répéta-t-il résolument, — vous avez inventé tout cela.

— Voilà qui est on ne peut plus poli ! Sachez qu'il s'est réformé ; il m'aime plus que sa vie. Il s'est brûlé la main sous mes yeux, à seule fin de me prouver qu'il m'aime plus que sa vie.

— Il s'est brûlé la main ?

— Oui, la main. Croyez-le ou ne le croyez pas, cela m'est égal.

Avant de répondre, le prince réfléchit une minute. Aglaé ne plaisantait pas ; elle était fâchée.

— Si la chose a eu lieu ici, c'est donc qu'il avait apporté une bougie avec lui? Sans cela, je ne vois pas comment...

— Oui..... il en avait apporté une. Qu'est-ce qu'il y a là d'in vraisemblable?

— Une bougie entière ou un bout dans un chandelier?

— Eh bien, oui..... non..... la moitié d'une bougie..... un bout..... une bougie entière, — peu importe, là n'est pas la question..... Il avait aussi apporté des allumettes, si vous voulez le savoir. Il a allumé la bougie et pendant une demi-heure il a tenu son doigt exposé à la flamme; est-ce que cela ne peut pas être?

— Je l'ai vu hier; il n'avait aucune brûlure à la main.

Aglæ s'esclaffa de rire.

— Savez-vous pourquoi je viens de faire ce mensonge? dit-elle ensuite avec une ingénuité enfantine, tandis qu'une hilarité mal réprimée faisait encore trembler ses lèvres; — c'est parce que, quand on invente une histoire, si l'on y glisse adroitement un détail tout à fait extraordinaire, tout à fait excentrique, quelque chose qui ne se voit jamais, pour ainsi dire, le mensonge devient beaucoup plus vraisemblable. J'ai remarqué cela. Seulement le moyen ne m'a pas réussi, parce que je n'ai pas su..

Tout à coup la mémoire lui revint et sa gaieté disparut.

— Si l'autre jour je vous ai récité le « chevalier pauvre », poursuivit-elle en regardant le prince d'un air sérieux et même sombre, — c'était sans doute pour faire votre éloge sous un certain rapport, mais je voulais aussi stigmatiser votre conduite et vous montrer que je savais tout...

— Vous êtes fort injuste pour moi.. pour la malheureuse au sujet de qui vous vous êtes exprimée tout à l'heure en termes si durs, Aglæ.

— C'est parce que je sais tout, que je me suis exprimée ainsi! Je sais que, il y a six mois, vous lui avez publiquement offert votre main. Ne m'interrompez pas, vous voyez, je constate sans apprécier. Ensuite elle est partie avec Rogoïne; puis vous avez vécu avec elle dans un village ou dans

une ville, et elle vous a quitté pour aller avec un autre. (Aglæ prononça ces mots le visage couvert de rougeur.) Après cela, elle est retournée auprès de Rogojine qui l'aime comme... comme un fou. En dernier lieu, vous, autre homme fort intelligent, vous vous êtes empressé d'accourir ici dès que vous avez appris qu'elle était revenue à Pétersbourg. Hier soir vous vous êtes mis en avant pour la défendre, et tout à l'heure vous avez rêvé d'elle... Vous voyez que je sais tout; c'est pour elle, n'est-ce pas, c'est pour elle que vous vous êtes rendu ici ?

Plongé dans une morne rêverie, le prince avait les yeux fixés à terre et ne remarquait pas le regard étincelant que la jeune fille dardait sur lui.

— Oui, c'est pour elle, répondit-il à voix basse, — seulement pour savoir.... Je ne crois pas à son bonheur avec Rogojine, quoique.... en un mot, je ne sais pas ce que je pourrais faire pour lui être utile, mais je suis venu tout de même.

Il frissonna et regarda Aglaé. Elle l'avait écouté avec un sentiment de haine.

— Si vous êtes venu sans savoir pourquoi, c'est que vous l'aimez beaucoup, dit-elle enfin.

— Non, reprit le prince, — non, je ne l'aime pas. Oh! si vous saviez quels souvenirs cruels il m'est resté du temps que j'ai passé avec elle!

En parlant ainsi, il frémissait des pieds à la tête.

— Dites tout, ordonna Aglaé.

— Il n'y a rien ici que vous ne puissiez entendre. Pourquoi voulais-je précisément vous raconter tout cela, et le raconter à vous seule? — je n'en sais rien; c'est peut-être parce qu'en effet je vous aimais beaucoup. Cette malheureuse femme a l'intime conviction qu'elle est la créature la plus déchue, la plus vicieuse qui soit au monde. Oh! ne la vilipendez pas, ne lui jetez pas la pierre. Elle n'est déjà que trop tourmentée par la conscience de son déshonneur immérité! Et de quoi est-elle coupable, ô mon Dieu! Oh! sans

cesse elle crie furieusement qu'elle n'a aucune faute à se reprocher, qu'elle est la victime des hommes, la victime d'un débauché et d'un scélérat ; mais, quoi qu'elle en dise, sachez que ses paroles ne sont nullement l'expression de sa pensée, et qu'au contraire, dans l'intime de son âme, elle se croit coupable. Quand j'essayais de dissiper ces ténèbres, cela la mettait dans un tel état que mon cœur ne se cicatrisera jamais, aussi longtemps que je garderai le souvenir de ces affreux moments. Depuis lors j'ai, pour ainsi dire, le cœur percé de part en part. Elle s'est sauvée de chez moi, savez-vous pourquoi ? Précisément à seule fin de me prouver qu'elle était une misérable. Mais le plus épouvantable c'est qu'elle-même, peut-être, ne savait pas que tel était son seul but, et qu'elle s'enfuyait mue par le désir de faire une action honteuse pour pouvoir se dire ensuite à elle-même : « Voilà que tu t'es encore déshonorée, tu es par conséquent une infâme créature ! » Oh ! vous ne comprendrez peut-être pas cela, Aglaé ! Savez-vous que dans cette conscience de son déshonneur qui la torture sans relâche, il y a peut-être pour elle une jouissance affreuse, antinaturelle, quelque chose comme la satisfaction d'une rancune implacable. Parfois j'arrivais à lui rendre pour un instant la vue vraie des choses ; mais aussitôt après elle s'exaltait de nouveau et en venait à m'accabler des reproches les plus amers, prétendant que je voulais l'écraser de ma supériorité (ce à quoi je ne songeais pas du tout) ; finalement, quand je lui proposai le mariage, elle me déclara qu'elle ne demandait à personne une compassion hautaine, et qu'elle n'avait pas besoin que quelqu'un l'élevât jusqu'à lui. Vous l'avez vue hier ; pouvez-vous penser qu'elle soit heureuse au milieu de cette société, qu'elle se trouve là dans son élément ? Vous ne savez pas combien elle est développée et ce qu'elle peut comprendre ! Elle m'a même étonné parfois !

— Vous lui faisiez des sermons là-bas ?

Le prince ne remarqua pas le ton moqueur de la question.

— Oh ! non, répondit-il mélancoliquement, — presque tou-

jours je me taisais. Souvent je voulais parler, mais, en vérité, je ne savais parfois que dire. Vous savez, dans certains cas, le mieux est de garder le silence. Oh! je l'ai aimée; je l'ai beaucoup aimée..... mais ensuite... ensuite... ensuite elle a tout deviné.

— Qu'est-ce qu'elle a deviné?

— Que j'avais seulement pitié d'elle, mais que je..... ne l'aimais pas.

— Qu'en savez-vous? peut-être qu'elle aimait en effet ce... propriétaire avec qui elle a filé?

— Non, je sais tout; elle ne faisait que se moquer de lui.

— Et de vous elle ne s'est jamais moquée?

— N-non. Elle riait de colère; elle m'accablait des plus violents reproches quand elle était fâchée, — et elle-même souffrait! Mais... ensuite... oh! ne me faites pas penser à cela, ne m'en parlez plus!

Il cacha son visage dans ses mains.

— Et savez-vous que presque chaque jour elle m'écrit?

— Ainsi c'est vrai! s'écria le prince saisi d'effroi : — je l'avais entendu dire, mais je ne voulais pas le croire.

— Qui est-ce qui vous a dit cela? demanda Aglaé inquiète.

— Rogojine me l'a dit hier, mais sans s'expliquer très-nettement.

— Hier? Hier matin? Hier, à quelle heure? Avant la musique ou après?

— Après; dans la soirée, il était alors plus de onze heures.

— A-ah, allons, si c'est Rogojine..... Mais savez-vous de quoi elle me parle dans ces lettres?

— Je ne m'étonne de rien; elle est folle.

— Voici ces lettres (Aglaé tira de sa poche trois lettres contenues chacune dans une enveloppe distincte, et les jeta devant le prince). Depuis huit jours elle me supplie de vous épouser. Elle..... eh bien, oui, elle est intelligente, quoique folle, et vous avez raison de dire qu'elle a beaucoup plus d'esprit que moi... Elle m'écrit qu'elle m'adore, que chaque jour elle cherche l'occasion de me voir, ne fût-ce que de loin.

Elle écrit que vous m'aimez, qu'elle e sait, qu'elle s'en est aperçue depuis longtemps, et que là-bas vous lui avez parlé de moi. Elle veut vous voir heureux; elle est sûre que seule je puis faire votre bonheur... Ses lettres sont si bizarres.... si étranges... je ne les ai montrées à personne, je vous attendais; vous savez ce que cela signifie? Ne devinez-vous rien?

— C'est de la folie; cela prouve qu'elle est folle, dit le prince, et ses lèvres commencèrent à s'agiter.

— Vous ne pleurez pas?

— Non, Aglaé, non, je ne pleure pas, répondit-il en regardant la jeune fille.

— Que dois-je faire ici? Qu'est-ce que vous me conseillez? Je ne puis pas recevoir ces lettres!

— Oh, laissez-la, je vous en supplie, cria Muichkine : — qu'est-ce que vous pourriez faire? elle est folle. Je mettrai tout en œuvre pour qu'elle ne vous écrive plus.

— En ce cas, vous êtes un homme sans cœur! vociféra Aglaé : — comment ne voyez-vous pas que ce n'est pas moi qu'elle aime, mais vous, vous seul? Est-il possible que vous, qui l'avez si bien étudiée, vous ne vous en soyez pas aperçu? Savez-vous ce que c'est que cela, ce que dénotent ces lettres? C'est la jalousie; c'est plus que la jalousie! Elle... vous pensez qu'en effet elle épousera Rogojine, comme elle l'écrit ici? Elle se tuera le lendemain de notre mariage!

Le prince frissonna; le sang se glaça dans son cœur. Mais considéra Aglaé avec surprise : il était étonné de rencontrer une femme dans cet enfant.

— Dieu m'en est témoin, Aglaé, pour lui rendre le repos et assurer son bonheur, je donnerais ma vie, mais... je ne puis plus l'aimer, et elle le sait!

— Alors sacrifiez-vous, cela vous va si bien! Vous êtes un si grand philanthrope! Et ne me dites pas « Aglaé ». Tantôt déjà vous m'avez appelée « Aglaé » tout court... Vous devez la ressusciter, vous y êtes tenu, il faut que vous vous en alliez encore avec elle pour rendre le calme et la tranquillité à son cœur. D'ailleurs vous l'aimez!

— Je ne puis pas me sacrifier ainsi, quoique je l'aie voulu une fois et... et que peut-être je le veuille maintenant encore. Mais je sais *positivement* qu'avec moi elle sera perdue, c'est pourquoi je la laisse. Je devais la voir aujourd'hui à sept heures; à présent peut-être que je n'irai pas. Dans son orgueil elle ne me pardonnera jamais mon amour, — et nous ne ferons que nous perdre tous les deux! Ce n'est pas naturel, mais ici tout est contre nature. Vous dites qu'elle m'aime, mais est-ce que c'est de l'amour? Peut-on parler d'amour après ce que j'ai souffert? Non, il y a ici autre chose et non de l'amour!

— Que vous êtes pâle! fit avec inquiétude Aglaé.

— Ce n'est rien; je n'ai pas beaucoup dormi; je me sens faible, je... nous avons effectivement parlé de vous alors, Aglaé...

— Ainsi, c'est vrai? Vous avez pu en effet *lui parler de moi* et... et comment avez-vous pu m'aimer quand vous ne m'aviez vue en tout qu'une seule fois?

— Je ne sais pas comment. Dans les ténèbres où j'étais alors j'ai rêvé... peut-être ai-je cru voir se lever une aurore nouvelle. Je ne sais pas comment j'ai pensé à vous tout d'abord. Je n'ai pas menti en vous écrivant que je ne le savais pas. Tout cela n'a été qu'un rêve au milieu de circonstances pénibles... Ensuite j'ai commencé à m'occuper; je ne comptais pas revenir ici avant trois ans...

— Alors vous êtes revenu pour elle?

Aglaé fit cette question d'une voix tremblante

— Oui, pour elle.

Pendant deux minutes régna un sombre silence. La jeune fille se leva.

— Si vous dites, commença-t-elle d'une voix mal assurée, — si vous croyez vous-même que cette... que votre femme... est folle, je n'ai que faire de ses extravagances... Je vous prie, Léon Nikolaïtch, de prendre ces trois lettres et de les lui rendre de ma part! Et si, cria tout à coup Aglaé, — si elle se permet encore une fois de m'adresser une seule ligne,

dites-lui que je me plaindrai à mon père, qu'on la mettra dans une maison de correction..

Le prince se dressa d'un bond et regarda avec épouvante le visage irrité de son interlocutrice, puis un brouillard se répandit soudain sur ses yeux..

— Vous ne pouvez pas sentir ainsi... ce n'est pas vrai! balbutia-t-il.

— C'est vrai! C'est l'exacte vérité! vociféra Aglaé presque hors d'elle-même.

— Qu'est-ce qui est vrai? Qu'est-ce qui est la vérité? fit à côté d'eux une voix alarmée.

Devant les deux jeunes gens apparut Élisabeth Prokofievna.

— C'est vrai que j'épouse Gabriel Ardalionovitch! Que j'aime Gabriel Ardalionovitch et que demain je m'enfuirai avec lui de la maison! répondit violemment Aglaé. — Avez-vous entendu? Votre curiosité est-elle satisfaite? Cela vous suffit-il?

Et elle prit au galop le chemin de sa demeure.

Le prince voulait s'éloigner, Élisabeth Prokofievna le retint :

— Non, batuchka, à présent ne vous en allez pas, faites-moi le plaisir de venir vous expliquer avec moi à la maison..... Quel supplice! je n'ai pas dormi de la nuit.....

Le prince suivit la générale.

IX

En arrivant dans la première pièce de sa villa, Élisabeth Prokofievna, hors d'état d'aller plus loin, se laissa tomber sur une couchette; elle était à bout de forces et oublia même d'inviter le prince à s'asseoir. La chambre où ils venaient d'entrer était une salle assez grande au milieu de

laquelle se trouvait une table ronde; il y avait une cheminée, et quantité de fleurs ornaient les fenêtres; au fond une porte vitrée ouvrait sur le jardin. Adélaïde et Alexandra se montrèrent aussitôt. Lorsqu'elles aperçurent le prince avec leur mère, l'étonnement se manifesta dans le regard des deux jeunes filles.

A la campagne, les demoiselles Épantchine se levaient ordinairement vers neuf heures; seule Aglaé, depuis deux ou trois jours, avait pris l'habitude de se lever un peu plus tôt, elle allait se promener dans le jardin, non à sept heures, il est vrai, mais à huit ou même plus tard. Élisabeth Prokofievna que divers soucis avaient tenue éveillée toute la nuit s'était levée vers huit heures, exprès pour aller rejoindre sa fille au jardin où elle la croyait déjà, mais elle ne l'y trouva point. Aglaé n'était pas non plus dans sa chambre, la mère fut prise d'inquiétude et réveilla ses deux aînées. On sut par la servante qu'entre six et sept heures Aglaé Ivanovna s'était rendue au parc. Cette nouvelle fantaisie de leur jeune sœur amena un sourire sur les lèvres des demoiselles; elle firent observer à la maman que si elles allaient à la recherche d'Aglaé dans le parc, celle-ci ne manquerait pas de se fâcher encore : sans doute elle devait être maintenant assise, un livre à la main, sur le banc vert dont elle avait parlé trois jours auparavant et au sujet duquel elle avait failli avoir une dispute avec le prince Chtch... parce que ce dernier ne trouvait pas autrement remarquable le site où était placé ledit banc. Pour plusieurs raisons Élisabeth Prokofievna fut fort effrayée lorsqu'elle surprit sa fille en tête-à-tête avec Muichkine et qu'elle entendit les paroles étranges d'Aglaé, mais, après avoir ramené le prince chez elle, la générale se demanda avec appréhension si elle n'avait pas agi trop précipitamment dans cette circonstance : « Pourquoi donc Aglaé n'aurait-elle pas pu se rencontrer dans le parc avec le prince, en admettant même qu'ils s'y fussent donné rendez-vous au préalable ? »

— Ne croyez pas, prince, dit-elle en se roidissant contre

elle-même, — que je vous aie amené ici pour vous faire subir un interrogatoire... Après la soirée d'hier, je ne tenais peut-être pas à te revoir de longtemps, mon cher...

Elle dut s'arrêter un instant.

— Mais vous voudriez bien savoir comment Aglaé Ivanovna et moi nous sommes rencontrés aujourd'hui? acheva avec beaucoup de calme le prince.

— Eh bien, oui, je le voudrais! répondit Élisabeth Prokofievna dont le visage se colora tout à coup. — Je n'ai pas peur de parler franchement parce que je n'offense et n'ai désiré offenser personne...

— Il n'y a là rien d'offensant en effet, votre curiosité est toute naturelle : vous êtes mère. Aglaé Ivanovna et moi nous sommes rencontrés sur le banc vert aujourd'hui à sept heures précises du matin. Hier soir elle m'avait écrit qu'elle désirait me voir pour me parler d'une affaire grave. Nous avons eu une entrevue ensemble et pendant une heure entière nous avons causé de choses qui concernent exclusivement Aglaé Ivanovna; voilà tout.

— Certainement, c'est tout, batouchka, et il n'y a pas à douter que ce soit tout, reprit avec dignité Élisabeth Prokofievna.

— Très-bien, prince! cria Aglaé entrant soudain dans la chambre. — vous m'avez crue incapable de m'abaisser ici jusqu'au mensonge, je vous en remercie de tout mon cœur! Cela vous suffit-il, maman, ou voulez-vous continuer l'interrogatoire?

— Tu sais que je n'ai encore jamais eu à rougir devant toi, quoique peut-être cela t'eût fait plaisir, répliqua la générale d'un ton imposant. — Adieu, prince, pardonnez-moi de vous avoir dérangé. J'espère aussi que vous resterez convaincu de mon invariable estime pour vous.

Le prince tira aussitôt sa révérence aux dames et sortit sans proférer un mot. Alexandra et Adélaïde échangèrent à voix basse quelques observations accompagnées de sourires. Élisabeth Prokofievna les regarda sévèrement.

— Maman, dit en riant Adélaïde, — nous faisons seulement la remarque que le prince s'était retiré d'une façon admirable : parfois il a l'air d'un vrai sac, et tout à l'heure, quand il est parti, il a salué comme... comme aurait pu le faire Eugène Pavlitch.

— Le cœur même enseigne la délicatesse et la dignité, il n'est pas besoin pour cela d'un maître de danse, conclut sentencieusement la générale, et, sans même jeter les yeux sur Aglaé, elle remonta dans son appartement.

Lorsque le prince rentra chez lui, vers neuf heures, il trouva sur la terrasse Viéra Loukianovna et la servante. Elles venaient de ranger et de balayer, ce qui n'était pas inutile après la soirée de la veille.

— Grâce à Dieu, nous avons pu finir avant votre arrivée ! dit joyeusement Viéra.

— Bonjour ; j'ai un peu de vertige, je n'ai pas bien dormi, je me coucherais volontiers.

— Ici sur la terrasse, comme hier ? Bien. Je vais dire à tout le monde de vous laisser reposer. Papa est sorti.

La servante se retira. Viéra fit d'abord mine de la suivre, puis, revenant sur ses pas, elle s'approcha du prince ; la jeune fille était soucieuse.

— Prince, ayez pitié de ce... malheureux ; ne le mettez pas à la porte aujourd'hui.

— Non, certes, je ne le mettrai pas à la porte, il est libre de rester ici, si bon lui semble.

— A présent il ne fera plus rien et... ne soyez pas sévère avec lui.

— Oh ! non, pourquoi donc le serais-je ?

— Et... ne vous moquez pas de lui ; c'est le point le plus important.

— Pas de danger que je me moque de lui !

Viéra rougit.

— Je suis bête de parler de cela à un homme tel que vous... Mais quoique vous soyez fatigué, ajouta-t-elle en riant (elle avait déjà fait demi-tour pour s'en aller), — vous

avez en ce moment de si bons yeux... des yeux heureux.

— Est-ce possible? demanda avec vivacité le prince, et il se mit à rire joyeusement.

Mais Viéra, simple et sans cérémonies comme un garçon, se sentit confuse tout à coup; elle rougit de plus belle et s'éloigna à la hâte sans cesser de rire.

« Quelle... excellente personne!... » pensa le prince et il oublia aussitôt la jeune fille. Dans un coin de la terrasse se trouvait une couchette en face d'une petite table; il alla s'y asseoir, couvrit son visage de ses mains et resta dix minutes dans cette position; tout à coup, par un mouvement brusque et inquiet, il plongea la main dans la poche de côté de son vêtement et en tira les trois lettres.

Mais la porte s'ouvrit de nouveau et Kolia entra. Le prince remit les lettres dans sa poche; il était comme heureux de cette diversion qui retardait pour lui un moment pénible.

Kolia s'assit sur la couchette.

— Eh bien, voilà un événement! commença-t-il, allant droit au fait comme tous ses pareils. — Comment considérez-vous Hippolyte à présent? Vous n'avez plus d'estime pour lui?

— Pourquoi donc? ... Mais, Kolia, je suis fatigué... Et puis il vaudrait mieux ne pas revenir sur un sujet si triste... Comment va-t-il pourtant?

— Il dort et il dormira encore deux heures. Je comprends, vous n'avez pas couché chez vous, vous êtes allé vous promener dans le parc... sans doute, vous étiez agité... on le serait à moins!

— Comment savez-vous que je suis allé me promener dans le parc et que je n'ai pas couché à la maison?

— Viéra me l'a dit tout à l'heure. Elle m'avait recommandé de vous laisser tranquille, mais c'était plus fort que moi, je voulais vous voir une petite minute. Je viens de passer deux heures auprès du malade; à présent c'est Kostia Lébédéff qui me remplace. Bourdovsky est parti. Eh bien, couchez-vous, prince, bonne... non, c'est bonjour qu'il faut dire. Mais, vous savez, je suis renversé!

— Sans doute... tout cela....

— Non, prince, non; ce qui me renverse, c'est la « Confession ». Surtout le passage où il parle de la Providence et de la vie future. Il y a là une pensée gigantesque!

Le prince considérait d'un air affable son jeune ami qui, sans doute, s'était tant pressé de venir le voir parce qu'il avait hâte de causer de l'idée gigantesque.

— L'important ici, c'est moins la pensée en elle-même que l'ensemble des circonstances au milieu desquelles elle s'est produite! Si je l'avais lue dans Voltaire, Rousseau, ou Proudhon, je l'aurais remarquée sans en être frappé au même degré. Mais un homme qui sait positivement n'avoir plus que dix minutes à vivre et qui parle ainsi, — c'est crâne, n'est-ce pas? C'est le point culminant de l'indépendance et de la dignité personnelle, c'est ce qui s'appelle braver ouvertement.... Non, il y a là une force d'esprit gigantesque! Et après cela soutenir qu'il a fait exprès de ne pas mettre de capsule, — c'est une bassesse et une absurdité! Mais vous savez, hier il a été malin, il nous a donné le change : je ne l'avais pas du tout aidé à faire son sac et n'avais jamais vu son pistolet, c'est lui-même qui a empaqueté toutes ses affaires, si bien que j'ai été stupéfait en l'entendant parler ainsi. Viéra dit que vous consentez à le garder chez vous; je vous jure qu'il n'y a plus rien à craindre; d'ailleurs nous sommes tous en permanence auprès de lui.

— Quel est celui de vous qui l'a veillé cette nuit?

— C'a été tour à tour Bourdovsky, Kostia Lébédéff et moi; Keller est resté un moment, mais ensuite il est allé coucher chez Lébédéff parce qu'il n'y avait pas de lit pour lui dans la chambre où nous étions. Ferdychtchenko a couché également chez Lébédéff, il est parti à sept heures. Quant au général, il est toujours chez Lébédéff, à présent il est sorti aussi.... Lébédéff viendra peut-être vous voir tout à l'heure; il vous cherchait, je ne sais pas pourquoi; il a demandé deux fois si vous étiez rentré. Faudra-t-il l'introduire, si vous voulez reposer? Je vais me coucher aussi. Ah!

oui, il y a une chose que j'aurais dû vous dire; le général m'a étonné tantôt : à six heures j'ai été éveillé par Bourdovsky que je devais remplacer auprès d'Hippolyte; je sors pour une petite minute et tout d'un coup je rencontre le général; il était encore tellement gris qu'il ne me reconnaissait pas, il restait debout devant moi comme un poteau; ayant recouvré sa présence d'esprit, il s'empressa de me questionner : « Comment va le malade? Je venais m'informer du malade... » Je lui donne le bulletin de la santé d'Hippolyte. « Tout cela est fort bien, reprend-il, mais je venais surtout t'avertir, c'est pour cela que je me suis levé; j'ai lieu de croire que devant monsieur Ferdychtchenko on ne peut pas tout dire et que... il faut surveiller sa langue. » Comprenez-vous, prince?

— Est-ce possible? Du reste... pour nous cela ne fait rien.

— Oui, sans doute, peu nous importe, nous ne sommes pas des francs-maçons! Aussi j'ai même été surpris que le général vint m'éveiller exprès pour cela.

— Ferdychtchenko est parti, dites-vous?

— A sept heures; il est venu un instant près de moi, pendant que j'étais de service au chevet d'Hippolyte. Il m'a dit qu'il allait finir la nuit chez Vilkiné, — un fameux ivrogne, ce Vilkiné! Allons, je m'en vais! Mais voilà Loukian Timoféitch... Le prince veut dormir, Loukian Timoféitch; tournez les talons!

En entrant, Lébédéff salua d'un air grave.

— Je ne resterai qu'une minute, très-estimé prince, je viens pour une affaire importante à mes yeux, dit-il à demi-voix et d'un ton pénétré mais où l'on sentait l'affectation. Il venait seulement de rentrer et n'avait pas même pris le temps de passer chez lui, en sorte qu'il avait encore son chapeau à la main. Sa physionomie était soucieuse, avec un cachet très-accentué de dignité personnelle. Le prince l'invita à s'asseoir.

— Vous m'avez demandé deux fois? Peut-être êtes-vous toujours inquiet au sujet de ce qui s'est passé hier...

— Au sujet de ce garçon d'hier, voulez-vous dire, prince? Oh, non; hier mes idées étaient en désarroi... mais aujourd'hui je ne songe plus à contrecarrer en quoi que ce soit vos projets.

— Contreca... comment avez-vous dit?

— J'ai dit : contrecarrer; c'est un mot français, comme une foule d'autres qui sont passés dans la langue russe; mais je n'y tiens pas outre mesure.

— Pourquoi êtes-vous si grave aujourd'hui, Lébédéeff? observa le prince avec un sourire.

Lébédéeff s'adressa d'un ton presque ému à Kolia :

— Nicolas Ardalionovitch! ayant à parler au prince d'une affaire qui concerne proprement...

— Eh bien, oui, naturellement, cela ne me regarde pas! Au revoir, prince! fit Kolia, et il se retira aussitôt.

— J'aime cet enfant, parce qu'il a la conception prompte, dit Lébédéeff en le suivant des yeux, — tout importun qu'il est, c'est un garçon d'un esprit alerte. Très-estimé prince, j'ai éprouvé un malheur extraordinaire hier au soir ou ce matin... je ne sais pas encore bien quand.

— Qu'est-ce que c'est?

— J'ai perdu quatre cents roubles qui se trouvaient dans la poche de côté de mon vêtement.

— Vous avez perdu quatre cents roubles? C'est dommage.

— Surtout pour un homme pauvre qui vit noblement de son travail.

— Sans doute, sans doute; comment cela est-il arrivé?

— C'est l'effet du vin. Je vous parle comme à la Providence, très-estimé prince. Hier, à cinq heures de l'après-midi, j'ai reçu d'un débiteur la somme de quatre cents roubles et je suis revenu ici par le train. Mon portefeuille était dans la poche de mon uniforme. Quand j'ai changé de vêtements, j'ai mis l'argent dans la poche de ma redingote : je voulais l'avoir sur moi, parce que je comptais le remettre dans la soirée à un solliciteur. . j'attendais mon homme d'affaires.

— A propos, Loukian Timoféïévitch, est-ce vrai que vous

avez fait insérer dans les journaux une annonce comme quoi vous prêtez sur des objets d'or et d'argent ?

— Par l'entremise d'un homme d'affaires ; l'annonce ne fait pas mention de mon nom. Ayant un petit capital de rien du tout et désireux d'accroître les ressources de ma famille... convenez vous-même qu'un intérêt honnête...

— Eh bien, oui, eh bien, oui ; c'était seulement pour savoir ; pardonnez-moi de vous avoir interrompu.

— Mon homme d'affaires me fit faux bond. Sur ces entrefaites, on amena le malheureux ; j'étais déjà passablement lancé, je venais de dîner ; arrivèrent ces visiteurs, on but... du thé, et... pour mon malheur, je me donnai une pointe. Plus tard, quand ce Keller vint nous dire que vous vouliez fêter votre jour de naissance et offrir du champagne, alors, cher et très-estimé prince, moi qui ai le cœur (ce que probablement vous avez déjà remarqué, car je le mérite), moi qui ai le cœur, je ne dirai pas sensible, mais reconnaissant, ce dont je m'enorgueillis, — je pensai que dans une circonstance si solennelle je ne pouvais décemment garder ma vieille pelure, et que, pour vous offrir mes félicitations personnelles, il était plus convenable de remettre mon uniforme dont je m'étais dépouillé en rentrant chez moi. C'est ce que j'ai fait, comme vous vous en êtes sans doute aperçu, prince, car vous m'avez vu en uniforme pendant toute la soirée. En changeant de vêtement, j'ai oublié mon portefeuille dans la poche de ma redingote... Vraiment, quand Dieu veut punir, il commence par troubler la raison. Et c'est seulement ce matin à sept heures et demie qu'en m'éveillant, j'ai été pris d'une inquiétude ; je saute comme un fou en bas de mon lit, je saisis ma redingote, — la poche est vide ! Pas ombre de portefeuille !

— Ah ! c'est désagréable !

— Désagréable, on ne peut pas mieux dire ; vous avez tout de suite trouvé avec un vrai tact le mot propre, observa malicieusement Lébédoff.

Cette communication avait mis le prince en émoi.

— Comment donc, pourtant... reprit-il d'un air songeur, — c'est sérieux.

— Justement, c'est sérieux; voilà encore, prince, une expression admirablement trouvée par vous pour caractériser ..

— Ah! laissez donc, Loukian Timoféitch; un mot ou un autre, qu'est-ce que cela fait? L'important n'est pas là... Pensez-vous que vous ayez pu, en état d'ivresse, laisser tomber ce portefeuille de votre poche?

— Oui. Tout est possible en état d'ivresse, pour employer votre expression dépourvue de fard, très-estimé prince. Seulement examinez ceci, je vous prie: si j'avais fait tomber le portefeuille de ma poche en quittant ma redingote, l'objet tombé aurait dû se retrouver sur le parquet. Où donc est cet objet?

— Vous ne l'avez pas serré dans quelque tiroir?

— Tout a été visité, fouillé de fond en comble; d'ailleurs je n'ai serré mon portefeuille nulle part et je n'ai ouvert aucun tiroir, je m'en souviens très-bien.

— Vous avez regardé dans la petite armoire?

— C'est ce que j'ai fait en premier lieu et j'y ai même regardé plusieurs fois aujourd'hui... Mais comment aurais-je pu mettre cela dans la petite armoire, prince sincèrement estimé?

— J'avoue, Lébédéff, que cela m'inquiète. Ainsi quelqu'un l'a trouvé par terre?

— Ou l'a pris dans ma poche! Il n'y a d'admissible que ces deux suppositions.

— Cela m'inquiète fort, car qui peut être le coupable?... Voilà la question!

— Sans aucun doute, c'est en cela que consiste la principale question, vous trouvez toujours les mots et les idées avec un bonheur admirable, excellentissime prince; vous venez de déterminer on ne peut plus nettement la situation.

— Ah! Loukian Timoféitch, finissez-en avec les railleries, ici..

— Les railleries! cria Lébédéff en frappant ses mains l'une contre l'autre.

— Allons, allons, allons, c'est bien, je ne me fâche pas, c'est de tout autre chose qu'il s'agit ici... J'ai peur pour les gens. Qui soupçonnez-vous?

— La question est très-délicate et... très-complexe! Je ne puis pas soupçonner la servante : elle est restée dans sa cuisine. Mes enfants non plus...

— Il ne manquerait plus que cela!

— Par conséquent, c'est un des visiteurs.

— Mais est-ce possible?

— C'est souverainement impossible, c'est de toute impossibilité, mais c'est forcément ce qui doit être. Je veux bien admettre pourtant et même je suis persuadé que le vol, s'il y a eu vol, a été commis non dans la soirée, lorsque toute la société se trouvait réunie, mais la nuit, au même ce matin, par un des visiteurs qui ont couché à la maison.

— Ah, mon Dieu!

— Naturellement je mets hors de cause Bourdovsky et Nicolas Ardalionovitch; ils ne sont même pas entrés chez moi.

— Et quand même ils y seraient entrés! Qui est-ce qui a logé chez vous?

— En me comptant, nous sommes quatre qui avons passé la nuit dans deux pièces contiguës : le général, Keller, monsieur Ferdychtchenko et moi. Par conséquent, c'est un de nous quatre.

— Un des trois, voulez-vous dire; mais lequel?

— Je me suis compté pour être juste et n'oublier personne, mais convenez, prince, que je n'ai pas pu me voler moi-même, quoiqu'on ait déjà vu des cas de ce genre...

— Ah! Lébédéff, que c'est ennuyeux! interrompit le prince impatienté : — arrivez donc au fait, pourquoi lanternez-vous ainsi?

— Restent, par conséquent, trois, et en premier lieu monsieur Keller, homme peu sûr, adonné à la boisson, et

dans certains cas libéral, j'entends en ce qui concerne la poche, car, pour le reste, il a plutôt, si l'on peut ainsi parler, les tendances d'un chevalier du moyen âge que celles d'un libéral. Il s'était d'abord installé ici, dans la chambre du malade, et c'est seulement à une heure assez avancée de la nuit qu'il s'est transféré auprès de nous, sous prétexte qu'il ne pouvait pas dormir couché sur le parquet.

— Vous le soupçonnez?

— Je l'ai soupçonné. A sept heures et demie, après avoir sauté comme un fou en bas de mon lit et m'être empoigné le front, je réveillai aussitôt le général qui dormait du sommeil de l'innocence. Prenant en considération l'étrange disparition de Ferdychtchenko, fait qui en soi nous paraissait déjà louche, nous résolûmes tous deux de pratiquer sur l'heure une perquisition dans les vêtements de Keller : il était là couché comme... comme... à peu près comme un clou. Nous visitâmes ses poches avec le plus grand soin : elles ne contenaient pas un centime et de plus il n'y en avait pas une qui ne fût trouée. Un mouchoir de coton bleu à carreaux, en mauvais état; un billet doux provenant de quelque cuisinière et renfermant une demande d'argent accompagnée de menaces; enfin des fragments du feuilleton que vous savez, — voilà tout ce que nous découvrîmes sur lui. Le général jugea qu'il était innocent. Pour mieux nous en assurer, nous le réveillâmes lui-même, et ce ne fut pas sans difficulté que nous y parvînmes; il fallut pour cela le bousculer violemment. A peine comprit-il de quoi il s'agissait; il nous regardait en ouvrant la bouche toute grande; son visage d'homme ivre dénotait l'innocence, la bêtise même, — ce n'est pas lui!

Le prince poussa un soupir de soulagement.

— Eh bien, j'en suis enchanté! Je craignais pour lui!

— Vous craigniez? C'est donc que vous aviez quelque lieu de craindre? reprit Lébédèff en clignant les yeux.

— Oh! non, j'ai parlé ainsi sans penser à ce que je disais, répondit le prince avec embarras, — j'ai dit une terrible

bêtise. Je vous en prie, Lébédéeff, ne répétez à personne...

— Prince, prince! Vos paroles resteront dans mon cœur... Là, c'est un tombeau!..... dit avec conviction Lébédéeff en pressant son chapeau contre sa poitrine.

— Bien, bien... Ainsi c'est Ferdychtchenko? Je veux dire que vous soupçonnez Ferdychtchenko?

— Quel autre soupçonner? fit à voix basse l'employé en regardant fixement le prince.

— Eh bien, oui, naturellement... il ne reste plus que lui... mais avez-vous des preuves?

— J'en ai. D'abord, sa disparition à sept heures du matin.

— Je sais, Kolia m'a raconté que Ferdychtchenko était venu lui dire qu'il allait finir la nuit chez.... j'ai oublié le nom, chez un de ses amis.

— Chez Vilkiné. Alors Nicolas Ardalionovitch vous a déjà parlé?

— Il ne m'a rien dit du vol...

— Il ne le sait pas, car pour le moment je tiens la chose secrète. Ainsi Ferdychtchenko va chez Vilkiné : au premier abord qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce qu'un ivrogne aille chez un de ses pareils, même au point du jour et sans aucun motif? Mais ici une piste est indiquée : en partant, il laisse son adresse..... Maintenant suivez-moi, prince, voici une question : pourquoi a-t-il laissé son adresse?... Pourquoi est-il allé exprès trouver Nicolas Ardalionovitch qui était dans un autre bâtiment, et lui a-t-il dit qu'il allait finir la nuit chez Vilkiné? De quel intérêt peut-il être pour qui que ce soit de savoir que monsieur Ferdychtchenko s'en va et même qu'il se rend chez Vilkiné? A quoi bon une communication semblable? Non, il y a ici une finesse, une finesse de voleur! « Vous voyez, laisse-t-il entendre, je ne cherche pas à faire perdre mes traces, peut-on après cela me soupçonner de vol? Est-ce qu'un filou dirait où il va? » Bref, c'est un excès de précaution, une façon d'écartier les soupçons, et, pour ainsi dire, d'effacer ses traces sur le sable... M'avez-vous compris, très-estimé prince?

— J'ai compris, très-bien compris, mais il n'y a là rien de probant.

— Seconde preuve : la piste se trouve être fausse et l'adresse donnée inexacte. Une heure après, c'est-à-dire à huit heures, je suis allé cogner chez Vilquine. Il demeure ici dans la Cinquième rue, et il est même de ma connaissance. Il n'y avait pas là de Ferdychtchenko. A la vérité, j'ai tant bien que mal appris de la servante qui est fort sourde, qu'une heure auparavant quelqu'un avait frappé à la porte et même assez fort : il avait cassé le cordon de la sonnette. Mais la servante n'avait pas ouvert, ne voulant pas éveiller monsieur Vilquine, et peut-être ne se souciant pas elle-même de quitter son lit. Cela arrive.

— Et ce sont là toutes vos preuves? Vous n'en avez guère.

— Prince, mais qui donc soupçonner, je vous le demande? reprit avec sentiment Lébédéff; en même temps un sourire quelque peu finaud glissa sur ses lèvres.

Le prince, qui paraissait très-perplexe, réfléchit pendant plusieurs minutes

— Vous devriez faire de nouvelles recherches dans les chambres, dans les tiroirs! dit-il ensuite.

— J'ai tout visité! soupira Lébédéff.

— Hum!..... et pourquoi, pourquoi avez-vous ôté cette redingote? s'écria le prince en frappant avec colère sur la table.

— Il y a un personnage de comédie qui fait la même question. Mais, prince très-débonnaire, vous prenez mon infortune trop à cœur! Cela n'en vaut pas la peine. Je veux dire que cela n'en vaudrait pas la peine s'il ne s'agissait que de moi; mais vous avez aussi compassion du coupable... du peu intéressant monsieur Ferdychtchenko?

— Eh bien, oui, oui, le fait est que vous m'avez donné du souci, interrompit le prince d'un air distrait et mécontent.

— Alors, que comptez-vous faire.... si vous êtes tellement persuadé que c'est Ferdychtchenko?

— Prince, très-estimé prince, qui serait-ce donc, sinon

lui? reprit Lébédéeff de plus en plus onctueux : — il n'y en a pas d'autre à qui on puisse penser, et l'absolue impossibilité de soupçonner qui que ce soit en dehors de monsieur Ferdychtchenko constitue, pour ainsi dire, une nouvelle charge, une troisième preuve contre monsieur Ferdychtchenko! Car, je le répète, si ce n'est pas lui, qui pourrait-ce être? A moins de soupçonner monsieur Bourdovsky, hé, hé, hé?

— Allons donc, c'est absurde!

— Ou enfin le général, hé, hé, hé!

Le prince s'agita impatiemment sur sa couchette

— Quelle extravagance! dit-il d'un ton presque irrité.

— Assurément c'est de l'extravagance, hé, hé, hé! Il m'a fait rire, le général! Tantôt nous sommes allés ensemble à la recherche de Ferdychtchenko chez Vilkiné... il faut vous dire que le général a été encore plus saisi que moi quand je l'ai réveillé aussitôt après avoir constaté la perte de mon portefeuille; je l'ai vu changer de visage, rougir, pâlir, et, finalement, manifester une noble indignation dont la violence m'a même étonné. Il est plein de noblesse, cet homme! Il ment continuellement, il ne peut pas s'en empêcher, mais c'est un homme doué des sentiments les plus élevés, et avec cela si obtus que son innocence saute aux yeux. Je vous ai dit, très-estimé prince, que j'ai pour lui non pas seulement un faible, mais même de l'affection. Tout à coup il s'arrête au milieu de la rue, déboutonne sa redingote, découvre sa poitrine : « Visite-moi, dit-il, tu as fouillé Keller, pourquoi donc ne me fouilles-tu pas? La justice l'exige. » Des tremblements agitaient ses bras et ses jambes, il était d'une pâleur effrayante. « Écoute, général, répondis-je en riant : si un autre me disait cela de toi, je me décapiterais incontinent de mes propres mains, et je mettrais ma tête sur un grand plat que je présenterais moi-même à tous les sceptiques : « Vous voyez cette tête, leur dirais-je, eh bien, je réponds de lui sur cette tête qui est la mienne. » Voilà, ajoutai-je, comme je suis prêt à répondre de toi! » A ces mots, il se jeta dans mes bras, toujours au milieu de la rue, fondit en

larmes et me serra contre sa poitrine presque au point de m'étouffer : « Tu es, dit-il, le seul ami qui me reste dans mes malheurs ! » C'est un homme sensible ! En chemin, naturellement, il me raconta une anecdote ayant trait à la circonstance : lui aussi dans sa jeunesse avait été un jour soupçonné d'un vol de cinq cent mille roubles ; mais le lendemain, le feu s'étant déclaré dans la maison, il avait sauvé des flammes le comte qui le soupçonnait et Nina Alexandrovna, alors jeune fille. Le comte l'avait embrassé et c'était ainsi qu'il avait épousé Nina Alexandrovna. Vingt-quatre heures après, dans les décombres de la maison incendiée on retrouvait la cassette avec l'argent qu'on avait cru volé ; c'était une cassette en fer, de fabrication anglaise, pourvue d'une serrure à secret ; elle avait passé à travers le parquet sans que personne s'en fût aperçu, et, si l'incendie n'avait pas eu lieu, on n'aurait jamais su ce qu'elle était devenue. Il n'y a pas un mot de vrai dans cette anecdote, et néanmoins, en parlant de Nina Alexandrovna, il se mit à pleurnicher. C'est une personne très-noble que Nina Alexandrovna, quoiqu'elle soit tachée contre moi.

— Vous ne la connaissez pas ?

— Presque pas, mais je voudrais de toute mon âme la connaître, ne fût-ce que pour me justifier à ses yeux. Nina Alexandrovna me reproche de pervertir son mari par l'ivrognerie. Mais loin de le pervertir, j'exerce plutôt sur lui une influence salutaire ; je l'empêche peut-être de fréquenter une société dangereuse. En outre, il est mon ami, et, je vous l'avoue, à présent je ne le quitte plus : où il va, je vais, car c'est seulement par la sensibilité qu'on peut agir sur le général. Maintenant il a même complètement cessé d'aller chez sa kapitancha¹, quoique, au fond, il en tienne toujours pour elle et que parfois il gémissé de ne plus la voir. Je ne sais pourquoi, c'est surtout le matin en se levant et en mettant ses bottes qu'il pense avec mélancolie à cette femme.

¹ Femme d'un capitaine.

Il n'a pas d'argent, voilà le malheur, impossible de se présenter chez elle les mains vides. Il ne vous a pas demandé d'argent, très-estimé prince?

— Non, il ne m'en a pas demandé.

— Il n'ose pas. Ce n'est pourtant pas l'envie qui lui manque; il m'a même avoué qu'il voulait s'adresser à vous; mais il hésite, parce que vous lui avez prêté il n'y a pas encore longtemps, et que de plus il s'attend à un refus de votre part. Il m'a confié cela comme à un ami.

— Et vous, vous ne lui donnez pas d'argent?

— Prince! très-estimé prince! ce n'est pas seulement de l'argent, c'est ma vie que je donnerais pour cet homme..... non, je ne veux rien exagérer, pas ma vie, mais pour lui je consentirais volontiers à avoir une fièvre, un abcès ou un rhume, si toutefois il le fallait absolument; car je le considère comme un grand homme, malheureusement tombé dans la crotte! Voilà; ce n'est pas seulement de l'argent!

— Alors vous lui donnez de l'argent?

— N-non, je ne lui en ai pas donné, et il sait lui-même que je ne lui en donnerai pas; mais c'est uniquement pour son bien, dans l'intérêt de sa moralité. A présent, il va se rendre à Pétersbourg avec moi. Je vais à Pétersbourg parce que monsieur Ferdychtchenko y est, je le sais positivement. Cette chasse passionne aussi mon général, mais je présume qu'au sortir du wagon il me plantera là pour courir chez sa kapitancha. Quant à moi, j'avoue que je ferai exprès de ne pas le retenir. Pour être plus sûrs de pincer monsieur Ferdychtchenko, nous avons décidé qu'en arrivant à Pétersbourg, nous nous séparerions et que chacun de nous battrait la ville de son côté. Je laisserai donc partir Son Excellence et ensuite j'irai tout d'un coup la surprendre chez sa maîtresse pour lui faire honte de sa conduite, tant comme père de famille que comme homme en général.

— Seulement ne faites pas de bruit, Lébédéff; pour l'amour de Dieu, pas d'esclandre! dit à demi-voix le prince très-inquiet.

— Oh, non, je ne veux que le confondre et voir un peu la tête qu'il fera; car de la physionomie on peut conclure bien des choses, très-estimé prince, et cette observation est surtout vraie pour un pareil homme. Quoique je sois grandement éprouvé moi-même, maintenant encore je ne puis m'empêcher de penser à lui et aux moyens de réformer ses mœurs. J'ai une instante prière à vous adresser, très-estimé prince; c'est même, je l'avoue, le principal motif de ma visite : vous connaissez la famille Ivoulguine, vous avez même habité chez elle; si vous consentiez, excellent prince, à me venir en aide ici, dans l'intérêt exclusif du général, pour son bien...

Lébédeff joignit les mains en achevant cette phrase.

— Eh bien? quelle aide attendez-vous de moi? Soyez sûr que j'ai le plus grand désir de vous comprendre pleinement, Lébédeff.

— C'est seulement parce que j'en étais convaincu que je suis venu vous trouver! On pourrait agir par l'entremise de Nina Alexandrovna; de la sorte, on surveillerait constamment Son Excellence dans le sein de sa propre famille. Malheureusement, je ne suis pas en relation..... en outre, Nicolas Ardalionovitch qui vous adore, pour ainsi dire, jusqu'au plus profond de sa jeune âme, pourrait aider...

— N-non... Mêler Nina Alexandrovna à cette affaire... A Dieu ne plaise!... Et Kolia non plus... Du reste, je ne vous comprends peut-être pas encore, Lébédeff.

Lébédeff fit un saut sur sa chaise.

— Mais il n'y a rien du tout à comprendre! De la sensibilité et de la tendresse, pas autre chose, — voilà tout le remède pour notre malade. Vous me permettez, prince, de le considérer comme un malade?

— Cela même montre votre délicatesse et votre esprit.

— Je vous expliquerai ma pensée par un exemple que, pour plus de clarté, je prendrai dans la pratique. Voyez quel homme c'est : à présent, son seul tort est d'être toqué de cette kapitancha qu'il ne peut aller voir sans argent, et chez

qui j'ai l'intention de le surprendre aujourd'hui, — pour son bien; mais mettons qu'il n'y ait pas que la kapitancha, supposons qu'il ait commis un véritable crime, ou du moins quelque faute tout à fait contraire à l'honneur (ce dont il est à coup sûr absolument incapable), eh bien, même dans ce cas, je le répète, rien qu'en procédant vis-à-vis de lui avec ce que j'appellerai une noble tendresse, on arrivera à tout savoir, car c'est un homme très-sensible! Croyez qu'avant cinq jours lui-même se trahira : il fondra en larmes et fera les aveux les plus complets, — surtout si l'on agit avec un mélange d'habileté et de noblesse, si la surveillance de sa famille et la vôtre s'exercent, pour ainsi dire, sur chacun de ses pas... Oh, très-bon prince, ajouta du ton le plus chaleureux Lébédéff, — je n'affirme pas qu'il ait positivement.... Je suis prêt, comme on dit, à verser sur l'heure tout mon sang pour lui; mais vous conviendrez que le désordre, l'ivrognerie, la kapitancha, — tout cela réuni peut mener loin.

— Pour un tel but, sans doute, je suis tout disposé à joindre mes efforts aux vôtres, dit le prince en se levant, — mais je vous avoue, Lébédéff, que je suis dans une perplexité terrible; dites-moi, vous croyez toujours..... en un mot, vous dites vous-même que vous soupçonnez monsieur Ferdychtchenko.

L'employé joignit de nouveau les mains.

— Mais qui donc puis-je soupçonner encore? Qui donc, prince très-sincère? répondit-il avec son onctueux sourire,

Le prince fronça le sourcil et quitta sa place.

— Voyez-vous, Loukian Timoféitch, ici une erreur est une chose terrible. Ce Ferdychtchenko... je ne voudrais pas dire du mal de lui..... mais ce Ferdychtchenko... qui sait? peut-être que c'est lui!... Je veux dire qu'il est peut-être en effet plus capable de cela que... qu'un autre.

Lébédéff devint tout yeux et tout oreilles.

Le prince dont la mine se refrognait de plus en plus commença à se promener de long en large, évitant autant que possible de regarder son interlocuteur.

— Voyez-vous, poursuivit-il avec un embarras croissant, — on m'a donné à entendre... on m'a dit de monsieur Ferdychtchenko que c'était peut-être un homme devant qui il fallait s'observer et ne rien dire... de trop, — vous comprenez? C'est pour vous dire qu'effectivement il était peut-être plus capable qu'un autre... pour qu'il n'y ait pas d'erreur, car voilà le grand point, vous comprenez?

— Mais qui vous a donné ce renseignement sur monsieur Ferdychtchenko? demanda vivement Lébédéeff.

— On me l'a confié tout bas; du reste, moi-même je n'en crois rien... je suis très-fâché d'avoir été mis dans la nécessité de vous dire cela, mais je vous assure que personnellement je ne le crois pas... c'est absurde... Oh! quelle bêtise j'ai faite!

— Voyez-vous, prince, reprit Lébédéeff tout agité, — c'est important, c'est de la plus haute importance maintenant; entendons-nous, ce n'est pas la nouvelle concernant monsieur Ferdychtchenko qui en soi est importante, mais la façon dont elle est arrivée à votre connaissance. (Tout en parlant, Lébédéeff courait derrière le prince et s'efforçait de lui embolter le pas.) Voici, prince, ce que j'ai maintenant à vous communiquer : tantôt, lorsque je suis allé chez Vilkiné avec le général, celui-ci, après m'avoir raconté l'anecdote de l'incendie, m'a aussi insinué, et naturellement d'une voix tremblante d'indignation, que monsieur Ferdychtchenko était un homme dont il fallait se défier, mais ses dires s'accordaient si peu les uns avec les autres que malgré moi je lui ai posé quelques questions, et la manière dont il y a répondu m'a prouvé que tout cela n'était qu'une invention de Son Excellence... Un pur effet de sa bonhomie en quelque sorte, car ses mensonges viennent seulement de ce qu'il ne peut contenir son attendrissement. Maintenant voyez : s'il a menti, ce dont j'ai la conviction, comment se fait-il que vous ayez aussi entendu parler de cela? Comprenez, prince, que cette nouvelle, il l'a inventée sous l'inspiration du moment: qui donc, par conséquent, vous l'a apprise? C'est important, c'est... fort important et... pour ainsi dire...

— C'est Kolia qui vient de me dire cela, et il le tenait de son père qu'il a rencontré dans le vestibule tantôt entre six et sept heures, comme il sortait je ne sais pourquoi...

Et le prince raconta tout en détail.

— Eh bien, voilà, c'est ce qui s'appelle une piste! reprit Lébédéff qui se frottait les mains en riant d'un petit rire silencieux : — c'est bien ce que je pensais! Cela signifie que mon général a interrompu à six heures son sommeil de l'innocence, exprès pour aller éveiller son cher fils et l'avertir du danger extraordinaire qu'on court dans la société de monsieur Ferdychtchenko! Faut-il, après cela, que monsieur Ferdychtchenko soit un homme dangereux! Et quelle sollicitude paternelle chez Son Excellence, hé, hé, hé!

— Écoutez, Lébédéff, dit le prince troublé au dernier point, — écoutez, agissez sans bruit! Ne faites pas de tapage! Je vous en prie, Lébédéff, je vous en conjure... En ce cas, je vous seconderai, je vous en donne ma parole, mais que personne ne sache; que personne ne sache!

— Soyez sûr, très-bon, très-noble prince, cria avec exaltation Lébédéff, — soyez sûr que tout cela mourra dans mon noble cœur! Nous agirons à la sourdine, ensemble! A la sourdine, ensemble! Tout mon sang même, je le... Excellentissime prince, j'ai l'âme et l'esprit également bas, mais interrogez un coquin et pas seulement un homme bas, demandez-lui à qui il préfère avoir affaire : à un coquin comme lui ou à un homme plein de noblesse comme vous, très-sincère prince, son choix ne sera pas douteux : il répondra qu'il aime mieux avoir affaire à un homme plein de noblesse, et c'est là qu'on peut voir le triomphe de la vertu! Au revoir, très-estimé prince! A la sourdine... à la sourdine... ensemble.

X

Le prince comprit enfin pourquoi il avait senti un froid glacial chaque fois que sa main s'était posée sur ces trois lettres et pourquoi il avait attendu jusqu'au soir pour les lire. Le matin, avant de s'être encore décidé à prendre connaissance d'aucune d'elles, il s'était endormi d'un lourd sommeil sur sa couchette, et, dans un rêve non moins pénible que le précédent, il avait vu de nouveau s'approcher de lui cette même « coupable » : elle le regardait encore avec des larmes qui brillaient suspendues à ses longs cils, elle l'appelait encore auprès d'elle, et, comme tantôt, il se réveilla en se rappelant avec une impression de souffrance le visage de cette femme. Il voulut se rendre immédiatement chez elle, mais il ne le put ; à la fin, presque désespéré, il déplia les lettres et se mit à les lire.

Elles ressemblaient aussi à un songe. Parfois on fait des rêves bizarres, impossibles, en contradiction avec les lois de la nature ; au réveil, vous vous les rappelez nettement et vous vous étonnez d'un fait étrange. Vous vous souvenez d'abord que la raison ne vous a pas quitté durant tout ce défilé de tableaux fantastiques ; vous vous souvenez même d'avoir agi avec une adresse et une logique extraordinaires pendant que des assassins vous entouraient, rusaient avec vous, dissimulaient leurs intentions et, prêts à vous égorger au premier signal, vous prodiguaient les démonstrations d'amitié ; vous vous rappelez grâce à quel ingénieux stratagème vous avez réussi à leur donner le change et à vous esquiver ; puis vous vous êtes douté qu'ils n'étaient nullement dupes de votre ruse et qu'ils feignaient seulement d'ignorer l'endroit où vous vous étiez réfugié ; alors vous avez de nouveau usé d'adresse et encore une fois trompé

vos ennemis. Vous vous rappelez parfaitement tout cela, mais comment se fait-il que dans ce même temps votre raison ait pu accepter les absurdités, les impossibilités évidentes dont foisonnait votre songe? Un de vos assassins s'est changé en femme sous vos yeux, ensuite cette femme s'est métamorphosée en un petit nain fourbe, hideux, — et vous avez cru que c'était arrivé, vous avez admis tout cela sur-le-champ, presque sans éprouver la moindre surprise, alors même que, d'un autre côté, votre intelligence déployait une puissance inaccoutumée, alors qu'elle accomplissait des merveilles de ruse, de pénétration, de logique? Pourquoi aussi, quand vous vous réveillez et rentrez dans le monde réel, sentez-vous presque toujours et parfois avec une rare vivacité d'impression que le songe en vous quittant emporte comme une énigme indevinée pour vous? L'extravagance de votre rêve vous fait sourire et en même temps vous sentez que ce tissu d'absurdités renferme une idée, mais une idée réelle, quelque chose qui appartient à votre vie véritable, quelque chose qui existe et a toujours existé dans votre cœur; vous croyez trouver dans votre songe une prophétie attendue par vous, vous ressentez une impression forte, — joyeuse ou cruelle, mais en quoi elle consiste et quelle prédiction vous a été faite, — vous ne pouvez ni le comprendre, ni vous le rappeler.

La lecture de ces lettres produisit sur le prince un effet analogue. Mais, avant même d'y avoir jeté les yeux, il sentait que le fait seul de leur existence, de leur possibilité ressemblait déjà à un cauchemar. Comment s'est-elle décidée à *lui écrire*? se demandait-il en se promenant seul le soir (parfois il oubliait même le lieu où il était). Comment a-t-elle pu écrire *à ce sujet*, et comment un rêve si insensé a-t-il pris naissance dans sa tête? Mais ce rêve se trouvait déjà réalisé, et, chose qui étonnait le prince plus que tout le reste, tandis qu'il lisait ces lettres, lui-même croyait presque à la possibilité, bien plus, à la raison d'être de ce rêve. Oui, sans doute, c'était un songe, un cauchemar, une folie, mais il y

avait là quelque chose de cruellement réel, de douloureusement juste, qui autorisait ce songe, ce cauchemar, cette folie. Pendant plusieurs heures consécutives le prince resta comme affolé par sa lecture, certains passages lui revenaient sans cesse à l'esprit, il s'y arrêtait, les méditait profondément. Parfois il était tenté de se dire qu'il avait pressenti et deviné tout cela de longue date; il lui semblait même que cette lecture il l'avait déjà faite longtemps auparavant, et que toutes les souffrances, toutes les craintes, toutes les angoisses auxquelles depuis il s'était vu en proie avaient leur cause dans ces lettres lues autrefois par lui.

« Quand vous décachetterez ce pli (ainsi commençait la première lettre), regardez d'abord la signature. Elle vous dira tout, vous expliquera tout, il est donc inutile que je me justifie devant vous et que je vous donne des éclaircissements. Si j'étais le moins du monde votre égale, vous pourriez encore voir une insulte dans mon audace; mais qui suis-je et qui êtes-vous? Nous sommes aux antipodes l'une de l'autre, et la distance est telle entre nous que je ne puis vous offenser, lors même que je le voudrais. »

Plus loin on lisait ce qui suit :

« Ne voyez pas dans mes paroles l'exaltation morbide d'un esprit malade, mais vous êtes pour moi une perfection? Je vous ai vue, je vous vois chaque jour. Je ne vous juge pas; ce n'est pas le raisonnement qui m'a amenée à vous considérer comme une perfection, c'est simplement pour moi un article de foi. Mais j'ai aussi un tort envers vous : je vous aime. Il n'est pas permis d'aimer la perfection, on doit seulement la reconnaître, n'est-ce pas? Et pourtant je suis éprise de vous. Quoique l'amour égale les hommes, soyez tranquille, je ne vous rabaisse pas jusqu'à moi, même dans le plus intime de ma pensée. Je viens d'écrire : « soyez tranquille » ; est-ce que vous pouvez vous inquiéter?.. Si c'était possible, je baiserais la trace de vos pas. Oh! je ne m'égalé pas à vous... Regardez la signature, regardez-la vite! »

« **Pourtant je** remarque (écrivait dans une autre lettre Nastasia Philippovna) que je vous unis à lui et que pas une seule fois je n'ai encore demandé si vous l'aimez. Il est devenu amoureux de vous à première vue. Il pensait à vous comme à une « lumière » ; ce sont ses propres expressions, je les ai recueillies de sa bouche. Mais je n'avais pas besoin de ses paroles pour comprendre que vous étiez sa lumière. J'ai vécu tout un mois près de lui et j'ai compris alors que vous l'aimiez aussi ; vous et lui ne faites qu'un pour moi ».

« **Qu'est-ce que c'est ?** (écrivait-elle encore) hier j'ai passé à côté de vous et il m'a semblé que vous rougissiez ? C'est impossible, je me serai figuré cela. Si l'on vous amenait dans le bouge le plus infâme et qu'on vous y montrât le vice nu, alors même vous ne devriez pas rougir ; vous êtes au-dessus de toute insulte. Vous pouvez haïr les hommes bas et lâches, mais seulement à cause de l'offense qu'ils font aux autres, car, pour vous, aucune offense ne peut vous atteindre. Vous savez, je trouve même que vous devez l'aimer. Ce que vous êtes pour lui, vous l'êtes aussi pour moi : un esprit de lumière ; un ange ne peut pas haïr et même il ne peut pas ne pas aimer. Peut-on aimer tout le monde, tous les hommes, tout son prochain ? je me suis souvent posé cette question. Sans doute, on ne le peut pas et même ce n'est pas dans la nature. L'amour abstrait de l'humanité est presque toujours de l'égoïsme. Mais ce qui nous est impossible ne l'est pas à vous : comment pourriez-vous ne pas aimer n'importe qui, quand vous ne pouvez vous comparer à personne, quand vous planez dans une région inaccessible à toute offense, à toute indignation personnelle ? seule vous pouvez aimer sans égoïsme ; seule vous pouvez, aimant, vous désintéresser de vous-même et ne songer qu'à celui que vous aimez. Oh, combien il me serait cruel d'apprendre que vous êtes honteuse et irritée de recevoir mes lettres ! Ce serait votre déchéance : du coup vous vous placeriez sur la même ligne que moi... »

« **Hier, après vous avoir rencontrée, je suis revenue chez**

moi et j'ai conçu l'idée d'un tableau. Les peintres représentent toujours le Christ au milieu de quelque scène évangélique, ce n'est pas ainsi que je le peindrais : dans le tableau que j'imagine, il serait seul, — ses disciples le quittaient quelquefois. Je ne laisserais avec lui qu'un petit enfant. L'enfant vient de jouer à côté de lui ou peut-être lui a raconté quelque chose avec la naïveté de son âge. Le Christ l'a écouté, mais maintenant il est devenu songeur, sa main s'est oubliée sur la petite tête de l'enfant. Il regarde au loin, à l'horizon ; dans ses yeux se devine une pensée grande comme le monde ; son visage est triste. L'enfant a cessé de parler et s'est accoudé sur les genoux du Christ ; la joue appuyée sur sa main, il lève la tête et le regarde fixement avec cet air pensif que les enfants ont quelquefois. Le soleil se couche... Voilà mon tableau ! Vous êtes innocente et toute votre perfection est dans votre innocence. Oh, rappelez-vous seulement cela ! Que vous importe ma passion pour vous ? Maintenant déjà vous êtes à moi, je serai toute ma vie près de vous... Je mourrai bientôt. »

Enfin la dernière lettre contenait les lignes suivantes :

« Pour l'amour de Dieu, ne pensez rien de moi ; ne croyez pas non plus que je m'humilie parce que je vous écris ainsi ou que je sois de ces êtres qui trouvent du plaisir à s'humilier et qui le font même par orgueil. Non, j'ai mes consolations, mais il me serait difficile de vous expliquer cela, c'est à peine si je le comprends nettement moi-même. Mais je sais que je ne puis m'humilier, même par orgueil. Quant à l'humilité d'un cœur pur, j'en suis incapable. Par conséquent, je ne m'humilie pas du tout.

« Pourquoi veux-je vous unir : pour vous ou pour moi ? Pour moi, naturellement, toutes les questions de ma vie seront ainsi tranchées, il y a longtemps que je me suis dit cela... J'ai su que dans le temps votre sœur Adélaïde avait dit en voyant mon portrait qu'avec une pareille beauté on pouvait révolutionner le monde. Mais j'ai renoncé au monde, vous trouvez drôle que j'écrive ces mots, moi que vous avez

rencontrée couverte de dentelles et de diamants, dans une société d'ivrognes et de vauriens? Ne faites pas attention à cela, je n'existe plus guère et je le sais; Dieu sait ce qui vit en moi à ma place. Je lis cela chaque jour dans deux yeux terribles qui m'observent sans cesse, même lorsqu'ils ne sont pas devant moi. A présent ces yeux *se taisent* (ils se taisent toujours), mais je connais leur secret. La maison de cet homme est sombre, maussade; elle renferme un mystère. Je suis sûre qu'il a dans une boîte un rasoir entouré de soie, comme l'autre, l'assassin de Moscou; celui-là aussi demeurerait avec sa mère et avait noué un fil de soie autour d'un rasoir pour couper la gorge à quelqu'un. Tout le temps que j'ai été chez lui, je me suis figuré qu'il y avait là quelque part sous une planche du parquet un cadavre caché peut-être par son père; il me semblait que, comme celui de Moscou, ce cadavre était enveloppé dans une toile cirée et qu'on avait aussi placé tout autour des flacons de liquide Jdanoff; je vous montrerais même le coin. Il ne dit rien, mais je sais qu'au point où il m'aime, il doit forcément me haïr. Votre mariage et le mien auront lieu en même temps : c'est ce qui a été convenu entre lui et moi. Je n'ai pas de secrets pour lui. Je le tuerais bien, tant j'ai peur de lui... Mais il me tuera auparavant.... tout à l'heure il s'est mis à rire et il m'a dit que je rêvais; il sait que je vous écris. »

Le même délire se manifestait dans bien d'autres passages de ces lettres. Une d'elles, la seconde, était fort longue : deux feuilles de papier de poste grand format, couvertes d'une écriture très-fine.

Après avoir, comme la veille, erré longtemps dans le parc ombre, le prince le quitta enfin. La nuit claire et transparente lui sembla plus claire encore que de coutume; « comment n'est-il pas plus tard que cela? » pensa-t-il. (Il avait oublié de prendre sa montre.) Les sons d'une musique lointaine arrivaient à son oreille : « Ce doit être au Waux-Hall; sans doute ils n'y sont pas allés aujourd'hui. » Tandis qu'il

se faisait cette réflexion, il s'aperçut qu'il était tout près de leur maison; il savait d'avance qu'il finirait nécessairement par se rendre là, et, le cœur défaillant, il monta sur la terrasse. Personne ne s'y trouvait. Il attendit un moment puis ouvrit la porte de la salle. « Ils ne fermaient jamais cette porte », se dit-il, mais la salle était vide aussi et plongée dans une obscurité presque complète. Debout au milieu de la chambre, le prince ne savait à quoi se résoudre. Tout à coup une porte s'ouvrit, entra Alexandra Ivanovna qui tenait une bougie à la main. En apercevant le visiteur, la jeune fille étonnée s'arrêta devant lui et l'interrogea des yeux. Évidemment elle ne faisait que traverser cette pièce pour se rendre dans une autre, et elle ne s'attendait pas du tout à trouver là quelqu'un.

— Par quel hasard êtes-vous ici ? demanda-t-elle enfin.

— Je... je suis entré en passant...

— Maman est souffrante, Aglaé aussi. Adélaïde est allée se coucher et je vais en faire autant. Nous avons passé toute la soirée seules à la maison. Papa et le prince sont à Pétersbourg.

— Je suis venu... je suis venu chez vous... maintenant...

— Vous savez quelle heure il est ?

— N-non...

— Il est minuit et demi. Nous sommes toujours couchées à cette heure-ci.

— Ah ! je pensais que... qu'il était neuf heures et demie. Alexandra se mit à rire.

— Cela ne fait rien ! mais pourquoi n'êtes-vous pas venue tantôt ? On vous a peut-être attendu.

— Je... je pensais... balbutia-t-il en s'en allant.

— Au revoir ! Tout le monde va bien rire demain quand je raconterai cela.

Il retourna chez lui en suivant le chemin qui longeait le parc. Son cœur battait violemment, ses idées se troublaient, tout prenait autour de lui l'aspect d'un songe. Et soudain s'offrit de nouveau à ses yeux la vision qui à deux reprises

lui était apparue en rêve. La même femme sortit du parc et s'arrêta devant le prince, on aurait dit qu'elle l'avait attendu là. Tremblant, il interrompit sa marche; elle lui saisit la main et la serra avec force. « Non, ce n'est pas une apparition! »

Et voilà qu'elle se retrouvait enfin face à face avec lui, pour la première fois depuis leur séparation; elle lui parlait, mais lui la considérait en silence, il avait le cœur si gros, si navré! Oh! jamais par la suite il ne put oublier cette rencontre, et toujours il se la rappela avec la même douleur. Là, dans la rue, Nastasia Philippovna, comme une insensée, se mit à genoux devant lui; il recula effrayé; elle lui prit la main pour la baiser, et, de même que tantôt dans son rêve, le prince vit des larmes suspendues aux longs cils de la jeune femme.

— Lève-toi, lève-toi! murmura-t-il d'une voix inquiète en s'efforçant de la relever : — lève-toi vite!

— Tu es heureux? Heureux? demanda-t-elle. — Dis-moi seulement un mot, es-tu heureux maintenant? Aujourd'hui, tout à l'heure? Tu as été chez elle? Qu'est-ce qu'elle a dit?

Elle était toujours agenouillée et ne l'écoutait pas; les questions se pressaient sur ses lèvres, elle parlait précipitamment, comme si quelqu'un était à sa poursuite.

— Je pars demain, comme tu l'as ordonné. Je n'écrirai plus... Je te vois pour la dernière fois, pour la dernière! Maintenant c'est bien pour la dernière fois!

— Calme-toi, lève-toi! dit-il avec désespoir.

Elle lui saisit les bras et le contempla avidement.

— Adieu! fit-elle enfin, puis elle se leva et s'éloigna à la hâte. Le prince vit Rogojine apparaître tout à coup auprès d'elle, la prendre par le bras et l'emmener.

— Attends un peu, prince, cria le marchand, — je suis à toi dans cinq minutes.

Effectivement, cinq minutes après, Rogojine arriva à l'endroit où le prince était resté pour l'attendre.

— Je l'ai mise en voiture, dit-il, — la calèche stationnait

là, au coin, depuis dix heures. Elle savait que tu passerais toute la soirée chez celle-là. Tantôt je lui ai transmis exactement le contenu de la lettre que tu m'as adressée. Elle n'écrira plus à celle-là; elle l'a promis; et demain, suivant ton désir, elle quittera Pavlovsk. Elle a voulu te voir une dernière fois, nonobstant ton refus de te rencontrer avec elle; nous t'avons attendu ici; tiens, voilà le banc sur lequel nous nous étions assis pour être sûrs de ne pas te manquer quand tu repasserais.

— Elle-même t'a pris avec elle?

— Eh bien, quoi? reprit en souriant Rogojine : — j'ai vu ce que je savais déjà. Tu as lu ses lettres?

— Mais toi, réellement, les as-tu lues? demanda le prince saisi d'effroi à cette pensée.

— Comment donc! elle-même me les a montrées toutes. Tu te rappelles ce qu'elle dit du rasoir, hé, hé!

— Elle est folle! cria Muichkine en se tordant les mains.

— Qui sait? elle ne l'est peut-être pas, observa à voix basse et comme en aparté Rogojine.

Le prince ne répondit pas.

— Allons, adieu, dit Parfène Séménitch, — moi aussi je pars demain; ne me garde pas rancune! Mais, mon ami, ajouta-t-il en se retournant brusquement, — tu n'as pas répondu à sa question? « Es-tu heureux, oui ou non? »

— Non, non, non! s'écria le prince avec l'accent d'une douleur poignante.

— Il serait fort que tu dises « oui! » reprit Rogojine en riant d'un rire sardonique, et il s'en alla sans regarder derrière lui.

QUATRIÈME PARTIE

I

Huit jours s'étaient écoulés depuis l'entrevue du prince et d'Aglaé Épantchine sur le banc vert. Par une belle matinée, vers dix heures et demie, Barbara Ardalionovna Ptitzine qui était sortie pour aller voir des connaissances, revint chez elle dans une disposition d'esprit fort chagrine.

Il y a des gens dont il est difficile de dire quelque chose qui les présente d'emblée sous leur aspect le plus caractéristique; ce sont ceux qu'on appelle communément les hommes « ordinaires », la « masse », et qui, en effet, constituent l'immense majorité de l'espèce humaine. A cette vaste catégorie appartiennent plusieurs des personnages de notre récit, notamment Barbara Ardalionovna Ptitzine, son mari, monsieur Ptitzine, et Gabriel Ardalionovitch, son frère.

Presque depuis l'adolescence, Gabriel Ardalionovitch avait été tourmenté par le sentiment continu de sa médiocrité en même temps que par l'envie irrésistible de se convaincre qu'il était un homme supérieur. Plein d'appétits violents, il avait, pour ainsi dire, les nerfs agacés de naissance, et il croyait à la force de ses désirs parce qu'ils étaient impétueux. Sa rage de se distinguer le poussait parfois à risquer le coup de tête le plus inconsidéré, mais toujours au der-

nier moment notre héros se trouvait être trop raisonnable pour s'y résoudre. Cela le tuait. Au besoin, en vue de quelque avantage ardemment souhaité, il se fût peut-être décidé à une chose extrêmement basse, mais, comme par un fait exprès, dès qu'il fallait passer de la résolution à l'action, Gabriel Ardalionovitch se trouvait toujours être trop honnête pour commettre une grosse bassesse (une petite, du reste, n'éveillait jamais en lui aucune susceptibilité de conscience). La pauvreté dans laquelle sa famille était tombée l'humiliait et l'irritait. Il traitait même sa mère avec mépris, tout en comprenant très-bien cependant que s'il avait une bonne carte dans son jeu, si quelque chose pouvait l'aider à faire son chemin, c'était surtout la haute réputation d'honorabilité dont jouissait Nina Alexandrovna. Dès son entrée chez Épantchine il s'était dit : « Puisqu'il faut être plat, soyons-le jusqu'au bout, pourvu que cela nous rapporte », et — presque jamais il ne poussait la platitude jusqu'au bout. Pourquoi, d'ailleurs, s'était-il imaginé qu'il lui faudrait nécessairement être plat ? La façon dont Aglaé reçut alors ses avances l'effraya sans pourtant le rebuter : à tout hasard, il continua à avoir des vues sur la jeune fille, quoique jamais il ne crût sérieusement qu'elle descendrait jusqu'à lui. Plus tard, à l'époque de son histoire avec Nastasia Philippovna, il se figura soudain que le moyen d'arriver à *tout* était l'argent. « Va pour une bassesse », se répétait-il chaque jour avec une assurance présomptueuse à laquelle se mêlait une certaine crainte ; « puisqu'il faut être bas, soyons-le carrément », ne cessait-il de se dire pour s'encourager ; « en pareil cas la routine hésite, mais nous autres nous ne sommes pas timides. » Ses échecs successifs auprès d'Aglaé et de Nastasia Philippovna le démoralisèrent complètement, et, comme le lecteur le sait, il remit au prince l'argent à lui donné par une folle qui elle-même l'avait reçu d'un fou. Ce sacrifice accompli, le jeune homme en éprouva autant de regret que d'orgueil. Pendant les trois jours que le prince resta alors à Pétersbourg, Gabriel Ardalionovitch

pleura dans son sein, mais pendant ces trois jours aussi il prit le prince en grippe parce que ce dernier le considérait avec trop de compassion, alors qu'en rendant cent mille roubles, il avait fait une chose « dont tout le monde n'aurait pas été capable ». Mais force lui était de s'avouer (et cette conviction le faisait cruellement souffrir) que tout son chagrin venait d'un amour-propre continuellement blessé. Beaucoup plus tard seulement, il comprit qu'avec une créature aussi innocente et aussi étrange qu'Aglaé, son affaire aurait pu prendre une tournure sérieuse. Dévoré de regrets, il renonça à ses occupations et tomba dans une profonde mélancolie.

A présent, Gabriel Ardalionovitch demeurait chez Ptitzine avec son père et sa mère. Il ne cachait pas son mépris pour le parent qui lui donnait l'hospitalité, mais en même temps il écoutait ses conseils et presque toujours il était assez sage pour les solliciter. Par exemple, une chose qui fâchait Gania, c'était de voir que Ptitzine ne se proposait pas d'être un Rothschild. « Puisque tu es un usurier, eh bien, va jusqu'au bout, pressure les gens fais-leur suer le plus d'argent possible, affirme-toi, deviens le roi des Juifs. » Doux et modeste, Ptitzine se contentait de sourire en entendant ces paroles; une fois pourtant, il crut devoir s'expliquer sérieusement avec Gania et il apporta même une certaine dignité dans cette explication. Il prouva à son beau-frère qu'il ne faisait rien de malhonnête et que celui-ci avait tort de le traiter de Juif : si l'argent était à tel prix ce n'était pas sa faute; il agissait conformément à la justice et à l'honneur; le vrai dire, dans « ces choses-là », son rôle était plutôt celui d'un simple agent; enfin, grâce à son exactitude en affaires, il s'était fait connaître fort avantageusement dans la meilleure société et le cercle de ses opérations s'élargissait de jour en jour. « Je ne serai pas un Rothschild et il n'y a pas de raison pour que j'en sois un, ajouta-t-il en riant, - mais j'aurai une maison dans la Litéinaïa, peut-être même deux, et je m'en tiendrai là. » « Qui sait pourtant?

« J'en aurai peut-être bien trois ! » acheva-t-il *in petto*, mais ce rêve qu'il caressait mentalement, jamais il ne le confiait à personne. La nature aime et favorise de pareilles gens. A coup sûr, elle récompensera Ptitzine : ce n'est pas trois maisons mais quatre qu'il aura, et cela justement parce que, dès son enfance, il a compris qu'il ne serait jamais un Rothschild. A cette limite, il est vrai, s'arrêtera la fortune de Ptitzine, et, quoi qu'il arrive, jamais il ne lui sera donné d'avoir plus de quatre maisons.

Barbara Ardalionovna ne ressemblait pas du tout à son frère. Elle aussi avait des désirs violents, mais ils étaient plutôt opiniâtres qu'impétueux. Il y avait autant de sagesse dans ses projets que dans la manière dont elle en poursuivait l'exécution. Sans doute, elle appartenait aussi à la catégorie des gens « ordinaires » qui rêvent d'être originaux, mais elle avait bientôt reconnu qu'il n'existait pas en elle le moindre grain d'originalité véritable, et elle ne s'en affligeait pas outre mesure, — qui sait? ici peut-être lui venait en aide un orgueil *sui generis*. Ce fut très-résolument qu'elle fit sa première concession aux nécessités de la vie pratique en consentant à devenir la femme de M. Ptitzine; toutefois, lorsqu'elle l'épousa, elle ne se dit nullement : « Va pour une bassesse, du moment qu'elle conduit au but », comme n'aurait pas manqué de s'exprimer en pareil cas Gabriel Ardalionovitch (selon toute probabilité, il tenait ce langage à sa sœur elle-même quand, en qualité de frère aîné, il lui manifestait sa satisfaction du parti qu'elle avait pris). Loin de là, Barbara Ardalionovna se maria après s'être positivement convaincue que son futur époux était un homme modeste, agréable, presque lettré, et que jamais, pour rien au monde, il ne commettrait une grande bassesse. Quant aux petites, c'étaient des niaiseries dont Barbara Ardalionovna ne s'inquiétait pas; d'ailleurs, où n'y a-t-il pas de ces misères? Il est absurde de chercher l'idéal! De plus, elle savait qu'en se mariant elle assurait un gîte à tous les siens. Voyant Gania malheureux, elle voulait lui être utile

nonobstant les pénibles démêlés qu'ils avaient eus autrefois ensemble. Ptitzine poussait, — amicalement, bien entendu, — son beau-frère à entrer au service. « Vois-tu, lui disait-il parfois en manière de plaisanterie, — tu méprises les généraux et le généralat, mais remarque que tous « ils » finiront par devenir à leur tour généraux; si tu vis, tu le verras. » « Et où prennent-ils donc que je méprise les généraux et le généralat? » pensait sarcastiquement le jeune homme.

Pour servir les intérêts de son frère, Barbara Ardalionovna se fourra chez les dames Épantchine, ce à quoi l'aidèrent puissamment certains souvenirs d'enfance : elle et Gania, étant enfants, avaient joué avec les filles du général Ivan Fédorovitch. La jeune femme n'aurait pas été ce qu'elle était si, dans ses visites à la famille Épantchine, elle eût poursuivi la réalisation d'une chimère; mais son projet n'avait rien de chimérique, étant donné le caractère de cette famille et notamment celui d'Aglaé qu'elle étudiait sans relâche. Opérer un rapprochement entre Aglaé et Gania, tel était le but auquel tendaient tous les efforts de Barbara Ardalionovna. Peut-être arriva-t-elle à quelques résultats, peut-être aussi se trompa-t-elle, par exemple, en présumant trop de son frère et en attendant de lui ce qu'en aucun cas il ne pouvait donner. Quoi qu'il en soit, elle manœuvrait assez habilement chez les dames Épantchine : durant des semaines entières, elle ne soufflait pas mot de Gania; toujours d'une droiture et d'une sincérité extrêmes, elle avait une attitude modeste, mais digne. En descendant au fond de sa conscience, elle ne trouvait rien à se reprocher et cela contribuait encore à l'affermir dans son dessein. Seulement Barbara Ardalionovna remarquait parfois qu'elle était hâchée, qu'il y avait en elle beaucoup d'amour-propre, et peut-être même un amour-propre blessé; c'était surtout à certains moments qu'elle s'en apercevait, notamment après ses visites à la famille Épantchine.

Et voici que maintenant encore, en revenant de chez ces

dames, elle se trouvait, comme nous l'avons dit, dans une disposition d'esprit fort chagrine. A travers sa tristesse perçait une sorte de moquerie amère. A Pavlovsk, l'habitation de Ptitzine était une maison de bois, laide, mais vaste, sise dans une rue poussiéreuse; cet immeuble allait bientôt devenir sa propriété et déjà il pensait à le vendre. Lorsqu'elle monta le perron, Barbara Ardalionovna entendit un grand bruit à l'étage supérieur, des cris étaient proférés par son frère et par son père, elle reconnut leurs voix. En entrant dans la salle, elle aperçut Gania qui courait d'un coin de cette pièce à l'autre. Le jeune homme était pâle de rage et peu s'en fallait qu'il ne s'arrachât les cheveux. A cette vue, Barbara Ardalionovna fronça le sourcil, et, sans ôter son chapeau, se laissa tomber d'un air las sur un divan. Comprenant très-bien que, si elle ne demandait pas tout de suite à son frère pourquoi il courait ainsi, son silence l'irriterait certainement, elle se hâta de prendre la parole.

— C'est toujours comme à l'ordinaire?

— Qu'est-ce que tu dis? s'écria Gania : — comme à l'ordinaire! Non, le diable sait ce qui se passe maintenant ici, mais ce n'est plus comme à l'ordinaire! Le vieux est devenu enragé... la mère brait. Vraiment, Varia, tu auras beau dire, je le mettrai à la porte ou... ou moi-même je vous quitterai, ajouta-t-il, se rappelant sans doute qu'il faut être chez soi pour avoir le droit de mettre les gens à la porte.

— Il faut être indulgent, murmura Varia.

— Indulgent pour quoi? Pour qui? reprit Gania rouge de colère; — pour ses vilénies? Non, dis tout ce que tu voudras, cela ne peut pas durer ainsi! C'est impossible, impossible, impossible! Et quel genre! C'est lui qui est dans son tort et il fait le fendant plus que jamais. « Je ne veux pas entrer par la porte, démolis la muraille!... » Qu'est-ce que tu as? Ton visage est tout défait.

— Peu importe comment est mon visage, répondit-elle d'un ton de mauvaise humeur.

Gania attachait sur sa sœur un regard curieux.

— Tu as été là? demanda-t-il tout à coup.

— Oui.

— Arrête! ils crient encore! Quelle honte! Et dans un pareil moment, qui plus est!

— Dans un pareil moment, dis-tu? Le moment présent n'a rien de particulier.

Gania la considéra avec un redoublement d'attention.

— Tu as appris quelque chose? interrogea-t-il.

— Rien d'inattendu, du moins. J'ai appris que tout cela était vrai. Mon mari a vu plus clair que toi et moi; ce qu'il avait prédit dès le commencement s'est réalisé. Où est-il?

— Il est sorti. Qu'est-ce qui s'est réalisé?

— Le prince est formellement agréé comme prétendu, c'est une affaire terminée. Les aînées me l'ont dit. Aglaé a donné son consentement; on a renoncé aux cachotteries. (Jusqu'à présent on avait toujours fait de cela un mystère.) Le mariage d'Adélaïde est encore retardé : on veut que les deux noces aient lieu simultanément, le même jour; voilà de la poésie! Tiens, tu devrais composer un épithalame, cela vaudrait mieux que de courir ainsi à travers la chambre. La princesse Biélokonsky sera chez eux ce soir, elle est revenue fort à propos; il y aura du monde. On le présentera à la princesse, quoiqu'il ait déjà fait sa connaissance; on tient, paraît-il, à donner une certaine solennité aux fiançailles. Tout ce qu'on craint, c'est qu'en entrant dans le salon rempli de visiteurs, il ne renverse quelque meuble ou que lui-même ne s'étale sur le parquet; ces choses-là lui ressemblent.

Gania écouta fort attentivement ce récit, mais, au grand étonnement de sa sœur, la nouvelle qui ruinait ses espérances ne lui causa aucune émotion apparente.

— Eh bien, c'était clair, dit-il après un moment de réflexion : — c'est fini, naturellement! ajouta le jeune homme en souriant d'un air étrange, tandis que son regard se fixait avec une expression narquoise sur le visage de Varia.

Quoiqu'il continuât à se promener dans la chambre, il était beaucoup moins agité que tout à l'heure.

— C'est encore heureux que tu prennes cela en philosophe; vraiment, j'en suis bien aise, observa Barbara Ardalionovna.

— Mais c'est un débarras; pour toi, du moins

— Je crois t'avoir servi sincèrement, sans raisonner et sans te fatiguer de mes questions; je ne t'ai pas demandé quel bonheur tu voulais trouver chez Aglaé.

— Mais est-ce que j'ai... cherché du bonheur chez Aglaé?

— Allons, ne te mets pas à philosopher, s'il te plaît! Assurément, oui, c'est fini : nous voilà avec un pied de nez. Je t'avoue que je n'ai jamais pu envisager sérieusement cette affaire; je m'en occupais seulement « à tout hasard », comptant sur le caractère ridicule de la jeune fille, mais mon intention était surtout de t'amuser. Il y avait quatre-vingt-dix chances pour que cela n'aboutît pas. Maintenant encore je ne sais pas moi-même ce que tu avais en vue.

— A présent ton mari et toi vous allez me presser d'entrer au service, me répéter sur tous les tons qu'avec la persévérance et la force de volonté on arrive à tout, qu'il ne faut pas mépriser les petits profits, etc., je sais cela par cœur, dit en riant Gania.

« Il a quelque nouvelle idée en tête! », pensa Varia.

— Et les parents? Ils sont enchantés? demanda soudain le jeune homme.

— N-non, pas trop, à ce qu'il semble. Du reste, tu peux toi-même en juger: Ivan Fédorovitch est content; Élisabeth Prokofievna a peur; il lui a toujours répugné de voir dans le prince un mari pour sa fille, c'est connu.

— Je ne parle pas de cela; le prince est un parti absurde, impossible; c'est clair. Je te demande où en sont maintenant les choses : Aglaé a-t-elle formellement consenti?

— Jusqu'à présent elle n'a pas dit « non », — voilà tout; mais de sa part on ne pouvait pas attendre plus. Tu sais combien elle est encore honteuse et timide : dans son enfance, quand il venait du monde chez ses parents, elle se

fourrait dans une armoire et y restait deux heures, trois heures, jusqu'à ce que les visiteurs se fussent retirés; eh bien, elle n'a pas changé en grandissant. Tu sais, je suis portée à croire qu'elle éprouve à l'égard du prince autre chose que de l'indifférence. On dit qu'elle rit de lui du matin au soir, mais c'est une frime; sans doute elle trouve moyen de lui dire chaque jour un petit mot en cachette, car il est radieux, il a l'air d'être en paradis. Il est fort drôle, dit-on. C'est d'elles-mêmes que je le tiens. Il m'a semblé aussi qu'elles se moquaient de moi assez ouvertement, je parle des aînées.

A la fin, le visage de Gania commença à se rembrunir; peut-être Varia s'était-elle exprès étendue sur ce thème pour pénétrer les vrais sentiments de son frère. Mais, sur ces entrefaites, de nouveaux cris se firent entendre en haut.

— Je vais le chasser! vociféra Gania qui semblait heureux de pouvoir donner une issue à sa colère.

— Et alors il ira encore nous décrier partout, comme hier.

— Comme hier? Comment? Quoi? Qu'est-ce qu'il a fait hier? Mais est-ce que?... demanda vivement le jeune homme pris d'une frayeur subite.

Ah! mon Dieu, est-ce que tu ne le sais pas? reprit Varia.

— Comment... ainsi c'est vrai qu'il est allé là? s'écria Gania rouge de honte et de fureur: — mon Dieu, mais tu viens de cette maison! Tu as appris quelque chose? Le vieux est allé là? Y est-il allé, oui ou non?

Ce disant, Gania s'élança vers la porte; Varia courut après son frère et le saisit par les bras.

— Qu'est-ce que tu fais? Eh bien, où vas-tu? dit-elle: — si tu le mets à la porte maintenant, il en fera encore de pires, il ira dans toutes les maisons!

— Qu'est-ce qu'il est allé faire là? Qu'est-ce qu'il a dit?

— Mais elles-mêmes n'ont pas su me le raconter, elles ne l'ont pas compris, il a seulement effrayé tout le monde. Il voulait voir Ivan Fédorovitch; celui-ci étant absent, il a demandé Élisabeth Prokofievna. D'abord il l'a priée de lui

procurer une place, de le faire rentrer au service; ensuite il s'est répandu en récriminations sur notre compte, il s'est plaint de moi, de mon mari, de toi surtout... bref, il a énormément clabaudé.

— Tu n'as pas pu savoir ce qu'il a dit? demanda Gania tremblant comme s'il avait une attaque de nerfs.

— Mais qu'est-ce qu'il y avait à savoir là? C'est tout au plus si lui-même comprenait ce qu'il disait, et puis elles ne m'ont peut-être pas tout raconté.

Gania se prit la tête et courut à une fenêtre; Varia s'assit près d'une autre croisée.

— Cette drôle d'Aglaé, observa-t-elle soudain, — m'arrête et me dit : « Transmettez à vos parents l'assurance particulière, personnelle de mon respect; je trouverai certainement un de ces jours l'occasion de voir votre papa. » Et elle dit cela d'un ton si sérieux! C'est vraiment étrange...

— Elle ne plaisantait pas? Tu es sûre que ce n'était pas une moquerie?

— Non, elle n'avait pas du tout l'air de rire, et voilà justement ce qui est étrange.

— Sait-elle ou ne sait-elle pas l'affaire du vieux? Quel est ton avis?

— Il est hors de doute pour moi que chez eux on l'ignore; mais tu m'y fais penser, peut-être bien qu'Aglaé la connaît. En tout cas elle seule en est instruite, car ses sœurs ont aussi été surprises quand elles l'ont entendue me prier si sérieusement de remettre ses hommages à mon père. Et pourquoi est-ce justement à lui qu'elle envoie son respect? Si elle sait la chose, elle la tient du prince!

— Il n'est pas bien malin de deviner qui la lui a apprise! Un voleur! Il ne manquait plus que cela. Un voleur dans notre famille, « le chef de la famille! »

— Laisse donc, c'est absurde! répliqua violemment Varia : — une histoire d'ivrogne, rien de plus! Et qui a imaginé cela? Lébédéff, le prince... des gens bien intelli-

gents, n'est-il pas vrai? Moi je n'attache pas à ce raconter plus d'importance qu'il n'en a.

— Le vieux est un voleur et un ivrogne, poursuit Gania avec amertume, — moi, je suis un mendiant, le mari de ma sœur est un usurier, — il y avait là de quoi tenter Aglaé! Elle serait entrée dans une jolie famille, on peut le dire!

— Ce mari de ta sœur, cet usurier te...

— Nourrit, n'est-ce pas? Ne fais pas de cérémonies, je te prie...

— Pourquoi te fâches-tu? reprit Varia. — Tu n'as pas l'esprit plus développé qu'un écolier. Tu penses que tout cela a pu te nuire aux yeux d'Aglaé? Tu ne connais pas son caractère; elle refuserait le plus brillant parti pour s'enfuir avec un étudiant qui n'aurait à lui offrir que la misère dans un grenier, — voilà son rêve! Tu n'as jamais pu comprendre combien elle t'aurait trouvé intéressant si tu avais su accepter notre position avec courage et fierté. Le prince lui a plu d'abord parce qu'il n'a rien fait pour cela, ensuite parce que tout le monde le considère comme un idiot. Déjà le fait seul que ce mariage tourmente sa famille, — voilà à présent ce qui la charme. E-eh, vous ne comprenez rien!

— Eh bien, c'est encore à savoir si nous sommes si peu intelligents que cela, murmura le jeune homme, — pourtant, ajouta-t-il après cette réponse énigmatique, — je n'aurais pas voulu qu'elle apprit l'affaire du vieux. Le prince, me disais-je, ne la racontera pas, il a même ordonné le silence à Lébédéff; même à moi il n'a pas tout raconté lorsque je l'ai pressé...

— Alors c'est qu'un autre a parlé, car tu vois toi-même que l'histoire s'est ébruitée. Mais que comptes-tu faire maintenant? Qu'espères-tu? s'il restait encore un espoir, cela n'aurait d'autre effet que de te donner à ses yeux l'air d'un martyr.

— Oh! quelque romanesque qu'elle soit, elle aurait peur du scandale! On brave volontiers les préjugés, mais il y a une limite qu'on ne dépasse pas; vous êtes toutes les mêmes.

Varia lança à son frère un regard de mépris.

— Aglaé aurait peur? s'écria-t-elle avec emportement : — quelle petite âme basse est la tienne! Tous tant que vous êtes, vous ne valez rien. Elle peut être ridicule, excentrique; mais en revanche elle a dix fois plus de noblesse que nous tous.

— Allons, c'est bien, c'est bien, ne te fâche pas, fit Gania d'un ton suffisant.

— Si je suis inquiète, c'est pour maman, continua Varia, — j'ai peur que cette histoire concernant notre père n'arrive à sa connaissance, ah! j'en ai peur!

— Elle la connaît certainement déjà, dit Gania.

Si Varia avait obéi à son premier mouvement, elle serait montée tout de suite dans la chambre de Nina Alexandrovna, mais, après s'être levée pour sortir, elle s'arrêta et regarda attentivement son frère.

— Qui donc a pu la lui apprendre?

— Hippolyte, assurément. Je suppose qu'à peine installé chez nous il se sera fait un malin plaisir de raconter cela à maman.

— Mais comment le sait-il? dis-le-moi, je te prie. Le prince et Lébédéeff ont résolu de n'en parler à personne, Kolia même n'est instruit de rien.

— Hippolyte? Il a appris cela tout seul. Tu ne peux t'imaginer à quel point cet être-là est matois, combien il est cancanier et quel flair il a pour éventer toutes les vilénies, toutes les histoires scandaleuses. Eh bien, crois-le ou ne le crois pas, moi je suis sûr qu'il a déjà réussi à circonvenir Aglaé! Si la chose n'est pas encore faite, elle se fera. Rogojine est aussi entré en rapports avec lui. Comment le prince ne remarque-t-il pas cela? Et quelle envie il a maintenant de me fourrer des bâtons dans les roues! Il me considère comme un ennemi personnel, je m'en suis aperçu depuis longtemps. Et pourquoi se mêle-t-il de ces affaires-là, lui qui va mourir? Qu'est-ce que ça peut lui faire? voilà ce que je ne comprends pas! Mais je le mettrai dedans : tu verras que c'est lui qui sera attrapé et non moi.

— Pourquoi donc, si tu le hais tant, l'as-tu engagé à se transporter ici? Et vaut-il la peine qu'on cherche à l'attraper?

— C'est toi-même qui m'as conseillé de l'attirer chez nous.

— Je pensais qu'il serait utile; mais sais-tu que lui-même à présent est devenu amoureux d'Aglaé et qu'il lui a écrit? On m'a questionnée... il est dans le cas d'avoir écrit aussi à Elisabeth Prokofievna.

— Sous ce rapport il n'est pas dangereux! répondit Gania avec un rire sardonique; — du reste, il y a sûrement quelque chose, mais pas cela. Qu'il soit amoureux, la chose est fort possible, parce que c'est un gamin! Mais... il n'écrira pas de lettres anonymes à la vieille. C'est une médiocrité si haineuse, si nulle, si infatuée d'elle-même!... Je suis convaincu, j'ai la certitude qu'il m'a représenté à elle comme un intrigant, il n'a rien eu de plus pressé. J'avoue que d'abord, comme un imbécile, j'ai lâché quelques mots de trop en causant avec lui; je croyais que, ne fût-ce que par rancune contre le prince, il entrerait dans mes intérêts; c'est un être si faux! Oh! à présent, je le connais bien! Quant à ce vol, il en a eu connaissance par sa mère, la kapitancha. Si le vieux s'est décidé à cela, c'est pour elle. Tout d'un coup, à brûle-pourpoint, Hippolyte m'apprend que « le général » a promis quatre cents roubles à sa mère; il me dit cela de but en blanc, sans aucune précaution oratoire. Aussitôt j'ai tout compris. Et, en me donnant cette nouvelle, il me regardait dans les yeux, il avait l'air content! A coup sûr il a aussi dit la chose à maman, pour le seul plaisir de lui déchirer le cœur. Et pourquoi ne meurt-il pas, je te le demande? Il s'était engagé à mourir dans un délai de trois semaines, et ici il engraisse! Il ne tousse plus; hier soir lui-même a dit que depuis vingt-quatre heures déjà il ne crachait plus de sang.

— Mets-le à la porte.

— Je ne le hais pas, je le méprise, répliqua fièrement Gania. — Eh bien, oui, oui, en effet, je le hais! vociféra-t-il

tout à coup dans un soudain transport de fureur : — et je le lui déclarerai en face, à ses derniers moments, lorsqu'il sera sur son lit de mort ! Si tu lisais sa confession, — mon Dieu, quelle effronterie naïve ! C'est le lieutenant Pirogoff, c'est un Nozdreff tragique, mais surtout c'est un gamin ! Oh ! avec quel plaisir je l'aurais fessé ce jour-là, précisément pour l'étonner. Parce qu'il n'a pas eu alors le succès sur lequel il comptait, maintenant il en veut à tout le monde... Mais qu'est-ce que c'est ? Encore ce tapage ! Mais qu'est-ce qu'il y a enfin ? Décidément je ne puis plus y tenir. Ptitzine ! cria-t-il à son beau-frère qui entrait dans la salle : — eh bien, nous n'aurons donc jamais la paix ici ? C'est... c'est...

Mais le bruit se rapprochait de plus en plus ; tout à coup la porte s'ouvrit violemment, et Ardalion Alexandrovitch pourpre de colère, tremblant, hors de lui, s'élança vers Ptitzine. A la suite du vieillard entrèrent Nina Alexandrovna, Kolia et, derrière tous les autres, Hippolyte.

II

Il y avait déjà cinq jours qu'Hippolyte s'était transféré chez Ptitzine. Cela s'était fait naturellement, sans explication, sans dispute entre le prince et son hôte ; en apparence, du moins, cette séparation avait eu lieu à l'amiable. Gabriel Ardalionovitch, si mal disposé à l'égard d'Hippolyte le jour de la fête du prince, était venu le voir le surlendemain ; sans doute, une inspiration subite lui avait dicté cette démarche. Rogojine fit aussi visite au malade. Dans les premiers temps, le prince était d'avis que ce serait même un bien pour le « pauvre garçon » s'il allait demeurer ailleurs. Mais, lorsque Hippolyte se déplaça, il déclara qu'il profitait de l'hospitalité qu'Ivan Pétrovitch voulait bien lui accorder, et il ne dit pas un mot de Gania, quoique celui-ci eût insisté pour qu'on

le reçut dans la maison. Gabriel Ardalionovitch remarqua cette omission trop étrange pour n'être pas intentionnelle, et il en fut profondément blessé.

Il n'avait pas menti en parlant à sa sœur de l'amélioration survenue dans l'état du malade. Hippolyte, en effet, allait un peu mieux qu'auparavant, on pouvait s'en apercevoir au premier coup d'œil jeté sur lui. Il entra dans la chambre sans se presser, après les autres, un sourire railleur et malveillant sur les lèvres. Nina Alexandrovna arriva avec un visage bouleversé. (Durant ces six mois elle avait beaucoup changé, elle était maigrie; depuis que la vieille dame avait marié sa fille et qu'elle habitait chez les Ptitzine, elle ne se mêlait plus guère, — ostensiblement du moins, — des affaires de ses enfants.) Kolia paraissait soucieux et intrigué; ignorant les vraies causes de ce nouvel orage domestique, il ne comprenait pas grand'chose à ce qu'il appelait « la folie du général », mais, à la vue des scènes épouvantables que son père faisait continuellement, il ne pouvait douter qu'un changement extraordinaire ne se fût opéré en lui. Autre chose encore inquiétait l'enfant : depuis trois jours le vieillard avait complètement cessé de boire; en outre, il s'était brouillé avec Lébédoff et avec le prince. Kolia venait de rentrer à la maison, rapportant une demi-bouteille d'eau-de-vie qu'il avait achetée de son propre argent.

— En vérité, maman, assurait-il à Nina Alexandrovna avant de descendre à la salle, — en vérité, mieux vaut qu'il boive. Voilà déjà trois jours qu'il n'a pas pris la plus petite goutte; il a le spleen, naturellement. Cela vaut mieux, à coup sûr; je lui en portais bien quand il était détenu à la prison pour dettes..

Après avoir ouvert la porte, le général frémissant d'indignation s'arrêta sur le seuil.

— Monsieur, cria-t-il d'une voix de tonnerre à Ptitzine, — en effet, vous avez résolu de sacrifier à un blanc-bec et à un athée un vieillard respectable, votre père ou, du moins, le père de votre femme, un homme qui a servi son empe-

reur, je vais à l'instant même quitter votre maison. Choisissez, monsieur, choisissez tout de suite : ou moi, ou ce... cette vis ! Oui, vis ! J'ai dit le mot sans y penser, mais c'est une vis ! Car il me perce l'âme comme une vis, et sans aucun respect... comme une vis !

— Tire-bouchon ne serait-il pas plus juste ? demanda Hippolyte.

— Non, pas tire-bouchon, car vis-à-vis de toi je suis un général, et non une bouteille. Je possède des distinctions, des distinctions honorifiques... et toi, tu n'en as aucune. Ou lui, ou moi ! Choisissez, monsieur, tout de suite, à l'instant ! ajouta-t-il d'un ton furieux en s'adressant de nouveau à Ptitzine.

Kolia avança à son père une chaise sur laquelle le général se laissa tomber comme vaincu par la fatigue.

— Vraiment, vous feriez mieux... de vous coucher, balbutia Ptitzine abasourdi.

— Il se permet de menacer, qui plus est ! dit à demi-voix Gania à sa sœur.

— Me coucher ! cria Ardalion Alexandrovitch : — je ne suis pas ivre, monsieur, et vous m'insultez. Je vois, continua-t-il en se levant, — je vois qu'ici tout est contre moi, tout et tous. Assez ! Je m'en vais... Mais sachez, monsieur, sachez...

On ne le laissa pas achever et on le fit rasseoir en le suppliant de se calmer. Gania irrité se retira dans un coin. Nina Alexandrovna tremblait et pleurait.

— Mais qu'est-ce que je lui ai fait ? De quoi se plaint-il ? questionna en riant Hippolyte.

— Vous le demandez ? répliqua soudain Nina Alexandrovna ; — vous devriez être honteux... c'est de l'inhumanité de tourmenter ainsi un vieillard... et dans votre position encore...

— D'abord, que voulez-vous dire en parlant de ma position, madame ? Je vous respecte fort, vous en particulier, personnellement, mais...

— C'est une vis ! interrompit vivement le général : — il me

perce l'âme et le cœur! Il veut que je croie à l'athéisme! Sache, blanc-bec, qu'avant ta naissance j'étais déjà comblé d'honneurs! Toi, tu n'es qu'un ver rongé d'envie, coupé en deux, toussant... crevant de méchanceté et d'impiété... Et pourquoi Gania t'a-t-il fait venir ici? Tout le monde est contre moi, depuis les étrangers jusqu'à mon propre fils!

— Mais cessez donc de jouer la tragédie! cria Gania : — si vous ne nous aviez pas déshonorés aux yeux de toute la ville, cela aurait mieux valu!

— Comment, je te déshonore, blanc-bec? Toi? Loin de te déshonorer, je ne puis que te faire honneur!

En prononçant ces mots, le général se leva brusquement; il n'y avait plus moyen de le contenir, mais Gabriel Ardalionovitch était, lui aussi, hors de ses gonds.

— Et cela ose parler d'honneur! observa le jeune homme avec un accent plein d'amertume.

Ardalion Alexandrovitch devint blême.

— Qu'est-ce que tu as dit? demanda-t-il d'une voix tonnante, et il fit un pas vers son fils.

— Je n'aurais qu'à ouvrir la bouche pour... commença ce dernier d'un ton qui ne le cédait pas en violence à celui de son père, et il n'acheva pas.

Debout, en face l'un de l'autre, tous deux, Gania surtout, étaient pantelants de colère.

— Gania, que fais-tu? cria Nina Alexandrovna qui s'élança pour arrêter le jeune homme.

— C'est absurde d'un côté comme de l'autre! déclara avec indignation Varia; — laissez, maman, ajouta-t-elle en jetant ses bras autour de Nina Alexandrovna.

— Je ne l'épargne que par égard pour ma mère, dit tragiquement Gania.

— Parle! vociféra le général hors de lui : — parle, sous la menace de la malédiction paternelle... parle!

— J'ai bien peur de votre malédiction! Et à qui la faute si, depuis huit jours, vous êtes comme un fou? Depuis huit jours; voyez-vous, je sais à quelle date cela a commencé...

Prenez garde, ne me poussez pas à bout, je dirai tout... Qu'est-ce que vous êtes allé faire hier chez les Épantchine? Et vous êtes un vieillard, un homme à cheveux blancs, un père de famille! C'est du propre!

— Tais-toi, Ganka! se mit à crier Kolia: — tais-toi, imbécile!

— Mais en quoi donc lui ai-je manqué? Quelle insulte peut-il me reprocher? répétait Hippolyte d'un ton toujours moqueur, il est vrai. — Pourquoi me traite-t-il de vis, vous l'avez entendu? C'est lui-même qui s'accroche à moi; il est venu me trouver tout à l'heure et il a commencé à me parler d'un certain capitaine Éropiégoïff. Je ne tiens pas du tout à votre société, général; je l'ai même évitée jusqu'ici, vous le savez très-bien. Que m'importe le capitaine Éropiégoïff, convenez-en vous-même? Ce n'est pas pour le capitaine Éropiégoïff que je suis venu ici. Je me suis borné à lui dire tout haut mon opinion, à savoir que peut-être ce capitaine Éropiégoïff n'avait jamais existé. Là-dessus il a jeté feu et flammes.

— Certainement, il n'a jamais existé! déclara avec force ania.

Sur le moment le général demeura interdit et ne put que promener autour de lui un regard hébété. Dans sa stupeur, il ne trouva d'abord rien à répondre au démenti si formel que venait de lui donner son fils.

— Eh bien, voilà, vous l'avez entendu, s'écria Hippolyte avec un rire de triomphe, — votre propre fils dit aussi qu'il n'y a jamais eu de capitaine Éropiégoïff!

A ces mots, le vieillard essaya enfin de reprendre la parole.

— J'ai parlé de Kapiton Éropiégoïff, et non d'un capitaine... Il s'agit de Kapiton... un sous-lieutenant démissionnaire, Éropiégoïff... Kapiton, fit-il péniblement.

— Mais il n'y a pas eu non plus de Kapiton! reprit Gania exaspéré.

— Pour... pourquoi n'y en a-t-il pas eu? balbutia le général, et son visage se couvrit de rougeur.

— Allons, assez ! ne cessaient de dire Ptitzine et Varia.

— Tais-toi, Ganka ! cria de nouveau Kolia.

Se voyant soutenu, le général recouvra son assurance et s'adressa d'un ton de menace à Gania :

— Comment n'y en a-t-il pas eu ? Pourquoi n'a-t-il pas existé ?

— Parce qu'il n'a pas existé, voilà tout. Finissez, vous dis-je.

— Et c'est mon fils... c'est mon propre fils, que je... Oh, mon Dieu, Éropiégoïff, Érochka Éropiégoïff n'a pas existé !

— Allons, voilà que c'est maintenant Érochka, et tout à l'heure c'était Kapitochka ! ricana Hippolyte.

— C'est Kapitochka, monsieur, Kapitochka, et non Érochka ! Kapiton, Kapiton Alexiévitich... sous-lieutenant... démissionnaire... qui a épousé Marie... Marie Péetrovna Sou... Sou... mon camarade et mon ami... Marie Péetrovna Sou-tougoff... nous sommes entrés au service ensemble. Pour lui j'ai versé... je lui ai fait un rempart... je me suis fait tuer. Kapitochka Éropiégoïff n'a pas existé ! Il n'a pas existé !

L'irritation du général pouvait paraître bien peu justifiée, eu égard à la circonstance insignifiante qui y avait donné lieu. A la vérité, dans un autre moment, l'assertion que Kapiton Éropiégoïff n'avait jamais existé n'aurait pas provoqué en lui une pareille colère : il aurait fait une scène, crié, tempêté, et, au bout du compte, serait allé se coucher. Mais maintenant, par une bizarrerie du cœur humain, un simple doute concernant l'existence d'Éropiégoïff devait faire déborder le vase. Le vieillard devint pourpre, et, levant les bras en l'air, s'écria :

— Assez ! Je maudis... je sors de cette maison ! Nicolas, prends mon sac, je m'en vais...

Il s'élança furieux hors de la chambre. Nina Alexandrovna, Kolia et Ptitzine se précipitèrent sur ses pas.

— Eh bien, tu viens d'en faire une belle ! dit Varia à son frère : — sans doute, il va encore aller là, il nous traînera dans la boue !

— Qu'il ne vole pas ! répliqua le jeune homme d'une voix presque étranglée par la colère.

Tout à coup ses yeux rencontrèrent Hippolyte, et il eut comme un tressaillement.

— Quant à vous, monsieur, cria-t-il, — vous auriez dû vous souvenir que vous n'êtes pas chez vous... que vous recevez ici l'hospitalité, et ne pas irriter un vieillard qui évidemment est devenu fou...

Les muscles du visage d'Hippolyte parurent aussi se contracter, mais presque instantanément il se rendit maître de son émotion.

— Je ne suis pas du tout de votre avis en ce qui concerne la prétendue folie de votre papa, répondit-il avec calme ; — au contraire, il me semble que, loin d'avoir subi une diminution, son intelligence s'est plutôt accrue dans ces derniers temps ; vous ne le croyez pas ? Il est devenu si circonspect, si défiant, il scrute tout, il pèse chaque mot... En me parlant de ce Kapitochka, il avait son but ; figurez-vous, il voulait m'amener sur...

— Eh ! que diable ai-je besoin de savoir sur quoi il voulait vous amener ! interrompit d'un ton irrité Gania : — je vous prie de ne pas ruser, de ne pas finasser avec moi, monsieur ! Si vous savez aussi la vraie cause pour laquelle le vieillard se trouve dans un pareil état (depuis cinq jours vous faites ici un métier d'espion, vous le savez très-bien), vous n'auriez pas dû irriter... un malheureux, et désoler ma mère en exagérant le fait, car toute cette affaire ne signifie rien, c'est une histoire d'ivrogne, voilà tout ; elle n'est même prouvée en aucune manière, et je la prends pour ce qu'elle vaut... Mais il faut que vous blessiez et que vous espionniez parce que vous... parce que vous êtes..

— Une vis, acheva en souriant Hippolyte.

— Parce que vous êtes un rien qui vaille ; pendant une demi-heure vous avez joué une honteuse comédie devant les gens, vous avez voulu les effrayer en leur faisant croire que vous alliez vous tuer, et votre pistolet n'était pas chargé !

Vous êtes un faux suicidé, un épanchement de bile.. ambulant. Je vous ai donné l'hospitalité, vous avez pris de l'embonpoint, vous ne toussiez plus, et, en reconnaissance..

— Deux mots seulement, permettez; je suis chez Barbara Ardalionovna, et non chez vous; vous ne m'avez nullement donné l'hospitalité, et, si je ne me trompe, vous-même êtes ici l'hôte de monsieur Ptitzine. Il y a quatre jours, j'ai prié ma mère de chercher pour moi un logement à Pavlovsk et de s'y transporter elle-même, parce que, en effet, je me sens mieux ici, quoique je n'aie pris aucun embonpoint et que je continue à tousser. Hier soir, ma mère m'a informé que le logement était prêt, et, de mon côté, je m'empresse de vous apprendre qu'aujourd'hui même, après avoir remercié votre maman et votre sœur, j'irai m'installer chez moi, ce à quoi je suis décidé depuis hier soir. Pardon, je vous ai interrompu; vous aviez encore beaucoup de choses à dire, je crois.

— Oh! s'il en est ainsi... commença avec agitation Gania.

— Eh bien, s'il en est ainsi, permettez-moi de m'asseoir, après tout je suis malade, ajouta Hippolyte, et il s'assit le plus tranquillement du monde sur la chaise que le départ du général avait laissée libre; — allons, maintenant je suis prêt à vous entendre, d'autant plus que c'est notre dernier entretien, et peut-être même notre dernière rencontre.

Gania se piqua soudain de scrupule.

— Croyez que je ne m'abaisserai pas jusqu'à vous demander des comptes, déclara-t-il, — et si vous...

— Vous avez tort de le prendre de si haut, interrompit Hippolyte; — moi, de mon côté, le jour de mon arrivée ici, je me suis juré de ne pas vous quitter sans avoir eu la satisfaction de vous dire toutes vos vérités avec une entière franchise. Je compte me procurer ce plaisir dès maintenant, après que vous aurez parlé, bien entendu.

— Et moi, je vous prie de quitter cette chambre.

— Vous feriez mieux de parler, vous regretterez ensuite de ne pas vous être soulagé le cœur.

— Cessez, Hippolyte, dit Varia, — tout cela est honteux; je vous en prie, cessez!

Le malade se leva.

— C'est seulement par égard pour une dame, dit-il en riant. — Soit, Barbara Ardalionovna, pour vous, je consens à être bref, mais je ne puis vous faire que cette concession, car, entre votre frère et moi, une certaine explication est devenue absolument nécessaire, et, pour rien au monde, je ne m'en irai sans avoir montré les choses sous leur vrai jour.

— C'est-à-dire que vous êtes tout simplement un cancanier, cria Gania, — voilà pourquoi il faut, à toute force, que vous fassiez des cancons avant de vous en aller.

— Vous voyez, observa froidement Hippolyte, — vous ne pouvez déjà plus vous contenir. Vraiment, si vous ne dites pas ce que vous avez sur le cœur, vous vous repentirez de votre silence. Encore une fois, je vous cède la parole. J'attends

Gabriel Ardalionovitch se tut et son visage prit une expression méprisante.

— Vous ne voulez pas, vous êtes décidé à soutenir jusqu'au bout votre rôle, libre à vous. Quant à moi, je serai aussi bref que possible. Aujourd'hui vous m'avez deux ou trois fois jeté à la face l'hospitalité que vous m'accordez, ce n'est pas juste. En m'invitant à venir habiter chez vous, vous-même comptiez me prendre dans vos filets; vous présumiez que je voulais me venger du prince. De plus, vous avez entendu dire qu'Aglaé Ivanovna m'avait témoigné de l'intérêt et qu'elle avait lu ma confession. Pensant que j'allais faire cause commune avec vous, vous espériez trouver peut-être en moi un appui. Je n'entrerai pas dans des explications plus détaillées! D'autre part, je n'exige de vous ni un aveu, ni une confirmation de mes paroles; il suffit que je vous laisse en face de votre conscience et que maintenant nous nous comprenions parfaitement l'un l'autre.

— Dieu sait quel monstre vous faites de la chose la plus ordinaire! s'exclama Varia.

— Je te l'ai dit: c'est un cancanier et un gamin, remarqua Gania.

— Permettez, Barbara Ardalionovna, je continue. Sans doute, je ne puis ni aimer ni respecter le prince; mais c'est un homme foncièrement bon, quoique en même temps... assez ridicule. En tout ças, je n'ai absolument aucune raison de le haïr; lorsque votre frère m'excitait contre lui, je ne faisais semblant de rien; je comptais bien rire au dénoûment. Je me doutais que Gabriel Ardalionovitch, en causant avec moi, ne saurait pas retenir sa langue et qu'il me ferait les confidences les plus imprudentes. C'est ce qui est arrivé... Je suis prêt maintenant à l'épargner, mais uniquement par considération pour vous, Barbara Ardalionovna. Après vous avoir expliqué comme quoi il n'est pas si facile de me prendre au piège, je vous découvrirai aussi pourquoi je tenais tant à mystifier votre frère. Sachez que j'ai fait cela par haine, je n'hésite pas à l'avouer. En mourant (car je vais mourir, bien que j'aie pris de l'embonpoint, suivant vous), en mourant, je sentais que je m'en irais en paradis avec infiniment plus de tranquillité si, auparavant, je pouvais du moins berner un des représentants de cette innombrable classe d'hommes qui m'a persécuté toute ma vie, que toute ma vie j'ai détestée, et dont votre très-estimé frère offre une image si frappante. Je vous hais, Gabriel Ardalionovitch, uniquement parce que, — cela vous paraîtra peut-être étonnant, — *uniquement parce que vous êtes le type, l'incarnation, la personnification, le comble de la banalité la plus effrontée, la plus infatuée d'elle-même, la plus plate et la plus répugnante! Vous êtes la banalité bouffie, la banalité qui ne doute de rien et qui se prélassé dans sa sérénité olympienne; vous êtes la routine des routines! Il est écrit que ni dans votre esprit ni dans votre cœur ne naîtra jamais la moindre idée personnelle. Avec cela vous êtes excessivement envieux; vous avez la ferme conviction que vous êtes un grand génie, mais le doute ne laisse pas de vous visiter parfois dans des moments pénibles, alors vous éprouvez des*

transports de colère et d'envie. Oh ! il y a encore pour vous des points noirs à l'horizon, ils disparaîtront quand vous serez devenu tout à fait bête, ce qui ne tardera pas. En tout cas, vous avez devant vous une route longue et variée, je ne dis pas gaie, et j'en suis bien aise. D'abord, je vous prédis que vous n'obtiendrez pas certaine personne...

— Allons, c'est insupportable ! cria Varia. — Aurez-vous bientôt fini, langue de vipère ?

Gania pâle et tremblant ne disait mot. Hippolyte se tut, le considéra longuement et avec jubilation, puis reporta ses yeux sur Varia ; ensuite il sourit, salua et sortit sans ajouter une parole.

Gabriel Ardalionovitch aurait pu à bon droit se plaindre de la destinée. Pendant quelque temps, il se promena à grands pas dans la chambre ; Varia n'osait ni lui parler, ni même le regarder. A la fin, le jeune homme alla se mettre près d'une fenêtre et tourna le dos à sa sœur. Le bruit recommença en haut, Varia quitta sa place.

— Tu t'en vas ? demanda Gania en se retournant brusquement vers elle. — Attends, regarde cela.

Elle s'approcha et il jeta devant elle, sur une chaise, un petit papier plié en forme de lettre.

— Seigneur ! fit Varia en frappant ses mains l'une contre l'autre.

Le billet ne contenait que sept lignes :

« Gabriel Ardalionovitch ! Convaincue de vos bons sentiments à mon égard, je me décide à vous demander conseil dans une affaire importante pour moi. Je désirerais vous rencontrer demain, à sept heures précises du matin, sur le banc vert. Ce n'est pas loin de notre villa. Barbara Ardalionovna, qui doit *absolument* vous accompagner, connaît très-bien cet endroit. A. E. »

— Essayez donc de la déchiffrer après cela ! dit Varia en écartant les bras.

Gania n'était guère disposé en ce moment à faire des embarras, toutefois il lui fut impossible de cacher sa satis-

faction de ce triomphe qui semblait donner un démenti si formel aux désolantes prédictions d'Hippolyte. Un orgueilleux sourire s'épanouit sur les lèvres du jeune homme, Barbara Ardalionovna elle-même devint radieuse.

— Et cela le jour même où doivent avoir lieu les fiançailles! Allez donc y comprendre quelque chose!

— A ton avis, de quoi veut-elle me parler demain? questionna Gania.

— Peu importe; le grand point, c'est que, pour la première fois depuis six mois, elle manifeste le désir de te voir. Écoute-moi, Gania : quoi qu'il arrive, quelque tournure que prenne l'entretien, sache que c'est *important!* C'est très-important! Ne va pas faire encore le fanfaron, prends garde de commettre les mêmes bévues qu'autrefois, mais n'aie pas peur non plus, fais-y attention! Pouvait-elle ne pas deviner pour quel motif j'allais si souvent les voir depuis six mois? Et figure-toi : elle ne m'a pas dit un mot aujourd'hui, elle n'a fait semblant de rien. J'ai été reçue en cachette, à l'insu de la vieille qui, sans cela, m'aurait probablement mise à la porte. Je me suis exposée à ce risque pour toi; coûte que coûte, je voulais savoir...

De nouveaux cris retentirent, venant d'en haut; puis on entendit les pas de plusieurs personnes qui descendaient l'escalier.

L'épouvante s'empara de Varia.

— Pour rien au monde il ne faut le laisser sortir maintenant! cria-t-elle au plus vite : — qu'il n'y ait pas même une ombre de scandale! Va lui demander pardon!

Mais le père de famille était déjà dans la rue; derrière lui marchait Kolia qui portait son sac. Debout sur le perron, Nina Alexandrovna pleurait; elle aurait voulu courir après son mari, mais Ptitzine l'en empêcha.

— Cela ne servira qu'à l'exciter encore plus, lui dit-il, — il ne peut aller nulle part, dans une demi-heure on le ramènera, j'ai déjà parlé à Kolia; laissez-le faire ses folies.

— Pourquoi faire ainsi la mauvaise tête? Où allez-vous?

se mit à crier par la fenêtre Gabriel Ardalionovitch : — vous n'avez même pas où aller!

— Revenez, papa, supplia Varia. — Les voisins entendent

Le général s'arrêta, fit volte-face et s'écria en étendant le bras :

— Je maudis cette maison!

— Et nécessairement sur un ton théâtral! grommela Gania en fermant la fenêtre avec bruit.

Les voisins entendaient en effet. Varia sortit précipitamment de la chambre.

Resté seul, Gania prit le billet sur la table, le porta à ses lèvres, fit claquer sa langue contre son palais et battit un entrechat.

III

En toute autre circonstance, il ne serait rien résulté de l'incident orageux que nous venons de raconter. Ardalion Alexandrovitch avait déjà eu des crises semblables, — assez rarement, il est vrai, car c'était en général un homme fort paisible et doué d'inclinations plutôt bonnes que mauvaises. Cent fois peut-être, il avait essayé de réagir contre les habitudes de désordre contractées par lui dans ces dernières années. Il se rappelait tout d'un coup qu'il était « père de famille », se réconciliait avec sa femme, versait des larmes sincères. Il vénérât jusqu'à l'adoration Nina Alexandrovna, qui lui pardonnait silencieusement tant de choses et qui continuait à l'aimer, nonobstant l'état de dégradation dans lequel il était tombé. Mais cette lutte généreuse contre les séductions du vice ne durait jamais bien longtemps; le général était aussi, dans son genre, un homme « impétueux »; la vie tranquille et pénitente au sein de sa famille ne tardait pas à lui devenir insupportable et il finissait par

se révolter; il avait des accès de colère qu'il se reprochait peut-être dans le moment même où il s'y abandonnait, mais qu'il ne pouvait maîtriser; il cherchait querelle à son entourage, commençait à faire de l'éloquence, exigeait pour sa personne un respect illimité, et, en fin de compte, disparaissait de la maison où parfois il ne remettait pas les pieds de longtemps. Il avait renoncé depuis deux ans à toute intervention dans les affaires de sa famille, et il n'en connaissait que ce qu'il apprenait par ouï-dire.

Mais, cette fois, la « crise du général » ne ressemblait pas aux précédentes. On aurait dit que tout le monde savait quelque chose dont personne n'osait parler. Il y avait trois jours seulement qu'Ardalion Alexandrovitch était rentré dans le giron de la famille, mais, au lieu d'y reparaitre avec l'humilité d'un coupable repentant, comme c'était son habitude invariable en pareil cas, il avait, au contraire, dès son retour à la maison, fait preuve d'une irritabilité étrange. Bavard, inquiet, il adressait vivement la parole à tous ceux qu'il rencontrait, et se jetait sur l'auditeur en quelque sorte comme sur une proie, mais ses conversations roulaient toujours sur des sujets si variés et si inattendus qu'il n'y avait pas moyen de découvrir la véritable cause de son inquiétude présente. Il avait des moments de gaieté, mais le plus souvent il était pensif, sans que, du reste, lui-même sût au juste à quoi il pensait; tout d'un coup il se mettait à raconter quelque chose, — sur les Épantchine, sur le prince, sur Lébédéff, — et brusquement il cessait de parler, avant d'être arrivé à la fin de son récit; lorsqu'on l'interrogeait pour connaître la suite de l'histoire, il ne répondait que par un sourire hébété; d'ailleurs il ne remarquait même pas les questions qui lui étaient adressées. Durant la dernière nuit, il ne fit que soupirer et gémir, ce qui inquiéta fort Nina Alexandrovna; croyant son mari indisposé, elle passa toute la nuit à lui faire chauffer des cataplasmes. Vers l'aurore, le général s'endormit; quatre heures après, il s'éveilla en proie à un violent accès d'hypocondrie qui aboutit à la que-

relle avec Hippolyte et à la « malédiction » que l'on sait. Pendant ces trois jours, on observa aussi en lui un amour-propre excessif, joint naturellement à une susceptibilité extraordinaire. Kolia assurait sans cesse à Nina Alexandrovna que son père avait le spleen parce qu'il ne buvait plus et peut-être aussi parce qu'il ne voyait plus Lébédéff dont il était devenu depuis quelque temps l'ami intime. Mais, trois jours auparavant, le général s'était brouillé avec Lébédéff; il avait même eu une scène avec le prince. Kolia demanda à celui-ci des explications et finit par se douter qu'il y avait quelque chose que le prince ne voulait pas lui dire. Si, comme Gania le supposait avec beaucoup de vraisemblance, une conversation particulière avait eu lieu entre Hippolyte et Nina Alexandrovna, on s'expliquerait difficilement que ce méchant monsieur à qui Gania avait si hardiment lancé l'épithète de cancanier, ne se fût pas fait aussi un plaisir de mettre Kolia au courant des choses. Peut-être qu'Hippolyte n'était pas un aussi méchant « gamin » que Gania l'avait dit en causant avec sa sœur, ou que, du moins, sa méchanceté était d'un autre genre. Il est également douteux qu'il ait communiqué le résultat de ses observations à Nina Alexandrovna dans le seul but de « lui déchirer le cœur ». N'oublions pas que les causes des actions humaines sont d'ordinaire infiniment plus complexes et plus variées qu'on ne se le figure après l'événement. Parfois le mieux pour le narrateur est de se borner au simple exposé des faits. Ainsi allons-nous procéder dans l'explication de la catastrophe survenue au général.

Après être allé à Pétersbourg dans l'intention de retrouver Ferdychtchenko, Lébédéff revint le même jour avec Ardalion Alexandrovitch et ne communiqua rien de particulier au prince. Si ce dernier avait été moins distrait et moins absorbé par des préoccupations d'un caractère plus personnel, il aurait pu aisément remarquer que le lendemain et le surlendemain Lébédéff, loin de lui donner aucun éclaircissement, avait paru, au contraire, éviter sa présence. Ce détail

ayant enfin attiré l'attention du prince, il se rappela avec surprise que, durant ces deux jours, quand le hasard lui avait fait rencontrer Lébédéff, il l'avait toujours vu rayonnant de satisfaction et le plus souvent en compagnie du général. Les deux amis ne se quittaient guère. Parfois le prince entendait au-dessus de lui des conversations bruyantes et pleines d'entrain, des discussions enjouées auxquelles se mêlaient des rires; une fois même, à une heure fort avancée de la soirée, quelques notes d'une chanson semi-guerrière semi-bachique arrivèrent tout à coup à ses oreilles, et il reconnut aussitôt la basse enrouée du général. Mais soudain le chanteur s'arrêta court. Pendant une heure encore la causerie continua vive et animée, tous les indices donnaient à penser que les deux interlocuteurs étaient ivres. A un certain moment, le prince put deviner qu'ils s'embrassaient et que l'un d'eux fondait en larmes; puis il perçut le bruit d'une violente dispute; après quoi, tout retomba brusquement dans le silence.

Durant tout ce temps Kolia était très-soucieux. Le prince passait la plus grande partie de la journée hors de chez lui, et parfois ne rentrait au logis que fort tard. A son retour, on ne manquait jamais de lui apprendre que Nicolas Ardalionovitch était venu à plusieurs reprises le demander. Mais lorsqu'ils se rencontraient, Kolia ne pouvait rien dire, sinon que, décidément, il était « mécontent » du général et de sa conduite présente : « On les voit continuellement ensemble, ils s'enivrent dans un traktir près d'ici, ils s'embrassent et se font des scènes dans la rue, ils s'excitent l'un l'autre et ne peuvent se quitter. » Quand le prince lui faisait remarquer qu'il en avait toujours été ainsi, Kolia ne savait que répondre, ni comment préciser le motif de son inquiétude actuelle.

Le lendemain du jour où le général avait chanté une chanson bachique et s'était disputé avec Lébédéff, le prince se disposait à sortir vers onze heures du matin, lorsque devant lui apparut tout à coup Ardalion Alexandrovitch extrêmement agité, presque tremblant.

— Depuis longtemps je cherchais l'honneur et l'occasion de vous rencontrer, très-estimé Léon Nikolaïévitch, depuis longtemps, fort longtemps, murmura-t-il en serrant presque à lui faire mal la main du prince, — depuis très, très-longtemps.

Le prince l'invita à s'asseoir.

— Non, je ne m'assiérai pas; d'ailleurs, vous alliez sortir, ce sera... pour une autre fois. Il paraît que je puis vous féliciter de... l'accomplissement... des désirs de votre cœur.

Le prince se troubla. Avec l'aveuglement des amoureux, il se figurait que personne ne voyait, ne devinait et ne comprenait rien.

— De quels désirs parlez-vous? demanda-t-il.

— Soyez tranquille, soyez tranquille! Je n'alarmerai pas des sentiments très-déliçats. Je sais moi-même par expérience qu'on n'aime pas qu'un nez étranger... comme dit le proverbe... se fourre là où on ne le demande pas. J'éprouve cela tous les matins. C'est pour autre chose que je suis venu, pour une affaire importante, très-importante, prince.

Le prince le pria encore une fois de s'asseoir et s'assit lui-même.

— Je ne resterai qu'une seconde... Je suis venu pour avoir un conseil. Sans doute je n'ai pas de but positif dans la vie, mais, me respectant moi-même et... estimant l'esprit pratique, dont le Russe est si dépourvu, en général... je désire me mettre, ainsi que ma femme et mes enfants, dans une position... en un mot, prince, j'ai besoin d'un conseil.

Le prince approuva chaleureusement les intentions du général.

— Allons, tout cela ne signifie rien, interrompit brusquement celui-ci, — tel n'est pas le principal objet de ma visite, je suis venu pour autre chose, pour une affaire grave. J'ai résolu de m'ouvrir à vous, Léon Nikolaïévitch, comme à un homme dont la sincérité des procédés et la noblesse des sentiments sont aussi sûres pour moi que... que... Vous ne vous étonnez pas de mes paroles, prince?

Le prince observait son visiteur sinon avec beaucoup d'étonnement, du moins avec une attention et une curiosité extrêmes. Le vieillard était un peu pâle, ses lèvres tremblaient parfois légèrement, ses mains semblaient ne pouvoir rester en repos. Quoiqu'il ne fût assis que depuis quelques minutes, il s'était déjà levé brusquement à deux reprises, puis avait soudain repris sa place : tous ces mouvements se produisaient évidemment sans qu'il en eût conscience. Des livres se trouvaient sur la table; il en prit un, l'ouvrit tout en causant, et, après y avoir jeté les yeux, se hâta de le fermer; quand il l'eut remis en place, il en prit un autre; celui-ci, il ne l'ouvrit point, mais le garda tout le temps dans sa main droite, qu'il ne cessait de mouvoir en l'air.

— Assez! cria-t-il tout à coup: — je vois que je vous ai beaucoup dérangé...

— Mais pas du tout, allons donc! je vous écoute, au contraire, et je voudrais deviner...

— Prince! je désire me mettre dans une position honorée... Je désire m'estimer moi-même ainsi que... mes droits.

— Par cela seul qu'un homme a ce désir, il est déjà digne de toute estime.

C'était une phrase empruntée à un modèle d'écriture. Le prince pensait que, dans l'état d'esprit où se trouvait Ardaïion Alexandrovitch, un aphorisme d'une sonorité creuse mais agréable pourrait exercer sur lui une action calmante.

La phrase plut beaucoup au général. Touché et flatté, il changea de ton instantanément, et, d'une voix solennelle, commença à donner de longues explications. Mais, nonobstant l'attention que le prince prêta aux paroles de son interlocuteur, il lui fut absolument impossible d'y rien comprendre. Pendant dix minutes le général discourut avec une volubilité extrême; on aurait dit qu'il était débordé par l'abondance des idées qu'il avait à exprimer; vers la fin, des larmes mêmes se montrèrent dans ses yeux; malheureusement ses phrases n'avaient ni queue ni tête : c'était un flux de mots incohérents qui se succédaient sans interruption.

— Assez! Vous m'avez compris, et je suis tranquille, acheva-t-il tout à coup en se levant; — un cœur comme le vôtre ne peut pas ne pas comprendre un homme affligé. Prince, vous êtes noble comme l'idéal! Que sont les autres vis-à-vis de vous? Mais vous êtes jeune et je vous bénis. En fin de compte, je suis venu vous prier de m'indiquer une heure où je puisse avoir avec vous un entretien sérieux, et voilà en quoi consiste mon principal espoir. Je cherche une amitié et un cœur, prince; je n'ai jamais pu venir à bout des exigences de mon cœur.

— Mais pourquoi pas tout de suite? Je suis prêt à vous entendre...

— Non, prince, non! répliqua vivement le général: — pas tout de suite! Tout de suite est un rêve! C'est trop important, trop important! Cette heure de conversation décidera de mon sort. Ce sera *mon* heure, et je ne voudrais pas que, dans un moment si sacré, le premier venu, un insolent, pût nous interrompre, — il se pencha soudain à l'oreille du prince et poursuivit à voix basse d'un air étrange, mystérieux, presque effrayé, — un insolent qui ne vaut pas le talon... de votre botte, prince adoré! Oh! je ne dis pas: de ma botte! Notez que je n'ai pas parlé de la mienne; car je me respecte trop pour dire cela sans ambages; mais vous seul êtes capable de comprendre qu'en passant sous silence dans le cas présent le talon de ma botte, je révèle peut-être une fierté, une dignité extraordinaire. Sauf vous, personne ne comprendra cela, et *lui* moins que tout autre. *Il* ne comprend rien, prince; il est absolument incapable de comprendre, absolument! Il faut avoir du cœur pour comprendre!

A la fin, le prince fut presque effrayé et il fixa au général une entrevue pour le lendemain à la même heure. Le vieillard se retira grandement réconforté et consolé. Le soir, entre six et sept heures, le prince fit prier Lébédéff de venir une minute auprès de lui.

Lébédéff « tint à honneur », comme il le dit en entrant, de

se rendre sans délai à cette invitation. On ne se serait jamais douté, à le voir arriver si vite, que depuis trois jours il évitait de se rencontrer avec le prince. L'employé s'assit sur le bord d'une chaise, grimaçant, souriant, clignant les yeux, se frottant les mains; sa physionomie était celle d'un homme qui s'apprête naïvement à recevoir communication d'une grande nouvelle depuis longtemps attendue et devenue en quelque sorte le secret de Polichinelle. Le prince se sentit de nouveau mal à l'aise : il s'apercevait maintenant que tous comptaient apprendre de lui quelque chose et semblaient vouloir lui adresser des félicitations; on l'abordait avec des sourires, des clignements d'yeux, des demi-mots significatifs. Keller était déjà passé trois fois, amené lui aussi par le désir évident de féliciter Son Altesse : chaque fois, après avoir commencé un compliment dithyrambique et obscur, il s'était esquivé sans achever son *speech*. (Depuis quelques jours le boxeur pratiquait avec un redoublement d'assiduité le culte de la bouteille et du billard.) Kolia lui-même, malgré son chagrin, avait à deux reprises, en causant avec le prince, fait allusion à certaine chose.

Sans préambule, d'un ton légèrement fâché, le prince demanda à Lébédéff ce qu'il pensait de l'état présent du général et pourquoi Ardalion Alexandrovitch était dans une telle inquiétude. Il lui raconta en quelques mots la scène précédente.

— Chacun a ses soucis, prince, et... surtout dans notre siècle étrange et inquiet; c'est ainsi, répondit assez sèchement Lébédéff.

Son désappointement et son dépit étaient visibles.

— Quelle philosophie! observa en souriant le prince.

— Il faut de la philosophie, elle serait très-nécessaire à notre époque, dans son application pratique, mais on la méprise, voilà le malheur. Quant à moi, très-estimé prince, j'ai pu être honoré de votre confiance dans un certain cas que vous connaissez, mais cela jusqu'à un certain point seulement, et jamais en dehors des circonstances qui se

rapportaient directement à ce cas unique... Je comprends cela et je ne me plains pas du tout.

— Lébédéeff, on dirait que vous êtes fâché?

— Nullement, pas le moins du monde, très-estimé et très-rayonnant prince! s'écria avec exaltation Lébédéeff en mettant la main sur son cœur; — au contraire, j'ai compris tout de suite que ni par ma position dans le monde, ni par mon développement intellectuel et moral, ni par ma fortune, ni par mes antécédents, ni par mon savoir, — par rien enfin je ne méritais l'honneur de votre confiance; et que, si je pouvais vous servir, c'était seulement comme esclave, comme mercenaire, pas autrement... je ne suis pas fâché, mais triste.

— Allons donc, Loukian Timoféitch!

— Pas autrement! Maintenant encore j'en ai la preuve! Quand je vous ai rencontré, quand mon cœur et mon esprit se sont attachés à vous, je me disais : Sans doute je n'ai pas le droit d'attendre des communications amicales, j'en suis indigne, mais peut-être, comme propriétaire de la maison, pourrai-je recevoir, au moment voulu, un ordre ou un avis en vue de certains changements prochains et attendus...

En prononçant ces mots, Lébédéeff tenait ses petits yeux fixés sur le visage du prince qui le considérait avec étonnement; l'employé espérait encore que sa curiosité serait satisfaite.

— Décidément je n'y comprends rien, cria le prince d'un ton presque irrité, — et... vous êtes un terrible intrigant! ajouta-t-il tout à coup avec un franc éclat de rire.

Lébédéeff s'associa aussitôt à cette hilarité; ses yeux rayonnèrent : il croyait toucher à la réalisation de ses espérances.

— Et savez-vous ce que je vous dirai, Loukian Timoféitch? Seulement, ne vous fâchez pas : j'admire votre naïveté et vous n'êtes pas le seul à m'étonner, d'ailleurs! Tenez, en ce moment, vous témoignez un si naïf désir d'apprendre de moi quelque chose que, vraiment, je suis honteux de ne pouvoir vous satisfaire; mais je vous jure que je n'ai absolument

rien à vous dire, pouvez-vous imaginer cela? acheva le prince avec un nouveau rire.

Lébédeff prit un air digne. Sans doute sa curiosité se manifestait parfois trop naïvement et d'une façon importune, mais c'était aussi un homme assez rusé, il savait même dans certains cas, garder un silence machiavélique. N'ayant pu arracher aucune confidence à son locataire, il en vint presque à le haïr. Assurément, si le prince se montrait si peu communicatif avec lui, ce n'était pas par mépris, mais parce que Lébédeff l'entreprenait sur un sujet fort délicat. Il n'y avait pas si longtemps que Muichkine considérait encore comme un crime de nourrir certains rêves. Mais sa réserve fut interprétée autrement par Loukian Timoféitch, qui n'y vit qu'une injurieuse marque de défiance; l'employé se crut tenu en suspicion, et la jalousie lui mordit le cœur à la pensée que non-seulement Kolia et Keller, mais même sa propre fille, Viéra Loukianovna, avaient plus de part que lui à la confiance du prince. Peut-être en cet instant même aurait-il pu communiquer au prince une nouvelle du plus haut intérêt pour ce dernier, peut-être l'aurait-il sincèrement désiré, mais, par esprit de vengeance, il se décida à n'en rien faire.

— En quoi donc puis-je vous servir, très-estimé prince, car vous m'avez maintenant... appelé? demanda-t-il après un silence.

Le prince ne répondit aussi qu'au bout d'une minute.

— Eh bien, voilà, je voulais vous parler du général, et... de ce vol dont vous avez été victime...

— Comment? Quel vol?

— Allons, on dirait que vous ne comprenez pas! Ah! mon Dieu, Loukian Timoféitch, quelle est cette rage de toujours jouer la comédie? L'argent, l'argent, les quatre cents roubles que vous avez perdus l'autre jour dans un portefeuille, et dont vous êtes venu ici me parler, le matin, avant d'aller à Pétersbourg, — avez-vous compris, à la fin?

— Ah! il s'agit de ces quatre cents roubles! dit d'une voix

trainante Lébédéff, comme si la lumière venait de se faire dans son esprit. — Je vous remercie, prince, de votre sincère intérêt; il est très-flatteur pour moi, mais... je les ai retrouvés, il y a même déjà longtemps.

— Vous les avez retrouvés! Ah! Dieu soit loué:

— Cette exclamation est d'un cœur noble, car quatre cents roubles ne sont pas une petite affaire pour un homme pauvre qui vit d'un travail pénible et qui a une nombreuse famille....

— Je ne parle pas de cela! s'écria le prince. — Sans doute, se reprit-il aussitôt, — je suis bien aise aussi que vous ayez retrouvé votre argent, mais... comment donc l'avez-vous retrouvé?

— Le plus simplement du monde : il était sous la chaise sur laquelle j'avais jeté ma redingote; évidemment le portefeuille aura glissé de la poche sur le parquet.

— Comment, sous la chaise? Ce n'est pas possible, vous m'avez dit que vous aviez cherché partout, dans tous les coins; comment donc n'avez-vous pas regardé à l'endroit où il fallait chercher tout d'abord?

— Le fait est que j'y ai regardé! Je me souviens très-bien d'y avoir regardé! Je me suis traîné à quatre pattes sur le parquet, j'ai tâté avec les mains en cet endroit, j'ai reculé la chaise, n'en croyant pas mes propres yeux. Je vois qu'il n'y a rien, la place est vide, pas plus de portefeuille que sur ma main, et malgré cela je me remets à tâter. C'est une petitesse dont l'homme est coutumier quand il veut absolument retrouver quelque chose... quand il a fait une perte considérable et douloureuse : il voit qu'il n'y a rien, que la place est vide, mais n'importe, il y regarde quinze fois.

— Oui, soit; mais comment cela se fait-il?... Je ne comprends toujours pas, murmura le prince abasourdi, — auparavant, dites-vous, il n'y avait rien là, vous aviez cherché en cet endroit, et tout d'un coup le portefeuille s'y est trouvé?

— Oui, il s'y est trouvé tout d'un coup.

Le prince regarda Lébédéeff d'un air étrange.

— Et le général? demanda-t-il soudain.

— Comment, le général? questionna Lébédéeff feignant encore de ne pas comprendre.

— Ah, mon Dieu! je vous demande ce qu'a dit le général quand vous avez retrouvé le portefeuille sous la chaise. Précédemment vous l'aviez cherché à deux.

— Précédemment, oui. Mais cette fois, je l'avoue, je me suis tu et j'ai préféré lui laisser ignorer que le portefeuille avait été retrouvé par moi tout seul.

— Mais... pourquoi donc?... Et l'argent n'avait pas disparu?

— J'ai visité le portefeuille, tout y était, il ne manquait pas un rouble.

— Vous auriez dû venir me le dire, observa pensivement le prince.

— Je craignais de vous déranger personnellement, prince, au milieu de vos impressions personnelles, et, peut-être extraordinaires, si je puis m'exprimer ainsi. D'ailleurs, moi-même j'ai fait semblant de n'avoir rien trouvé. Après m'être assuré que la somme était intacte, j'ai fermé le portefeuille et je l'ai remis sous la chaise.

— Mais pourquoi donc?

Lébédéeff se mit à rire.

— Pour rien; parce que je voulais pousser plus loin mon enquête, répondit-il en se frottant les mains.

— Ainsi il est encore là maintenant, depuis avant-hier?

— Oh! non, il n'est resté là que vingt-quatre heures. Voyez-vous, jusqu'à un certain point je désirais que le général le trouvât aussi. Car, me disais-je, si j'ai fini par le découvrir, pourquoi le général n'apercevrait-il pas aussi un objet qui, pour ainsi dire, saute aux yeux, qu'on voit parfaitement sous la chaise? Plusieurs fois j'ai pris cette chaise et je l'ai changée de place afin que le portefeuille fût tout à fait en évidence, mais le général ne l'a pas remarqué, et cela a duré vingt-quatre heures. Il est clair qu'à présent le général

est fort distrait, c'est à n'y rien comprendre; il cause, il raconte des histoires, il rit, et tout d'un coup il se fâche contre moi sans que je sache pour quel motif. Finalement nous sommes sortis de la chambre, j'ai laissé exprès la porte ouverte; il était ébranlé tout de même, il voulait dire quelque chose, apparemment il craignait pour un portefeuille contenant une si forte somme, mais soudain il s'est mis en colère et n'a rien dit; à peine avions-nous fait deux pas dans la rue qu'il m'a planté là et est allé d'un autre côté. Le soir seulement nous nous sommes retrouvés au traktir.

— Mais à la fin vous avez repris votre portefeuille?

— Non, cette même nuit il a disparu de dessous la chaise.

— Alors où est-il donc maintenant?

A ces mots, Lébédéff se dressa brusquement de toute sa taille et regarda le prince d'un air jovial.

— Mais ici, répondit-il en riant, — il s'est trouvé tout d'un coup ici, dans le pan de ma propre redingote. Tenez, regardez vous-même, tâtez.

En effet, dans le pan gauche de la redingote, par devant, s'était formée de la façon la plus apparente une sorte de sac où, au toucher, on pouvait tout de suite reconnaître la présence d'un portefeuille en cuir, qui, sans doute, passant à travers une poche trouée, avait glissé entre la doublure et l'étoffe du vêtement.

— Je l'ai retiré pour le visiter, les quatre cents roubles étaient encore au complet. Je l'ai remis à la même place et depuis hier matin je le porte ainsi dans le pan de ma redingote, je me promène avec, il me bat les jambes.

— Et vous ne remarquez rien?

— Et je ne remarque rien, hé, hé, hé! Et figurez-vous, très-estimé prince, — quoique le sujet ne mérite pas d'attirer si particulièrement votre attention, — mes poches sont toujours en bon état, et tout d'un coup, en une nuit, un pareil trou! J'ai voulu me rendre compte, et, en examinant la déchirure, il m'a semblé que quelqu'un avait dû faire cela avec un canif; c'est presque invraisemblable!

— Et... le général?

— Hier, il n'a pas décoléré de toute la journée, et aujourd'hui c'est la même chose; il est de très-mauvaise humeur. Par moments il manifeste une gaieté bachique ou une sensibilité larmoyante, puis tout d'un coup il se fâche au point de m'effrayer, positivement! Moi, prince, après tout, je ne suis pas un homme de guerre! Hier nous étions ensemble au traktir; voilà que, comme par hasard, le pan de ma redingote apparaît en évidence avec son gonflement insolite; le général me fait la mine, se fâche. Depuis longtemps déjà il ne me regarde plus en face, si ce n'est quand il est très-pris de boisson ou très-attendri; mais hier il m'a regardé deux fois d'une telle façon que j'en ai eu froid dans le dos. Du reste, demain j'ai l'intention de retrouver le portefeuille, mais d'ici là je passerai encore une petite soirée avec lui au traktir.

— Pourquoi le tourmentez-vous ainsi? cria le prince.

— Je ne le tourmente pas, prince, je ne le tourmente pas, répliqua avec chaleur Lébédéff; — je l'aime sincèrement et... je l'estime; à présent, vous le croirez ou vous ne le croirez pas, il m'est devenu plus cher que jamais; j'ai commencé à l'apprécier encore plus qu'auparavant!

Ces mots furent prononcés d'un ton si sérieux et avec une telle apparence de sincérité que le prince ne put les entendre sans indignation.

— Vous l'aimez, et vous le faites souffrir ainsi! Voyons, il s'est arrangé de façon à vous faire retrouver l'objet perdu; pour attirer votre attention sur ce portefeuille il l'a placé sous une chaise et dans votre redingote, par cela seul il vous montre bien qu'il ne veut pas ruser avec vous, mais qu'il vous prie ingénument de lui pardonner. Écoutez : il demande pardon! Par conséquent, il compte sur la délicatesse de vos sentiments; par conséquent, il croit à votre amitié pour lui. Et vous réduisez à un tel abaissement un si... honnête homme!

— Très-honnête, prince, très-honnête! répéta Lébédéff

dont les yeux étincelaient; — et vous seul, très-noble prince, étiez capable de dire un mot si juste! Pour cela, je vous suis dévoué jusqu'à l'adoration, quelque pourri de vices que je sois! C'est décidé! Je vais retrouver le portefeuille tout maintenant, à l'instant même, et pas demain; tenez, je le tire de ma redingote sous vos yeux, le voilà, voilà aussi tout l'argent; tenez, prenez-le, très-noble prince, et gardez-le jusqu'à demain. Demain ou après-demain je le reprendrai.

— Mais faites attention, n'allez pas de but en blanc lui jeter au nez que vous avez retrouvé le portefeuille. Qu'il voie seulement que le pan de votre redingote ne contient plus rien, et il comprendra.

— Oui? Ne vaut-il pas mieux lui dire que je l'ai retrouvé et faire comme si jusqu'alors je ne m'étais douté de rien?

— N-non, dit le prince en réfléchissant, — n-non, maintenant il est trop tard; ce serait plus dangereux; vraiment, vous ferez mieux de ne rien dire. Et soyez gentil avec lui, mais... n'ayez pas trop l'air.... et.... vous savez....

— Je sais, prince, je sais, c'est-à-dire, je sais que j'aurai bien du mal à exécuter ce programme; car il faut pour cela avoir un cœur comme le vôtre. D'ailleurs, moi-même je suis vexé : à présent il le prend parfois de trop haut avec moi; il m'embrasse en sanglotant et puis tout d'un coup il se met à m'humilier, il m'accable de railleries méprisantes; allons, je prendrai le portefeuille, et j'étalerai exprès le pan de ma redingote sous les yeux du général, hé, hé! Au revoir, prince, car évidemment je vous dérange, je vous distrais de sentiments très-intéressants, si je puis ainsi parler....

— Mais, pour l'amour de Dieu, silence comme par le passé!

— A la sourdine, à la sourdine!

Quoique l'affaire fût finie, le prince resta plus soucieux peut-être qu'il ne l'avait été auparavant. Il attendit impatiemment l'entrevue qu'il devait avoir le lendemain avec le général.

IV¹

L'heure fixée pour le rendez-vous était midi, mais le prince s'attarda hors de chez lui, et, quand il rentra à la maison, il y trouva le général qui l'attendait. A première vue il remarqua que le vieillard était mécontent, — peut-être parce qu'il lui avait fallu attendre. Après s'être excusé, le prince se hâta de s'asseoir, mais il éprouvait une gêne étrange, comme si son visiteur était en porcelaine et qu'il craignît à chaque instant de le casser. Jusqu'alors jamais il n'avait été intimidé en présence du général et même il n'aurait jamais supposé que cela pût arriver. Le prince s'aperçut vite qu'il avait devant lui un tout autre homme que la veille : Ardalion Alexandrovitch n'était plus ni troublé, ni distrait, il semblait se posséder parfaitement et son aspect donnait à penser qu'il avait pris quelque résolution définitive. Ce calme, du reste, était plus apparent que réel. En tout cas, une dignité contenue se joignait chez le visiteur à l'aisance aristocratique des manières ; ce fut même avec une sorte d'indulgence hautaine qu'il accueillit les excuses du prince, il y répondit en termes aimables mais où perçait néanmoins le chagrin d'un homme fier injustement offensé.

— Je vous ai rapporté le volume que vous m'avez prêté l'autre jour, je vous remercie, dit-il en montrant une livraison de revue qu'il venait de déposer sur la table.

— Ah, oui; vous avez lu cet article, général? Comment l'avez-vous trouvé? Il est curieux, n'est-ce pas? demanda le prince heureux de pouvoir mettre tout d'abord la conversation sur des choses indifférentes.

¹ Les phrases soulignées dans ce chapitre sont en français dans le texte

— Curieux, si vous voulez, mais grossier et, sans doute, absurde. Peut-être même n'est-ce qu'un tissu de mensonges.

Le général parlait avec aplomb et en traînant un peu la voix.

— Ah, c'est une relation si naïve, le récit d'un vieux soldat qui a été témoin oculaire du séjour des Français à Moscou; certaines choses sont charmantes. D'ailleurs des mémoires écrits *de visu* sont toujours précieux, quel que soit le narrateur. N'est-il pas vrai ?

— A la place du rédacteur en chef, je n'aurais pas inséré cela; pour ce qui est des documents contemporains en général, on accorde plus de créance aux contes d'un menteur effronté mais amusant qu'au témoignage consciencieux d'un homme qui a bien mérité de son pays. Je connais certains mémoires sur l'année 1812 qui... J'ai pris une résolution, prince, je quitte cette maison, — la maison de monsieur Lébédoff.

En même temps le général regardait son interlocuteur d'un air significatif.

— Vous avez votre logement à Pavlovsk, chez... chez votre fille... observa le prince, ne sachant que dire. Il se rappelait que le général était venu pour le consulter au sujet d'une affaire fort importante, d'où dépendait son sort.

— Chez ma femme, autrement dit, chez moi et dans la maison de ma fille.

— Excusez-moi, je...

— Je quitte la maison de Lébédoff parce que, cher prince, j'ai rompu avec cet homme; j'ai rompu hier soir en regrettant de ne l'avoir pas fait plus tôt. Je tiens à la considération, prince, et je désire l'obtenir même des personnes à qui je donne, en quelque sorte, mon cœur. Prince, je donne souvent mon cœur et presque toujours je suis trompé. Cet homme était indigne de mon présent.

— Il est fort désordonné, observa posément le prince, — et il a certains défauts... mais au milieu de tout cela on remarque du cœur, un esprit fin et parfois amusant..

Le prince choisissait ses expressions et parlait d'un air respectueux; tout cela flattait le vieillard, quoique, de temps à autre, il examinât encore avec une défiance subite le visage de son interlocuteur. Mais le ton de ce dernier était trop naturel et trop sincère pour laisser place au moindre doute.

— Qu'il possède aussi de bonnes qualités, reprit le général, — j'ai été le premier à le reconnaître, par cela seul que j'ai presque accordé mon amitié à cet individu. Mais je n'ai pas besoin de sa maison, ni de son hospitalité, ayant moi-même une famille. Je ne prétends pas être sans défauts; je suis intempérant; je buvais du vin avec lui et maintenant, peut-être, je pleure en pensant à cela. Mais était-ce uniquement pour la boisson (pardonnez, prince, cette brutale franchise à un homme irrité), était-ce uniquement pour la boisson que je le fréquentais? Non, j'avais été séduit justement par ces qualités dont vous venez de parler. Mais il y a une limite à tout; et s'il a le front de soutenir devant moi qu'en 1812, étant enfant, il a perdu sa jambe gauche et l'a fait inhumer au cimetière Vagankovskoïé, à Moscou, eh bien, cela passe la mesure, c'est un manque de respect, une insolence...

— Ce n'était peut-être qu'une plaisanterie, il aura dit cela pour rire.

— Je comprends. Un innocent mensonge qu'on raconte pour faire rire, quelque grossier qu'il soit, n'offense pas le cœur de l'homme. Il y a même des gens qui ne mentent que par amitié, en quelque sorte, afin de procurer par là du plaisir à celui avec qui ils causent. Mais si on a l'air de prendre l'auditeur pour un imbécile, si par cette irrévérence on veut peut-être lui montrer qu'on est las de sa société, en ce cas un homme noble n'a qu'une chose à faire : remettre l'insolent à sa place et cesser absolument de le voir.

Tandis qu'il prononçait ces paroles, le général était devenu rouge d'indignation.

— Mais Lébédéff n'a même pas pu se trouver à Moscou en 1812; il est trop jeune pour cela, c'est ridicule.

— Il y a d'abord cela; mais mettons qu'il fût déjà né à

cette époque, comment ose-t-il dire qu'un chasseur français a pointé sur lui une pièce de canon et lui a cassé la jambe comme cela, pour s'amuser; qu'il a ramassé cette jambe, l'a rapportée chez lui, puis l'a fait inhumér dans le cimetière Vagankovskoïé? Il ajoute qu'à l'endroit où elle est enterrée il a fait ériger un monument sur lequel on lit d'un côté : « Cigit la jambe du secrétaire de collège Lébédéff », et de l'autre : « Repose, chère cendre, en attendant le jour de la résurrection. » Enfin il assure que tous les ans il fait dire une messe pour elle (ce qui est un sacrilège), et que chaque année il se rend à Moscou afin d'assister à cette cérémonie. Pour me prouver la vérité de ses paroles, il m'invite à venir avec lui à Moscou : il me montrera la tombe et même le canon français qui, dit-il, a été pris par les Russes et se trouve maintenant au Kremlin : c'est le onzième en comptant à partir de la porte, un fauconneau français d'ancien système.

— Et avec tout cela il a bel et bien ses deux jambes, ou, du moins, il paraît les avoir! fit en riant le prince : — je vous assure que c'est une innocente plaisanterie, ne vous fâchez pas.

— Mais permettez-moi d'avoir aussi mon opinion; quant aux deux jambes qu'il paraît posséder, ce ne serait pas encore là un argument tout à fait sans réplique; il prétend qu'il a une jambe articulée...

— Ah, oui, avec une jambe de Tchernosvitoff on peut danser, dit-on.

— Je le sais parfaitement. Lorsque Tchernosvitoff a inventé sa jambe, il s'est empressé de venir me la montrer. Mais c'est beaucoup plus tard que Tchernosvitoff a inventé sa jambe... De plus, Lébédéff assure que sa défunte femme elle-même, pendant toute la durée de leur union, a ignoré qu'il avait une jambe de bois. « Si tu as été en 1812 page de la chambre de Napoléon, m'a-t-il dit quand je lui ai fait remarquer toutes les absurdités de son récit, tu n'as pas le droit de t'étonner que j'aie une jambe enterrée au cimetière Vagankovskoïé ».

— Mais est-ce que vous... commença le prince, et il se troubla.

Sur le moment le général parut, lui aussi, quelque peu troublé, mais il se remit vite et regarda le prince d'un air hautain, presque moqueur.

— Achevez, prince, dit-il d'une voix traînante, — achevez. Je suis indulgent, dites tout : avouez-le, entre ce que vous voyez et ce que vous entendez le contraste vous semble bouffon ; vous ne pouvez pas vous imaginer sans rire qu'un homme qui vous offre aujourd'hui le spectacle de son abaissement et de son... inutilité, ait été jadis témoin oculaire... de grands événements. Il ne vous a pas encore fait de... potins ?

— Non ; Lébédéff ne m'a rien dit, — si c'est de lui que vous parlez...

— Hum... je supposais le contraire. Hier, pendant que j'étais avec lui, la conversation est tombée sur cet... étrange article dont il était question tout à l'heure. J'en ai signalé l'absurdité, et comme moi-même j'ai été témoin oculaire... vous souriez, prince, vous considérez mon visage ?

— N-non, je...

— J'ai l'air jeune, poursuivit légèrement le général, — mais je suis un peu plus vieux que je ne le parais. En 1812 j'avais dix ou douze ans. Moi-même je ne sais pas au juste mon âge. Il n'est pas indiqué sur mon état de service ; j'ai toujours eu la faiblesse de me rajeunir.

— Soyez-en sûr, général, je ne trouve pas étonnant du tout que vous fussiez à Moscou en 1812, et... sans doute vous pouvez raconter vos souvenirs, comme tous ceux qui se trouvaient là alors. Un de ces autobiographes moscovites nous apprend au commencement de son livre qu'en 1812 il était un enfant à la mamelle et que les soldats français lui firent manger du pain.

— Voyez-vous, mon cas sort de l'ordinaire, à coup sûr, reprit d'un ton bienveillant le visiteur, — et pourtant, en soi, il n'a rien d'extraordinaire. Très-souvent la vérité paraît impossible. Page de la chambre ! Cela sonne singulièrement, sans doute. Mais l'aventure d'un enfant qui pou-

vait avoir alors dix ans s'explique justement par son âge. A quinze ans elle n'aurait pas eu lieu, et cela par la bonne raison qu'à quinze ans je ne me serais pas enfui de chez nous pour aller voir l'entrée de Napoléon à Moscou, je serais resté avec ma mère qui s'était laissé surprendre par l'arrivée des Français et qui tremblait de frayeur dans notre maison de bois de la Staraja Basmannaïa. A quinze ans j'aurais eu peur, mais à dix je n'ai eu peur de rien, et, me frayant un passage à travers la foule massée devant le palais, je suis arrivé tout près du perron au moment où Napoléon est descendu de cheval.

— Sans doute, vous avez très-justement fait remarquer qu'un enfant de dix ans, par suite même de son jeune âge, pouvait être intrépide... observa timidement le prince.

Il se sentait rougir, et cette pensée le mettait au supplice.

— Sans doute, et tous les événements se sont produits de la façon la plus simple, la plus naturelle, comme on ne peut le voir que dans la réalité; qu'un romancier raconte cela, il y fourrera un tas de détails invraisemblables, impossibles.

— Oh! c'est ainsi, s'empressa de reconnaître le prince : — cette idée m'était déjà venue et j'y pensais encore dernièrement. Je sais un assassinat qui a eu pour mobile le vol d'une montre. A présent les journaux en parlent. Si un écrivain avait inventé cela, les critiques et les gens qui se disent versés dans la connaissance du peuple auraient tout de suite crié à l'invraisemblance, mais, en lisant ce récit dans les faits divers des journaux, vous y retrouvez au plus haut degré le cachet de la réalité russe. Votre observation est parfaitement juste, général! acheva avec feu le prince, enchanté de pouvoir donner le change au vieillard sur la cause de sa rougeur.

— N'est-ce pas? n'est-ce pas? s'écria Ardalion Alexandrovitch rayonnant de joie. — Un gamin, un enfant qui ne comprend pas le danger, se glisse à travers la foule pour voir un brillant cortège. des uniformes, et enfin un grand homme dont il a beaucoup entendu parler. Car alors, depuis plusieurs

années, il n'était question que de lui dans toutes les conversations. Le monde était rempli de ce nom ; je l'avais, pour ainsi dire, sucé avec le lait. En passant à deux pas de moi, Napoléon m'aperçoit par hasard ; j'étais en costume de bartchénok¹ ; mes parents m'habillaient bien. Seul ainsi vêtu, au milieu de cette foule, convenez-en vous-même....

— Sans doute, ça a dû le frapper, lui prouver que tout le monde n'avait pas quitté la ville, et que même des gentilshommes y étaient restés avec leurs enfants.

— Justement, justement ! Il voulait attirer à lui les barines. Lorsque son regard d'aigle se fixa sur moi, une flamme s'alluma probablement dans mes yeux, car il s'écria : « *Voilà un gaillard bien éveillé !* » Puis il me demanda : « *Qui est ton père ?* » Je lui répondis aussitôt d'une voix presque étranglée par l'émotion : « *Un général qui est mort sur les champs de bataille de sa patrie.* » — « *Le fils d'un boyard et d'un brave par-dessus le marché ! J'aime les boyards. M'aimes-tu, petit ?* » La réponse jaillit instantanément de mes lèvres : « *Un cœur russe sait distinguer le grand homme même dans l'ennemi de sa patrie !* » Je ne me rappelle pas si je m'exprimai littéralement ainsi... j'étais un enfant... mais tel fut certainement le sens de mes paroles ! Elles impressionnèrent Napoléon, il réfléchit et dit à son entourage : « *J'aime la fierté de cet enfant ! Mais si tous les Russes pensent comme lui....* » Il n'acheva pas et entra dans le palais. Je le suivis, mêlé à l'escorte qui ne fit aucune difficulté de m'ouvrir ses rangs, car on me considérait déjà comme un favori. Mais tout cela n'eut que la durée d'un éclair... Je me rappelle seulement qu'en pénétrant dans la première salle, l'empereur s'arrêta soudain devant le portrait de l'impératrice Catherine, le considéra longtemps d'un air rêveur et à la fin s'écria : « *C'était une grande femme !* » après quoi il passa outre. Au bout de deux jours tout le monde me connaissait déjà au palais et au Kremlin, on m'appelait « *le*

¹ Enfant noble.

petit boyard ». Je ne revins chez moi qu'à l'heure du coucher; à la maison on avait presque perdu la tête. Le surlendemain mourut le page de la chambre de Napoléon, le baron de Bazancourt; il n'avait pu résister aux fatigues de la campagne. Napoléon se souvint de moi; on m'alla chercher, on me ramena au palais sans me dire de quoi il s'agissait et, après m'avoir fait mettre l'uniforme du défunt, un enfant de douze ans, on me présenta ainsi vêtu à l'empereur. Il me fit un léger signe de tête; alors on m'apprit que Sa Majesté avait daigné me nommer page de sa chambre. Je fus ravi, le fait est que depuis longtemps déjà j'éprouvais pour lui une ardente sympathie... et puis, vous savez, un bel uniforme, cela fait toujours plaisir à un enfant... Je portais un frac vert foncé chamarré d'or sur toutes les coutures, une culotte blanche en peau de chamois, un gilet de soie blanc, des bas de soie et des souliers à boucles... quand j'étais de service pour accompagner l'empereur dans ses promenades à cheval, je mettais de grandes bottes à l'écuyère. Quoique la situation ne fût pas brillante et qu'on pressentit déjà de grands désastres, on ne se relâchait pas sur l'étiquette; elle était même d'autant plus strictement observée que l'avenir s'annonçait sous de plus sinistres augures.

— Oui, sans doute... balbutia le prince d'un air presque égaré, — vos mémoires seraient... extrêmement intéressants.

Bien entendu, le général ne faisait que répéter ce qu'il avait déjà raconté la veille à Lébédoff, aussi ses paroles coulaient-elles de source; mais, en ce moment, il jeta de nouveau un coup d'œil inquiet sur son interlocuteur

— Mes mémoires, répondit-il avec un redoublement de fierté, — écrire mes mémoires? Cela ne m'a jamais tenté, prince! Si vous voulez, ils sont déjà écrits, mais... je les garde dans mon bureau. Quand je serai enterré, qu'ils voient le jour, je ne m'y oppose pas; alors, sans doute ils seront traduits en plusieurs langues, non pour leur mérite littéraire, mais à cause des grands événements qu'ils rela-

tent et dont j'ai été témoin oculaire. Je n'étais, il est vrai, qu'un enfant à cette époque, mais c'est grâce à mon jeune âge que j'ai pu pénétrer dans l'intimité, dans la chambre à coucher du « grand homme ! » La nuit, j'entendais les gémissements de ce « géant dans le malheur », il n'avait pas de raison pour cacher ses chagrins et ses larmes à un enfant, bien que je comprisse déjà que ce qui le désolait, c'était le silence de l'empereur Alexandre.

— Oui, il écrivait des lettres... pour demander la paix... dit avec hésitation le prince.

— Nous ne savons pas au juste quelles propositions étaient contenues dans ces lettres, mais il écrivait chaque jour, à toute heure, il expédiait courriers sur courriers ! Son agitation était extrême. Une nuit, comme nous nous trouvions seul à seul, je m'élançai vers lui en pleurant (oh, je l'aimais !) : « Demandez, demandez pardon à l'empereur Alexandre ! » lui criai-je. J'aurais dû dire : « Faites la paix avec l'empereur Alexandre », mais, comme un enfant que j'étais, j'exprimai naïvement toute ma pensée. « Oh ! mon enfant, répondit-il, — il se promenait de long en large dans la chambre, — oh ! mon enfant, — il semblait alors avoir oublié que je n'avais que dix ans et même il aimait à s'entretenir avec moi. — Oh ! mon enfant, je suis prêt à baiser les pieds de l'empereur Alexandre, mais pour ce qui est du roi de Prusse et de l'empereur d'Autriche, oh ! à ceux-là haine éternelle et... enfin... tu n'entends rien à la politique ! » Il parut se rappeler soudain à qui il parlait, et se tut, mais longtemps encore ses yeux lancèrent des étincelles. Eh bien, que je raconte par écrit tous ces faits, — et j'ai été témoin de faits très-considérables, — que je les livre maintenant à la publicité, aussitôt tous ces critiques, toutes ces vanités littéraires, toutes ces jalousies, les partis politiques, et... non, votre très-humble serviteur !

— Quant aux partis, sans doute, vous avez raison et je suis de votre avis, répondit le prince après un instant de silence, — tenez, tout dernièrement j'ai lu le livre de Charras

sur la campagne de Waterloo. Évidemment c'est un livre sérieux, et les spécialistes assurent qu'au point de vue technique il ne laisse rien à désirer. Mais, à chaque page, perce la joie que l'auteur éprouve de l'humiliation de Napoléon, et si l'on pouvait contester à celui-ci tout talent militaire même dans ses autres campagnes, il semble que Charras en serait excessivement heureux; eh bien, dans un ouvrage si sérieux cela ne vaut rien, parce que c'est l'esprit de parti. Étiez-vous fort occupé alors par votre service auprès de... l'empereur?

Ce langage causa la plus grande satisfaction au général. En entendant le prince lui parler d'un ton si naïvement sérieux, il sentit s'évanouir les derniers restes de sa défiance.

— Charras! Oh! j'ai été moi-même indigné! Je lui ai écrit alors, mais... je ne me rappelle plus maintenant... Vous me demandez si mon service me donnait beaucoup d'occupation? Oh! non! On m'avait nommé page de la chambre, mais je n'ai jamais pris cela au sérieux. De plus, Napoléon perdit bientôt tout espoir de se concilier les sympathies des Russes, et, comme c'était par politique qu'il m'avait attaché à sa personne, sans doute il n'aurait pas tardé à m'oublier... s'il n'avait pas eu une réelle affection pour moi, j'ose le dire à présent. De mon côté, je me sentais attiré vers lui. Le service se réduisait à peu de chose; il fallait quelquefois se montrer au palais et... accompagner l'empereur dans ses promenades à cheval, voilà tout. J'ai passablement monté à cheval. Il sortait avant le dîner, dans la suite figuraient d'ordinaire Davoust, moi, le mameluk Roustan...

— Constant, ne put s'empêcher d'observer le prince.

— N-non, Constant ne se trouvait pas là alors; il était parti avec une lettre... pour l'impératrice Joséphine; mais, à sa place, il y avait deux ordonnances, quelques uhlands polonais... eh bien, voilà toute la suite, en laissant de côté, naturellement, les généraux et maréchaux dont Napoléon se faisait accompagner pour examiner avec eux l'état des lieux, la disposition des troupes, etc... Le plus souvent il prenait avec lui Davoust, je le vois encore : un homme grand, grand

flegmatique, avec des lunettes et un regard étrange. C'était lui que l'empereur consultait le plus volontiers. Il faisait cas de ses idées. Je me rappelle qu'ils tinrent conseil pendant plusieurs jours; Davoust venait matin et soir; souvent même ils se disputaient. A la fin, Napoléon parut se ranger à l'avis de son conseiller. Je me trouvais dans le cabinet où avait lieu l'entretien, mais on ne faisait pas attention à ma présence. Soudain le regard de Napoléon tombe sur moi, une étrange pensée brille dans ses yeux : « *Enfant! me dit-il tout à coup : — donne-moi ton opinion : si j'embrasse l'orthodoxie et si j'affranchis vosserfs, les Russes se rallieront-ils à moi?* » — « *Jamais!* » m'écriai-je avec indignation. Ce mot frappa Napoléon. « *La flamme patriotique qui vient de s'allumer dans les yeux de cet enfant me révèle, dit-il, — la pensée de tout le peuple russe. Assez, Davoust! Tout cela n'est que de la fantaisie! Exposez-moi votre autre projet.* »

— *Oui, mais ce projet n'était pas mal imaginé tout de même!* dit le prince qui avait écouté le général avec un intérêt visible : — *ainsi vous attribuez cette idée à Davoust?*

— *Du moins, elle se fit jour durant l'entretien qu'ils eurent ensemble. Sans doute c'était une idée napoléonienne, une idée d'aigle, mais l'autre plan ne manquait pas non plus de cranerie.. C'est le fameux « conseil du lion », comme Napoléon lui-même a appelé ce conseil de Davoust. Voici en quoi il consistait : tuer tous les chevaux, les saler, réquisitionner tout le blé possible et hiverner au Kremlin après l'avoir mis en état de défense; puis, le printemps venu, s'ouvrir un passage à travers les Russes. Ce projet séduisait Napoléon. Chaque jour nous faisons à cheval le tour du Kremlin et l'empereur indiquait les travaux à exécuter : ici une lunette, là un ravelin, ailleurs une rangée de blockhaus. Bref, la chose était à peu près arrêtée en principe, mais Davoust insistait pour qu'on prit une résolution définitive. Ils eurent ensemble une nouvelle conférence à laquelle j'assistai encore. Napoléon, les bras croisés, se promenait dans la chambre.*

Je ne pouvais détacher mes yeux de son visage, mon cœur battait avec force. « Je m'en vais », dit Davoust. « Où? » « Je vais faire saler les chevaux », reprit le maréchal. Napoléon frissonna, son sort allait se décider. « Enfant, me dit-il tout à coup : — que penses-tu de notre dessein? » Naturellement il me faisait cette question, comme parfois, dans un moment suprême, il arrive à l'homme le plus intelligent de jouer son avenir à croix ou pile. Au lieu de répondre à Napoléon, je m'adressai à Davoust : « Général, lui dis-je d'un ton qui avait quelque chose d'inspiré, — retournez chez vous! » Le projet de rester à Moscou fut abandonné. Davoust haussa les épaules et se retira en murmurant : « Bah! il devient superstitieux! » Et le lendemain on donna l'ordre du départ

— Tout cela est extrêmement intéressant, remarqua le prince à voix basse, — si tout cela s'est passé ainsi... entendons-nous, je veux dire... se hâta-t-il d'ajouter, craignant d'avoir blessé le général.

Mais, enivré de son récit, Ardalion Alexandrovitch ne se serait peut-être pas arrêté, lors même qu'il eût rencontré chez son interlocuteur l'incrédulité la plus manifeste.

— « Tout cela », dites-vous, prince? s'écria-t-il. — Mais il y a eu plus, je vous assure qu'il y a eu beaucoup plus! Je ne vous ai encore raconté que des misères, des faits politiques! Mais, je vous le répète, j'ai été témoin des larmes, des gémissements nocturnes de ce grand homme, et cela, personne ne l'a vu, excepté moi! Vers la fin, à la vérité, il ne pleurait plus, mais il gémissait souvent et son visage s'assombrissait de plus en plus. On aurait dit que l'éternité l'avait déjà couvert de son aile. La nuit, nous passions parfois des heures entières seuls, silencieux, — le mameluk Roustan ronflait dans la pièce voisine. Cet homme dormait comme un sabot. « En revanche il est dévoué à moi et à la dynastie », disait de lui Napoléon. Une fois, je me sentis ému d'une telle pitié que les larmes me vinrent aux yeux; l'empereur s'en aperçut et me considéra avec atten-

drissement : « Tu me plains ! » s'écria-t-il, « toi, un enfant, et peut-être il y a aussi un autre enfant qui me plaint, mon fils, *le roi de Rome*, tout le reste des hommes me hait, et, dans mon malheur, mes frères seront les premiers à me trahir !... » Je m'élançai vers lui en sanglotant ; alors il ne put y tenir ; nous nous embrassâmes et confondîmes nos larmes. « Écrivez, écrivez une lettre à l'impératrice Joséphine ! » lui dis-je à travers mes sanglots. Napoléon tressaillit, et, après un moment de réflexion : « Tu m'as rappelé un troisième cœur qui m'aime, me répondit-il, — je te remercie, mon ami ! » Il s'assit aussitôt devant son bureau et écrivit à Joséphine. Le lendemain, Constant partit avec la lettre.

— Vous avez très-bien fait, dit le prince ; — tandis qu'il s'abandonnait à des pensées haineuses, vous avez réveillé en lui un bon sentiment.

— Justement, prince, c'était à cela que je voulais arriver, et, par une intuition de votre cœur, vous l'avez admirablement compris ! s'écria le général enthousiasmé ; en même temps, chose étrange, de vraies larmes se montraient dans ses yeux. — Oui, prince, oui, c'était un grand spectacle ! Et, savez-vous, je fus sur le point de le suivre à Paris, et, sans doute, j'aurais partagé sa captivité dans l'« île torride », mais, hélas ! la destinée nous sépara ! Nous nous quittâmes : il partit pour l'île torride où, peut-être, dans quelque moment de poignante tristesse, il s'est rappelé les larmes du pauvre petit garçon qui l'embrassait en lui disant adieu à Moscou ; moi, je fus envoyé au corps des cadets, où je ne trouvai qu'une discipline brutale, des camarades grossiers, et... Hélas ! tout cela est loin ! « Je ne veux pas t'enlever à ta mère et je ne te prendrai pas avec moi ! » me dit-il le jour de son départ, « mais je désirerais faire quelque chose pour toi ». Il était déjà à cheval. « Écrivez-moi quelque chose, comme souvenir, sur l'album de ma sœur », fis-je timidement, car je voyais qu'il était très-agité et très-sombre. Il demanda une plume, prit l'album. « Quel âge a ta sœur ? » poursuivit-il, comme il avait déjà la plume en main. « Trois

ans », répondis-je. — « *Petite fille, alors.* » Et il traça ces mots sur l'album :

« *Ne mentez jamais.* »

« *NAPOLÉON, VOTRE AMI SINCÈRE.* »

Un tel conseil et dans un tel moment, avouez, prince..

— Oui, c'est significatif.

— Tant que ma sœur a vécu, — elle est morte en couche, — on a pu voir cet autographe dans son salon, où il était accroché à un mur, sous un transparent. Depuis, je ne sais pas ce qu'il est devenu... mais... ah ! mon Dieu ! Déjà deux heures ! Comme je vous ai retenu, prince ! C'est impardonnable !

Le général se leva.

— Pas du tout ! Au contraire ! murmura le prince, — vous m'avez tellement intéressé et... enfin.... tout cela est si curieux ; je vous suis bien reconnaissant !

Ardalion Alexandrovitch serra de nouveau à lui faire mal la main de son interlocuteur et fixa sur lui un regard enflammé ; il semblait tout remué par une idée soudaine qui venait de s'offrir inopinément à son esprit.

— Prince ! dit-il, — vous êtes si bon, vous avez le cœur si ingénu, que parfois je suis tenté de vous plaindre. Je vous considère avec attendrissement ; oh ! que Dieu vous bénisse ! Que votre vie commence et fleurisse.. dans l'amour. La mienne est finie ! Oh ! pardon, pardon !

Il couvrit son visage de ses mains et se retira en toute hâte. Son émotion était sincère, le prince n'en pouvait douter. Ce dernier comprenait également que le vieillard s'en allait enivré de son succès ; mais il le soupçonnait d'appartenir à cette classe de menteurs qui, tout en se grisant de leurs hâbleries, ne s'illusionnent jamais qu'à demi sur la crédulité de leurs auditeurs. Dans le cas présent, il pouvait se faire qu'à l'exaltation succédât bientôt chez le général une confusion extraordinaire, et alors il verrait une offense dans l'indulgente attention avec laquelle le prince l'avait écouté. « N'ai-je pas eu tort de flatter sa manie ? » pensa Muichkine.

avec inquiétude. Tout à coup il fut pris d'une folle envie de rire et pouffa pendant dix minutes. Peu s'en fallut qu'ensuite il ne se reprochât cette hilarité, mais il reconnut qu'il n'avait lieu de rien regretter, attendu qu'une immense compassion lui avait seule dicté sa conduite à l'égard du général.

Les faits donnèrent raison à ses pressentiments. Le soir il reçut une lettre étrange. En termes brefs, mais péremptaires, Ardalion Alexandrovitch l'informait qu'il ne voulait plus avoir de relation avec lui, qu'il l'estimait et lui était reconnaissant, mais que même de sa part il se refusait à accepter « des témoignages de pitié humiliants pour la dignité d'un homme déjà assez malheureux sans cela ». Quand le prince apprit que le vieillard était rentré chez Nina Alexandrovna, il fut presque rassuré sur son compte. Mais, comme le lecteur le sait déjà, Ardalion Alexandrovitch alla voir Élisabeth Prokofievna et se comporta chez elle d'une façon déplorable. Sans raconter cette entrevue par le menu, bornons-nous à dire que le visiteur effraya la générale Épanatchine, et excita son indignation par d'amères allusions concernant Gania. On le mit honteusement à la porte. Voilà pourquoi le vieillard passa une nuit si agitée, pourquoi aussi, le lendemain, il fut de si méchante humeur, et finalement s'élança hors de la maison, dans un état voisin de la démence.

Kolia, qui ne comprenait encore rien à l'affaire, crut devoir procéder par la sévérité.

— Eh bien, où irons-nous maintenant? Qu'en pensez-vous, général? dit-il; — vous ne voulez pas aller chez le prince, vous vous êtes brouillé avec Lébédeff, vous n'avez pas d'argent, moi je n'en ai jamais : nous voilà maintenant sur des fèves¹, au milieu de la rue.

— Il est plus agréable d'être avec des femmes que sur des fèves, marmotta le général, — avec ce... calembour, j'ai obtenu un succès étourdissant... dans un cercle d'officiers... en quarante-quatre.. en mil... huit cent... quarante-quatre,

¹ Expression russe qui répond à notre locution française : être en plan.

oui!... Oh! ne m'en fais pas souvenir, non! « Où est ma jeunesse? Où est ma fraîcheur? » comme s'écriait... De qui est cette exclamation, Kolia?

— C'est dans Gogol, dans les *Âmes mortes*, papa, répondit Kolia, et il jeta à la dérobée un regard inquiet sur son père.

— Les âmes mortes! Oh! oui, mortes! Quand tu m'enterreras, écris sur ma tombe : « Ci-gît une âme morte! »

« L'opprobre me poursuit. »

Qui a dit cela, Kolia?

— Je n'en sais rien, papa.

Le général interrompit un instant sa marche.

— Éropiégoïff n'a pas existé! Érochka Éropiégoïff! fit-il avec véhémence, — et c'est mon fils, mon propre fils!... Éropiégoïff, un homme qui m'a tenu lieu de frère pendant onze mois, pour qui je me suis battu en duel... Le prince Vygorietzky, notre capitaine, lui dit, comme on était en train de boire : « Toi, Gricha, où as-tu gagné ta croix de Sainte-Anne? Réponds! — « Sur les champs de bataille de ma patrie, voilà où je l'ai gagnée! » Je crie : « Bravo, Gricha! » Eh bien, un duel s'ensuivit, et plus tard il épousa.. Marie Pétrouva Sou... Soutouguine, et il fut tué sur les champs de bataille... Une balle ricocha contre la croix que je portais sur ma poitrine, et alla le frapper en plein front. « Je ne t'oublierai jamais », cria-t-il, et il tomba expirant. Je... J'ai servi honorablement, Kolia; j'ai servi noblement, mais l'opprobre, — « l'opprobre me poursuit! » Nina et toi, vous viendrez visiter ma tombe... « Pauvre Nina! » Je l'appelais ainsi autrefois, Kolia, il y a longtemps, c'était dans les premiers temps de notre mariage, et elle aimait cela... Nina, Nina, quel sort je t'ai fait! Comment peux-tu m'aimer, âme patiente? Ta mère a une âme angélique, Kolia; entends-tu? angélique!

— Je le sais, papa. Papa, cher, retournons à la maison, près de maman! Tout à l'heure, elle a couru après nous. Eh bien, pourquoi restez-vous là? On dirait que vous ne com-

prenez pas... Voyons, qu'est-ce que vous avez à pleurer?

Kolia lui-même pleurait et baisait les mains de son père.

— C'est à moi que tu baises les mains, à moi!

— Eh bien, oui, à vous, à vous. Qu'est-ce que cela a d'étonnant? Voyons, vous, un général, un homme de guerre, comment n'êtes-vous pas honteux de braire ainsi au milieu de la rue? Allons, venez!

— Dieu te bénisse, cher enfant, pour le respect que tu as conservé à un infâme, — oui, à un vieillard déshonoré, ton père... puisses-tu avoir un fils qui te ressemble.. *le roi de Rome...* Oh! « malédiction sur cette maison! »

— Mais qu'est-ce qui se passe donc ici? s'écria Kolia pris d'impatience. — Qu'est-ce qui est arrivé? Pourquoi ne voulez-vous pas revenir maintenant à la maison? Avez-vous perdu l'esprit?

— Je vais t'expliquer, tu sauras tout... je vais tout te dire; ne crie pas, on peut nous entendre... *Le roi de Rome...* Oh! que je me sens triste!

« Niania, où est ta tombe? »

Qui a prononcé cette parole, Kolia?

— Je ne sais pas qui, je ne sais pas! Retournons tout de suite à la maison, tout de suite! Je casserai les os à Ganka, s'il le faut... Mais où allez-vous encore?

Mais le général ne voulait rien entendre et entraînait son fils vers le perron d'une maison voisine.

— Où allez-vous? Ce n'est pas là que nous demeurons.

Le vieillard s'assit sur le perron; il tenait toujours Kolia par le bras et s'efforçait de l'attirer plus près de lui.

— Baisse-toi, baisse-toi! balbutiait-il; — je vais tout te dire... baisse-toi... approche ta tête, je te dirai cela à l'oreille...

— Mais qu'est-ce que vous avez? fit Kolia effrayé; pourtant il obéit.

— *Le roi de Rome...* balbutia le général, qui paraissait tout tremblant.

— Quoi?... Et qu'est-ce que vous avez à toujours parler *roi de Rome*?... Eh bien?

— Je... je... reprit à voix basse le général en se cramponnant de plus en plus fort à l'épaule de son fils, — je... veux... je te... tout, Marie, Marie... Péetrovna Sou-sou-sou...

Kolia se dégagea, saisit lui-même son père par les épaules, et le regarda d'un air affolé. Le vieillard était pourpre, ses lèvres se violaçaient, de légères convulsions crispaient son visage. Tout à coup il se pencha et commença à s'affaisser doucement sur le bras de Kolia.

Celui-ci comprit enfin ce qu'il en était.

— Il a une attaque d'apoplexie! cria-t-il d'une voix qui retentit dans toute la rue.

V

Les renseignements recueillis par Barbara Ardalionovna concernant le futur mariage du prince avec Aglaé Épantchine étaient un peu moins précis qu'elle ne l'avait dit à son frère. Peut-être, en femme perspicace qu'elle était, avait-elle deviné ce qui devait arriver dans un avenir prochain; peut-être, désolée de l'évanouissement d'un rêve, auquel, du reste, elle-même n'avait jamais cru, s'était-elle plu, par un sentiment bien humain, à exagérer ce malheur pour ajouter encore au chagrin d'un frère d'ailleurs sincèrement aimé. En tout cas, elle ne pouvait avoir appris des nouvelles si positives en causant avec les demoiselles Épantchine : de allusions, des demi-mots, des paroles et des silences également énigmatiques, voilà tout ce qui avait été offert en pâture à la curiosité de la visiteuse. Mais peut-être aussi que les sœurs d'Aglaé avaient aventuré quelque propos exprès pour faire parler Barbara Ardalionovna, ou, enfin, qu'elle n'avaient pas voulu se refuser la satisfaction féminine de

tourmenter un peu leur amie d'enfance : il est probable qu'elles avaient fini par se douter du but poursuivi par Varia dans ses incessantes visites.

D'un autre côté, en assurant à Lébédéeff qu'il n'avait rien du tout à lui communiquer et qu'aucun changement ne s'était produit dans son existence, le prince assurément ne mentait pas, mais peut-être se trompait-il un peu. Le fait est que, pour tout le monde, il s'était passé quelque chose de fort étrange : sans que rien de nouveau fût arrivé, la situation s'était grandement modifiée. Avec son sûr instinct de femme, Barbara Ardalionovna avait découvert la vérité.

Comment tous les membres de la famille Épantchine acquirent soudain la conviction qu'il était survenu un événement capital pour Aglaé et que son sort allait se décider, — c'est ce que nous expliquerions très-difficilement. Mais dès que cette idée fut entrée dans les esprits, tous prétendirent l'avoir toujours eue : il y avait beaux jours qu'ils s'étaient aperçus de tout cela, la chose était claire pour eux depuis longtemps, depuis le « chevalier pauvre », et même avant, mais ils ne voulaient pas croire alors à une pareille absurdité. Ainsi parlaient Alexandra et Adélaïde; bien entendu, Elisabeth Prokofievna renchérissait sur ses filles : elle avait tout prévu, tout deviné avant tous les autres, il y avait déjà longtemps que « son cœur était malade »; que cette assertion fût vraie ou fausse pour le passé, à présent, du moins, l'idée du prince était devenue insupportable à la générale, parce qu'elle lui faisait perdre la tête. Ici surgissait une question qui exigeait une réponse immédiate, et non-seulement la pauvre Elisabeth Prokofievna ne pouvait pas la résoudre, mais, quelques efforts qu'elle fit, elle ne parvenait même pas à la poser devant elle avec une entière netteté. Le point à décider était délicat : « Le prince est-il, oui ou non, un parti avantageux? Tout cela est-il bon ou mauvais? Si c'est mauvais (et on n'en peut douter), pourquoi est-ce mauvais? Et si c'est bon (chose possible aussi), pour-

quoi est-ce bon? » Quant à Ivan Fédorovitch, naturellement il commença par s'étonner, mais ensuite il avoua tout à coup que « vraiment, lui-même avait cru aussi remarquer quelque chose de ce genre tous ces temps-ci... » Un regard sévère de son épouse lui ferma la bouche, mais, le soir lorsqu'il se retrouva de nouveau en tête-à-tête avec Élisabeth Prokofievna, le père de famille, mis encore une fois dans la nécessité de parler, exprima soudain et avec une certaine assurance quelques idées assez inattendues : « Au fond, qu'est-ce qu'il y a?... » (Silence). « Sans doute tout cela est fort étrange, si toutefois c'est vrai, ce que je ne conteste pas, mais... » (Nouveau silence). « Et, d'un autre côté, à considérer franchement les choses, le prince, en vérité, est un très-brave garçon, et.... et.... eh bien, enfin, il a un nom, un nom qui est le nôtre; nous aurons l'air de relever, pour ainsi dire, notre nom de famille abaissé aujourd'hui, aux yeux du monde, s'entend, en se plaçant au point de vue mondain, car, sans doute, le monde... le monde est le monde; mais, après tout, le prince n'est pas non plus sans fortune, en supposant même qu'il ne soit pas fort riche. Il a quelque chose et.... et.... et.... » (cette fois, le général se tut définitivement). Après avoir entendu son mari, Élisabeth Prokofievna entra dans une violente colère.

Suivant elle, tout ce qui avait eu lieu était « une sottise impardonnable, criminelle même, un tableau fantastique, bête et absurde. Ce princillon était d'abord un malade atteint d'idiotisme, ensuite un imbécile; il n'avait ni connaissance du monde, ni place dans la société: à qui le montrer, où le caser? Il était démocrate comme il n'est pas permis de l'être, il ne possédait pas même le plus petit tchin, et.... et.... que dirait la vieille Biélokonsky? Et puis, était-ce un pareil mari que nous rêvions pour Aglaé? » Ce dernier argument était, comme de juste, le principal. Le cœur de la mère saignait à cette pensée, mais en même temps dans son for intérieur une voix secrète lui disait : « Que manque-t-il donc au prince pour être un parti acceptable? Et ce qui tra-

cassait le plus Élisabeth Prokofievna, c'étaient ces objections qu'elle trouvait au fond d'elle-même.

La perspective d'avoir le prince pour beau-frère ne déplaisait pas aux sœurs d'Aglaé; ce projet de mariage ne leur paraissait même pas trop étrange, et, pour un peu, elles l'auraient appuyé, mais les deux jeunes filles avaient résolu de se taire. On savait par expérience dans la famille que plus Élisabeth Prokofievna se montrait hostile à une idée, plus il y avait lieu de supposer qu'au fond elle était déjà acquise à cette idée. Du reste, Alexandra Ivanovna fut bientôt mise en demeure de rompre le silence. Sa mère, qui depuis longtemps avait pris l'habitude de la consulter, l'appelait sans cesse à présent pour lui demander le secours de ses lumières et surtout pour interroger ses souvenirs par des questions de ce genre : « Comment donc tout cela était-il arrivé? Comment personne ne l'avait-il su? Pourquoi alors n'avait-on rien dit? Que signifiait ce vilain « chevalier pauvre »? Pourquoi elle seule, Élisabeth Prokofievna, avait-elle la charge de toutes les préoccupations, de tous les soucis domestiques, tandis que les autres ne faisaient que bayer aux corneilles? » etc., etc. Alexandra Ivanovna se tint d'abord sur la réserve et se borna à dire qu'elle pensait, comme son père, que le mariage du prince Muichkine avec une des demoiselles Épantchine ne laisserait rien à désirer au point de vue des convenances mondaines. Peu à peu la jeune fille s'échauffa, elle en vint même à soutenir que le prince n'était nullement un imbécile et ne l'avait jamais été : quant à ce fait qu'il n'avait pas de situation officielle, c'était encore une question de savoir si, d'ici à quelques années, chez nous en Russie, l'importance d'un homme ne se mesurerait pas sur autre chose que sur sa position dans le service. A quoi la maman répondit aussitôt en traitant Alexandra de « libre penseuse » et en fulminant de nouveaux anathèmes contre cette « maudite question des femmes », cause de tout le mal. Une demi-heure après, elle se rendit à la ville et de là à Kamennii Ostroff pour y voir la princesse Biélokonsky, qui

justement se trouvait alors de passage à Pétersbourg. Cette dame était la marraine d'Aglaé.

Elle écouta les confidences fiévreuses et désespérées d'Élisabeth Prokofievna sans se laisser aucunement émouvoir par les larmes de la malheureuse mère; elle la considérait même d'un air moqueur. C'était une femme terriblement despotique que la « vieille » Biélokonsky; elle n'oubliait jamais son rang, même avec ses plus anciennes amies; parce que, trente-cinq ans auparavant, elle s'était intéressée à Élisabeth Prokofievna, elle la traitait toujours en « protégée » et ne pouvait lui pardonner son indépendance de caractère. La princesse observa notamment que la visiteuse et les siens « avaient probablement grossi les choses, selon leur invariable habitude, et fait un éléphant d'une mouche; de ce qu'elle venait d'entendre ne résultait pas pour elle la conviction qu'il s'était passé chez eux quelque chose de sérieux; ne valait-il pas mieux attendre et laisser venir les événements! Le prince, à son avis, était un jeune homme comme il faut, mais malade, bizarre et fort insignifiant. Le pire, c'était qu'au vu et au su de tout le monde il entretenait une maîtresse. » Élisabeth Prokofievna comprit très-bien que la princesse Biélokonsky était un peu fâchée de l'insuccès d'Eugène Pavlovitch qu'elle-même avait présenté aux Épantchine. La générale revint à Pavlovsk encore plus irritée qu'elle ne l'était en partant pour Pétersbourg, et tout d'abord elle se mit à invectiver son entourage : « Vous avez perdu l'esprit; décidément les choses ne se font ainsi nulle part, cela ne se voit que chez nous; pourquoi s'est-on tant pressé? Qu'est-ce qui est arrivé? J'ai beau examiner, je ne trouve rien qui m'autorise à penser que quelque chose est arrivé! Attendez, laissez venir les événements! Qu'importe ce qu'Ivan Féodorovitch a cru remarquer! Est-ce qu'il faut faire un éléphant d'une mouche? » etc., etc.

La conséquence était qu'il fallait se calmer, envisager froidement les choses et attendre. Mais, hélas! le calme ne dura pas dix minutes, et la générale recommença à s'inquiéter

dès qu'elle eut appris ce qui s'était passé en son absence. (On se rappelle que le prince était allé chez les Épantchine à minuit, croyant qu'il était neuf heures; ce fut le lendemain de cette étrange visite qu'Élisabeth Prokofievna se rendit à Kamennii Ostroff.) Les sœurs d'Aglaé répondirent d'une façon très-détaillée aux questions impatientes de leur maman : « Il n'est rien arrivé du tout, le prince est venu, Aglaé a fait longtemps désirer sa présence et ne s'est montrée qu'au bout d'une demi-heure; sa première parole en entrant a été pour proposer au prince de jouer aux échecs; il n'entend rien à ce jeu et Aglaé l'a battu tout de suite, ce dont elle a été fort contente; elle a fait honte au prince de son ignorance et s'est tellement moquée de lui qu'il faisait peine à voir. Ensuite elle lui a proposé de jouer aux cartes, aux douraki; mais alors les choses ont pris une autre tournure : aux douraki le prince s'est révélé de première force, il a joué comme... comme un maître. C'est en vain qu'Aglaé s'est mise à tricher effrontément, cela ne l'a pas empêchée de per 're coup sur coup toutes les parties, — cinq de suite. Furieuse au point de ne plus se connaître, elle a décoché au prince une foule de mots si désagréables et si blessants qu'il a cessé de rire; il est devenu tout pâle lorsque finalement elle lui a dit : « Je ne mettrai plus le pied dans cette chambre aussi longtemps que vous y serez; c'est même de l'impudence de votre part que de venir chez nous, et à minuit encore, *après tout ce qui est arrivé.* » Là-dessus, elle est sortie en fermant violemment la porte sur elle. Le prince est parti avec une figure d'enterrement, malgré tous nos efforts pour le consoler. Il nous avait quittées depuis un quart d'heure quand Aglaé est accourue sur la terrasse et cela si précipitamment qu'elle n'avait pas même pris le temps d'essuyer ses yeux où l'on voyait encore des traces de larmes; elle se hâtait ainsi parce que Kolia était arrivé porteur d'un hérisson. Nous nous mîmes toutes à examiner l'animal. En réponse à nos questions, Kolia nous apprit que le hérisson n'était pas à lui, et qu'il avait laissé dans la rue un de ses camarades, un

autre gymnaste, Kostia Lébédoff; ce dernier l'attendait à la porte, il n'avait pas osé entrer parce qu'il portait une hache; ils venaient d'acheter le hérisson et la hache à un moujik qu'ils avaient rencontré sur leur chemin; le moujik avait offert de leur vendre le hérisson et ils le lui avaient payé cinquante kopeks; quant à la hache, ils l'avaient trouvée si belle qu'ils s'étaient décidés d'eux-mêmes à en faire l'acquisition. Après avoir entendu ce récit, Aglaé insista vivement pour que Kolia lui vendît immédiatement le hérisson; voulant l'ama-douer, elle en vint à l'appeler « cher Kolia ». Il refusa longtemps, à la fin il n'y put tenir et alla chercher Kostia Lébédoff; celui-ci arriva effectivement avec une hache, aussi était-il fort confus. Mais on découvrit alors que le hérisson ne leur appartenait pas : c'était la propriété d'un de leurs camarades, un certain Pétroff, lequel leur avait remis des fonds pour qu'ils lui achetassent l'*Histoire* de Schlosser, dont voulait se défaire un quatrième gymnaste obligé en ce moment de battre monnaie avec ses livres. Kolia et Kostia se disposaient à faire cette emplette pour le compte de leur ami, quand le hasard avait mis sous leurs yeux ce hérisson et ils n'avaient pas pu s'empêcher de l'acheter; à présent ils rapportaient donc à Pétroff le hérisson et la hache qu'ils avaient achetés avec son argent à la place de l'*Histoire* de Schlosser. Mais les instances d'Aglaé furent telles qu'ils consentirent enfin à lui vendre l'animal. Une fois qu'elle l'eut en sa possession, elle le déposa, avec l'aide de Kolia, dans une corbeille de jonc et mit une serviette par-dessus, ensuite elle dit à Kolia : « Allez tout de suite chez le prince, remettez-lui ce hérisson et priez-le de ma part de l'accepter comme marque de ma profonde estime. » Kolia promit joyeusement qu'il s'acquitterait sans retard de cette commission, mais il demanda des éclaircissements : « Que signifie le hérisson? Qu'est-ce que veut dire un pareil cadeau? » Aglaé lui répondit que ce n'était pas son affaire. « Je suis sûr, reprit-il, — que ce présent a un sens allégorique. » Aglaé, fâchée, lui déclara tout net qu'il était un moutard et rien de plus. « Si je ne

respectais pas en vous la femme, répliqua aussitôt Kolia, — et si, en outre, je n'étais pas retenu par le respect de mes principes, je vous prouverais immédiatement que je sais répondre à une pareille insulte. » Mais, au bout du compte, Kolia partit, enchanté, avec le hérisson, et Kostia Lébédoff le suivit. La colère d'Aglaé se dissipa vite; voyant que Kolia agitait trop violemment la corbeille qui contenait le hérisson elle lui cria de la terrasse, comme si elle ne venait pas d'avoir une querelle avec lui : « Je vous en prie, cher Kolia, prenez garde de le laisser tomber ! » Kolia ne parut pas non plus lui avoir gardé rancune, car il s'arrêta et répondit avec le plus grand empressement : « Non, je ne le laisserai pas tomber, Aglaé Ivanovna, n'ayez pas peur ! » après quoi, il reprit sa course. Aglaé éclata de rire, et, fort contente, remonta vivement dans sa chambre. Pendant tout le reste de la journée sa gaieté ne s'est pas démentie. »

Ces nouvelles bouleversèrent Élisabeth Prokofievna; le hérisson surtout la rendit perplexe. Que signifiait ce hérisson? Qu'y avait-il là-dessous? C'était un signe convenu, n'est-ce pas? Un télégramme? Le pauvre Ivan Fédorovitch, qui, par hasard, se trouvait là lorsque sa femme posait anxieusement ces questions, ne fit par sa réponse que verser de l'huile sur le feu. Selon lui, il n'y avait pas ombre de télégramme dans cet envoi, le hérisson était tout bonnement un hérisson, et, s'il signifiait quelque chose, ce ne pouvait être qu'amitié, oubli des injures, réconciliation; bref tout cela n'était qu'une gaminerie, au demeurant innocente et pardonnable.

Nous noterons entre parenthèses que le général avait deviné juste. Rentré chez lui après s'être vu bafoué et mis à la porte par Aglaé, le prince était depuis une demi-heure plongé dans le plus sombre désespoir lorsque Kolia arriva tout à coup avec le hérisson. Aussitôt les nuages se dissipèrent, le prince fut comme ressuscité d'entre les morts; il interrogeait Kolia, buvait avidement chaque parole de son jeune ami, lui faisait répéter dix fois les mêmes choses,

riaient comme un enfant et serrait à chaque instant les mains des deux gymnastes qui riaient aussi en le regardant avec leurs yeux clairs. Ainsi Aglaé pardonnait et le prince pouvait retourner chez elle ce soir même; or cela, pour lui, ce n'était pas seulement le principal, c'était tout!

— Que nous sommes encore enfants, Kolia! et... et... que c'est bon d'être enfant! s'écria-t-il enfin dans sa joyeuse ivresse.

— Elle est tout simplement amoureuse de vous, prince, rien de plus! répondit avec autorité Kolia.

Le prince rougit, et, cette fois, ne prononça pas un mot. Kolia frappa dans ses mains en riant; au bout d'un instant, le prince se mit à rire aussi, mais ensuite le temps lui parut fort long jusqu'au soir; de cinq minutes en cinq minutes il regardait sa montre.

Cependant l'agitation d'Élisabeth Prokofievna ne faisait que s'accroître; quoi que pussent lui dire son mari et ses filles, elle envoya chercher Aglaé, voulant lui poser une dernière question et obtenir d'elle une réponse nette, péremptoire, « pour en finir d'un coup avec tout cela et n'avoir plus jamais à y revenir! » « Autrement, ajouta-t-elle, — je ne vivrai pas jusqu'au soir! » Alors seulement la famille Épantchine s'aperçut des proportions absurdes que l'incident avait prises. Aglaé feignit l'étonnement, s'indigna, ricana, mais, sauf des railleries à l'adresse du prince et de tous ceux qui la questionnaient, — on ne put rien tirer d'elle. Élisabeth Prokofievna se mit au lit et ne quitta sa chambre qu'à l'heure du thé, au moment où le prince allait arriver. Elle attendit ce dernier en tremblant, et, lorsqu'il parut, elle faillit avoir une attaque de nerfs.

De son côté, le prince fit son entrée timidement, presque à tâtons; avec un sourire étrange sur les lèvres, il examinait en plein visage toutes les personnes présentes et semblait leur demander pourquoi Aglaé n'était pas dans la chambre, il avait tout de suite remarqué l'absence de la **jeune fille et cette circonstance** l'inquiétait. La société ne se

composait, ce soir-là, que des membres de la famille. Le prince Chtch... était encore à Pétersbourg, où il avait à s'occuper de certaines affaires par suite du décès de Kapiton Alexiévitch (l'oncle d'Eugène Pavlovitch). « Que n'est-il ici ! il dirait quelque chose », pensait tristement Élisabeth Prokofievna. Ivan Fédorovitch paraissait extrêmement soucieux ; Alexandra et Adélaïde étaient sérieuses, on aurait dit qu'elles gardaient exprès le silence. La maîtresse de la maison ne savait de quoi parler. A la fin, elle fit de but en blanc une charge à fond contre les chemins de fer, et regarda le visiteur d'un air de défi.

Hélas ! l'absence d'Aglaé enlevait au prince tous ses moyens et il avait presque perdu la tête. D'une voix mal assurée il commença une phrase sur l'utilité des chemins de fer, mais Adélaïde s'étant soudain mise à rire, il se troubla de nouveau. Dans ce même instant, Aglaé entra calme et grave ; après avoir cérémonieusement rendu au visiteur le salut qu'elle avait reçu de lui, elle alla s'asseoir non sans solennité à la place la plus en vue près de la table ronde, puis elle fixa sur le prince un regard interrogateur. Chacun comprit qu'une explication décisive était imminente.

— Vous avez reçu mon hérisson ? demanda-t-elle d'un ton ferme et presque irrité.

Le prince se sentit défaillir.

— Oui, répondit-il en rougissant.

— Dites tout de suite ce que vous pensez de cela. C'est nécessaire pour la tranquillité de maman et de toute notre famille.

— Écoute un peu, Aglaé... fit brusquement le général pris d'inquiétude.

— Cela, cela passe toutes les bornes ! s'écria dans son saisissement Élisabeth Prokofievna.

— Que parlez-vous de bornes, maman ? Il ne s'agit pas de cela ! répliqua vivement la jeune fille. — J'ai envoyé aujourd'hui un hérisson au prince et je désire connaître sa pensée. Eh bien, prince ?

— C'est-à-dire, quelle pensée, Aglaé Ivanovna?

— Sur le hérisson ?

— Permettez... je suppose, Aglaé Ivanovna, que vous voulez savoir comment j'ai reçu... le hérisson... ou, pour mieux dire, comment j'ai envisagé... cet envoi... d'un hérisson, c'est-à-dire... en ce cas, je pense qu'en un mot...

Il étouffait et ne put continuer.

— Eh bien, vous n'avez pas dit grand'chose, reprit Aglaé après avoir attendu cinq secondes. — Soit, je consens à laisser là le hérisson; mais je suis bien aise de pouvoir en finir une bonne fois avec tous les malentendus au milieu desquels nous nous débattons. Permettez-moi d'apprendre enfin personnellement et de votre propre bouche si, oui ou non, vous me recherchez en mariage.

— Ah, Seigneur ! laissa échapper Élisabeth Prokofievna.

Le prince frissonna et recula d'un pas. Ivan Fédorovitch resta comme pétrifié; Alexandra et Adélaïde froncèrent le sourcil.

— Ne mentez pas, prince, dites la vérité. On me fait subir à propos de vous des interrogatoires étranges; les questions dont on me harcèle ont-elles quelque raison d'être ? Eh bien ?

— Je ne vous ai pas demandée en mariage, Aglaé Ivanovna, dit le prince en s'animant tout à coup, — mais... vous savez vous-même que je vous aime et que je crois en vous... même maintenant...

— Ma question était celle-ci : Demandez-vous ma main, oui ou non ?

— Je la demande, répondit-il plus mort que vif.

Ces mots causèrent une sensation profonde et générale.

— Ce n'est pas comme cela, chère amie, observa Ivan Fédorovitch fort agité, — c'est... c'est presque impossible, si c'est ainsi, Glacha... Excusez, prince, excusez, mon cher !...

Puis il appela sa femme à son secours :

— Élisabeth Prokofievna ! il faudrait... approfondir...

— Je refuse, je refuse! vociféra-t-elle avec un geste de violente répugnance.

— Souffrez, maman, que je dise aussi mon mot; dans cette affaire, me semble-t-il, je puis bien avoir voix au chapitre : l'instant présent est capital dans mon existence (telles furent les expressions mêmes d'Aglaé), et je tiens à m'édifier personnellement; du reste, je suis bien aise que tout le monde soit témoin... Permettez-moi donc de vous adresser une question, prince : si vous « nourrissez de telles intentions », avec quoi comptez-vous assurer mon bonheur?

— Je ne sais, en vérité, comment vous répondre, Aglaé Ivanovna; ici... ici que répondre? Et puis... est-ce nécessaire?

— Vous êtes troublé, paraît-il, vous respirez difficilement; reposez-vous un peu et reprenez vos esprits; buvez un verre d'eau; du reste, on va vous donner du thé.

— Je vous aime, Aglaé Ivanovna, je vous aime beaucoup; je n'aime que vous, et... ne plaisantez pas, je vous prie, je vous aime beaucoup.

— Mais pourtant c'est une affaire grave, nous n[^] sommes pas des enfants, et il faut considérer la chose au point de vue positif... Veuillez me dire maintenant en quoi consiste votre fortune.

— Eh bien, eh bien, eh bien, Aglaé! A quoi penses-tu? Ce n'est pas ainsi, ce n'est pas ainsi... marmotta le général épouvanté.

— C'est une honte! grommela Élisabeth Prokofievna assez haut pour être entendue.

— Elle est folle! murmura Alexandra.

— Ma fortune... vous voulez dire, mon argent? demanda le prince étonné.

— Précisément.

— J'ai... j'ai à présent cent trente-cinq mille roubles, balbutia-t-il, tandis que son visage se couvrait de rougeur.

Aglaé n'essaya pas de cacher le désappointement que lui causait cette réponse.

— Seulement? reprit-elle à haute voix et sans rougir le moins du monde : — du reste, cela ne fait rien, surtout si l'on y va avec économie... Vous avez l'intention de servir?

— Je voulais passer l'examen de précepteur...

— C'est une excellente idée; sans doute, cela augmentera nos ressources. Vous avez en vue de devenir gentilhomme de la chambre?

— Gentilhomme de la chambre? Je n'y ai jamais pensé, mais...

C'en était trop : Adélaïde et Alexandra se tordirent. Depuis longtemps déjà, la première avait remarqué que le visage d'Aglaé se plissait comme quand on lutte contre une envie de rire comprimée à grand'peine. En voyant ses sœurs s'esclaffer, Aglaé voulut prendre un air menaçant, mais son sérieux d'emprunt ne dura pas une seconde, elle-même n'y put tenir et s'abandonna soudain à une hilarité folle, presque hystérique; à la fin elle se leva d'un bond et s'élança hors de la chambre.

— Je savais bien que ce n'était qu'une plaisanterie et rien de plus! cria Adélaïde : — il n'y a eu là qu'un jeu depuis le commencement, depuis le hérisson.

— Non, voilà, je ne permets pas cela, je ne le permets pas! proféra avec colère Élisabeth Prokofievna, et elle se précipita aussitôt sur les pas d'Aglaé. Alexandra et Adélaïde s'empressèrent de la suivre. Il ne resta dans la chambre que le prince et le général.

— C'est... c'est... pouvais-tu t'imaginer quelque chose de pareil, Léon Nikolaïtch? fit brusquement le père de famille qui, à coup sûr, ne se rendait pas bien compte lui-même de ce qu'il voulait dire, — non, sérieusement, sérieusement?

— Je vois qu'Aglaé Ivanovna s'est moquée de moi, répondit tristement le prince.

— Attends un peu, mon ami; je vais m'en aller, mais toi, attends une minute... parce que... toi, du moins, Léon Nikolaïtch, explique-moi comment tout cela est arrivé et ce que tout cela signifie, dans son ensemble, pour ainsi dire. Con-

viens-en toi-même, mon ami, je suis père; mais tout père que je suis, je n'y comprends rien; ainsi, toi, du moins, explique-moi...

— J'aime Aglaé Ivanovna; elle le sait et... je crois qu'elle le sait depuis longtemps.

Le général haussa les épaules.

— C'est étrange, étrange... et tu l'aimes beaucoup?

— Je l'aime beaucoup.

— C'est étrange, tout cela m'étonne. C'est-à-dire que la surprise est telle pour moi que... Vois-tu, cher, je ne parle pas de la fortune (pourtant je te croyais plus riche), mais... pour moi le bonheur de ma fille... enfin... es-tu capable, pour ainsi dire, de faire ce... bonheur? Et... et... qu'est-ce que c'est que cela? Une plaisanterie de sa part ou bien une chose sérieuse? Je ne dis pas de ton côté, mais du sien?

Derrière la porte retentit la voix d'Alexandra appelant son père.

— Attends, mon ami, attends! Attends et réfléchis, j'arrive tout de suite... dit-il, et, avec une précipitation presque inquiète, il accourut à l'appel d'Alexandra.

Il trouva sa femme et sa fille pleurant dans les bras l'une de l'autre. C'étaient des larmes de bonheur, d'attendrissement et de réconciliation. Aglaé baisait les mains, les joues, les lèvres de sa mère; toutes deux se tenaient étroitement enlacées.

— Eh bien, regarde-la, Ivan Fédorovitch, la voilà maintenant tout entière! dit Élisabeth Prokofievna.

Aglaé releva sa tête jusqu'alors appuyée contre la poitrine de sa maman et, avec un bruyant éclat de rire, tourna vers le papa sa petite figure heureuse bien qu'encore humide de larmes; puis elle courut auprès du général, le serra avec force dans ses bras et lui prodigua les baisers; après quoi, la jeune fille revint cacher son visage dans le sein maternel, et se mit de nouveau à pleurer. Élisabeth Prokofievna ramena sur elle le bout de son châle.

— Eh bien, tu nous en fais de belles, cruelle fillette que

tu es! dit la mère, mais cette parole de reproche fut prononcée d'un ton joyeux, la générale semblait soulagée tout à coup d'un pesant fardeau.

— Cruelle! oui, cruelle! reconnut aussitôt Aglaé. — Je suis une vilaine, une enfant gâtée! Dites-le à papa. Ah! mais il est ici. Papa, vous êtes ici? Écoutez! ajouta-t-elle en riant à travers ses larmes.

Rayonnant de bonheur, Ivan Fédorovitch baisa la main de sa fille qui le laissa faire.

— Chère amie, mon idole! s'écria-t-il; — ainsi tu aimes ce... jeune homme?

A ces mots, Aglaé releva brusquement la tête.

— Non, non, non! Je ne puis souffrir... votre jeune homme, je ne puis le souffrir! répliqua-t-elle avec une violence inattendue, — et si vous osez encore une fois, papa... je vous parle sérieusement; vous entendez : je parle sérieusement!

Le fait est qu'elle n'avait pas l'air de plaisanter : son visage s'était empourpré et ses yeux étincelaient. Le papa eut peur, mais Élisabeth Prokofievna lui fit un signe derrière Aglaé et il comprit ce que voulait dire ce geste : « Ne la questionne pas. »

— S'il en est ainsi, mon ange, c'est comme tu veux, tu es libre; il attend là tout seul, ne faudrait-il pas lui faire entendre délicatement qu'il doit s'en aller?

A son tour le général cligna de l'œil à sa femme.

— Non, non, c'est inutile; la « délicatesse » surtout est de trop ici; retournez vous-mêmes près de lui, je viendrai ensuite, aussitôt après vous. Je veux demander pardon à ce... jeune homme, car je l'ai offensé.

— Tu l'as même offensé gravement, observa d'un ton sérieux Ivan Fédorovitch.

— Eh bien, par conséquent... non, il vaut mieux que vous restiez tou ici et que je me présente d'abord seule, mais sitôt que je se ai entrée, vous arriverez; cela vaut mieux ainsi.

Elle alla jusqu'à la porte, puis tout à coup revint sur ses pas

— Je vais me mettre à rire ! Je crèverai de rire ! dit-elle tristement.

Mais au même instant elle tourna sur ses talons et courut retrouver le prince.

— Eh bien, qu'est-ce que c'est que cela ? Qu'en penses-tu ? se hâta de demander Ivan Fédorovitch.

— Je n'ose même pas le dire, répondit avec non moins d'empressement Élisabeth Prokofievna, — mais, à mon avis, c'est clair.

— Selon moi aussi, c'est clair. Clair comme le jour. Elle aime.

— Ce n'est pas assez dire, elle est éperdument éprise, ajouta Alexandra Ivanovna, — mais de qui ?

— Que Dieu la bénisse, puisque telle est sa destinée ! reprit Élisabeth Prokofievna, et elle fit pieusement le signe de la croix.

— C'est sa destinée, cela est évident, acquiesça le général, — et on n'échappe pas à sa destinée !

Là-dessus, tous se rendirent au salon où les attendait une nouvelle surprise.

Ce fut avec une sorte de timidité et non en éclatant de rire, comme elle l'avait crain, qu'Aglaé s'approcha du prince.

— Pardonnez à une enfant gâtée, à une fille bête et mauvaise, commença-t-elle en lui prenant la main, — et soyez sûr que tous nous vous estimons énormément. Si je me suis permis de tourner en ridicule votre belle... votre bonne ingénuité, ne considérez cela que comme une gaminerie d'enfant ; pardonnez-moi d'avoir insisté sur une sottise qui, sans doute, ne peut avoir la moindre conséquence... acheva-t-elle d'un ton particulièrement significatif.

Le père, la mère et les sœurs arrivèrent au salon à temps pour voir et entendre tout cela ; chacun fut frappé de la phrase : « une sottise qui ne peut avoir la moindre conséquence », on remarqua plus encore le sérieux d'Aglaé pendant qu'elle prononçait ces mots. Tous les membres de la famille se regardèrent les uns les autres, comme pour se

demander l'explication de cette parole; mais le prince était aux anges, il ne semblait pas avoir compris ce que la jeune fille venait de dire.

— Pourquoi parlez-vous ainsi? balbutia-t-il. — Pourquoi... demandez-vous... pardon...

Il voulait dire que ce n'était pas la peine de lui demander pardon. Nous ne jurerions pas qu'il n'eût point remarqué, lui aussi, la phrase significative d'Aglaé, mais peut-être, en homme étrange qu'il était, se réjouissait-il de ce qui aurait dû le désoler. Quoi qu'il en soit, une chose certaine, c'est qu'il se sentait au comble du bonheur par ce fait seul qu'il pouvait encore aller voir Aglaé, qu'on lui permettait de lui parler, de s'asseoir à côté d'elle, de se promener avec elle, et — qui sait? — peut-être se serait-il contenté de cela toute sa vie! (Selon toute apparence, cette passion si peu exlgeante contribuait aussi à inquiéter secrètement Élisabeth Prokofievna; elle avait deviné dans le prince un amoureux platonique : il y avait bien des choses que la générale appréhendait *in petto*, sans pouvoir formuler ses craintes.)

On se ferait difficilement une idée de l'animation et de l'entrain du prince pendant cette soirée. Sa gaieté était telle qu'en le regardant on devenait gai soi-même, — ainsi s'exprimèrent plus tard les sœurs d'Aglaé. Il se montra très-causeur, ce qui ne lui était plus jamais arrivé depuis le jour où, six mois auparavant, avait eu lieu sa première visite chez les Épantchine. Après son retour à Pétersbourg, Muichkine avait pris pour règle de garder le silence et, tout dernièrement, devant tout le monde, il s'était échappé à dire au prince Chtch... qu'il devait se taire, parce qu'il n'avait pas le droit de discréditer une idée en s'en faisant l'interprète. Cette fois il parla presque seul durant toute la soirée, il raconta beaucoup de choses, aux questions qu'on lui posa il répondit nettement, avec joie, et d'une façon détaillée. Du reste, ses paroles ne ressemblaient en rien à des propos galants; toutes avaient trait à des sujets sérieux, parfois élevés. Le prince exposa quelques vues qui lui étaient

propres, quelques observations faites par lui; tout cela aurait même été ridicule, si ce n'avait pas été « si bien dit »; telle fut, du moins, l'opinion émise après la soirée par tous les auditeurs. Le général aimait les conversations sérieuses, pourtant lui et sa femme trouvaient dans leur for intérieur que c'était trop savant; aussi, vers la fin, devinrent-ils moroses. Mais, avant de prendre congé, le visiteur raconta plusieurs anecdotes très-comiques, et cela en riant lui-même de si bon cœur que les autres rirent aussi, — moins de ses anecdotes que de sa gaieté. Quant à Aglaé, à peine prononça-t-elle un mot de toute la soirée; en revanche elle prêtait une attention soutenue aux paroles de Léon Nikolaïévitch, ou, pour mieux dire, elle l'observait plus encore qu'elle ne l'écoutait.

— Elle le regarde tout le temps, elle ne le quitte pas des yeux, dit ensuite Élisabeth Prokofievna à son mari, — tant qu'il parle, elle reste suspendue à ses lèvres, elle recueille le moindre mot qui sort de sa bouche, et si on lui dit qu'elle l'aime, la voilà furieuse!

— Que faire? La destinée! répondit avec un haussement d'épaules Ivan Fédorovitch, et longtemps encore il répéta ce petit mot qu'il affectionnait. Ajoutons qu'en sa qualité d'homme positif, le général trouvait aussi beaucoup à redire au présent état des choses; ce qui le contrariait surtout, c'était le vague de l'affaire, mais, pour le moment, il avait résolu de se taire et d'observer... Élisabeth Prokofievna.

A cette accalmie succédèrent bientôt de nouveaux orages. Dès le lendemain, Aglaé recommença à se quereller avec le prince, et il en fut de même tous les jours suivants. Durant les heures entières, le pauvre amoureux était en butte aux sailleries de sa bien-aimée. Parfois, à la vérité, ils passaient une heure en tête-à-tête sous une charmille, dans le petit jardin attenant à la maison, mais on remarquait que, pendant ce temps-là, le prince faisait presque toujours quelque lecture à Aglaé.

— Savez-vous? l'interrompit-elle un jour qu'il lui lisait le

journal, — je me suis aperçue que vous êtes fort ignorant. Si l'on vous demande en quelle année a eu lieu tel événement, ce qu'a fait tel personnage, de quel livre est tirée telle pensée, vous restez bouche bée, ou peu s'en faut. C'est pitoyable.

— Je vous ai dit que je n'ai guère d'instruction, répond le prince.

— S'il en est ainsi, qu'avez-vous donc? Comment pouvez-vous vous estimer, après cela? Continuez; mais non, c'est inutile, cessez de lire.

Et le soir de ce même jour se produisit un petit incident qui parut fort louche à tous les Épatchine. Le prince Chtch... revint de Pétersbourg. Aglaé fut très-aimable avec lui et s'informa longuement d'Eugène Pavlovitch. (Le prince Léon Nikolaiévitch n'était pas encore arrivé.) Tout à coup le prince Chtch... se permit de laisser entendre qu'il y aurait « prochainement du nouveau dans la famille », et fit allusion à une parole qu'Élisabeth Prokofievna avait prononcée par mégarde : « Il faudra peut-être retarder encore le mariage d'Adélaïde, pour que les deux noces soient célébrées en même temps. » Aglaé ne se connut plus en entendant émettre « toutes ces stupides suppositions » ; dans sa colère, elle eut l'intention de dire entre autres choses qu'« elle n'avait pas encore l'intention de remplacer la maîtresse de personne ».

Ces mots frappèrent tout le monde, mais surtout le père et la mère. Dans une conférence secrète avec son mari, Élisabeth Prokofievna insista pour qu'on mit le prince en demeure de s'expliquer catégoriquement au sujet de Nastasia Philippovna.

Ivan Fédorovitch jura qu'il n'y avait là qu'une « boutade » provenant de la « pudeur » d'Aglaé, et que, si le prince Chtch... n'avait pas parlé mariage, elle n'aurait pas fait cette sortie, car elle-même savait très-bien que tout cela était une calomnie de méchantes gens, pas autre chose, et que Nastasia Philippovna allait épouser Rogojine; qu'enfin le prince n'avait pas les relations qu'on lui prêtait, et qu'

même, pour dire toute la vérité, il ne les avait jamais eues. Cependant le prince continuait à goûter un bonheur exempt de toute inquiétude. Oh ! sans doute, il surprenait bien parfois dans les regards d'Aglaé un je ne sais quoi de sombre et l'impatient, mais il croyait plutôt à quelque autre chose et n'attachait aucune importance à cela. Une fois convaincu, il ne pouvait plus être ébranlé dans sa conviction. Peut-être avait-il tort d'être si tranquille ; ainsi, du moins, en jugeait Hippolyte, qui, un jour, le rencontra par hasard dans le parc et l'aborda.

— Eh bien, n'avais-je pas raison, dans le temps, de vous dire que vous étiez amoureux ? commença-t-il.

Le prince lui tendit la main et le complimenta sur sa bonne mine. Comme il arrive souvent aux poitrinaires, le malade semblait en effet très gaillard.

Il avait accosté le prince dans l'intention de lui décocher quelque trait piquant à propos de son air heureux, mais, changeant aussitôt d'idée, il se mit à parler de lui, se répandit en récriminations diffuses et passablement décousues.

— Vous ne sauriez vous imaginer, acheva-t-il, — à quel point tous ces gens-là sont irascibles, mesquins, égoïstes, vaniteux, ordinaires ; le croirez-vous ? ils ne m'avaient pris chez eux qu'à condition que je mourrais le plus tôt possible, et voilà qu'à présent ils ne se possèdent plus de colère parce que je ne meurs pas, et qu'au contraire je vais mieux. Comédie ! Je parie que vous ne me croyez pas ?

Le prince s'abstint de répondre.

— Je pense même parfois à me réinstaller chez vous, poursuivit négligemment Hippolyte. — Ainsi vous ne les croyez pas capables d'offrir l'hospitalité à un homme sous condition expresse qu'il mourra, et cela dans le plus bref délai possible ?

— Je croyais qu'ils avaient d'autres vues en vous invitant à venir demeurer chez eux.

— Eh ! mais vous êtes loin d'être aussi simple qu'on se flattait à le dire ! A présent je n'ai pas le temps, sans cela je

vous révélerais certaines choses concernant ce Ganetchka et ses espérances. Ils vous minent, prince, ils vous minent impitoyablement, et... même cela fait peine de vous voir tranquille. Mais, hélas! vous ne pouvez pas être autrement.

— Voilà ce dont vous me plaignez! observa en riant le prince; — eh bien, serais-je plus heureux, suivant vous, si j'étais plus inquiet?

— Mieux vaut être malheureux, mais *savoir*, qu'être heureux et... dupe. Vous ne croyez pas du tout, paraît-il, à une rivalité... de ce côté-là?

— Votre mot de rivalité est un peu cynique, Hippolyte, je regrette de n'avoir pas le droit de vous répondre. Quant à Gabriel Ardalionovitch, convenez-en vous-même, peut-il rester calme après tout ce qu'il a perdu, si toutefois vous connaissez quelque peu ses affaires? Je crois que c'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour le juger. Il peut encore s'amender, il a de longs jours devant lui, et la vie est une grande école... Mais du reste... du reste, ajouta le prince qui se troubla tout à coup, — pour ce qui est des mines, je ne comprends même pas à quoi vous faites allusion; mieux vaut parler d'autre chose, Hippolyte.

— Laissons cela pour le moment; d'ailleurs, vous ne pouvez pas vous défaire de votre noblesse. Oui, prince, à l'inverse de saint Thomas, vous avez besoin de toucher avec le doigt pour cesser de croire, ha, ha! Mais vous me méprisez fort présent, n'est-ce pas?

— Pourquoi? Parce que vous avez souffert et souffrez plus que nous?

— Non, mais parce que je suis indigne de ma souffrance.

— Qui a pu souffrir plus que les autres est, par conséquent, digne de cette souffrance. Quand j'ai lu votre confession à Aglaé Ivanovna, elle a voulu vous voir, mais...

— Elle remet cela à plus tard.... elle ne peut pas.... je comprends, je comprends.... interrompit Hippolyte qui semblait pressé de changer la conversation. — A propos, on dit que vous lui avez lu vous-même à haute voix tout ce gal

matias; cela a été écrit littéralement en état de délire. Et je ne comprends pas à quel point il faut être, — je ne dirai pas cruel (ce serait m'humilier moi-même), mais puérilement vain et rancunier pour me reprocher cette confession et s'en servir comme d'une arme contre moi! Ne vous inquiétez pas, ce n'est pas de vous que je parle...

— Mais je regrette que vous désavouiez ce manuscrit, Hippolyte, il est sincère; sans doute, il s'y trouve pas mal de côtés ridicules (la physionomie du malade se refroigna sensiblement), mais les plus ridicules mêmes sont rachetés par la souffrance; car ces aveux ont été aussi pour vous une souffrance et... peut-être un grand acte de virilité. Vous avez certainement obéi à une inspiration noble dans son principe, quoi qu'on ait pu en penser ce soir-là. Plus j'y songe, plus j'en suis convaincu, je vous le jure. Je ne vous juge pas, je tenais seulement à vous dire mon opinion et je regrette de m'être tu alors...

Hippolyte rougit. Un instant il se demanda si le prince ne cherchait pas à l'enjôler par des compliments hypocrites, mais, en considérant avec attention le visage de son interlocuteur, il reconnut que celui-ci avait parlé en toute sincérité; sa figure se rasséréna.

— Et voilà, pourtant, il faut mourir! observa-t-il (« quand on est ce que je suis! » avait-il envie d'ajouter). — Et imaginez-vous comme votre Ganetchka me tanne; il s'est avisé de me faire remarquer, par manière d'objection, que peut-être parmi ceux qui ont entendu l'autre jour la lecture de mon manuscrit, trois ou quatre mourront avant moi! Comment trouvez-vous cela? Il pense que c'est pour moi une consolation, ha, ha! D'abord, ils ne sont pas encore morts; mais quand même ces gens me précéderaient, en effet, dans la tombe, à quoi cela m'avancera-t-il, je vous le demande? Il me juge d'après lui; du reste, il est allé plus loin encore, à présent il m'adresse de véritables injures, il dit qu'en pareil cas un homme comme il faut meurt silencieusement, et que, dans tout cela, il n'y a eu de ma part que de l'égoïsme

Qu'en dites-vous ? Non, c'est chez lui qu'il y en a, de l'égoïsme ! Un égoïsme si raffiné ou, pour mieux dire, si grossier, qu'il s'ignore !... Avez-vous lu, prince, la mort d'un certain Stépan Gléboff¹, au dix-huitième siècle ? Je l'ai lue hier par hasard...

— Quel Stépan Gléboff ?

— Celui qui fut empalé sous le règne de Pierre.

— Ah ! mon Dieu, je sais ! Il resta quinze heures sur le pal et mourut avec un courage extraordinaire ; comment donc, j'ai lu cela... eh bien ?

— Dieu accorde de pareilles morts à certaines gens, mais pas à nous ! Vous croyez peut-être que je ne serais pas capable de mourir comme Gléboff ?

— Oh ! pas du tout, répondit avec embarras le prince, — je voulais seulement dire que vous... non pas que vous ne ressembleriez point à Gléboff, mais... que vous... que vous auriez plutôt été alors...

— Je devine : un Ostermann et non un Gléboff ; — c'est cela que vous voulez dire ?

— Quel Ostermann ? demanda le prince étonné

— Je parle d'Ostermann le diplomate, d'Ostermann le contemporain de Pierre, murmura Hippolyte un peu déconcerté.

Il y eut un moment de silence ; tous deux éprouvaient une certaine gêne vis-à-vis l'un de l'autre.

— Oh ! n-n-non ! Je ne voulais pas dire cela, reprit Muichkine d'une voix traînante, — vous, me semble-t-il... vous n'auriez jamais été un Ostermann.

Hippolyte fronça le sourcil.

— Du reste, si j'avance cela ainsi, s'empressa d'ajouter le prince avec le désir visible de s'excuser, — c'est parce que les hommes d'alors (je vous jure que cela m'a toujours frappé) ne ressemblaient pas du tout à ceux d'aujourd'hui ; ce n'était pas la même race qu'à présent ; notre nature est tout autre

¹ Après que l'impératrice Eudoxie, première femme de Pierre le Grand, eut été répudiée et enfermée dans un monastère, Stépan Gléboff devint l'amant de cette princesse et prit part à ses intrigues politiques conjointement avec l'évêque Dosithée.

que n'était la leur... Les gens de ce temps-là n'avaient, pour ainsi dire, qu'une seule idée; à présent, on est plus nerveux, plus développé, plus sensitif, on a deux ou trois idées à la fois... l'homme moderne est plus large, — et, je vous l'assure, cela l'empêche d'être tout d'une pièce comme l'étaient ses ancêtres..... Je..... c'est uniquement à cela que se rapportait mon observation, je ne.....

— Je comprends; vous m'avez naïvement laissé voir que vous n'étiez pas de mon avis, et maintenant vous voulez m'en consoler, ha, ha! Vous êtes un véritable enfant, prince? Pourtant je remarque que vous me traitez tous comme..... comme une tasse de porcelaine.... Ça ne fait rien, ça ne fait rien, je ne me fâche pas. En tout cas, nous venons d'avoir une conversation fort drôle; vous êtes parfois un véritable enfant, prince. Sachez-le, du reste, peut-être aimerais-je mieux être n'importe quoi qu'un Ostermann; pour Ostermann ce n'aurait pas été la peine de ressusciter d'entre les morts..... Mais, du reste, je vois qu'il faut que je meure le plus tôt possible, autrement, moi-même je... Laissez-moi. Au revoir! Allons, c'est bien. Or sus, dites-moi vous-même votre avis: quelle est, pour moi, la meilleure manière de mourir? Je veux dire, la plus... vertueuse? Allons, parlez!

— Passez devant nous et pardonnez-nous notre bonheur! dit le prince à voix basse.

— Ha, ha, ha! je m'en doutais! J'étais sûr que vous diriez quelque chose de pareil! Pourtant vous... pourtant vous... Allons, allons! des gens éloquents! Au revoir, au revoir!

VI

Barbara Ardalionovna avait dit vrai en parlant à son frère de la soirée projetée par les Épantchine et à laquelle devait assister la princesse Biélokonsky. La chose avait été décidée

précipitamment et même avec une certaine agitation parfaitement inutile, sans doute parce que « dans cette maison rien ne pouvait se faire comme ailleurs ». Tout s'expliquait par l'impatience d'Élisabeth Prokofievna, qui « avait hâte d'être fixée », et par l'ardente sollicitude des parents pour le bonheur de leur fille chérie. D'ailleurs, la princesse Biélokonsky allait bientôt partir, et, comme on espérait qu'elle s'intéresserait au prince, on tenait beaucoup à ce qu'il fit son entrée dans le monde sous les auspices de cette dame dont le patronage constituait la meilleure des recommandations pour un jeune homme. En supposant qu'un tel mariage ait quelque chose d'étrange, se disaient les époux Épantchine le « monde » acceptera beaucoup plus facilement le futur d'Aglaé s'il lui est présenté par la toute-puissante « vieille ». En tout cas, tôt ou tard il fallait « montrer » le prince autrement dit, l'introduire dans la société, dont il n'avait encore aucune idée. Au surplus, il ne s'agissait, dans l'espèce que d'une soirée intime où on réunirait quelques amis de la maison, en fort petit nombre. Outre la princesse Biélokonsky on attendait une autre dame, la femme d'un haut dignitaire. En fait de jeunes gens, on ne comptait guère que sur Eugène Pavlovitch qui devait accompagner la princesse.

Le prince fut prévenu trois jours à l'avance qu'on aurait la visite de cette dame; on ne lui parla de la soirée que la veille du jour où elle devait avoir lieu. Naturellement, remarqua l'air soucieux des membres de la famille, et certains bouts de phrase lui firent comprendre qu'on n'était rien moins que rassuré sur l'effet qu'il pouvait produire. Mais les Épantchine le croyaient trop simple pour deviner les craintes qu'ils nourrissaient à son sujet; aussi, en le regardant, tous se sentaient-ils inquiets. Le fait est qu'il n'attachait presque aucune importance à la soirée en question; ses préoccupations étaient tout autres: d'heure en heure Aglaé devenait plus capricieuse et plus sombre, — cela le tuait. Quand il sut qu'on attendait aussi Eugène Pavlovitch, il manifesta une vive satisfaction, et dit que depuis longtemps il désirait

voir. Ces paroles ne plurent à personne; Aglaé irritée sortit de la chambre; ce fut seulement à onze heures passées, lorsque le prince se retira, que la jeune fille, en le reconduisant, profita de l'occasion pour lui dire quelques mots en tête-à-tête.

— Je désirerais que demain vous ne veniez pas chez nous de toute la journée et que le soir vous arriviez lorsque déjà seront réunis ces..... visiteurs. Vous savez qu'il y aura du monde.

Son ton était impatient et dur; c'était la première fois qu'elle parlait de cette « soirée ». A elle aussi la pensée qu'il y aurait du monde était presque insupportable, chacun s'en apercevait. Peut-être aurait-elle volontiers fait une scène à ses parents à cause de cela, mais par fierté et par pudeur elle se taisait. Le prince comprit immédiatement qu'Aglaé aussi avait peur pour lui, et ne voulait pas l'avouer; lui-même s'effraya tout à coup.

— Oui, je suis invité, répondit-il.

La jeune fille ne poursuivit l'entretien qu'avec un embarras visible.

— Peut-on causer sérieusement avec vous, une fois dans votre vie? demanda-t-elle, prise d'une colère subite dont elle n'aurait pas su dire la cause, mais qu'il lui était impossible de maîtriser.

— Oui, et je vous écoute; je suis enchanté, balbutia le prince.

Après un moment de silence, Aglaé reprit d'un air de profond dégoût :

— Je n'ai pas voulu discuter là-dessus avec eux, dans certains cas il n'y a pas moyen de leur faire entendre raison. J'ai toujours eu horreur des principes qui règlent parfois la conduite de maman. Inutile de parler de papa, il n'y a rien à lui demander. Maman, certes, est une femme noble; avisez-vous de lui proposer quelque chose de bas, et vous verrez. Eh bien, pourtant elle s'incline devant cette..... drogue! Je ne parle pas de la princesse Biélokonsky; c'est une vilaine

vieille, un vilain caractère, mais elle est intelligente et elle sait les tenir tous dans ses mains, — elle a au moins cela de bon. O bassesse! Et c'est ridicule : nous avons toujours été des gens de la classe moyenne, tout ce qu'il y a de plus classe moyenne, pourquoi donc vouloir frayer avec le grand monde? Mes sœurs donnent là dedans; c'est le prince Chtch... qui a troublé toutes les têtes. Pourquoi êtes-vous bien aise de savoir qu'Eugène Pavlitch viendra?

— Écoutez, Aglaé, dit le prince, — il me semble que vous avez grand'peur pour moi, vous craignez que demain je ne fasse une gaffe... dans cette société?

— J'ai peur pour vous? répliqua Aglaé toute rouge : — pourquoi voulez-vous que j'aie peur pour vous? Quand même vous... quand même vous vous couvririez de honte, qu'est-ce que cela peut me faire? Et comment pouvez-vous employer de pareils termes? Que signifie cela, « faire une gaffe »? c'est une expression du plus mauvais goût.

— Cela... cela se dit.

— Eh bien, oui, cela se dit dans le style trivial! Il paraît que, demain, vous avez l'intention de parler tout le temps ainsi. Je vous conseille de piocher encore un peu votre dictionnaire d'argot, quand vous serez rentré chez vous : vous obtiendrez un joli succès! C'est dommage que vous sachiez, je crois, entrer comme il faut; où avez-vous appris cela? Saurez-vous prendre et boire convenablement une tasse de thé, quand tous les yeux seront fixés sur vous pour voir comment vous ferez?

— Je crois que je saurai.

— Tant pis, car votre maladresse m'aurait amusée. Cassez, du moins, le vase du salon! Il a de la valeur : cassez-le, je vous prie; c'est un cadeau qu'on nous a fait; maman perdra la tête et fondra en larmes devant tout le monde, tant elle y tient. Faites un de ces gestes dont vous êtes coutumier, donnez un bon coup de poing et brisez ce vase. Asseyez-vous exprès à côté.

— Au contraire, je tâcherai de m'asseoir le plus loin pos-

sible de cet objet. Je vous remercie de m'avoir prévenu.

— Ainsi, d'avance vous avez peur de gesticuler. Je parie que vous allez traiter quelque « thème », quelque sujet sérieux, scientifique, transcendant? Comme ce sera... convenable!

— Ce serait fort bête, je pense... à moins que ce ne soit amené.

— Écoutez, une fois pour toutes, reprit impatiemment Aglaé, — si vous vous mettez à pérorer sur quelque chose comme la peine de mort, la situation économique de la Russie, ou cette idée que « la beauté sauvera le monde », eh bien, sans doute cela m'amusera et je rirai beaucoup, mais... je vous en avertis d'avance, après cela ne reparaissez plus jamais devant mes yeux! Écoutez : je parle sérieusement! Cette fois je parle sérieusement!

Effectivement, elle était très-sérieuse en proférant cette menace; il y avait même dans sa voix et dans son regard quelque chose d'inaccoutumé que le prince n'avait jamais remarqué auparavant, et qui, certes, ne ressemblait pas à une plaisanterie.

— Eh bien, vous vous y êtes prise de telle façon qu'à présent, pour sûr, je « pérorerai » et que même... peut-être je casserai le vase. Tantôt je n'avais peur de rien, et maintenant j'ai peur de tout. Je ferai certainement une gaffe.

— Alors, taisez-vous. Asseyez-vous et restez muet.

— Je ne le pourrai pas; je suis sûr que la peur me fera parler, et qu'elle me fera aussi casser le vase. Je tomberai peut-être sur le parquet, ou il se produira quelque chose de ce genre, car cela m'est déjà arrivé; j'en rêverai toute cette nuit; pourquoi avez-vous parlé?

Aglaé le regarda d'un air sombre.

— Savez-vous une chose? Le mieux pour moi est de ne pas venir du tout! Je me ferai porter malade au rapport, et ce sera une affaire finie! décida-t-il enfin.

Aglaé frappa du pied et même pâlit de colère

— Seigneur! Mais où a-t-on jamais vu cela? Il ne viendra

pas, quand c'est exprès pour lui qu'on donne cette soirée et... Oh, Dieu! voilà l'agrément d'avoir affaire à un homme aussi... absurde que vous!

— Allons, je viendrai, je viendrai! s'empessa de répondre le prince, — et je vous donne ma parole d'honneur que je passerai toute la soirée sans dire un mot. C'est ainsi que je ferai.

— Vous aurez raison. Vous avez dit tout à l'heure : « Je me ferai porter malade au rapport »; où allez-vous donc pêcher de pareilles expressions? Quel plaisir trouvez-vous à me parler dans ce style-là? C'est pour me vexer, n'est-ce pas?

— Pardon; c'est un mot d'écolier; je ne le dirai plus. Je comprends très-bien que vous... craigniez pour moi... (mais ne vous fâchez pas!) et j'en suis enchanté. Vous ne sauriez croire combien maintenant j'ai peur et — combien je suis heureux de vos paroles. Mais toute cette crainte, je vous le jure, ne signifie rien, c'est une misère. Je vous l'assure, Aglaé! Au contraire, le bonheur restera. J'adore vous voir si enfant, si bonne, si brave enfant! Ah! quelle excellente personne vous pouvez être, Aglaé!

La jeune fille avait déjà envie de se fâcher, mais soudain un sentiment inattendu pour elle-même s'empara instantanément de toute son âme.

— Et vous ne me reprochez pas un jour... plus tard... la grossièreté de mes paroles présentes? demanda-t-elle tout à coup.

— Allons donc, qu'est-ce que vous dites? Et pourquoi rougissez-vous encore? Voilà que votre regard redevient sombre comme il l'est trop souvent depuis quelques jours; vous n'aviez jamais ce regard-là autrefois, Aglaé. Je sais d'où cela...

— Taisez-vous, taisez-vous!

— Non, il vaut mieux parler. Depuis longtemps je voulais m'expliquer avec vous; je vous ai déjà dit ce qui en était, mais... c'est à recommencer, car vous ne m'avez pas cru. Entre nous il y a une créature...

A ces mots, Aglaé saisit avec force le bras de son interlocuteur et regardant celui-ci d'un air presque épouvanté :

— Taisez-vous, taisez-vous, taisez-vous, taisez-vous ! interrompit-elle brusquement.

En ce moment, on l'appela. Elle parut heureuse d'avoir un prétexte pour quitter le prince et s'enfuit précipitamment.

Muichkine eut la fièvre toute la nuit. Chose singulière, c'était son état habituel depuis plusieurs nuits consécutives. Cette fois, dans un demi-délire, une idée lui vint : si demain, devant tout le monde, il allait avoir un accès ? N'en avait-il pas déjà eu autrement qu'en songe ? Cette pensée le glaça ; toute la nuit il rêva qu'il était dans une société étonnante, inouïe, au milieu de gens étranges. Le point principal, c'était qu'il « pérorait » ; il savait qu'il ne devait pas parler et il parlait tout le temps ; il s'efforçait de persuader quelque chose aux visiteurs ; parmi ceux-ci se trouvaient Eugène Pavlovitch et Hippolyte, qui paraissaient très-bons amis.

Il s'éveilla à huit heures passées, avec un mal de tête ; le désordre régnait dans ses idées, ses sensations étaient étranges. Il avait un extrême désir de voir Rogojine, de le voir et de causer longuement avec lui, — de quoi, au juste, l'aurait-il entretenu ? lui-même l'ignorait ; ensuite il prit la résolution de se rendre chez Hippolyte. Il y avait dans son cœur un tel trouble que les incidents de cette matinée, tout en produisant sur lui une impression extraordinairement forte, ne purent cependant l'absorber tout entier. Un de ces incidents fut la visite de Lébédéff.

L'employé se présenta d'assez grand matin, un peu après neuf heures ; il était dans un état d'ivresse presque complet. Quoique depuis quelque temps le prince ne fit guère attention à ce qui se passait autour de lui, il n'avait pu s'empêcher de remarquer, tant la chose sautait aux yeux, que, depuis trois jours, c'est-à-dire depuis que le général Ivolguine avait quitté la maison de Lébédéff, ce dernier se conduisait fort mal. Il négligeait maintenant tout soin de sa

personne; ses vêtements étaient couverts de taches, sa cravate mise de travers, le collet de sa redingote déchiré. Au logis, il faisait un tapage qu'on entendait de chez le prince; bien qu'une petite cour séparât les deux habitations; une fois, Viéra était venue tout en larmes raconter de pénibles détails d'intérieur. Lorsqu'il se trouva en présence de son locataire, Lébédéff se mit à parler d'une façon fort étrange, en se frappant la poitrine; ce qu'il disait ressemblait à une confession...

— J'ai reçu... j'ai reçu la récompense de ma perfidie et de ma bassesse... J'ai reçu un soufflet! acheva-t-il enfin d'un ton tragique.

— Un soufflet? De qui?... Et si matin que cela?

— Si matin? répéta Lébédéff avec un sourire sarcastique, — le temps ici ne signifie rien... même pour une punition physique... mais c'est un soufflet moral... moral que j'ai reçu, et non physique!

Tout à coup il s'assit sans cérémonie et commença un récit fort incohérent. Le prince fronça le sourcil et voulut s'en aller, mais soudain quelques mots le frappèrent. Il resta pétrifié d'étonnement... Monsieur Lébédéff racontait d'étranges choses.

D'abord, semblait-il, il était question d'une lettre; le nom d'Aglaé Ivanovna était prononcé. Puis, à brûle-pourpoint Lébédéff adressa d'amers reproches au prince lui-même; il paraissait ressortir de ses paroles qu'il avait été offensé par le prince. Au commencement, disait-il, le prince l'avait honoré de sa confiance dans des affaires concernant un certain « personnage » (Nastasia Philippovna), mais ensuite il avait rompu avec lui et l'avait honteusement chassé de sa présence; le prince avait même poussé l'oubli des procédés jusqu'à refuser grossièrement de répondre à une « innocente question au sujet de prochains changements dans la maison ». Lébédéff avoua avec des larmes d'homme ivre « qu'il n'avait pas pu supporter cela, d'autant plus qu'il savait bien des choses... bien des choses... et par Rogojine, et par Nas-

tasia Philippovna, et par l'amie de Nastasia Philippovna, et par Barbara Ardalionovna... elle-même... et par... et même par Aglaé Ivanovna, pouvez-vous vous imaginer cela, par l'entremise de Viéra, par le moyen de ma fille bien-aimée? Viéra, ma fille unique... oui... du reste, je me trompe, pas unique, car j'en ai trois. Et qui a informé par lettres Élisabeth Prokofievna, dans le plus profond secret même? Hé, hé! Qui lui a écrit pour la mettre au courant de toutes les relations et... de tous les mouvements de Nastasia Philippovna? Hé, hé! Qui est cet anonyme, permettez-moi de vous le demander? »

— Est-il possible que ce soit vous? s'écria le prince.

— Précisément, répondit avec dignité l'ivrogne, — aujourd'hui même, à huit heures et demie, il y a une demi-heure, non, trois quarts d'heure, j'ai fait savoir à cette noble mère que j'avais à lui communiquer une aventure... significative. J'ai envoyé ma fille avec un mot; Viéra est montée par l'escalier de service, elle a été reçue.

— Vous avez vu tout à l'heure Élisabeth Prokofievna? demanda le prince qui en croyait à peine ses oreilles.

— Je l'ai vue tout à l'heure et j'ai reçu un soufflet... moral. Elle m'a rendu la lettre, elle me l'a même jetée au visage, sans l'avoir décachetée... pour ce qui est de moi, elle m'a poussé dehors par les épaules... au figuré seulement, pas au propre... du reste, je pourrais dire aussi au propre, il s'en est fallu de peu!

— Quelle lettre vous a-t-elle jetée au visage sans l'avoir décachetée?

— Mais est-ce que... hé, hé, hé! Mais ne vous l'ai-je pas déjà dit? Je croyais vous l'avoir dit... J'ai reçu une petite lettre avec prière de la faire parvenir...

— De qui? A qui?

Mais Lébédéff entra alors dans des « explications » telles qu'il était fort difficile d'y découvrir un sens quelconque. Cependant le prince crut comprendre que la lettre avait été apportée de grand matin par une servante à Viéra Lébédéff

pour être remise à son adresse... « comme précédemment... comme précédemment, à un certain personnage et de la part de cette même personne... (car à l'une je donne le nom de personne, et à l'autre seulement celui de personnage, pour marquer la différence qui existe entre une innocente demoiselle, fille d'un général et... une dame aux camélias), c'est ainsi, la lettre a été écrite par une « personne » dont le nom commence par un A... »

— Comment est-ce possible? A Nastasia Philippovna? Quelle absurdité! s'écria le prince.

— Il y en a eu, il y en a eu d'envoyées, pas à elle, mais à Rogojine, ce qui est tout un... une fois même il a été remis à monsieur Térentieff, pour la faire parvenir à son adresse, une lettre venant de la personne dont le nom commence par un A, reprit Lébédéff avec un sourire et un clignement d'yeux.

Comme les interruptions n'avaient d'autre effet que de dérouter l'employé et de lui faire oublier ce qu'il venait de dire, le prince se tut pour le laisser parler. Toutefois un point restait fort obscur : était-ce lui ou Viéra qui servait d'intermédiaire à cette correspondance? Si lui-même assurait qu'écrire à Rogojine ou à Nastasia Philippovna, c'était tout un, il était à croire que ces lettres, en supposant qu'elles existassent, ne passaient point par ses mains. Mais par quel hasard celle-ci se trouvait-elle maintenant en sa possession? voilà ce que le prince ne pouvait comprendre; selon toute apparence, Lébédéff l'avait volée d'une façon quelconque à sa fille... il s'en était emparé clandestinement, et il avait eu ses motifs pour la porter à Élisabeth Prokofievna. Telle fut la conclusion à laquelle arriva enfin Muichkine.

— Vous êtes fou! cria-t-il, en proie à un trouble extraordinaire.

— Pas du tout, très-estimé prince, répondit non sans irritation Lébédéff, — à la vérité, je voulais d'abord vous remettre cette lettre, la déposer entre vos mains, pour vous rendre service... mais j'ai jugé qu'il valait mieux rendre

service là, et tout faire connaître à une noble mère... car une fois déjà auparavant je l'avais avisée par lettre, sous le voile de l'anonyme; et quand je lui ai écrit tantôt pour la prier de me recevoir, à huit heures vingt, j'ai signé également : « votre correspondant secret »; on m'a introduit sur-le-champ, je dirai même avec un empressement marqué, par l'entrée de derrière... auprès de la noble mère.

— Eh bien?

— La suite vous est connue; elle m'a, pour ainsi dire, battu; du moins, il s'en est fallu de fort peu. Et elle m'a jeté la lettre au visage. A la vérité, elle aurait bien voulu la garder, — je l'ai vu, je l'ai remarqué, — mais elle n'a pas suivi son premier mouvement et elle me l'a jetée avec mépris : « Puisqu'on l'a confiée aux soins d'un homme tel que toi, eh bien, remets-la... » Elle s'est même sentie offensée. Il fallait qu'elle fût bien en colère pour n'avoir pas craint de s'abaisser en me parlant. Elle est d'un caractère emporté!

— Où donc est maintenant la lettre?

— Mais je l'ai toujours, la voici.

Et il passa au prince le billet d'Aglaé à Gabriel Ardalionovitch que ce dernier, deux heures plus tard, montrait triomphalement à sa sœur.

— Vous ne pouvez pas garder cette lettre.

— Elle est à vous, à vous! Je la remets entre vos mains, reprit avec feu Lébédoff, — maintenant je suis de nouveau tout à vous, je vous appartiens depuis la tête jusqu'au cœur, après une infidélité passagère je rentre à votre service! Faites tomber la tête, épargnez la barbe, comme disait Thomas Morus... en Angleterre et dans la Grande-Bretagne. *Mea culpa, mea culpa*, comme dit le pape de Rome...

— Cette lettre doit être envoyée tout de suite, je la ferai parvenir à sa destination.

— Mais ne vaut-il pas mieux, ne vaut-il pas mieux, prince très-bien élevé, ne vaut-il pas mieux... en voilà une!

Les traits de Lébédoff prirent une expression étrangement douceuse; il commença à se démener sur place comme si

on l'avait tout d'un coup piqué avec une aiguille, en même temps il clignait malicieusement les yeux et se livrait à une démonstration par gestes.

— Quoi? demanda le prince d'une voix menaçante.

— Il faudrait l'ouvrir auparavant! murmura l'employé d'un ton patelin, confidentiel en quelque sorte.

Le prince se dressa brusquement sur ses pieds, sa fureur était telle que dans le premier moment Lébédéff ne pensa qu'à s'enfuir, mais, arrivé à la porte, il s'arrêta et attendit pour voir si la clémence n'allait pas succéder à cette explosion de colère.

— Eh, Lébédéff! Peut-on, est-il possible d'en venir au degré de bassesse où vous êtes arrivé? fit le prince avec amertume.

La physionomie de Lébédéff se rasséréna; il s'approcha aussitôt, les larmes aux yeux.

— Je suis bas! je suis bas! dit-il en se frappant la poitrine.

— Mais ce sont des turpitudes!

— Justement, des turpitudes. C'est le mot propre!

— Et d'où vient cette habitude que vous avez d'agir si... étrangement? Voyons, vous êtes... tout simplement un espion! Pourquoi avez-vous écrit une lettre anonyme et à inquiété... une femme si noble et si bonne? Pourquoi enfin Aglaé Ivanovna n'aurait-elle pas le droit d'écrire à qui bon lui semble? Vous êtes allé là aujourd'hui en accusateur, n'est-ce pas? Qu'espériez-vous gagner à cela? Qu'est-ce qui vous a poussé à cette dénonciation?

— C'est seulement par une agréable curiosité et... pour rendre service à une âme noble, oui! balbutia Lébédéff: — mais maintenant je suis tout à vous, de nouveau je vous appartiens tout entier! Quand même vous me pendriez!

— Vous étiez comme maintenant lorsque vous vous êtes présenté chez Élisabeth Prokofievna? questionna le prince d'un air de dégoût.

— Non... j'étais plus frais... et même plus convenable...

c'est après l'affront que je me suis mis dans... cet état.

— Allons, c'est bien, laissez-moi.

Mais il dut renouveler cet ordre à plusieurs reprises avant que le visiteur se décidât à y obtempérer. Après avoir ouvert la porte, Lébédéeff revint jusqu'au milieu de la chambre en marchant sur la pointe des pieds; puis il fit de nouveau appel à une mimique expressive pour montrer comment on ouvre une lettre; quant à conseiller la chose de vive voix, il n'osa plus s'y risquer; à la fin il sortit avec un sourire doux et affable.

De tout cet entretien qui avait été très-pénible au prince ressortait un fait capital : Aglaé était fort inquiète, fort irrésolue, quelque chose la tourmentait au plus haut point (« c'est la jalousie », se disait le prince). Il était clair aussi que des gens malintentionnés l'avaient alarmée, et l'on pouvait s'étonner qu'elle leur eût prêté une oreille si crédule. Sans doute, dans cette petite tête inexpérimentée, mais chaude et fière, avaient mûri certains plans peut-être funestes et... ne ressemblant à rien. Le prince était épouvanté et, dans son émoi, ne savait à quoi se résoudre. Il fallait nécessairement prendre un parti, il le sentait. Il considéra encore une fois l'adresse du pli cacheté : oh, là n'était pas la cause de ses hésitations et de ses craintes, car il croyait; autre chose l'inquiétait dans cette lettre : il n'avait pas confiance en Gabriel Ardalionovitch. Et pourtant il résolut de lui remettre cette lettre lui-même, personnellement; il sortit de chez lui dans cette intention, mais en chemin il changea d'idée. Comme par un fait exprès, au moment où le prince allait arriver à la maison de Ptitzine, le hasard voulut qu'il rencontrât Kolia; il le pria de remettre la lettre à son frère, comme si elle lui avait été confiée par Aglaé Ivanovna en personne. Kolia ne demanda aucun éclaircissement et fit la commission, en sorte que Gania ne se douta point que la lettre avait passé par tant de mains avant d'arriver dans les siennes. De retour chez lui, le prince appela Viéra Loukia-novna, et lui raconta ce qu'il crut nécessaire pour la consoler

car jusqu'alors elle n'avait fait que chercher le billet d'Aglaé en versant d'abondantes larmes. La jeune fille fut saisie quand elle apprit que cette lettre lui avait été dérobée par son père. (Muichkine sut d'elle par la suite que plus d'une fois elle avait secrètement servi d'intermédiaire à Rogojine et à Aglaé Ivanovna; Viéra n'imaginait même pas que cette manière d'agir pût être le moins du monde préjudiciable aux intérêts du prince)...

Deux heures plus tard arriva un exprès que Kolia envoyait à son ami pour l'informer de la maladie de son père. Le prince avait l'esprit si bouleversé que, sur le moment, il comprit à peine de quoi il s'agissait. Toutefois, en l'arrachant à ses préoccupations, cet événement lui remonta le moral. Il passa presque toute la journée chez Nina Alexandrovna (où, naturellement, on avait transporté le malade). Sa présence ne fut pas d'un grand secours, mais il y a des gens qu'on aime à voir près de soi dans certains moments pénibles. Kolia était consterné et pleurait comme s'il avait eu une attaque de nerfs, ce qui ne l'empêchait pas d'être constamment sur ses jambes : il alla chercher trois médecins, courut chez le pharmacien, chez le barbier. On rappela le général à la vie, mais il ne reprit pas connaissance; au dire des médecins, son état était très-grave. Varia et Nina Alexandrovna ne quittaient pas le chevet du malade; Gania était troublé et agité, mais il ne voulait pas monter auprès de son père, et même il avait peur de le voir. Le jeune homme se tordait les mains; dans un entretien incohérent qu'il eut avec le prince, il lui arriva de dire : « Un pareil malheur ! Et c'est comme un fait exprès que cela soit survenu dans un tel moment ! » Muichkine crut deviner à quoi ces derniers mots faisaient allusion. Hippolyte avait déjà quitté la maison de Ptitzine lorsque le prince s'y rendit. Vers le soir accourut Lébédéff qui venait de se lever : après l'« explication » du matin, il s'était couché et n'avait fait qu'un somme jusqu'à ce moment, aussi était-il maintenant à peu près dégrisé. Il pleurait à chaudes larmes comme si le malade avait été son

propre frère, il s'accusait à haute voix, sans, du reste, rien préciser, et répétait continuellement à Nina Alexandrovna que « c'était lui, lui-même la cause, et personne que lui... il avait fait cela seulement par une agréable curiosité... le défunt (Lébédeff s'obstinait, nous ne savons pourquoi, à enterrer prématurément le général), le défunt était un homme d'un vrai génie! » Il insistait avec un sérieux particulier sur le génie d'Ardalion Alexandrovitch, comme si, dans le cas présent, cela pouvait être d'une utilité extraordinaire. Voyant les larmes sincères de l'employé, Nina Alexandrovna finit par lui dire avec une douceur exempte de toute amertume : « Allons, que Dieu vous assiste ! Allons, ne pleurez pas, allons, que Dieu vous pardonne ! » Ces paroles et le ton dont elles furent prononcées firent un tel effet sur Lébédeff que, de toute la soirée, il ne voulut pas quitter Nina Alexandrovna (durant tous les jours suivants, jusqu'à la mort du général, il resta, presque du matin au soir, en permanence chez Ptitzine). Pendant la journée, Élisabeth Prokofievna envoya deux fois demander des nouvelles d'Ardalion Alexandrovitch. Le soir, à neuf heures, quand le prince entra dans le salon des Épantchine, déjà rempli de visiteurs, la maîtresse de la maison s'empressa de le questionner sur l'état du malade, elle l'interrogea longuement et avec intérêt. La princesse Biéloukonsky ayant témoigné le désir de savoir qui étaient « ce malade et cette Nina Alexandrovna » dont on parlait, la générale répondit à cette question d'un ton plein de gravité, ce qui plut beaucoup au prince. A ce que dirent plus tard les sœurs d'Aglaé, lui-même, en s'entretenant avec Élisabeth Prokofievna, parla « à merveille, modestement, mais avec dignité, sans bruit, sans phrases inutiles, sans gestes; il se présenta très-bien; sa mise ne laissait rien à désirer », et non-seulement il ne fit point de « chute sur le parquet ciré », comme il l'avait craint la veille, mais l'impression qu'il produisit sur tout le monde fut visiblement à son avantage.

De son côté, après s'être assis et avoir promené ses yeux autour de lui, il s'aperçut immédiatement que toute cette

réunion n'avait rien de commun ni avec les fantômes dont Aglaé lui avait fait peur la veille, ni avec ses cauchemars de la nuit précédente. Pour la première fois de sa vie, il voyait un petit coin de ce qu'on appelle de ce nom terrible : « le monde ». Depuis longtemps, par suite de certaines considérations, il éprouvait un vif désir de pénétrer dans ce cercle enchanté, aussi était-il très-curieux de savoir quelle impression il en recevrait tout d'abord. Cette première impression fut délicieuse. Il sembla tout de suite au prince que tous ces gens étaient nés pour être ensemble, que les Épantchine ne donnaient pas une « soirée » dans le sens mondain du mot, mais avaient seulement réuni chez eux leurs intimes; lui-même se faisait en ce moment l'effet d'un homme qui se retrouve, après une courte séparation, avec des personnes dont il est depuis longtemps l'ami dévoué et dont il partage toutes les idées. Il était subjugué par le charme des belles manières, de la franchise et de la simplicité apparentes. Il ne pouvait pas lui venir à l'esprit que cette bonhomie, cette noblesse, cet humour, cette haute dignité personnelle n'étaient peut-être qu'un vernis purement postiche. Nonobstant leur extérieur imposant, la majorité des visiteurs se composait de gens assez vides qui, du reste, dans leur présomption, ne savaient pas eux-mêmes combien étaient superficielles la plupart de leurs qualités. Au surplus, ce n'était pas leur faute, car ce vernis trompeur, ils l'avaient acquis sans s'en douter, par héritage. La séduction de ce milieu nouveau agissait trop puissamment sur le prince pour qu'il soupçonnât rien de semblable. Il voyait, par exemple, que ce vieillard, ce haut fonctionnaire qui, par l'âge, aurait pu être son grand-père, s'interrompait au milieu d'une conversation pour l'écouter, lui s' jeune, si dépourvu d'expérience, et non-seulement l'écoutait, mais paraissait faire cas de son opinion, tant il se montrait avec lui affable et bienveillant; pourtant, ils ne se connaissaient pas, ils se voyaient pour la première fois. Peut-être cette politesse raffinée produisait-elle un grand effet sur la nature impressionnable du

prince; peut-être était-il venu à cette soirée dans un état d'esprit qui le prédisposait à l'optimisme.

Cependant tous ces invités, bien qu'« amis de la maison » et amis les uns des autres, étaient loin de l'être autant que le prince se le figurait, sitôt qu'il avait été présenté à l'un d'eux. Il y avait là des gens qui, pour rien au monde, n'auraient consenti à regarder les Épantchine comme leurs égaux. Il y en avait qui se détestaient cordialement; la vieille Biélokonsky avait méprisé toute sa vie l'épouse du haut fonctionnaire, et celle-ci, de son côté, était loin d'aimer Élisabeth Prokofievna. Le haut fonctionnaire, mari de cette femme, qui protégeait les Épantchine depuis leur jeunesse et qui, en ce moment, occupait chez eux la place d'honneur, était un si gros personnage aux yeux d'Ivan Fédorovitch, que ce dernier ne pouvait éprouver en sa présence que de la vénération et de la crainte; le général se fût même sincèrement méprisé si un seul instant il s'était cru son égal et n'avait pas vu en lui un Jupiter Olympien. Certains visiteurs ne s'étaient pas rencontrés depuis des années, et ne nourrissaient à l'égard les uns des autres que de l'indifférence, sinon de l'antipathie; pourtant, en se retrouvant à cette soirée, ils s'abordaient aussi amicalement que s'ils s'étaient vus la veille encore dans la plus agréable compagnie. Du reste, la société était peu nombreuse. Outre la princesse Biélokonsky, le « haut fonctionnaire » et sa femme, nous devons mentionner en première ligne un général très-important, baron ou comte, porteur d'un nom tudesque. Extrêmement taciturne, cet homme avait la réputation d'être très-versé dans la science gouvernementale, peu s'en fallait même qu'il ne passât pour un savant. C'était un de ces administrateurs olympiens qui connaissent tout, excepté la Russie, prononcent tous les cinq ans une parole dont on admire la profondeur extraordinaire, et, après s'être éternisés au service, meurent généralement comblés d'honneurs et de richesses, quoiqu'ils n'aient jamais rien fait de grand, et que même ils aient toujours été hostiles à toute grande chose. Dans la

hiérarchie bureaucratique, ce général était le chef immédiat d'Ivan Fédorovitch qui, par l'effet de son naturel reconnaissant et même d'un amour-propre particulier, se plaisait à le considérer comme son bienfaiteur; par contre, le grand personnage ne se regardait pas du tout comme le bienfaiteur d'Épantchine; il était toujours très-froid avec lui, tout en profitant volontiers de sa serviabilité empressée, et il l'aurait remplacé à l'instant même par un autre employé, pour peu que des considérations d'une importance même secondaire eussent exigé ce changement.

Parmi les invités de distinction, il faut encore signaler un barine âgé qui, à tort, il est vrai, — était censé avoir des liens de parenté avec Élisabeth Prokofievna. Riche, bien né, occupant un rang élevé dans le tchin et jouissant d'une santé superbe, ce monsieur était grand parleur et passait pour être un mécontent (du reste, dans le sens le plus anodin du mot); c'était même, disait-on, un homme bilieux (ce qui, au surplus, ne laissait pas d'être agréable en lui); ses habitudes étaient celles des aristocrates anglais et il avait des goûts britanniques (par exemple, en ce qui concernait le roastbeef saignant, les attelages, les laquais, etc.). En ce moment il s'entretenait avec le « haut fonctionnaire », qui était un de ses meilleurs amis. Une étrange idée était venue à Élisabeth Prokofievna au sujet de ce vieux barine, homme assez léger et assez amateur du sexe : elle pensait qu'un jour ou l'autre il ferait à Alexandra l'honneur de lui demander sa main

C'étaient là les gros bonnets, ce qu'on aurait pu appeler le dessus du panier. Venaient ensuite d'autres visiteurs plus jeunes, mais qui se distinguaient aussi par de brillantes qualités. Indépendamment du prince Tchch... et d'Eugène Pavlovitch, à ce groupe appartenait le séduisant prince N., qui jadis avait rempli toute l'Europe de ses prouesses galantes. A présent c'était un homme de quarante-cinq ans, mais il était encore très-bien de sa personne et il possédait un rare talent de conteur. Le prince N. avait de la for-

tune, quoiqu'il eût, selon l'usage, gaspillé à l'étranger une bonne partie de son patrimoine.

Enfin une troisième catégorie d'invités se composait de gens qui, à proprement parler, n'appartenaient pas à l'élite sociale, mais que, comme leurs hôtes eux-mêmes, on pouvait parfois rencontrer dans les salons les plus exclusifs. Ivan Fédorovitch et sa femme, dans les rares occasions où ils donnaient une soirée, avaient pour principe de fusionner la haute société avec des personnes d'une couche inférieure, des représentants choisis de la « classe moyenne ». On savait gré aux Épantchine d'en user de la sorte. « Ils comprennent ce qu'ils sont, ils ont du tact », disait-on, et les Épantchine étaient fiers de cet éloge. Entre autres représentants de la classe moyenne se trouvait à cette soirée un colonel adonné à la technologie, homme sérieux et fort lié avec le prince Chtch... qui avait été son introducteur chez les Épantchine. Ce monsieur parlait peu en société; il portait à l'index de la main droite une grosse bague dont, selon toute apparence, quelqu'un lui avait fait cadeau. Mentionnons encore, pour finir, un littérateur qui, nonobstant son origine allemande, cultivait la poésie russe. Ce dernier était un homme de trente-huit ans, doué d'un physique avantageux quoique légèrement antipathique; ses manières étaient très-convenables et sa mise absolument correcte, aussi pouvait-on sans crainte le présenter dans le monde. D'extraction essentiellement bourgeoise, il appartenait néanmoins à une famille des plus respectées. Il excellait à s'insinuer dans les bonnes grâces des grands personnages et à s'y maintenir. Quand il avait traduit de l'allemand quelque œuvre remarquable, plié la muse germanique aux exigences de notre versification, il savait à qui dédier son travail; il savait aussi faire mousser ses prétendues relations d'amitié avec un poète russe célèbre, mais passé de vie à trépas (quantité de gens de lettres aiment énormément à se dire les amis d'un grand écrivain, lorsque celui-ci n'est plus là pour leur donner un démenti).

Le littérateur dont nous parlons avait été introduit chez les Épantchine très-peu de temps auparavant par la femme du « haut fonctionnaire ». Cette dame passait pour protéger les savants et les gens de lettres; le fait est qu'elle avait procuré une pension à un ou deux écrivains par l'entremise de personnages haut placés qui n'avaient rien à lui refuser. Elle était influente dans son genre. Agée de quarante-cinq ans (beaucoup plus jeune, par conséquent, que son mari), elle avait été très-belle autrefois, et maintenant encore, par une manie propre à beaucoup de dames quadragénaires, elle portait des toilettes excessivement tapageuses. Son intelligence était médiocre et ses connaissances littéraires fort sujettes à caution. Mais elle avait la manie de protéger les gens de lettres comme elle avait celle de s'habiller avec luxe. On lui dédiait beaucoup d'ouvrages et de traductions; deux ou trois écrivains avaient publié, avec son autorisation, des vers qu'ils lui avaient adressés, des lettres traitant de sujets extrêmement sérieux...

Et voilà la société que le prince prenait pour de l'or en barre! Du reste, par une coïncidence curieuse, tous ces gens étaient aussi des mieux disposés ce soir-là et très-contents d'eux-mêmes. Tous, jusqu'au dernier, savaient qu'ils faisaient par leur visite un grand honneur aux Épantchine. Mais, hélas! le prince ne soupçonnait pas ces arrière-pensées. Par exemple, une chose dont il ne se doutait en aucune façon, c'était que les Épantchine, au moment de prendre une résolution aussi grave que celle d'établir leur fille, n'auraient pas osé ne pas le montrer, lui le prince Léon Nicolaïévitch, au haut fonctionnaire, protecteur attitré de leur famille. Quant à ce dernier, il aurait vu avec une complète indifférence le plus affreux malheur fondre sur les Épantchine, mais il se serait certainement formalisé s'ils avaient fiancé leur fille sans le consulter. Le prince N..., cet homme si spirituel, si rond, si gentil, avait la profonde conviction qu'il était quelque chose comme un soleil éclairant le salon des Épantchine. Il les jugeait infiniment au-

dessous de lui, et c'était précisément cette pensée qui le rendait si aimable et si bonhomme avec eux. Il savait très-bien qu'à cette soirée il devait absolument raconter quelque chose pour charmer la société, et il n'avait nulle envie de se soustraire à cette obligation. Quand ensuite le prince Léon Nikolaïévitch entendit le récit du brillant narrateur, il s'avoua qu'il n'avait jamais rien ouï de pareil, tant cela était spirituel, gai et naïf; cette naïveté semblait presque touchante dans la bouche d'un Don Juan comme le prince N... Si pourtant notre héros avait su combien était vieille, rebattue, démodée, l'histoire qu'il écoutait avec un tel ravissement ! Elle était passée à l'état de scie dans tous les salons, et il fallait compter beaucoup sur la simplicité des Épantchine pour oser leur servir cette rengaine comme une nouveauté. Il n'y avait pas jusqu'au petit poète allemand qui, malgré ses façons aimables et sa tenue modeste, ne crût, lui aussi, faire honneur par sa présence aux maîtres de la maison. Mais le prince ne remarquait pas le revers de la médaille, tous ces dessous échappaient à son attention. C'était un malheur qu'Aglaré n'avait pas prévu. Quant à la jeune fille, elle était très en beauté à cette soirée. Sans être vêtues trop somptueusement, les trois demoiselles portaient d'élégantes toilettes, et des soins particuliers avaient même été donnés à leur coiffure. Assise à côté d'Eugène Pavlovitch, Aglaré causait et plaisantait fort amicalement avec lui. Radomsky avait une contenance un peu plus réservée que de coutume, peut-être la présence des gros bonnets lui imposait-elle. Du reste, malgré sa jeunesse, depuis longtemps déjà il avait l'habitude du monde et s'y trouvait comme dans son élément. Il était venu chez les Épantchine, ce soir-là, avec un crêpe à son chapeau, ce qui lui valut les éloges de la princesse Biélokonsky : un autre neveu mondain, dans de pareilles circonstances, n'aurait peut-être pas pris le deuil pour la mort d'un tel oncle. Élisabeth Prokofievna loua aussi cette manière d'agir, mais, en général, elle semblait fort soucieuse. Le prince remarqua que deux fois

Aglâé le regarda attentivement, et il crut s'apercevoir qu'elle était contente de lui. Peu à peu il se sentit très-heureux. Parfois, souvent même, il se rappelait tout d'un coup les pensées et les craintes « fantastiques » qu'il avait conçues après son entretien avec Lébédéff, mais elles lui apparaissaient maintenant comme un songe si absurde, si ridicule! (D'ailleurs, durant toute la journée, sans qu'il se l'avouât, son plus vif désir avait été de trouver des raisons pour ne pas croire à ce songe!) Il parlait peu, et seulement lorsqu'on l'interrogeait; à la fin il ne dit plus rien du tout, s'assit et se borna à écouter; pourtant la satisfaction qui l'inondait était visible. Insensiblement s'empara de lui une sorte d'inspiration qui n'attendait qu'une occasion pour éclater au dehors... Mais s'il prit la parole, ce fut par hasard, pour répondre à une question, et, selon toute apparence, sans intention particulière.....

VII

Tandis qu'il contemplait d'un air de béatitude Aglâé alors en train de causer gaiement avec le prince N... et Eugène Pavlovitch, dans un autre coin le barine anglomane, fort animé, racontait quelque chose au haut fonctionnaire; tout à coup il prononça le nom de Nicolas Andréievitch Pavlich-tcheff. Aussitôt le prince se tourna de leur côté et se mit à écouter.

Il s'agissait des institutions actuelles et des ennuis qui en résultaient pour les propriétaires dans le gouvernement de ***. Les récits de l'anglomane devaient avoir quelque chose de plaisant, car le haut fonctionnaire paraissait s'amuser de la colère bilieuse du narrateur. Celui-ci racontait d'une voix grondeuse, et en traînant les mots, comme quoi, bien qu'il n'eût pas précisément besoin d'argent, il

s'était vu forcé, par l'effet des institutions actuelles, de vendre à moitié prix un domaine magnifique qu'il possédait dans le gouvernement de***; en même temps il était obligé de conserver un bien réduit à rien, désavantageux, et au sujet duquel on lui intentait un procès. « Pour éviter de nouveaux désagréments avec la terre que j'ai héritée de Pavlichtcheff, j'ai renoncé à en prendre possession. Encore un ou deux héritages pareils et je suis ruiné. Pourtant, j'avais là trois mille dessiatines d'excellente terre! »

Remarquant l'extrême attention que le prince prêtait à cet entretien, Ivan Fédorovitch s'approcha soudain de lui.

— Tiens, voilà... fit-il à demi-voix, — Ivan Pétrovitch est un parent de feu Nicolas Andréiévitich Pavlichtcheff... tu cherchais ses parents, je crois?

Jusqu'alors Épantchine avait causé avec le général, son supérieur hiérarchique, mais depuis longtemps déjà il s'était aperçu que Léon Nikolaïévitch restait isolé au milieu de la société, et cela commençait à l'inquiéter. Il voulait faire causer le prince, le mêler dans une certaine mesure à la conversation et de la sorte le présenter, pour ainsi dire, une seconde fois aux « grands personnages ».

— Léon Nikolaïévitch a été élevé par Nicolas Andréitch Pavlichtcheff après la mort de ses parents, dit-il en rencontrant le regard d'Ivan Pétrovitch.

— Il m'est très-agréable... observa celui-ci d'une voix traînante, — et même je me rappelle très-bien... Tantôt, quand Ivan Fédorovitch nous a présentés l'un à l'autre, je vous ai reconnu tout de suite, quoique je ne vous aie vu qu'enfant, lorsque vous aviez dix ou onze ans. Vous n'avez pas beaucoup changé. Votre visage a conservé quelque chose.

— Vous m'avez vu enfant? demanda le prince extraordinairement étonné.

— Oh, il y a fort longtemps, reprit Ivan Pétrovitch, — à Zlatoverkhovo, où vous habitiez alors chez mes cousines. Autrefois j'allais assez souvent à Zlatoverkhovo, — vous ne vous souvenez pas de moi? Il se peut très-bien que vous

m'avez oublié.... Vous étiez alors... vous souffriez dans ce temps-là d'une certaine maladie... une fois même j'ai été surpris en vous voyant...

— Je ne me rappelle rien ! répliqua vivement le prince.

La question fut éclaircie à la suite de quelques mots d'explication qu'Ivan Pétrovitch et son interlocuteur échangèrent, le premier très-froidement, le second avec une agitation étonnante : les deux vieilles filles, parentes de feu Pavlichtcheff, qui habitaient son domaine de Zlatoverkhovo et à qui il avait confié l'éducation du prince, se trouvaient être elles-mêmes cousines d'Ivan Pétrovitch. Ce dernier n'en savait pas plus que les autres sur les motifs qui avaient pu déterminer Pavlichtcheff à s'occuper ainsi du petit prince, son fils adoptif. « Je n'ai pas eu alors la curiosité de rechercher cela », dit-il ; en tout cas le vieux barine possédait une excellente mémoire, car il se rappelait même combien l'aînée de ses cousines, Marfa Nikitichna, était sévère pour l'enfant confié à ses soins, « c'était au point qu'une fois j'ai même eu une querelle avec elle à propos de vous, je lui ai reproché son système d'éducation : c'étaient toujours les verges, et fouetter un enfant malade, c'est... vous en conviendrez vous-même... » Il rappela aussi que, par contre, la cadette, Natalie Nikitichna, se montrait fort tendre à l'égard du pauvre petit garçon... « A présent elles demeurent toutes deux, ajouta-t-il, — (seulement je ne sais pas si elles vivent encore), dans le gouvernement de***, où Pavlichtcheff leur a laissé un petit bien très-convenable Marfa Nikitichna, paraît-il, voulait entrer dans un monastère ; du reste, je ne l'affirme pas ; je confonds peut-être avec une autre... oui, c'est de la veuve d'un médecin qu'on m'a dit cela dernièrement... »

Tandis qu'Ivan Pétrovitch parlait, l'attendrissement et la joie se lisaient dans les yeux brillants du prince. A son tour, il déclara avec une chaleur extraordinaire qu'il ne se pardonnerait jamais, car depuis six mois il avait beaucoup voyagé dans les provinces du centre de la Russie, et il n'avait pas

trouvé l'occasion de faire visite aux éducatrices de son enfance; chaque jour il se proposait d'aller les voir et les circonstances lui faisaient continuellement oublier sa résolution... Mais maintenant il se promettait bien de se rendre, coûte que coûte, dans le gouvernement de ***... « Ainsi vous connaissez Natalie Nikitichna? Quelle belle, quelle sainte âme! D'ailleurs, Marfa Nikitichna en est une aussi... pardonnez-moi, mais je crois que vous vous trompez sur le compte de Marfa Nikitichna! Elle était sévère, mais... voyons, était-il possible de ne pas perdre patience avec un idiot, tel que je l'étais alors? (Hi, hi!) Car j'étais alors complètement idiot, vous ne le croirez pas (ha, ha!). Du reste... du reste vous m'avez vu dans ce temps-là et... Comment donc se fait-il que je ne me souviens pas de vous? dites-le-moi, je vous prie... Ainsi vous... ah, mon Dieu, est-il possible qu'en effet vous soyez parent de Nicolas Andréitch Pavlichtcheff? »

Ivan Pétrovitch sourit.

— Je vous l'assure, répondit-il en examinant le prince.

— Oh, si j'ai parlé ainsi, ce n'est pas que je... doute... et, enfin, est-ce qu'on peut douter de cela (hé, hé!)... en douter le moins du monde? Non, certainement! (Hé, hé!) Mais j'ai dit cela parce que feu Nicolas Andréitch Pavlichtcheff était un si excellent homme! Un homme très-magnanime, vraiment, je vous l'assure!

Le prince était en quelque sorte « suffoqué par l'émotion de son noble cœur », comme dit le lendemain matin Adélaïde en causant de cela avec son fiancé le prince Ohtch...

— Ah, mon Dieu! observa en riant Ivan Pétrovitch : — Pourquoi donc ne puis-je pas être le parent même d'un homme magnanime?

Confus, le prince reprit précipitamment et avec une animation croissante :

— Ah, mon Dieu! J'ai... j'ai encore dit une bêtise, mais... devait en être ainsi, parce que je... je... du reste, j'ai encore dit autre chose que ce que je voulais dire!... Mais,

je vous le demande, qu'importent mes paroles en ce moment, qu'importe ma personne au prix de tels intérêts.... au prix de si énormes intérêts! Et en comparaison d'un homme si magnanime, — car, en vérité, c'était un homme très-magnanime, n'est-ce pas? N'est-il pas vrai?

Le prince tremblait de tout son corps. Pourquoi était-il soudain affecté à ce point, alors que le sujet de la conversation ne semblait nullement de nature à provoquer chez lui un si violent accès de sensibilité? — c'est ce qu'il serait difficile d'expliquer. Quoi qu'il en soit, il était excessivement ému; en ce moment débordait de son cœur une reconnaissance ardente, attendrie, motivée par quelque chose et s'adressant à quelqu'un, — peut-être à Ivan Pétrovitch lui-même, sinon à tous les visiteurs, en général. Il se sentait « trop heureux ». Ivan Pétrovitch commença à l'examiner beaucoup plus attentivement; le haut fonctionnaire l'observa aussi avec une curiosité extrême. La princesse Biélokonsky fixa un regard irrité sur Léon Nikolaïévitch, et serra les lèvres. Le prince N...., Eugène Pavlovitch, le prince Chtch... les demoiselles, tous interrompirent leur conversation pour écouter. Aglaé paraissait effrayée et Élisabeth Prokofievna l'était positivement. Il faut avouer que ces dames, mère et filles, étaient étranges. Elles avaient jugé que la meilleure attitude à prendre pour le prince était de garder le silence pendant toute la soirée, et, dès qu'elles l'avaient vu seul dans un coin, complètement satisfait de son rôle muet, l'inquiétude s'était aussitôt emparée d'elles. Alexandra voulait même aller le chercher à travers le salon pour le mêler à leur société (elles se trouvaient en compagnie du prince N.... et de la princesse Biélokonsky). Et maintenant que le prince s'était mis à parler, les dames Épantchine se sentaient plus inquiètes encore.

— Vous avez raison de dire que c'était un excellent homme, déclara avec conviction Ivan Pétrovitch qui avait cessé de sourire, — oui, oui... c'était un brave homme! Brave et digne, ajouta-t-il au bout d'un instant. — Digne même, c

peut le dire, de toute estime, poursuivit-il d'un ton encore plus convaincu après un nouveau silence, — et.... et il m'est même très-agréable de voir que de votre côté....

— N'est-ce pas à ce Pavlichtcheff qu'est arrivée une histoire.... étrange.... avec l'abbé... avec l'abbé... j'ai oublié son nom, mais on a beaucoup parlé de cela dans le temps, dit le haut fonctionnaire.

— Avec l'abbé Gouraud, Jésuite, répondit Ivan Pétrovitch, — oui, voilà nos hommes les meilleurs et les plus dignes! Car, en résumé, Pavlichtcheff avait de la naissance, de la fortune, il était chambellan et si.... s'il avait continué à servir.... Et soudain voilà qu'il abandonne le service, plante là tout, pour passer au catholicisme et se faire jésuite, tout cela sans même chercher à éviter l'éclat, avec une sorte d'exaltation. Vraiment, il est mort à propos.... oui, c'est ce que tout le monde a dit alors....

Le prince ne put se contenir.

— Pavlichtcheff... Pavlichtcheff s'est converti au catholicisme? C'est impossible! protesta-t-il épouvanté.

— « Impossible! » reprit posément Ivan Pétrovitch : — c'est beaucoup dire et, convenez vous-même, mon cher prince.... Du reste, vous faites tant de cas du défunt.... en effet c'était un très-bon homme et c'est même, suivant moi, sa bonté qui a facilité le succès de cet astucieux Gouraud. Mais si je vous disais combien d'enjambées et d'ennuis cette affaire m'a occasionnés ensuite.... et précisément avec ce même Gouraud! Figurez-vous, continua-t-il en s'adressant tout à coup au vieillard, — ils prétendaient même à l'héritage et j'ai dû recourir alors aux mesures les plus énergiques.... pour leur faire entendre raison.... parce qu'ils connaissent leur affaire! Ils sont étonnants! Mais, grâce à Dieu, cela se passait à Moscou, je suis allé tout de suite chez le comte, et nous les avons.... mis à la raison...

— Vous ne sauriez croire à quel point vous m'avez affligé et stupéfié! cria le prince. — Je le regrette, mais au fond tout cela, à proprement parler, ne signifie rien et n'aurait

eu aucune suite, comme toujours; j'en suis persuadé L'été dernier (ce disant, il s'adressait au haut fonctionnaire), la comtesse K... est entrée aussi, dit-on, dans un monastère catholique à l'étranger; les nôtres ne savent plus se défendre dès qu'ils se sont une fois laissé influencer par ces.... intriguants... surtout à l'étranger.

— Tout cela vient, je pense, de notre.... lassitude, pronça d'un ton d'autorité le vieillard; — et puis ils ont une manière de prêcher... élégante, originale... et ils savent effrayer. En 1832, quand j'étais à Vienne, ils m'ont aussi effrayé, je vous l'assure; seulement je ne me suis pas laissé endoctriner et je leur ai échappé par la fuite, ha, ha! C'est la vérité, j'ai pris la fuite pour leur échapper....

— A ce que j'ai entendu dire, batuchka, observa la princesse Biélokonsky, — tu ne fuyais pas un Jésuite quand tu as abandonné ton poste, tu as tout bonnement filé de Vienne à Paris avec la belle comtesse Livitzky.

— Eh bien, mais, par le fait, je me suis tout de même sauvé d'un jésuite! répliqua en riant le haut fonctionnaire égayé par l'agréable souvenir de son aventure avec la comtesse; — vous avez, paraît-il, des sentiments très-religieux ce qu'on rencontre aujourd'hui si rarement chez un jeune homme, dit-il aimablement au prince Léon Nikolaïévitch qui avait écouté bouche béante et n'était pas encore revenu de sa stupeur.

Le vieillard était visiblement désireux de mieux connaître Muichkine, dont, pour certaines raisons, la personnalité commença à l'intéresser vivement.

— Favlichtcheff était un esprit éclairé et un chrétien un vrai chrétien, déclara brusquement le prince, — comment donc a-t-il pu embrasser une croyance.... antichrétienne?... Le catholicisme n'est autre chose qu'une religion antichrétienne! ajouta-t-il soudain; en même temps ses yeux enveloppaient toute l'assistance d'un regard flamboyant.

— Allons, c'est trop dire, murmura le haut fonctionnaire, et il regarda avec étonnement Ivan Pétrovitch.

— Ainsi, demanda ce dernier en se tournant sur sa chaise, — c'est le catholicisme qui est une religion antichrétienne? Mais comment cela?

— C'est une religion antichrétienne, d'abord! répondit d'un ton extrêmement roide le prince qui était en proie à une agitation extraordinaire; — voilà le premier point; en second lieu, le catholicisme romain est pire que l'athéisme lui-même, telle est mon opinion! Oui! telle est mon opinion! L'athéisme se borne à prêcher le néant, mais le catholicisme va plus loin : il prêche un Christ défiguré, un Christ qu'il calomnie et qu'il outrage, un Christ qui est le contraire du véritable! Il prêche l'Antechrist, je vous le certifie, je vous le jure! C'est depuis longtemps ma conviction intime et elle m'a fait cruellement souffrir moi-même... Le catholicisme romain professe que l'Église ne peut subsister sur la terre si le monde entier n'est pas soumis à son pouvoir politique, et il crie : *Non possumus!* A mon avis, le catholicisme romain n'est même pas une religion, mais simplement la continuation de l'empire romain d'Occident, et tout en lui, à commencer par la foi, est subordonné à cette idée. Le pape s'est emparé de la terre, d'un trône terrestre, et il a pris le glaive; c'est depuis lors que tout va ainsi, seulement au glaive ils ont ajouté le mensonge, l'intrigue, l'imposture, le fanatisme, la superstition, la scélératesse; ils se sont fait un jeu des sentiments populaires les plus sacrés, les plus droits, les plus naïfs, les plus ardents; ils ont tout troqué, tout, contre de l'argent, contre une basse domination terrestre. Et ce n'est pas la doctrine de l'Antechrist? Comment donc n'auraient-ils pas donné naissance à l'athéisme? L'athéisme est sorti de là, du catholicisme romain lui-même! Ils sont la source première de l'athéisme : pouvaient-ils croire à eux-mêmes? Il s'est fortifié du dégoût qu'ils inspi- aient; il est le produit de leur mensonge et de leur impuis- sance spirituelle! L'athéisme! Chez nous, la foi ne s'est encore perdue que dans certaines classes exceptionnelles, mais là-bas les masses populaires elles-mêmes commencent

à ne plus croire; autrefois cette incrédulité provenait de l'ignorance et du mensonge, à présent elle a pour cause la haine fanatique de l'Église et du christianisme!

Le prince qui avait parlé extrêmement vite s'arrêta pour reprendre haleine. Il était pâle et respirait avec effort. Tout le monde se regardait; mais, à la fin, le haut fonctionnaire se mit à rire franchement. Le prince N... prit son lorgnon et commença à examiner l'orateur. Le poëte allemand sortit sans bruit de son coin et se rapprocha de la table, un mauvais sourire sur les lèvres.

— Vous exagérez beaucoup, dit d'une voix traînante et d'un air ennuyé Ivan Pétrovitch, qui semblait même se faire quelque scrupule de poursuivre l'entretien, — cette Église compte aussi des représentants vertueux et dignes de toute estime...

— Je n'ai jamais parlé des représentants de l'Église en tant qu'individus. J'ai parlé du catholicisme romain considéré dans son essence, c'est de Rome que je parle. Est-ce qu'une Église peut complètement disparaître? Je n'ai jamais dit cela!

— Je l'admets, mais tout cela est connu et même, — n'est pas besoin d'en parler... cela relève de la théologie.

— Oh, non, oh, non! Pas de la théologie seule, je vous l'assure! Cela nous touche de beaucoup plus près que vous ne croyez. Notre grande erreur est précisément de ne pouvoir encore comprendre que cette question n'est pas exclusivement théologique! Mais le socialisme lui-même est un dérivé du catholicisme et du fond catholique! Lui aussi, comme son frère l'athéisme, doit son origine au désespoir, il est moralement l'opposé du catholicisme, il s'offre pour remplacer la puissance morale que la religion a perdue, pour étancher la soif spirituelle qui dévore le genre humain, pour sauver celui-ci non par le Christ, mais, comme le catholicisme, par la force! C'est aussi la liberté par la violence, c'est aussi l'union par le glaive et le sang! « Ne te permets pas de croire en Dieu, ne te permets pas d'avoir une pr

priété, ne te permets pas d'avoir une personnalité, fraternité ou la mort, deux millions de têtes! • Vous les reconnaîtrez à leurs actes, — cela est dit! Et ne pensez pas que nous soyons à l'abri de ce danger; oh! il nous faut un contre-fort, et vite, vite! Pour résister à l'Occident, il faut que nous appelions à notre aide la lumière du Christ, que nous avons conservé et qu'ils n'ont même pas connu! Nous devons leur porter notre civilisation russe et non accepter servilement le joug du jésuitisme, voilà quelle doit être notre attitude en face d'eux, et qu'on ne dise pas chez nous que la prédication des Jésuites est élégante, comme quelqu'un l'a dit tout à l'heure...

Ivan Pétrovitch commençait à avoir peur.

— Mais permettez donc, permettez, fit-il d'une voix inquiète en promenant ses yeux autour de lui, — toutes vos idées, sans doute, sont louables et pleines de patriotisme, mais tout cela est exagéré au plus haut degré et... même il vaut mieux laisser cela...

— Non, ce n'est pas exagéré, mais plutôt atténué; oui, je suis resté au-dessous de la vérité, parce que je ne suis pas en état de m'exprimer, mais...

— Permettez donc!

Le prince se tut; il se redressa sur sa chaise et, immobile, fixa Ivan Pétrovitch d'un regard flamboyant.

— Il me semble que le cas de votre bienfaiteur vous a trop impressionné, observa d'un ton calme et affable le haut fonctionnaire : — vous avez pris feu... peut-être parce que vous vivez seul. Si vous vous mêlez un peu plus au monde qui, je l'espère, vous accueillera avec joie comme un jeune homme remarquable, sans doute vous jugerez les choses avec plus de sang-froid et vous verrez que tout cela est beaucoup plus simple... d'ailleurs, ce sont des cas si rares... suivant moi, ils résultent en partie de notre satiété, et en partie... de l'ennui...

— Justement, justement, c'est cela! cria le prince, — admirable pensée! • De l'ennui •, précisément, de notre ennui,

pas de la satiété, mais, au contraire, de la soif... pas de la satiété, en cela vous vous trompez! Pas seulement de la soif, mais même de l'inflammation, de la soif ardente que donne la fièvre! Et... et ne pensez pas qu'il n'y ait qu'à rire de ce phénomène parce qu'il revêt un aspect misérable; excusez-moi, il faut savoir regarder au delà! Dès que les nôtres ont atteint le rivage, dès qu'ils croient y être arrivés, ils en éprouvent une telle joie qu'ils vont immédiatement jusqu'aux dernières limites; d'où vient cela? Tenez, Pavlichtcheff vous étonne, vous mettez sa conduite sur le compte de la folie, ou vous l'expliquez par sa bonté, mais ce n'est pas cela! Et ce n'est pas nous seuls, c'est toute l'Europe qu'étonne, en pareil cas, le tempérament outrancier des Russes! Si l'un de nous se convertit au catholicisme, il ne manque jamais de se faire jésuite, ni même de s'affilier aux éléments les plus souterrains de cette secte; s'il devient athée, il veut absolument que la croyance en Dieu soit extirpée par la force, c'est-à-dire aussi par le glaive! Pourquoi cela? D'où vient cette subite frénésie? Se peut-il que vous ne le sachiez pas? C'est qu'il a trouvé la patrie qu'il n'avait pas vue ici, et il en est tout heureux; il a trouvé le rivage, la terre, et il s'est prosterné sur le sol pour le baiser! Ce n'est pas la vanité seule, ce ne sont pas exclusivement de mesquins sentiments de vanité qui font les athées russes et les Jésuites russes; non, c'est aussi une souffrance morale, une soif spirituelle, le besoin douloureux d'un objet élevé, d'une terre ferme, le mal du pays auquel ils ont cessé de croire, parce qu'ils ne l'ont jamais connu! Il est si facile à un Russe de devenir athée, plus facile qu'à tout autre habitant du globe! Et les nôtres ne deviennent pas simplement athées, ils *croient* à l'athéisme comme à une religion nouvelle, sans remarquer que c'est croire au néant. Telle est notre soif! « Celui qui n'a pas de terrain sous ses pieds, celui-là n'a pas non plus de Dieu ». Cette phrase n'est pas de moi, je l'emprunte à un marchand, à un vieux-croyant que j'ai rencontré en voyage. A la vérité, ce n'est pas tout à fait

ainsi qu'il s'est exprimé, il a dit : « Celui qui renonce à sa terre natale, renonce aussi à son Dieu. » Quand on pense que, chez nous, des hommes très-instruits se sont même enrôlés parmi les khlistes¹!... Mais, du reste, sous ce rapport, en quoi l'hérésie des khlistes est-elle pire que le nihilisme, le jésuitisme ou l'athéisme? Peut-être même y a-t-il plus de profondeur dans cette doctrine! Mais voilà jusqu'où va le besoin d'une croyance!... Découvrez aux compagnons assoiffés de Colomb le rivage du « nouveau monde », découvrez à l'homme russe le « monde » russe, faites-lui trouver cet or, ce trésor qui se dérobe à ses yeux dans les entrailles du sol! Montrez-lui dans l'avenir la rénovation de toute l'humanité, sa résurrection, peut-être, par la seule pensée russe, par le Dieu et le Christ russe, et vous verrez quel géant fort et juste, sage et doux, se dressera devant le monde étonné, — étonné et effrayé, car ils n'attendent de nous que le glaive, le glaive et la violence, car, jugeant d'après eux-mêmes, ils ne peuvent se représenter notre nation sans barbarie. C'est ainsi jusqu'à présent, et plus on va, plus c'est ainsi! Et...

Mais alors se produisit tout à coup un événement qui interrompit de la façon la plus inattendue le discours de l'orateur

Toute cette singulière tirade, ce flux de paroles étranges et inquiètes, d'idées exaltées et confuses se heurtant les unes les autres dans un pêle-mêle hétéroclite, tout cela dénotait quelque chose de dangereux, quelque chose de particulier dans l'état d'esprit d'un jeune homme susceptible de s'échauffer si fort à propos de rien. Parmi les gens réunis dans le salon, tous ceux qui connaissaient le prince éprouvaient un étonnement mêlé de crainte (et, chez quelques-uns de honte) en l'entendant tenir un pareil langage, lui toujours si réservé, si timide même, lui qui déployait un tact exquis dans certains cas, et qui possédait le sens instinctif des plus

¹ Mystiques grossiers dont les pratiques religieuses offrent quelque analogie avec celles des *quakers* et des *convulsionnaires* du siècle dernier.

hautes convenances. Le fait restait inexplicable pour eux : ce qu'on avait dit de Pavlichtcheff ne pouvait en être la cause. Dans le coin des dames, on considérait le prince comme atteint d'aliénation mentale, et la vieille Biélokonsky avoua plus tard qu'elle avait été « sur le point de se sauver ». Chez les vieillards ce fut tout d'abord une stupéfaction indicible. Le visage du supérieur d'Épantchine prit une expression sévère et mécontente; le colonel adonné aux études technologiques restait complètement immobile sur sa chaise. L'Allemand devint pâle, mais un faux sourire continuait à se jouer sur ses lèvres; il observait les autres, épiait les impressions que trahissaient leurs physionomies. Du reste, peut-être aurait-on pu en un instant couper court à ce « scandale » de la façon la plus simple et la plus naturelle; bien que très-étonné, Ivan Fédorovitch recouvra le premier sa présence d'esprit et à plusieurs reprises essaya de faire taire l'orateur; ces diverses tentatives ayant échoué, il se dirigea vers lui, décidé à recourir aux grands moyens. Encore un moment et, s'il l'avait fallu, le général eût peut-être obligé amicalement le prince à se retirer en le disant malade, ce qui pouvait être vrai en effet, et ce dont Ivan Fédorovitch, à part soi, se tenait pour assuré... Mais l'affaire prit une autre tournure.

Dès son entrée dans le salon, le prince était allé s'asseoir le plus loin possible du vase chinois dont Aglaé lui avait fait une telle peur. Pourra-t-on le croire? à la suite des paroles prononcées la veille par la jeune fille, l'idée s'était enracinée dans l'esprit de Muichkine que le lendemain il aurait beau prendre les plus grandes précautions pour ne pas faire de malheur, ce serait peine perdue, il casserait nécessairement ce vase! Si bizarre que cela fût, c'était maintenant en lui une conviction inébranlable. Mais, durant la soirée, comme nous l'avons dit, son âme s'ouvrit à des impressions sereines et, sous leur influence, il oublia son pressentiment. Lorsque le nom de Pavlichtcheff arriva à ses oreilles et qu'Ivan Fédorovitch le présenta de nouveau à Ivan Pétrovitch, il alla

s'asseoir plus près de la table et le hasard voulut que son fauteuil fût précisément à côté d'un grand et beau vase de Chine placé sur un piédestal. Le prince se trouvait avoir cette potiche presque derrière son coude.

Au moment où il achevait son discours, il se leva brusquement, agita le bras sans penser à rien, eut comme un haussement d'épaules et.... le salon se remplit aussitôt de cris! Le vase bascula, paraissant d'abord vouloir tomber sur la tête d'un des vieillards, puis il pencha soudain dans le sens opposé et vint se briser avec fracas sur le parquet. L'Allemand qui se trouvait de ce côté eut à peine le temps de faire un saut en arrière. Au bruit de cette chute, à la vue des précieux débris qui jonchaient le tapis, un effarement extraordinaire s'empara de la société; ce furent dans toute la chambre des exclamations de stupeur ou d'épouvante. Ce que devint alors le prince, nous renonçons à le décrire. Mille sensations l'agitaient, toutes plus troubles, plus cruelles les unes que les autres. Parmi elles cependant il y en avait une qui s'accusait avec une netteté particulière, et cette impression dominante n'était ni la surprise, ni la confusion, ni la crainte; non, ce qui frappait surtout le prince, c'était la réalisation de la prophétie! Ou'y avait-il de si saisissant dans cette idée? Il n'aurait pu se l'expliquer, il se sentait seulement atteint au cœur et il éprouvait comme une terreur superstitieuse. Un instant après, il lui sembla que tout s'élargissait devant lui; à la frayeur succédaient la sérénité, la joie, l'extase; sa respiration commençait à être gênée, et... mais il n'en fut ainsi que durant une seconde. Grâce à Dieu, ce n'était pas cela! Le prince reprit haleine et promena ses yeux autour de lui.

Longtemps il parut ne pas comprendre l'agitation de son entourage, c'est-à-dire qu'il comprenait et voyait tout parfaitement, mais, plongé dans une sorte d'apathie, il ne prenait aucun intérêt aux choses dont il était témoin. Il voyait qu'on ramassait les débris de la potiche, il entendait des paroles échangées rapidement, il remarquait la pâleur

d'Aglæ et les regards étranges, fort étranges qu'elle fixait sur lui : il n'y avait pas la moindre haine, pas la moindre colère dans les yeux de la jeune fille; elle le considérait d'un air effrayé, mais si sympathique, et ses prunelles lançaient de tels éclairs quand elle regardait les autres.... une douce souffrance pénétra tout à coup dans le cœur du prince. A la fin, il s'aperçut avec un singulier étonnement que tous avaient repris leurs places et même qu'ils riaient, comme si de rien n'était! L'instant d'après, cette hilarité s'accrut encore : on riait en le regardant, on trouvait drôles son mutisme et sa mine ahurie, mais on riait gentiment, gaiement; plusieurs lui adressaient la parole et de la façon la plus affable; Élisabeth Prokofievna, notamment, lui parlait d'un air jovial et s'efforçait de le reconforter. Tout à coup il sentit qu'Ivan Fédorovitch lui frappait amicalement sur l'épaule; Ivan Pétrovitch riait aussi; mais plus bienveillant, plus cordial, plus affectueux encore se montra le haut fonctionnaire; il prit la main du prince, la serra doucement dans la sienne et se mit à la tapoter; en même temps il tenait au pauvre jeune homme les propos qu'on tient à un petit enfant dont on veut calmer la frayeur; à la fin, il le fit asseoir tout près de lui. Heureux de se voir traité avec tant d'intérêt, le prince considérait béatement le visage du vieillard, mais il n'avait pas encore recouvré l'usage de la parole, il respirait avec peine; la physionomie du haut fonctionnaire lui plaisait infiniment.

— Comment? balbutia-t-il enfin : — c'est bien vrai que vous me pardonnez? Et... vous aussi, Élisabeth Prokofievna?

Les rires redoublèrent, des larmes vinrent aux yeux du prince; son ravissement était tel qu'il se croyait le jouet d'une illusion.

— Sans doute le vase était beau, observa Ivan Pétrovitch; — il était ici depuis quinze ans, si je me souviens bien... oui, depuis quinze ans...

— Eh bien, voilà un fameux malheur! L'homme lui-même n'est pas éternel, et on se désolerait pour la perte d'un pot

d'argile! répliqua d'une voix forte Élisabeth Prokofievna : — est-il possible que tu sois si atterré, Léon Nikolaïtch? ajouta-t-elle avec inquiétude : — assez, mon cher, assez; tu me fais peur, vraiment.

— Et vous me pardonnez *tout*? demanda le prince; — *tout*, pas seulement le vase?

Il voulut soudain se lever, mais le haut fonctionnaire le tira par le bras et l'obligea à se rasseoir.

— *C'est très-curieux et c'est très-sérieux* !¹ glissa-t-il dans l'oreille d'Ivan Pétrovitch en se penchant par-dessus la table. Ces mots furent, du reste, prononcés assez haut; peut-être même que le prince les entendit.

— Ainsi je n'ai offensé aucun de vous? Vous ne sauriez croire combien cette pensée me rend heureux! Mais, d'ailleurs, cela devait être! Est-ce que je pouvais blesser quelqu'un ici? Une telle supposition serait même une offense pour vous.

— Calmez-vous, mon ami, c'est de l'exagération. Vous n'avez pas lieu de tant remercier; c'est un beau sentiment, mais il dépasse la mesure.

— Je ne vous remercie pas, seulement je... vous admire, je vous contemple avec bonheur; il se peut que je m'exprime bêtement, mais — j'ai besoin de parler, j'ai besoin d'expliquer... ne fût-ce que par respect pour moi-même...

Tout en lui était saccadé, troublé, fiévreux; très-probablement ce qu'il disait n'était pas ce qu'il aurait voulu dire. Du regard il semblait implorer la permission de parler. Ses yeux rencontrèrent la princesse Biélokonsky.

— Ce n'est rien, batuchka, continue, continue, seulement ne t'emballe pas, observa-t-elle, — tantôt tu t'es échauffé et voilà ce qui en est résulté! Mais n'aie pas peur de parler; ces messieurs ont vu plus bizarre que toi; tu ne les étonneras pas.

Le prince l'écouta en souriant, puis il s'adressa soudain au vieillard :

¹ La phrase que nous soulignons est en français dans le texte.

— C'est vous qui, il y a trois mois, avez sauvé de l'exil l'étudiant Podkounmoff et l'employé Chvabrine?

Le haut fonctionnaire rougit un peu et l'invita à se calmer.

— J'ai entendu dire, reprit aussitôt le prince en s'adressant à Ivan Pétrovitch, — que, dans le gouvernement de***, vos anciens serfs ayant été fort éprouvés par un incendie, vous leur avez cédé gratuitement tout le bois dont ils avaient besoin pour reconstruire leurs demeures, quoique vous eussiez eu beaucoup à vous plaindre d'eux depuis leur émancipation?

— Oh, c'est une exagération, murmura Ivan Pétrovitch avec une modestie orgueilleuse; mais, cette fois, il était dans le vrai en traitant d'« exagération » les paroles du prince : le bruit parvenu aux oreilles de ce dernier était complètement faux.

Le visage souriant, Muichkine se tourna ensuite vers la princesse Biélokonsky :

— Et vous, princesse, poursuivit-il, — il y a six mois, est-ce que vous ne m'avez pas reçu comme un fils à Moscou, après la lettre d'Élisabeth Prokofievna? Le fait est que, comme à un véritable fils, vous m'avez donné un conseil que je n'oublierai jamais. Vous en souvenez-vous?

Quelles extravagances tu dérites! répartit avec colère la vieille dame : — tu es un homme bon, mais ridicule : on te donne deux grochs, et tu remercies comme si on t'avait sauvé la vie. Tu crois cela louable et c'est tout le contraire.

Elle était vraiment fâchée, mais soudain elle se mit à rire et, cette fois, avec une gaieté exempte de toute amertume. Les traits d'Élisabeth Prokofievna se rassérénèrent et le visage d'Ivan Fédorovitch rayonna.

— J'ai dit que Léon Nikolaïtch était un homme... un homme... en un mot... seulement, voilà, il ne devrait pas s'échauffer, comme la princesse l'a fait observer... balbutia le général répétant dans sa joie les paroles de la princesse Biélokonsky dont il avait été frappé.

Seule Aglaé paraissait chagrine, mais son visage était encore enflammé, — peut-être par l'effet de la colère.

— Il est, vraiment, fort gentil, dit tout bas le haut fonctionnaire à Ivan Pétrovitch.

— Je suis entré ici avec un tourment au cœur, reprit le prince dont le trouble croissant se manifestait par l'agitation de sa voix et l'étrangeté de son langage, — je... j'avais peur de vous, et peur de moi, surtout de moi. En revenant ici, à Pétersbourg, je m'étais formellement promis de voir le grand monde, la haute classe dont moi-même je suis membre, à laquelle j'appartiens des premiers par la naissance. Eh bien, maintenant je me trouve avec des princes comme moi, n'est-ce pas? Je voulais vous connaître, et il le fallait; c'était nécessaire, absolument nécessaire!... J'avais toujours entendu dire beaucoup de mal de vous, plus de mal que de bien. Oh! on dit et on écrit tant de choses sur votre compte! On vous représente comme des hommes ignorants, superficiels, arriérés, exclusivement voués au culte d'intérêts mesquins, adonnés à des habitudes ridicules... J'avais les oreilles rebattues de toutes ces accusations, et je suis venu ici aujourd'hui avec une curiosité inquiète, voulant juger moi-même *de visu*, me faire une opinion personnelle sur la question: voyons, me suis-je dit, si ce qu'on répète partout est vrai, si cette classe supérieure de la société russe n'est plus bonne à rien, si elle a fait son temps, si la sève vitale est tarie en elle, si elle ne se compose, en effet, que de cadavres récalcitrants, acharnés à barrer la route aux hommes... de l'avenir... Déjà auparavant je n'admettais pas tout à fait cette manière de voir, attendu que chez nous il n'y a même jamais eu de caste supérieure, sauf la noblesse de cour qui maintenant a complètement disparu, n'est-il pas vrai?

— Eh bien, ce n'est pas cela du tout, ricana Ivan Pétrovitch.

— Allons, il a encore pris le mors aux dents! ne put s'empêcher de dire la princesse Biélokonsky.

— *Laissez-le dire* ¹, observa à demi-voix le haut fonctionnaire, — il est tout tremblant.

Le prince était hors de lui.

— Eh bien, j'ai vu des gens exquis, naïfs, intelligents j'ai vu un vieillard combler d'amabilités et écouter jusqu'au bout un gamin comme moi; je vois des hommes capable de comprendre et de pardonner, de vrais Russes, des hommes bons, presque aussi bons et aussi affectueux que ceux que j'ai rencontrés là-bas, oui, ils ne valent guère moins. Juge donc combien j'ai été agréablement surpris! Oh, permettez-moi de l'avouer! J'avais souvent entendu dire et je croyais moi-même que, dans le monde, tout se réduisait à de beaux semblants, que sous la politesse des formes se déguisait un fond indigent et stérile, mais je vois maintenant moi-même qu'il ne peut en être ainsi chez nous; cela peut être vrai ailleurs, mais pas chez nous. Est-il possible que tous, en ce moment, vous soyez des jésuites et des fourbes? J'ai entendu tantôt le récit du prince N... : est-ce que ce n'est pas de l'humour spontané, prime-sautier? Est-ce que ce n'est pas de la naïveté vraie? Est-ce que de telles paroles peuvent sortir de la bouche d'un homme... mort, desséché d'esprit et de cœur? Est-ce que des cadavres auraient pu me traiter comme vous m'avez traité? Est-ce qu'il n'y a pas là des matériaux... pour l'avenir, des motifs d'espérance? Est-ce que de pareilles gens peuvent ne pas comprendre et se laisser distancer?

— Encore une fois, je vous en prie, calmez-vous, mon cher, nous causerons de tout cela un autre jour, et ce sera avec plaisir que je... dit en souriant le vieillard.

Ivan Pétrovitch s'agita impatiemment sur son fauteuil; Ivan Fédorovitch était comme sur des épines; son supérieur ne faisait aucune attention au prince et s'entretenait avec la femme du haut fonctionnaire, mais cette dame regardait souvent le jeune homme et prêtait l'oreille à ses paroles.

¹ Les mots soulignés sont en français dans le texte.

— Non, vous savez, il vaut mieux que je parle! reprit Muichkine dans un nouvel élan fiévreux (il s'adressait au vieillard du même ton confiant que si c'eût été un ami intime). — Hier, Aglaé Ivanovna m'avait défendu de parler et m'avait même indiqué nommément les sujets sur lesquels je devais me taire; elle sait que je suis ridicule quand j'en parle! J'ai atteint ma vingt-septième année, mais je sais que je suis comme un enfant. Je n'ai pas le droit d'exprimer ma pensée, il y a longtemps que je l'ai dit; je n'ai parlé franchement qu'à Moscou, avec Rogojine... Nous avons lu Pouchkine ensemble, nous l'avons lu tout entier; il ne connaissait rien du poète, il n'en avait même jamais entendu parler... J'ai toujours peur que mon air ridicule ne nuise à la pensée, à *l'idée principale*. Je n'ai pas le geste. Mes gestes ne sont jamais en situation, cela fait rire et discrédite la pensée. Je n'ai pas non plus de mesure dans les sentiments, et c'est le principal, le point le plus important... Je sais que le silence me convient plutôt. Quand je me tais, j'ai même l'air très-raisonnable; de plus, cela me permet de méditer. Mais maintenant il vaut mieux que je parle. Si j'ai pris la parole, c'est parce que vous fixez sur moi un regard si bon... Vous avez une excellente figure! Hier, j'avais juré à Aglaé Ivanovna que je n'ouvrierais pas la bouche de toute la soirée.

— Vraiment? fit le vieillard avec un sourire.

— Mais il y a des moments où je me dis que j'ai tort de penser de la sorte : la sincérité vaut le geste, n'est-ce pas? N'est-il pas vrai?

— Quelquefois.

— Je veux tout dire, tout, tout, tout! Oh, oui! Vous me prenez pour un utopiste? pour un idéologue? Oh, détrompez-vous, je n'ai, je vous l'assure, que des idées si simples... Vous ne le croyez pas? Vous souriez? Parfois, vous savez, je suis lâche, parce que je perds la foi, tantôt en venant ici, je me disais : « Comment entrerais-je en matière avec eux? Par quel mot faut-il commencer pour qu'ils comprennent quelque chose? » Quelle peur j'avais! Mais c'était surtout

pour vous que je craignais! Et pourtant de quoi pouvais-je avoir peur? Cette crainte n'était-elle pas honteuse? L'idée que pour un homme de progrès il y a une telle foule d'arriérés et de méchants? Ma joie est de constater en ce moment que cette foule n'existe pas, qu'il n'y a que des éléments pleins de vie! Nous n'avons pas lieu non plus de nous troubler parce que nous sommes ridicules, n'est-ce pas? C'est vrai, nous sommes ridicules, frivoles, adonnés à de mauvaises habitudes, nous nous ennuyons, nous ne savons pas regarder, nous ne savons pas comprendre, nous sommes tous ainsi, tous, vous, moi, et eux! Mon langage ne vous blesse pas, quand je vous dis en face que vous êtes ridicules? Eh bien, s'il en est ainsi, est-ce que vous n'êtes pas des matériaux? Vous savez, à mon avis, il est même bon parfois d'être ridicule, oui, cela vaut mieux : on peut plus facilement se pardonner les uns aux autres et se réconcilier! Il est impossible de tout comprendre du premier coup, on n'arrive pas d'emblée à la perfection! Pour y atteindre, il faut d'abord ne pas comprendre bien des choses. Si l'on comprend trop vite, on ne comprend pas bien. C'est à vous que je dis cela, à vous qui avez su déjà tant comprendre... et ne pas comprendre. A présent je n'ai pas peur pour vous; vous ne vous fâchez pas en entendant un gamin comme moi vous parler ainsi? Non, sans doute! Oh, vous savez oublier et pardonner à ceux qui vous ont offensés, comme à ceux qui ne se sont donné aucun tort envers vous; cette dernière indulgence est la plus difficile de toutes : pardonner à ceux qui ne nous ont pas offensés, c'est-à-dire leur pardonner leur innocence et l'injustice de nos griefs! Voilà ce que j'attendais de la haute classe, voilà ce que j'avais hâte de dire en venant ici, et ce que je ne savais comment dire... Vous riez, Ivan Pétrovitch! Vous pensez que j'avais peur pour *ceux-là*? Vous me croyez leur avocat, un démocrate, un apôtre de l'égalité? (Ces mots furent accompagnés d'un rire nerveux.) J'ai peur pour vous pour nous tous, devrai-je dire plutôt, car je suis moi-même un prince de la vieille roche, et je me trouve avec des

Princes. Je parle dans l'intérêt de notre salut commun, pour que notre classe ne disparaisse pas dans les ténèbres, après avoir tout perdu par défaut de clairvoyance. Pourquoi disparaître et céder la place à d'autres, quand on peut, en se mettant à la tête du progrès, rester à la tête de la société? Soyons des hommes d'avant-garde et l'on nous suivra. Devenons des serviteurs pour être des chefs.

Il fit un brusque mouvement pour se lever, mais le vieillard, qui l'observait d'un œil de plus en plus inquiet, l'en empêcha encore.

— Écoutez! je ne m'abuse pas sur la valeur des discours, il vaut mieux prêcher d'exemple, commencer tout bonnement... j'ai déjà commencé... et — et est-ce que, vraiment, on peut être malheureux? Oh, qu'est-ce que mon affliction et mon mal, si je suis en état d'être heureux? Vous savez, je ne comprends pas qu'on puisse passer à côté d'un arbre, et ne pas être heureux de le voir! Parler à un homme, et ne pas être heureux de l'aimer? Oh, malheureusement je ne sais pas m'exprimer... mais, à chaque pas, que de belles choses dont le charme s'impose même à l'homme le plus affolé! Regardez l'enfant, regardez l'aurore, regardez l'herbe qui pousse, regardez les yeux qui vous contemplant et qui vous aiment...

En prononçant ces dernières paroles, il s'était levé. Le haut fonctionnaire le considérait avec frayeur. La première. Elisabeth Prokofievna eut l'intuition de la vérité. « Ah mon Dieu! » s'écria-t-elle et elle frappa ses mains l'une contre l'autre. Aglaé s'élança vers le prince et le reçut dans ses bras; épouvantée, les traits altérés par la souffrance, la jeune fille entendit le cri affreux de « l'esprit qui secouait et terrassait » l'infortuné. Lorsque le malade s'abattit sur le parquet, quelqu'un put lui placer à temps un coussin sous la tête.

Personne ne s'était attendu à cela. Un quart d'heure après, le prince N..., Eugène Pavlovitch, le vieillard, essayèrent de rendre de l'animation à la soirée, mais ils n'y réussirent pas, et, au bout d'une demi-heure, tout le monde se retira. Avant

de s'en aller, les visiteurs exprimèrent leurs sympathies, firent entendre force paroles de consolation, donnèrent leur avis. Ivan Pétrovitch, notamment, dit que « le jeune homme était slavophile ou quelque chose de ce genre, mais que, du reste, cela n'était pas dangereux ». Le vieillard garda le silence. Plus tard, à la vérité, le lendemain et le surlendemain, tous éprouvèrent un certain mécontentement. Ivan Pétrovitch se sentit même blessé, modérément, toutefois. Pendant quelque temps, le supérieur d'Ivan Fédorovitch témoigna une sorte de froideur à son subordonné. Le « protecteur de la famille », le haut dignitaire, adressa, de son côté, quelques observations au général Épantchine; à cette occasion, d'ailleurs, il déclara aimablement qu'il « s'intéressait fort au bonheur d'Aglaé ». Ce personnage n'était pas un méchant homme, mais, s'il avait durant la soirée manifesté tant de curiosité à l'endroit du prince, c'était surtout parce que la récente affaire de Muichkine avec Nastasia Philippovna ne lui était pas tout à fait inconnue; le peu qu'il avait appris de cette histoire lui faisait vivement désirer d'en savoir davantage.

En prenant congé d'Élisabeth Prokofievna, la princesse Biélokonsky lui dit :

— Eh bien, il est à la fois bon et mauvais; mais, si tu veux mon avis, il est plutôt mauvais. Tu vois toi-même quel homme c'est, — un malade.

Élisabeth Prokofievna décida à part soi que le prétendu était « impossible », et en se couchant elle se jura que « tant qu'elle serait vivante, le prince n'épouserait pas Aglaé ». Elle se leva le lendemain matin avec la même idée. Mais, pendant le déjeuner, entre midi et une heure, une contradiction singulière se produisit dans les sentiments de la générale.

Questionnée, fort discrètement, du reste, par ses sœurs, Aglaé répondit tout à coup d'un ton froid et hautain :

— Je ne lui ai jamais donné aucune parole, jamais de ma vie je ne l'ai considéré comme mon futur époux. Il m'est tout aussi indifférent que n'importe qui.

Élisabeth Prokofievna ne put se contenir.

— Je ne m'attendais pas à cela de ta part, dit-elle avec tristesse, — c'est un parti impossible, je le sais, et je remercie Dieu que nous soyons si bien d'accord sur ce point, mais ton langage n'est pas celui auquel je m'attendais. Je présumais autre chose de toi. J'aurais volontiers mis à la porte tous nos visiteurs d'hier, lui seul excepté; voilà quel homme il est, à mes yeux!...

Elle s'arrêta soudain, craignant d'en avoir trop dit. Mais si elle avait su combien, en ce moment, elle était injuste pour sa fille! Déjà tout était décidé dans l'esprit d'Aglaé; elle aussi attendait son heure, l'heure de la solution définitive, et le moindre mot imprudent, la moindre allusion à cette question lui faisait au cœur une profonde blessure.

VII

Pour le prince aussi cette journée commença sous l'influence de pressentiments pénibles; on pouvait les attribuer à son état maladif, mais il éprouvait une tristesse d'un caractère trop vague, et c'était surtout cela qui le tourmentait. Sans doute les motifs d'affliction ne lui manquaient pas dans l'ordre des faits positifs, mais toutes les circonstances douloureuses que lui rappelait sa mémoire étaient insuffisantes à expliquer l'immensité de son chagrin. Peu à peu s'enracina en lui la conviction qu'aujourd'hui même se produirait un événement décisif dans son existence. Son accès de la veille avait été léger; il ne lui restait maintenant que de l'hypochondrie, une certaine pesanteur dans la tête, et de la courbature dans les membres. Son cerveau ne fonctionnait pas trop mal, quoique son âme fût malade. Il se leva assez tard et se rappela aussitôt la soirée précédente; ses souvenirs

étaient nets, mais incomplets; il se rappelait pourtant qu'une demi-heure après son attaque on l'avait ramené chez lui. Il apprit que les Épantchine avaient déjà envoyé demander de ses nouvelles. A onze heures et demie arriva un second exprès; cela fit plaisir au prince. Une des premières visites qu'il reçut fut celle de Viéra Lébédéff qui vint lui offrir ses services. Dès qu'elle l'aperçut, elle fondit soudain en larmes. Le prince s'empressa de la consoler, et bientôt elle se mit à rire. Frappé de l'extrême compassion que lui témoignait cette jeune fille, il lui prit la main et la baisa. Viéra rougit.

— Ah, qu'est-ce que vous faites? Qu'est-ce que vous faites? s'écria-t-elle effrayée, et elle retira vivement sa main.

Elle s'éloigna au plus vite, en proie à un trouble étrange. Durant cette courte visite, Viéra raconta au prince, entre autres choses, que le matin, à la première heure, son père avait couru chez le « défunt », comme il appelait le général, pour s'informer s'il n'était pas mort dans la nuit; elle ajouta qu'on ne lui donnait plus longtemps à vivre. Entre onze heures et midi Lébédéff rentra chez lui et se rendit auprès du prince, mais « pour une minute seulement, pour s'informer de la précieuse santé... » etc.; il voulait aussi jeter un coup d'œil dans la « petite armoire ». L'employé ne faisait que pousser des : « oh! » et des « ah! » Le prince se hâta de le congédier; toutefois, avant de s'en aller, Lébédéff questionna au sujet de l'accès survenu la veille, bien que cette histoire, évidemment, lui fût déjà connue dans tous ses détails. Après lui, pour une minute aussi, vint Kolia. Ce dernier était véritablement pressé. Il arriva sombre et inquiet. Sa première parole fut pour conjurer le prince de lui révéler tout ce qu'on lui cachait; d'ailleurs, dit-il, il avait déjà presque tout appris dans la journée d'hier.

Muichkine raconta l'affaire aussi exactement que possible, mais en mêlant à son récit l'expression de sa profonde sympathie. Frappé comme d'un coup de foudre, Kolia ne put proférer un mot et se mit à pleurer silencieusement. Le pauvre garçon venait d'éprouver une de ces impressions qui

ne s'effacent jamais et qui font époque dans la vie. Le prince le sentit, il s'empressa d'exposer à son jeune ami la façon dont il envisageait la chose : « Suivant moi, ajouta-t-il, l'attaque qui met en danger les jours du vieillard, vient peut-être surtout de l'horreur que lui a laissée le souvenir de sa faute, et ce n'est pas la marque d'une âme ordinaire ». Pendant que Kolia écoutait le prince, ses yeux commençaient à étinceler :

— Ganka, Varia et Ptizine sont des vauriens! Je ne me brouillerai pas avec eux, mais à partir de ce moment nous suivrons, eux et moi, des routes différentes! Ah, prince, depuis hier, j'ai eu bien des sensations nouvelles, c'est une leçon pour moi! Je sens aussi que maintenant j'ai ma mère sur les bras; sans doute elle a le vivre et le couvert chez Varia, mais cela n'empêche pas...

Se rappelant qu'on l'attendait, il se leva brusquement, demanda à la hâte au prince des nouvelles de sa santé et, quand il eut entendu la réponse, ajouta tout à coup :

— Il n'y a rien eu d'autre? J'ai entendu dire que hier... du reste, je n'ai pas le droit... mais si jamais vous avez besoin, pour quoi que ce soit, d'un fidèle serviteur, il est devant vous. Nous ne sommes heureux ni l'un ni l'autre, prince, n'est-ce pas? Mais... je ne vous interroge pas, je m'abstiens de vous interroger....

Kolia parti, le prince s'absorba plus que jamais dans ses réflexions : il ne voyait autour de lui que des prophètes de malheur; tout le monde tirait déjà des conclusions, tout le monde avait l'air de savoir quelque chose qu'il ignorait; Lébédeff questionnait, Kolia risquait des allusions directes, et Viéra pleurait. A la fin, il agita le bras avec colère comme pour chasser ces idées : « Peste soit de cette maladive défiance! » pensa-t-il. Ses traits recouvrèrent leur sérénité lorsque, à une heure passée, il vit entrer chez lui les dames Épantchine : elles venaient, dirent-elles, « pour une petite minute », et, en effet, elles ne restèrent pas davantage.

Après le déjeuner, Élisabeth Prokofievna s'était levée de

table en déclarant que l'on allait tous ensemble faire une promenade. Formulée d'un ton sec, décidé, péremptoire, cette proposition équivalait à un ordre. Tout le monde sortit, c'est-à-dire la maman, les demoiselles et le prince Chtch.... Élisabeth Prokofievna se mit en marche dans la direction opposée à celle qu'on avait coutume de prendre chaque jour. Ses filles comprirent toutes de quoi il s'agissait, mais elles se turent, de peur d'irriter leur mère. De son côté, comme si elle voulait se soustraire à des reproches ou à des objections possibles, la générale marchait en avant de la bande, sans retourner la tête. A la fin, Adélaïde se permit une observation : « Ce n'était pas là un pas de promenade, la mamau allait trop vite, il n'y avait pas moyen de la suivre. »

Élisabeth Prokofievna se retourna soudain.

— Voici le fait, dit-elle; — nous passons maintenant devant sa demeure. Quoi qu'en pense Aglaé, et quoi qu'il arrive plus tard, ce n'est pas un étranger pour nous; de plus, à présent, il est malheureux et malade; moi, du moins, je vais entrer un instant chez lui. Vienne qui veut avec moi, les autres peuvent passer leur chemin, la route est libre.

Naturellement, tout le monde entra à sa suite. Comme de juste, le prince s'empressa de renouveler ses excuses pour le vase qu'il avait brisé et... pour le scandale.

— Allons, ce n'est rien, répondit Élisabeth Prokofievna, — ce n'est pas le vase que je plains, mais toi. Ainsi maintenant tu reconnais toi-même que tu as fait un scandale : c'est le cas de dire que « le matin est plus sage que le soir ».... mais cela n'est rien non plus, car chacun voit à présent qu'on ne peut pas t'en vouloir. Allons, au revoir; si tu t'en sens la force, promène-toi un peu, et ensuite couche-toi : voilà le conseil que je te donne. Et, si le cœur t'en dit, viens chez nous comme auparavant; sois convaincu une fois pour toutes que, quoi qu'il arrive, tu resteras l'ami de notre maison : le mien, du moins. Je puis, en tout cas, répondre pour moi...

▲ leur tour, les demoiselles s'associèrent avec chaleur aux

sentiments exprimés par leur mère, après quoi la société se retira. Mais cette démarche affectueuse et ces paroles réconfortantes ne laissaient pas d'avoir elles-mêmes quelque chose de cruel dont Élisabeth Prokofievna ne s'était pas aperçue. Dans l'invitation à venir « comme auparavant » et dans les mots « le mien, du moins », on sentait encore une sorte d'avertissement prophétique. Le prince songea à l'attitude d'Aglaé durant cette visite; à la vérité, en entrant et en sortant, elle lui avait adressé un sourire enchanteur, mais elle n'avait pas prononcé une parole, alors même que sa mère et ses sœurs protestaient de leur amitié; à deux reprises pourtant, elle avait fixé sur lui un regard attentif. Le visage de la jeune fille était plus pâle que de coutume, elle semblait avoir passé une mauvaise nuit. Le prince décida que le soir même il irait chez elles « comme auparavant », et il regarda fiévreusement sa montre. Juste trois minutes après le départ des dames Épantchine, entra Viéra.

— Léon Nikolaïévitch, tout à l'heure Aglaé Ivanovna m'a donné en cachette une commission pour vous.

Le prince commença à trembler

— Un billet?

— Non, une commission verbale; c'est à peine même si elle en a eu le temps. Elle vous prie de rester chez vous pendant toute la journée d'aujourd'hui, de ne pas bouger d'ici jusqu'à sept heures du soir, ou même jusqu'à neuf, sur ce point je ne répons pas d'avoir bien entendu.

— Mais... pourquoi donc cela? Qu'est-ce que cela signifie?

— Je n'en sais rien, tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elle m'a formellement ordonné de vous transmettre cette recommandation.

— C'est ainsi qu'elle s'est exprimée? Elle a dit « formellement »?

— Non, ce n'est pas le mot dont elle s'est servie. Elle a eu à peine le temps de me tirer à part pour me charger de cette commission, heureusement je me suis tout de suite élancée vers elle. Mais, à sa mine, on voyait bien qu'elle me

donnait un ordre formel. Elle m'a regardée d'une telle façon que j'en ai eu mal au cœur...

Le prince adressa encore plusieurs questions à Viéra; il n'en apprit pas plus, mais, par contre, son inquiétude ne fit que s'accroître. Resté seul, il se coucha sur un divan et redevint songeur. « Ils attendent peut-être quelqu'un avant neuf heures, finit-il par supposer, et elle craint que je ne fasse encore des sottises en société. » Sur cette réflexion, il se remit à attendre impatiemment la soirée et à regarder sa montre. L'explication de ce rébus lui fut donnée beaucoup plus tôt qu'il ne le pensait, mais elle-même constituait une nouvelle énigme plus angoissante que la première : une demi-heure après le départ des dames Épantchine arriva Hippolyte; il était si las, si exténué, qu'à peine entré, avant d'avoir proféré un mot, il tomba littéralement sur un fauteuil, comme un homme privé de connaissance; puis il eut un violent accès de toux accompagné de crachements de sang. Ses yeux étincelaient et des taches rouges se montraient sur ses joues. Le prince balbutia quelques paroles auxquelles le malade ne répondit pas; longtemps encore celui-ci se contenta d'agiter le bras comme pour demander qu'on le laissât en repos. A la fin, l'accès se passa.

— Je m'en vais! articula-t-il avec effort et d'une voix rauque.

— Si vous voulez, je vous reconduirai, proposa le prince.

Il s'était levé à demi, mais il se rappela soudain que tout à l'heure on lui avait défendu de sortir.

Hippolyte se mit à rire.

— Je ne m'en vais pas de chez vous, répondit-il d'une voix toujours râlante, — au contraire, j'ai cru devoir venir vous trouver, et cela pour affaire... autrement, je ne vous aurais pas dérangé. Je m'en vais *ad patres*, et cette fois, paraît-il, c'est sérieux. Capout! Ce que j'en dis n'est pas pour exciter la compassion, croyez-le bien... je m'étais même couché aujourd'hui à dix heures avec l'intention de ne plus quitter mon lit jusqu'à ce *moment-là*, mais j'ai changé

d'idée, et je me suis levé encore une fois pour venir chez vous... Ainsi c'est urgent.

— Vous faites peine à voir : vous auriez dû m'appeler, au lieu de vous transporter vous-même ici.

— Allons, en voilà assez. Vous m'avez plaint, par conséquent, vous êtes en règle avec la politesse mondaine... Mais j'oubliais : comment vous portez-vous ?

— Je vais bien. Hier j'ai été..... pas trop.....

— Je le sais, je l'ai entendu dire. Vous avez cassé une potiche chinoise ; je regrette de n'avoir pas été là ! J'arrive à mon affaire. D'abord, j'ai eu aujourd'hui le plaisir d'assister à une entrevue de Gabriel Ardalionovitch avec Aglaé Ivanovna près du banc vert. J'ai admiré jusqu'à quel point un homme peut avoir l'air bête. J'en ai fait l'observation à Aglaé Ivanovna elle-même, après le départ de Gabriel Ardalionovitch..... A ce qu'il paraît, prince, vous ne vous étonnez de rien, ajouta-t-il en considérant avec défiance le visage calme de son interlocuteur : — ne s'étonner de rien est, dit-on, la marque d'une grande intelligence ; à mon avis, on pourrait tout aussi bien y voir l'indice d'une grande stupidité..... Du reste, ce n'est pas pour vous que je dis cela, excusez-moi... Je suis fort malheureux aujourd'hui dans mes expressions.

— Hier déjà je savais que Gabriel Ardalionovitch..., balbutia le prince.

Son trouble était visible, bien qu'Hippolyte s'irritât du peu d'étonnement qu'il témoignait.

— Vous le saviez ! Voilà une nouvelle ! Mais, du reste, je ne vous demande pas comment vous avez su cela... Et aujourd'hui vous n'avez pas été témoin de l'entrevue ?

— Si vous étiez là, vous avez bien vu que je n'y étais pas.

— Vous auriez pu être caché quelque part, derrière un buisson. Du reste, en tout cas, le dénouement m'a fait plaisir, — pour vous, naturellement ; je pensais déjà que Gabriel Ardalionovitch avait la préférence !

— Je vous prie de ne pas me parler de cela, Hippolyte, et surtout dans de pareils termes.

— D'autant plus que vous savez déjà tout.

— Vous vous trompez. Je ne sais presque rien, et Aglaé Ivanovna sait certainement que je ne sais rien. J'ignorais même complètement cette entrevue... Vous dites qu'il y a eu une entrevue? Allons, c'est bien, laissons cela...

— Vous saviez, vous ne saviez pas? Je ne comprends rien à vos paroles! Vous dites : « laissons cela »! Eh bien, non, ne soyez pas si confiant! Surtout si vous ne savez rien. C'est même parce que vous ne savez rien que vous êtes confiant. Mais savez-vous quelles visées poursuivent ces deux êtres, le frère et la sœur? Vous le soupçonnez peut-être?... Bien, bien, je laisse cela de côté... ajouta-t-il, remarquant que le prince faisait un geste d'impatience; — mais je suis venu pour une affaire particulière, et c'est là-dessus que je veux... m'expliquer. Le diable m'emporte, il faut bien s'expliquer avant de mourir; j'ai terriblement d'explications à donner. Voulez-vous m'entendre?

— Parlez, je vous écoute.

— Et pourtant je change encore d'idée : je commencerai tout de même par Ganetchka. Pouvez-vous vous figurer qu'à moi aussi un rendez-vous sur le banc vert avait été donné pour aujourd'hui? Du reste, je ne veux pas mentir : j'avais moi-même insisté pour obtenir cette entrevue; je l'avais demandée, promettant de révéler un secret. Je ne sais pas si je suis arrivé trop tôt (je crois bien que oui), toujours est-il qu'au moment où je venais de prendre place auprès d'Aglaé Ivanovna, j'ai vu s'avancer bras dessus bras dessous Gabriel Ardalionovitch et Barbara Ardalionovna; ils avaient l'air d'être en promenade. Je crois qu'ils ont été tous deux fort surpris de me rencontrer en cet endroit; ils ne s'attendaient pas à cela, sans doute, et ils ont même perdu contenance. Aglaé Ivanovna a rougi et, vous le croirez ou vous ne le croirez pas, elle est restée quelque peu interdite. Était-ce à cause de ma présence, ou tout bonnement parce que la beauté de Gabriel Ardalionovitch lui faisait trop d'effet? Ce qui est sûr, c'est qu'elle est devenue pourpre et qu'elle a tout

terminé en une seconde, d'une façon fort drôle : elle s'est levée à demi et, après avoir répondu au salut du frère ainsi qu'au sourire courtoisanesque de la sœur, elle leur a dit tout net : « Je voulais seulement vous exprimer en personne la satisfaction que me causent vos sentiments sincères et amicaux ; si l'occasion d'y faire appel se présente, croyez... » Là-dessus, elle leur a tiré sa révérence, et tous deux sont partis, — quinauds ou triomphants ? je l'ignore. Ganetchka, pour sûr, était déconfit ; il ne comprenait rien et il était rouge comme un homard (son visage a parfois une expression étonnante !). Mais Barbara Ardalionovna paraissait comprendre qu'il fallait filer au plus vite et que cette démarche était déjà beaucoup de la part d'Aglaé ; elle consolait son frère. Elle est plus intelligente que lui et je suis sûr qu'à présent elle triomphe. Quant à moi, je venais pour régler avec Aglaé Ivanovna les conditions d'une entrevue entre elle et Nastasia Philippovna !

— Et Nastasia Philippovna ! s'écria le prince.

— Ah ! Il paraît que vous perdez votre flegme et que vous commencez à vous étonner ? Je vois avec plaisir que vous voulez ressembler à un homme. En récompense je vais vous amuser. Voyez ce que c'est que de rendre service à de jeunes demoiselles d'une âme haute : aujourd'hui j'ai reçu d'elle un soufflet.

— Mo-moral ? demanda involontairement le prince.

— Oui, pas physique. Il me semble que personne ne lèverait la main sur un être comme moi. Dans l'état où je suis maintenant, une femme même, Ganetchka lui-même ne me trapperait pas. Pourtant hier, à un certain moment, j'ai bien cru qu'il allait se jeter sur moi... Je parie que je sais à quoi vous pensez présentement ? Vous vous dites : « Soit, il n'est pas permis de le frapper, mais on pourrait, pendant son sommeil, l'étouffer avec un coussin ou un torchon mouillé, — on le devrait même... » Je lis tout maintenant cette pensée sur votre visage.

— Jamais je n'ai pensé à cela ! protesta le prince indigné d'une telle supposition.

— Je ne sais pas, j'ai rêvé cette nuit que quelqu'un m'étouffait avec un torchon mouillé... un homme... allons, je vous dirai qui : figurez-vous que mon assassin était Rogojine ! Qu'en pensez-vous ? Est-ce qu'on peut étouffer quelqu'un avec un torchon mouillé ?

— Je n'en sais rien.

— J'ai entendu dire qu'on le peut. Bien, laissons cela. Voyons, pourquoi donc suis-je un cancanier ? Pourquoi m'a-t-elle traité de cancanier aujourd'hui ? Et notez qu'elle m'a appelé ainsi après avoir attentivement écouté d'un bout à l'autre tout ce que je lui ai dit, bien plus, après m'avoir elle-même questionné... Mais voilà comme sont les femmes ! Pour elle je suis entré en relation avec Rogojine, cet homme intéressant ; pour lui complaire, je lui ai ménagé une entrevue personnelle avec Nastasia Philippovna. Ne serait-ce point parce que j'ai froissé son amour-propre en lui faisant observer qu'elle se contentait des « restes » de Nastasia Philippovna ? Dans son intérêt, je n'ai jamais cessé, je l'avoue, de lui présenter ainsi la chose ; je lui ai écrit deux lettres dans ce sens, et aujourd'hui, dans l'entrevue que j'ai eue avec elle, je lui ai encore parlé de même... Tantôt j'ai commencé par lui dire que c'était humiliant pour elle... D'ailleurs, ce mot de « restes » n'est pas de moi ; je me suis borné à le répéter ; chez Ganetchka, du moins, tout le monde se servait de cette expression ; elle-même l'a reconnu. Eh bien, alors, pourquoi suis-je, à ses yeux, un cancanier ? Je le vois, je le vois : vous me trouvez fort drôle en ce moment, et je parie que vous m'appliquez les vers stupides :

« Au tri-te coucher de mon astre
L'amour peut-être sourira. »

Ha, ha, ha !

Hippolyte eut un rire nerveux auquel succéda une toux violente.

— Et notez que Ganetchka a vraiment bonne grâce à parler de « restes », poursuivit-il d'une voix qui avait peine

à sortir de son gosier : — lui-même, de quoi maintenant désire-t-il profiter ?

Le prince resta longtemps silencieux ; il était épouvanté

— Vous avez parlé d'une entrevue avec Nastasia Philippovna ? murmura-t-il enfin.

— Eh ! mais, réellement, est-ce que vous ignorez qu'Aglaé Ivanovna doit voir aujourd'hui Nastasia Philippovna ? Celle-ci est arrivée de Pétersbourg exprès pour cela ; je lui ai fait écrire par Rogojine, qui lui a transmis l'invitation d'Aglaé Ivanovna. A présent elle se trouve avec Rogojine, pas loin de chez vous, dans la maison qu'elle habitait autrefois, chez cette dame, chez Daria Alexievna... une dame fort équivoque, son amie. Et c'est là, dans cette maison équivoque, qu'Aglaé Ivanovna se rendra aujourd'hui pour causer amicalement avec Nastasia Philippovna et résoudre différents problèmes. Elles veulent s'occuper d'arithmétique. Vous ne le saviez pas ? Parole d'honneur ?

— C'est invraisemblable !

— Allons, c'est encore bien, si c'est invraisemblable. Du reste, par qui auriez-vous appris cela ? Pourtant, dans un petit endroit comme celui-ci, une mouche ne peut pas voler quelque part sans que tout le monde le sache ! Mais tout de même je vous ai averti et vous pouvez me remercier. Allons, au revoir, — dans l'autre monde, probablement. Mais voici encore une chose : il est vrai que j'ai agi envers vous d'une façon canaille, parce que... pourquoi donc ne travaillerais-je pas à mon profit, s'il vous plaît ? Pour ménager vos intérêts, n'est-ce pas ? Je lui ai dédié ma « confession » (vous ne saviez pas cela ?). Et comme elle l'a reçue encore ! Hé ! hé ! Mais avec elle je n'ai pas été canaille ; vis-à-vis d'elle je ne me suis donné aucun tort, c'est elle au contraire qui m'a vilipendé, aplati... Du reste, je n'ai rien à me reprocher non plus à votre égard : si je lui ai parlé de ces « restes » pour lui faire honte de son amour, en revanche je vous révèle à présent le jour, l'heure et le lieu du rendez-vous ; je vous découvre tout ce mystère... naturellement ce que j'en fais,

c'est par colère et non par grandeur d'âme. Adieu, je suis bavard comme un bègue ou comme un phthisique; mais faites attention, prenez vos mesures et sans perdre une minute, si toutefois vous méritez le nom d'homme. L'entrevue est pour ce soir, c'est certain.

Hippolyte se dirigea vers la porte, mais, entendant le prince crier après lui, il s'arrêta sur le seuil.

— Ainsi, suivant vous, Aglaé Ivanovna ira elle-même aujourd'hui chez Nastasia Philippovna? demanda le prince.

Des taches rouges apparurent sur ses joues et sur son front.

— Je ne le sais pas au juste, mais c'est probable, répondit Hippolyte après avoir regardé derrière lui; — d'ailleurs, il ne peut pas en être autrement. Nastasia Philippovna n'ira pas chez elle, n'est-ce pas? D'autre part, l'entrevue ne peut pas avoir lieu chez Ganetchka où il y a un moribond...

— Eh bien, cela seul prouve l'impossibilité de la chose! répliqua le prince. — Comment donc sortira-t-elle, en supposant même qu'elle le veuille? Vous ne connaissez pas... les habitudes de cette maison : elle ne peut pas aller seule chez Nastasia Philippovna; c'est une absurdité!

— Voyez-vous, prince, on ne saute pas par les fenêtres, personne ne fait cela; mais, qu'il survienne un incendie, le gentleman le plus esclave du décorum, la dame la plus comme il faut, sauteront par une fenêtre. Nécessité n'a pas de loi, et notre demoiselle se rendra chez Nastasia Philippovna. Mais est-ce que chez elles, on ne les laisse aller nulle part, vos demoiselles?

— Non, ce n'est pas cela que je veux dire...

— Eh bien, si ce n'est pas cela, elle n'a qu'à descendre le perron et aller là tout droit, quitte ensuite à ne pas retourner chez elle. Il y a des cas où on brûle ses vaisseaux et où on peut même ne pas revenir chez ses parents : les déjeuners, les dîners et les princes Chtch... ne sont pas toute la vie. Il me semble que vous prenez Aglaé Ivanovna pour une demoiselle ou pour une pensionnaire; je le lui ai déjà dit; elle a paru être de cet avis. Attendez sept heures ou huit heures... A votre

place je mettrais là quelqu'un en sentinelle pour épier le moment précis où elle descendra le perron. Allons, envoyez du moins Kolia; soyez sûr qu'il espionnera volontiers, je veux dire, pour vous... parce que tout cela est relatif... Ha, ha!

Hippolyte sortit. Le prince n'avait pas lieu de faire espionner Aglaé, lors même qu'il eût été capable d'un tel acte. A présent il s'expliquait à peu près pourquoi la jeune fille lui avait ordonné de rester chez lui : elle voulait peut-être l'aller voir. A la vérité, peut-être le mettait-elle aux arrêts précisément pour empêcher son intervention possible durant l'entreprise qu'elle avait projetée. Cette conjecture n'était pas moins vraisemblable que l'autre. Le prince avait le vertige; la chambre tout entière tournait autour de lui. Il se coucha sur un divan et ferma les yeux.

En tout cas, le parti d'Aglaé était pris définitivement. Non, le prince ne la considérait pas comme une demoiselle ou une pensionnaire; il sentait maintenant que depuis longtemps déjà il était inquiet et qu'il redoutait justement quelque chose de ce genre; mais pourquoi voulait-elle *la* voir? Un frisson parcourut tout le corps de Muichkine; la fièvre le réssaisit.

Non, il ne la considérait pas comme une enfant! Dans ces derniers temps, certains regards, certains mots d'elle l'avaient épouvanté. Parfois il avait cru remarquer qu'elle était trop contente, trop maîtresse d'elle-même, et il se rappelait que cela lui avait fait peur. A vrai dire, durant tous ces jours, il s'était efforcé de n'y pas songer, il avait chassé les pensées pénibles, mais que se cachait-il dans cette âme? Nonobstant la crédulité de son amour, cette question depuis longtemps le tourmentait. Et voilà que tous ces doutes allaient être éclaircis, toutes ces incertitudes dissipées aujourd'hui même. Idée terrible! Et encore « cette femme »! Pourquoi le prince se figurait-il toujours que cette femme apparaîtrait au dernier moment et briserait son existence comme un fil pourri? A présent, bien qu'il fût

presque dans un demi-délire, il aurait volontiers juré qu'il avait toujours pensé de la sorte. Si dans les derniers temps il avait tâché de l'oublier, c'était uniquement parce qu'il la craignait. L'aimait-il ou la haïssait-il? Pas une seule fois il ne se le demanda durant cette journée; ici son cœur était pur : il savait qui il aimait... Cette entrevue singulière dont la cause lui était inconnue, et dont il ne pouvait prévoir le dénouement, n'était pas encore ce qui l'effrayait le plus, — il craignait Nastasia Philippovna elle-même. Plus tard, au bout de quelques jours, il se rappela que pendant ces heures fiévreuses il n'avait guère cessé de se figurer les yeux, le regard, le langage de la jeune femme, — il croyait l'entendre proférer d'étranges paroles. Pourtant ces heures de fièvre et d'angoisses ne laissèrent que peu de traces dans sa mémoire. A peine s'il se souvint, par exemple, que Viéra lui avait apporté à dîner et qu'il avait mangé; avait-il dormi après son dîner? il ne se le rappelait pas. Il savait seulement qu'il n'avait eu ce soir-là des perceptions entièrement nettes qu'à partir du moment où Aglaé s'était soudain montrée sur la terrasse. Le prince couché sur un divan se leva aussitôt et traversa la moitié de la chambre pour aller au-devant de la jeune fille. Il était alors sept heures un quart. Aglaé était toute seule; vêtue avec simplicité, elle portait un petit bour-nous fort léger et semblait s'être habillée à la hâte. Son visage était pâle comme tantôt, ses yeux brillaient d'un éclat vif et sec; ils offraient une expression que le prince ne leur connaissait pas encore. Elle le considéra attentivement.

— Vous êtes tout prêt, — observa-t-elle d'un ton bas et calme, — vous êtes habillé et vous avez le chapeau à la main, c'est donc qu'on vous a prévenu, et je sais qui : Hippolyte?

— Oui, il m'a dit... balbutia le prince plus mort que vif.

— Eh bien, partons : vous savez que vous devez absolument m'accompagner. Vous êtes en état de sortir, je pense?

— Je suis en état, mais... est-ce que c'est possible?

Il s'interrompit brusquement et ne put en dire davantage. Ce fut son unique tentative pour retenir l'insensée, ensuite lui-même la suivit comme un esclave. En dépit du trouble qui régnait dans ses idées, le prince comprenait néanmoins que, même sans lui, elle irait à ce rendez-vous, et que, par conséquent, son devoir était de l'accompagner : il n'y avait pas à lutter contre une résolution qu'il devinait irrévocable. Ils marchaient en silence et, durant toute la route, échangeaient à peine une parole. Muichkine remarqua seulement que sa compagne connaissait bien le chemin ; il lui représenta qu'en prenant certain péréoulok, on rencontrerait moins de monde ; elle parut faire un effort sur elle-même pour l'écouter, et répondit d'une voix saccadée : « Peu importe ! » Comme ils approchaient de la demeure de Daria Alexievna (une grande et vieille maison de bois), il en sortit une dame élégante et une jeune demoiselle. Devant la porte stationnait une magnifique calèche, les deux femmes y montèrent en riant et en causant très-haut ; elles ne jetèrent même pas les yeux sur ceux qui arrivaient : on aurait dit qu'elles ne les avaient pas aperçus. Dès que la voiture fut partie, la porte se rouvrit. Le prince et Aglaé furent reçus par Rogojine, qui avait attendu leur arrivée et qui, après les avoir introduits, s'empressa de refermer la porte.

— Dans toute la maison il n'y a maintenant que nous quatre, dit-il à haute voix, et il regarda le prince d'un air étrange.

Dans la première chambre attendait Nastasia Philippovna, vêtue fort simplement aussi et tout en noir ; elle se leva à l'approche des visiteurs, mais sans sourire et même sans tendre la main au prince.

Son regard fixe et inquiet se porta impatiemment sur Aglaé. Toutes deux s'assirent à quelque distance l'une de l'autre, Aglaé sur un divan dans un coin de la chambre, Nastasia Philippovna près de la fenêtre. Les deux hommes restèrent debout ; d'ailleurs, on ne les invita pas à s'asseoir. Le prince fixa un regard perplexe et comme souffrant sur

Rogojine, mais celui-ci avait toujours le même sourire. Le silence dura encore quelques instants.

A la fin, les traits de Nastasia Philippovna prirent une expression sinistre; son regard, devenu tenace, dur et presque haineux, ne quittait pas une seconde le visage de la visiteuse. Aglaé était troublée sans doute, mais non intimidée. En entrant, elle regarda à peine sa rivale et, après s'être assise, resta d'abord les yeux baissés, comme si elle ne savait à quoi se décider. Deux fois, sans le vouloir, semblait-il, elle examina la chambre; un sentiment de dégoût très-accusé se manifesta sur son visage: la jeune fille paraissait craindre de se salir en cet endroit. Elle rajustait ses vêtements par un geste machinal; une fois même elle changea de place d'un air inquiet et se recula vers le coin du divan. Il est probable que tous ces mouvements étaient plus instinctifs que réfléchis, mais l'inconscience en aggravait encore le caractère offensant. A la fin elle leva un regard assuré sur Nastasia Philippovna, et à l'instant même elle lut clairement tout ce qui était contenu dans les yeux flamboyants de sa rivale. La femme comprit la femme. Aglaé frissonna.

— Vous savez sans doute pourquoi je vous ai invitée à cette entrevue, commença-t-elle enfin d'un ton très-bas; elle s'arrêta même deux fois avant d'achever cette courte phrase.

— Non, je n'en sais rien, répondit d'une voix sèche et saccadée Nastasia Philippovna.

Aglaé rougit. Peut-être le fait qu'elle se trouvait maintenant avec cette femme, dans la maison de « cette autre femme », lui paraissait-il tout à coup si étrange, si invraisemblable, qu'elle avait besoin de la réponse de Nastasia Philippovna. A peine son ennemie eut-elle ouvert la bouche qu'un frémissement parcourut le corps de la visiteuse. Naturellement « cette femme » remarqua fort bien tout cela.

— Vous comprenez tout... mais c'est exprès que vous faites semblant de ne pas comprendre, dit Aglaé en baissant

encore la voix, tandis qu'elle regardait le parquet d'un air morne.

— Pourquoi donc ferais-je cela? demanda avec un léger sourire Nastasia Philippovna.

La réponse d'Aglæ fut ridiculement maladroite :

— Vous voulez profiter de ma position... de ma présence chez vous...

— Si vous êtes dans cette position, la faute en est à vous et non à moi! répliqua violemment Nastasia Philippovna : — ce n'est pas moi qui vous ai invitée à cette entrevue, c'est vous qui me l'avez demandée, et jusqu'à présent j'ignore pourquoi.

Aglæ releva la tête et prit un air hautain :

— Retenez votre langue; vous connaissez mieux que moi le maniement de cette arme, et ce n'est pas une lutte de paroles que je suis venue engager avec vous...

— Ah! Ainsi vous êtes venue pourtant « engager une lutte »? Figurez-vous, je pensais que vous étiez plus... spirituelle...

Elles se regardèrent avec une inimitié réciproque et, cette fois, nullement dissimulée. Une de ces femmes était celle-là même qui, si peu de temps auparavant, avait écrit à l'autre ces lettres dont nous avons donné connaissance au lecteur. Et voilà que dès la première rencontre, dès les premiers mots échangés, s'évanouissaient tous les sentiments exprimés dans cette correspondance. Eh bien, en ce moment, aucune des quatre personnes réunies dans la chambre ne semblait trouver cela étrange. La veille encore, le prince aurait cru impossible de contempler, même en rêve, une pareille scène; maintenant il était là, regardant et écoutant comme un homme qui voit se réaliser un ancien pressentiment. Le songe le plus absurde était soudain devenu la réalité la plus tangible. Une des deux femmes méprisait tellement l'autre à cet instant et désirait tellement le lui déclarer (peut-être était-elle venue que pour cela, comme dit le lendemain Rogojine) que cette autre, nonobstant son caractère fantas-

tique, son esprit détraqué et son âme malade, ne devait conserver aucune idée préconçue en présence du mépris amer, purement féminin de sa rivale. Le prince était sûr que Nastasia Philippovna ne parlerait pas des lettres, mais il aurait donné la moitié de sa vie pour qu'Aglaé n'en parlât pas non plus.

Pendant la jeune fille parut recouvrer tout d'un coup son empire sur elle-même.

— Vous ne m'avez pas bien comprise, dit-elle, — je ne suis pas venue pour... disputer avec vous, quoique je ne vous aime pas. Je... je suis venue... pour vous tenir un langage humain. Lorsque je vous ai demandé ce rendez-vous, j'avais déjà décidé de quoi je vous parlerais, et je dirai ce que je me proposais de dire, fussiez-vous ne pas me comprendre du tout. Ce sera tant pis pour vous et non pour moi. Je voulais répondre à ce que vous m'avez écrit et y répondre de vive voix, parce que cela me paraissait plus à propos. Écoutez donc ma réponse à toutes vos lettres : j'ai commencé à prendre en pitié le prince Léon Nikolaiévitch, d'abord le jour même où j'ai fait sa connaissance, et ensuite quand j'ai eu appris tout ce qui s'était passé à votre soirée. Je l'ai pris en pitié parce que c'est un homme fort naïf et que, dans sa simplicité, il a cru pouvoir être heureux... avec une femme... d'un pareil caractère. Ce que je craignais pour lui s'est réalisé : vous ne pouviez pas l'aimer, vous l'avez fait souffrir, après quoi vous l'avez lâché. Il vous était impossible de l'aimer parce que vous êtes trop fière... non, je me trompe, ce n'est pas fière que vous êtes mais vaniteuse... ce mot même est encore inexact : vous êtes égoïste jusqu'à... la folie, les lettres mêmes que vous m'avez adressées en sont la preuve. Vous ne pouviez pas aimer un homme aussi simple que lui ; peut-être même, au fond, le méprisiez-vous et vous moquiez-vous de lui ; vous ne pouvez aimer que votre opprobre, l'incessante idée que vous êtes déshonorée et que quelqu'un a fait de vous une femme perdue. Si vous étiez moins souillée ou que vous ne

le fussiez pas du tout, vous seriez plus malheureuse... (Aglæ prenait plaisir à prononcer ces mots, elle parlait avec une volubilité extrême, mais ce qu'elle disait, elle l'avait préparé longtemps à l'avance, alors que, même en rêve, elle était loin d'entrevoir la possibilité de la conférence actuelle; la jeune fille suivait d'un regard venimeux l'effet de ses paroles sur Nastasia Philippovna, qui, en les entendant, avait changé de visage). Vous vous rappelez, continua-t-elle, — qu'il m'a écrit alors; il dit que vous connaissez cette lettre et même que vous l'avez lue? Au reçu de cette lettre, j'ai tout compris, et bien compris; dernièrement il m'a lui-même confirmé cela, j'entends, tout ce que je viens de vous dire, mot pour mot même. Après la lettre, j'ai attendu. Je devinais que vous viendriez ici, parce que vous ne pouvez vous passer de Pétersbourg : vous êtes encore trop jeune et trop belle pour la province... Du reste, ces paroles ne sont pas de moi non plus, ajouta en rougissant Aglæ dont le visage conserva cette coloration jusqu'au moment où elle cessa de parler. — Quand j'ai revu le prince, j'ai pris une grande part à sa douleur et à son injure. Ne riez pas; si vous riez, vous êtes indigne de comprendre cela...

— Vous voyez que je ne ris pas, dit d'un ton sévère et attristé Nastasia Philippovna.

— Du reste, peu m'importe, riez tant qu'il vous plaira. Lorsque je l'ai moi-même interrogé, il m'a dit que depuis longtemps il ne vous aimait plus, que même votre souvenir lui était pénible, mais qu'il vous plaignait et qu'en pensant à vous il avait, pour ainsi dire, le cœur navré. Je dois ajouter que c'est l'homme le plus noblement ingénu et le plus confiant que j'aie jamais rencontré. J'ai deviné après l'avoir entendu que le premier venu peut facilement le tromper et qu'il pardonne à quiconque l'a trompé. C'est pour cela que je l'ai aimé...

Aglæ s'arrêta un instant, se demandant avec stupéfaction comment elle avait pu prononcer un pareil mot; mais en même temps un orgueil sans bornes étincelait dans son

regard, à présent il lui était parfaitement égal, semblait-il, que « cette femme » se moquât de l'aveu qui venait de lui échapper.

— Je vous ai tout dit et, sans doute, vous avez maintenant compris ce que je veux de vous ?

— Peut-être l'ai-je compris en effet, mais dites-le tout de même, répondit à voix basse Nastasia Philippovna.

Le visage enflammé de colère, Aglaé reprit d'un ton ferme et en détachant nettement chaque mot :

— Je voulais vous demander de quel droit vous vous immiscez dans ses sentiments pour moi, de quel droit vous vous êtes permis de m'écrire des lettres, de quel droit vous déclarez à chaque instant à lui et à moi que vous l'aimez, après que vous-même l'avez lâché et planté là d'une façon si offensante et... si ignoble !

— Je n'ai déclaré ni à lui ni à vous que je l'aime, dit avec effort Nastasia Philippovna, — et... vous avez raison, je l'ai lâché... ajouta-t-elle d'une voix presque inintelligible.

— Comment, vous n'avez déclaré « ni à lui, ni à moi » ? répliqua violemment Aglaé : — et vos lettres ? Qui vous a priée de vous entremettre en faveur de notre union et de m'engager à l'épouser ? Est-ce que ce n'est pas une déclaration ? Pourquoi nous imposez-vous votre médiation ? J'avais pensé d'abord qu'en vous fourrant entre nous, vous vouliez, au contraire, me le rendre odieux et m'amener à rompre avec lui ; plus tard seulement j'ai compris de quoi il s'agit : vous vous figurez simplement que, par toutes ces grimaces, vous accomplissez une belle action... Eh bien, pouviez-vous l'aimer, si vous aimez tant votre vanité ? Pourquoi n'êtes-vous point partie d'ici tout bonnement, au lieu de m'écrire des lettres ridicules ? Pourquoi n'épousez-vous pas maintenant l'homme noble qui vous aime tant, et qui vous a fait l'honneur de vous offrir sa main ? La réponse à cette question n'est que trop facile : mariée à Rogojine, vous ne seriez plus une femme avilie, vous auriez même un rang honorable dans la société. Eugène Pavlitch dit que vous avez lu trop de

poèmes et que vous êtes « trop instruite pour votre... position » ; il vous considère comme une victime des livres et du désœuvrement ; ajoutez à cela la vanité, voilà toutes vos raisons...

— Et vous, vous n'êtes pas une oisive ?

Comme on le voit, l'explication entre les deux rivales avait inopinément dégénéré en une querelle des plus violentes. Nous disons : inopinément, car Nastasia Philippovna, en se rendant à Pavlovsk, nourrissait encore certains rêves, quoique, sans doute, elle augurât plutôt mal que bien de cette entrevue. Mais Aglaé s'était tout de suite laissé entraîner par l'impétuosité de son caractère et n'avait pu se refuser le plaisir de satisfaire ses ressentiments. Nastasia Philippovna fut même surprise de voir la jeune fille dans cet état ; elle la contemplait, osant à peine croire au témoignage de ses sens, et, dans le premier moment, sa présence d'esprit l'abandonna. Avait-elle lu trop de poèmes, comme le présumait Eugène Pavlovitch, ou était-elle simplement une folle, comme le prince en avait la conviction ? — En tout cas, cette femme parfois si cynique et si insolente dans ses façons était, au fond, beaucoup plus pudique, plus tendre et plus confiante qu'on n'aurait pu le supposer de prime abord. A la vérité, il y avait en elle de la fantaisie, du romanesque et de la chimère, mais aussi de la force et de la profondeur... Le prince comprenait cela ; son visage prit une expression de souffrance. Aglaé s'en aperçut et frémit de colère.

— Comment osez-vous me parler ainsi ? fit-elle avec un dédain ineffable, en réponse à la remarque de Nastasia Philippovna.

— Vous avez mal entendu apparemment, répliqua celle-ci étonnée. — Comment vous ai-je parlé ?

— Si vous vouliez être une femme honnête, pourquoi alors n'avez-vous pas quitté votre séducteur, Totzky, si simplement... sans scènes théâtrales ? demanda à brûle-pourpoint Aglaé.

— Que savez-vous de ma position pour vous permettre de me juger? répondit Nastasia Philippovna pâle et frissonnante.

— Je sais que vous n'êtes pas allée travailler, mais que vous êtes partie avec le richard Rogojine pour vous poser en ange déchu. Je ne m'étonne pas que Totzky ait songé à se brûler la cervelle pour échapper à l'ange déchu!

— Cessez! reprit avec l'accent de la douleur et du dégoût Nastasia Philippovna : — vous m'avez comprise comme... la femme de chambre de Daria Alexievna, qui dernièrement a plaidé contre son fiancé devant la justice de paix. Celle-là comprendrait mieux que vous...

— Apparemment, c'est une honnête fille et elle vit de son travail. Pourquoi considérez-vous une femme de chambre avec un tel mépris?

— Mon mépris ne s'adresse pas au travail, mais à vous quand vous parlez du travail.

— Si elle avait voulu être honnête, elle se serait faite blanchisseuse.

Toutes deux se levèrent, et, pâles, se regardèrent l'une l'autre.

— Aglaé, taisez-vous! Vous êtes injuste! cria le prince comme hors de lui.

Rogojine ne souriait plus; il écoutait, les bras croisés et les lèvres serrées.

— Tenez, regardez-la, dit Nastasia Philippovna tremblante de colère, — regardez cette demoiselle! Et moi qui la prenais pour un ange! Vous êtes venue ici sans gouvernante, Aglaé Ivanovna?... Et voulez-vous... voulez-vous que je vous dise tout de suite, carrément, sans fard, pourquoi vous êtes venue me trouver? Vous avez eu peur, voilà pourquoi vous êtes venue.

— J'ai eu peur de vous? demanda la jeune fille qui ne se connaissait plus, tant elle était naïvement étonnée d'entendre son interlocutrice lui parler avec cette audace.

— Sans doute, de moi! Si vous vous êtes décidée à me

faire visite, c'est que vous me craignez. Celui qu'on craint, on ne le méprise pas. Et penser que je vous estin ais, jusqu'à cette minute même! Mais savez-vous pourquoi vous me craignez, et quel est à présent votre but principal? Vous avez voulu savoir par vous-même quelle est celle de nous deux qu'il aime le plus, parce que vous êtes terriblement jalouse...

— Il m'a déjà dit qu'il vous haïssait... eut à peine la force de balbutier Aglaé.

— C'est possible; il se peut même que je ne vaille pas cela; seulement... seulement, vous avez menti, je crois! Il ne peut pas me haïr et il n'a pas pu vous dire cela! Du reste, je suis prête à vous pardonner... eu égard à votre situation... seulement j'avais meilleure opinion de vous; je vous croyais plus intelligente et même plus belle, je vous l'assure!... Eh bien, prenez donc votre trésor... le voilà, il vous regarde et n'en revient pas, prenez-le, mais à une condition : allez-vous-en d'ici tout de suite! A l'instant même!...

Elle se laissa tomber sur un fauteuil et fondit en larmes. Mais tout à coup une nouvelle flamme s'alluma dans ses yeux. Attachant sur Aglaé un regard d'une fixité obstinée, elle se leva :

— Si tu veux, je vais tout de suite lui donner un ordre, entends-tu? Je n'aurai qu'à le lui ordonner et immédiatement il renoncera à toi, il restera avec moi pour toujours, il m'épousera, et tu retourneras seule chez toi... Veux-tu, veux-tu? cria-t-elle comme une folle. Peut-être elle-même ne croyait-elle pas qu'elle pût tenir un pareil langage.

Aglaé effrayée s'était élancée vers la porte, mais, au moment de sortir, elle s'arrêta, comme clouée au seuil, et écouta.

— Veux-tu que je chasse Rogojine? Tu croyais que j'avais déjà épousé Rogojine pour te faire plaisir? Tiens, je vais crier en ta présence : « Va-t'en, Rogojine! » et je dirai au prince : « Te rappelles-tu ce que tu m'as promis? » Seigneur! Mais pourquoi donc me suis-je ainsi humiliée devant eux? Mais ne m'as-tu pas toi-même assuré, prince, que tu

m'épouserai, quoi qu'il advint de moi, et que tu ne me quitterais jamais ; que tu m'aimais, que tu me pardonnais tout et que tu m'es... que tu m'esti... Oui, tu as dit cela aussi ! Je ne me suis enfuie de chez toi que pour te rendre ta liberté, mais maintenant je ne veux plus ! Pourquoi m'a-t-elle traitée comme une coureuse ? Demande à Rogojine si je suis une coureuse, il te le dira ! Maintenant qu'elle m'a traînée dans la boue, et sous tes yeux encore, tu te détourneras de moi et tu t'en iras avec elle bras dessous bras dessous ? Sois donc maudit après cela, car tu es le seul homme en qui j'aie cru. Va-t'en, Rogojine, je n'ai pas besoin de toi ! cria-t-elle presque affolée.

Les paroles s'échappaient avec effort de sa poitrine, son visage était décomposé, ses lèvres brûlantes ; évidemment il n'y avait pas la moindre conviction dans sa fanfaronnade, mais elle désirait se tromper elle-même et prolonger encore d'une seconde un instant d'illusion. L'accès était si violent qu'il aurait pu entraîner la mort, telle fut, du moins, l'impression du prince.

— Le voici, regarde ! finit-elle par crier à Aglaé, en lui montrant du geste Muichkine : — s'il ne vient pas tout de suite à moi, s'il ne me prend pas de préférence à toi, eh bien, prends-le, je te le cède, je n'ai pas besoin de lui !...

Elle et Aglaé attendirent, fixant toutes deux sur le prince un regard insensé. Il est probable, il est même presque sûr qu'il ne comprit pas toute la force de cet appel. Il ne vit devant lui que la folle, la désespérée créature dont il lui était resté pour toujours une impression navrante, comme il l'avait dit une fois à Aglaé. Le prince n'y put tenir.

— Est-ce que c'est possible ! dit-il à la jeune fille d'un ton de prière et de reproche en lui montrant Nastasia Philipovna. — Elle est... si malheureuse !

Il n'eut pas plutôt proféré ces mots qu'il devint muet sous le regard terrible d'Aglaé, dont les yeux offraient l'expression d'une souffrance poignante en même temps que

d'une haine infinie. Le prince frappa ses mains l'une contre l'autre, poussa un cri et s'élança vers elle, mais il était déjà trop tard. Il avait eu un instant d'hésitation, c'était plus qu'Aglaé n'en pouvait supporter. « Ah, mon Dieu ! » s'écria-t-elle et, cachant son visage dans ses mains, elle s'enfuit de la chambre. Rogojine se hâta de la suivre pour lui ouvrir la porte de la rue.

Le prince se précipita aussi sur les pas d'Aglaé, mais, au moment où il allait franchir le seuil, deux bras le saisirent. Le visage désolé, défait, de Nastasia Philippovna le regarda fixement et ses lèvres blêmes murmurèrent :

— Tu cours après elle? Après elle?

La pauvre femme tomba évanouie dans les bras du prince. Il la soutint, l'emporta dans la chambre, et, après l'avoir déposée sur un fauteuil, resta penché au-dessus d'elle sans savoir que faire. Il y avait un verre d'eau sur une petite table; en rentrant, Rogojine le prit et en jeta le contenu au visage de Nastasia Philippovna; elle ouvrit les yeux, et pendant une minute ne comprit rien; mais tout à coup elle regarda autour d'elle, frissonna, poussa un cri et s'élança vers le prince.

— Il est à moi! A moi! fit-elle; — elle est partie, l'orgueilleuse demoiselle?

A ces exclamations succéda un rire hystérique.

— Ha, ha, ha! Ha, ha, ha! Je l'avais cédé à cette demoiselle! Mais pourquoi? Pour quelle raison? Folle! Folle!... Va-t'en, Rogojine, ha, ha, ha!

Rogojine les considéra attentivement, prit son chapeau sans dire un mot, et sortit. Dix minutes après, le prince, assis à côté de Nastasia Philippovna, la contemplait sans la quitter des yeux un seul instant, lui passait doucement ses mains sur la tête et sur le visage, comme on fait à un petit enfant. Il riait en la voyant rire, et, quand elle pleurait, il était prêt à fondre en larmes. Silencieux, il écoutait, probablement sans y rien comprendre, mais avec un doux sourire sur les lèvres, les paroles entrecoupées, enthousiastes et

décousues que balbutiait la jeune femme. S'apercevait-il qu'elle recommençait à se désoler, il se remettait tout de suite à lui prodiguer les caresses et les mots tendres à l'aide desquels on console un baby.

IX

Durant les quinze jours qui suivirent l'entrevue racontée dans le chapitre précédent, la situation des principaux personnages de cette histoire se modifia à un tel point qu'il nous est extrêmement difficile de poursuivre notre récit sans entrer au préalable dans certaines explications. Et pourtant nous sentons que nous devons nous borner, autant que possible, au simple exposé des faits, car il est plus d'une circonstance que nous-même aurions peine à éclaircir. Un pareil avertissement paraîtra sans doute fort étrange au lecteur : comment raconter ce dont on n'a pas une idée nette? Pour ne pas nous placer dans une position plus fautive encore, nous tâcherons d'expliquer notre pensée par un exemple, et de la sorte on comprendra peut-être en quoi consiste, à proprement parler, notre embarras, d'autant plus que cet exemple ne sera pas un hors-d'œuvre, mais bien la suite directe et immédiate du récit.

Au bout de deux semaines, c'est-à-dire au commencement de juillet, la dernière aventure de notre héros était devenue l'objet de toutes les conversations; on en parlait comme d'une anecdote étrange, fort amusante, presque invraisemblable, et en même temps à peu près certaine. Tout le monde à Pavlovsk racontait avec mille variantes qu'un prince, sur le point d'épouser une jeune fille appartenant à une famille honnête et connue, s'était toqué d'une lorette, avait rompu avec sa fiancée, et, bravant l'indignation publique, comptait s'unir prochainement à une femme perdue. L'histoire était

corsée de tels scandales, on y faisait figurer des personnages si importants, on la présentait sous des couleurs si fantastiques, enfin on alléguait des faits si positifs, qu'il y avait là de quoi excuser dans une large mesure la curiosité générale et le débordement des cancans. Voici la version qui semblait la plus probable et que propageaient les nouvellistes les plus sérieux : un jeune homme de bonne famille, un prince presque riche, sot, mais démocrate, et entiché du nihilisme contemporain découvert par M. Tourguénieff, d'ailleurs sachant à peine parler le russe, s'était épris d'une des filles du général Epanchine et avait réussi à se faire agréer comme prétendu. Mais son intention était de jouer à la famille de sa future un tour analogue à celui de ce séminariste français qui, le lendemain de son ordination, avait ouvertement fait profession d'athéisme dans une lettre adressée à son évêque et reproduite par les journaux libéraux. On racontait qu'à l'instar de ce défroqué, le prince avait imaginé de faire un esclandre chez les parents de sa fiancée, dans une soirée d'apparat où il avait été présenté à plusieurs grands personnages : il avait exprès attendu ce moment pour afficher ses opinions devant tout le monde, injurier des fonctionnaires d'un rang élevé, et retirer publiquement la parole donnée à sa future; ordre avait été donné aux laquais de l'expulser, et, en luttant contre eux, il avait cassé un magnifique vase de Chine. Comme détail caractéristique des mœurs modernes, on ajoutait que ce jeune insensé aimait réellement sa fiancée, la fille du général, et que, s'il avait rompu avec elle, c'était uniquement par fidélité aux principes du nihilisme : il ne pouvait se refuser le plaisir d'épouser au grand jour une gourgandine et de prouver ainsi qu'à ses yeux il n'y avait pas de différence entre les prostituées et les femmes vertueuses, ou que, s'il en existait une, elle était en faveur des premières. Cette explication paraissait très-plausible, et la plupart des gens en villégiature à Pavlovsk l'admettaient d'autant plus volontiers qu'elle était confirmée par les faits de chaque jour. **A la vérité, nombre de circonstances restaient obscures : à**

ce qu'on racontait, la pauvre jeune fille aimait tant son fiancé, — plusieurs disaient : son « séducteur », — que le lendemain du jour où il l'avait plantée là, elle était allée le relancer au domicile de sa maîtresse; suivant d'autres, au contraire, c'était lui-même qui l'avait exprès attirée chez cette femme, et cela uniquement par nihilisme, c'est-à-dire pour la couvrir de déshonneur. En tout cas, l'événement éveillait de jour en jour un intérêt croissant, et la curiosité publique était d'autant plus excitée que l'imminence d'un mariage scandaleux ne faisait plus le moindre doute pour personne.

Et voilà, si on nous demandait, non pas de donner des éclaircissements sur le côté nihiliste de l'affaire, oh! non, — mais seulement de préciser jusqu'à quel point le mariage projeté répondait aux désirs véritables du prince, d'indiquer en quoi consistaient alors ces désirs, et, d'une façon générale, quel était en ce moment l'état d'esprit de notre héros, — nous avouons que cette demande nous mettrait dans un grand embarras. Tout ce que nous pouvons dire se réduit à ceci : le mariage était décidé, en effet; quant aux formalités à remplir, quant à tous les préparatifs, le prince s'en était déchargé sur Keller, sur Lébédéff et sur un troisième personnage, ami de l'employé, et que celui-ci avait présenté pour la circonstance à son locataire; ils avaient ordre de ne pas regarder à la dépense; Nastasia Philippovna avait vivement insisté pour que le mariage fût célébré le plus tôt possible; Keller avait supplié le prince de le prendre pour garçon d'honneur, et le prince y avait consenti; Bourdovsky, désigné pour remplir les mêmes fonctions auprès de Nastasia Philippovna, avait accepté avec enthousiasme; la noce devait avoir lieu au commencement de juillet. Mais, outre ces circonstances dont l'exactitude est incontestable, nous possédons encore certains détails qui, positivement, nous déroutent, attendu qu'ils contredisent les premiers. Par exemple, ou nous nous trompons fort, ou, presque aussitôt après avoir passé procuration à Lébédéff et aux autres, le prince oublie maître des cérémonies, garçons d'honneur et mariage; si

même il mit tant d'empressement à se décharger de tout sur des tiers, ce fut peut-être uniquement parce qu'il avait hâte d'oublier cela. A quoi donc pensait-il, en ce cas? De quoi voulait-il se souvenir? A quoi aspirait-il? Il est également hors de doute qu'aucune contrainte ne fut exercée sur lui; Nastasia Philippovna, notamment, doit ici être mise hors de cause. Assurément, la jeune femme désirait fort que la cérémonie nuptiale fût célébrée dans le plus bref délai; c'était elle, et non le prince, qui avait eu l'idée de ce mariage. Mais il consentit de son plein gré et même d'un air légèrement distrait, comme s'il se fût agi d'une chose à peu près indifférente. Nous pourrions signaler bien d'autres faits non moins étranges, mais, à notre avis, loin d'éclaircir l'affaire, ils la rendraient encore plus obscure. Nous citerons pourtant un dernier exemple.

Ainsi il est à notre connaissance que durant ces deux semaines le prince passait les journées et les soirées entières en compagnie de Nastasia Philippovna : elle le prenait avec elle pour aller à la promenade et au Waux-Hall; chaque jour on pouvait les voir ensemble en calèche; s'il était une heure seulement privé de la présence de Nastasia Philippovna, il commençait à s'inquiéter d'elle (d'après tous ces indices, on doit supposer qu'il l'aimait sincèrement); de quelque sujet qu'elle l'entretint, il l'écoutait avec un doux et tranquille sourire durant de longues heures; lui-même ne disait presque rien. Mais nous savons aussi qu'à la même époque il se rendit plusieurs fois, souvent même, chez les Épantchine, sans cacher à Nastasia Philippovna ces démarches qui la mettaient presque au désespoir. Jusqu'à leur départ de Pavlovsk, les Épantchine refusèrent obstinément de recevoir le prince et ne lui permirent aucune entrevue avec Aglaé Ivanovna; il se retirait sans dire un mot, puis revenait le lendemain comme s'il avait complètement oublié son insuccès de la veille, et naturellement il essayait un nouveau refus. Autre détail dont nous avons connaissance : moins d'une heure peut-être après qu'Aglaé

Ivanovna se fut enfuie de chez Nastasia Philippovna, le prince se présenta à la villa des Épantchine, persuadé, sans doute, qu'il y trouverait la jeune fille; son arrivée jeta l'émoi dans la maison, car Aglaé Ivanovna n'était pas encore rentrée au logis et ce fut par le prince que les parents eurent la première nouvelle de la visite qu'elle avait faite avec lui à Nastasia Philippovna. On a raconté que la générale, ses filles et même le prince Chtch.... s'étaient montrés alors extrêmement durs pour Muichkine et lui avaient déclaré avec irritation qu'ils ne voulaient plus le connaître. Ce qui contribua surtout à les indisposer contre le prince fut l'intervention soudaine de Barbara Ardalionovna. La jeune femme vint dire tout à coup à Elisabeth Prokofievna qu'Aglaé Ivanovna était chez elle depuis une heure déjà, qu'elle se trouvait dans un état terrible et ne voulait pas retourner chez ses parents. Cette dernière nouvelle qui, plus que tout le reste, consterna la générale, était parfaitement exacte : au sortir de chez Nastasia Philippovna, Aglaé serait morte plutôt que de reparaitre en ce moment devant les siens, aussi avait-elle couru tout de suite chez Nina Alexandrovna. De son côté, Barbara Ardalionovna avait cru devoir informer immédiatement de tout cela Elisabeth Prokofievna. La mère et les filles partirent sur-le-champ pour la demeure de Ptitzine, où se rendit après elles Ivan Fédorovitch lui-même, dès qu'il fut arrivé de Pétersbourg. Le prince Léon Nikolaïévitch suivit les dames Épantchine, nonobstant le congé brutal qu'elles venaient de lui signifier, mais, grâce aux mesures prises par Barbara Ardalionovna, là non plus il ne put avoir accès auprès d'Aglaé. La jeune fille s'attendait à des reproches : lorsqu'elle vit sa mère et ses sœurs pleurer silencieusement, elle se jeta dans leurs bras et retourna tout de suite à la maison avec elles. Le bruit a couru que Gabriel Ardalionovitch avait encore joué de malheur dans cette circonstance; sa sœur étant allée chez Elisabeth Prokofievna, il resta en tête-à-tête avec Aglaé et profita de l'occasion pour lui parler

le ses sentiments; quelque désolée qu'elle fût, elle éclata le rire en l'entendant et lui fit à brûle-pourpoint une question étrange : pour preuve de son amour, se brûlerait-il tout maintenant le doigt à la flamme de la bougie? Une telle proposition interloqua le jeune homme et son visage trahit un embarras si comique qu'Aglaé se mit à rire de plus belle; puis elle quitta précipitamment Gania et monta dans la chambre de Nina Alexandrovna où ses parents la trouvèrent. Le prince apprit l'anecdote le lendemain par Hippolyte. Le malade qui ne se levait plus envoya chercher Muichkine exprès pour lui faire part de cette nouvelle. Comment lui-même en avait-il eu connaissance? nous l'ignorons. Quoi qu'il en soit, lorsque le prince entendit raconter l'épreuve proposée à Gania par Aglaé, il pouffa au point d'étonner Hippolyte; ensuite il se mit tout à coup à trembler et fondit en larmes.... D'une façon générale, son état, à cette époque, se caractérisait par une extrême inquiétude, par une agitation pénible et sans cause déterminée. Hippolyte n'hésitait pas à affirmer qu'il lui trouvait l'esprit dérangé; mais on ne pouvait pas encore dire cela positivement.

En rapportant tous ces faits que nous renonçons à expliquer, nous ne prétendons nullement justifier notre héros aux yeux de nos lecteurs. Bien plus, nous nous associerions volontiers à l'animadversion dont sa conduite était l'objet de la part même de ses amis. De tels agissements, en effet, les révoltaient tous, depuis Viéra Lébédéff et Kolia jusqu'à Keller (avant que celui-ci eût été choisi comme garçon d'honneur); quant à Lébédéff, dans son indignation il s'était mis à intriguer contre le prince, ainsi qu'on le verra plus loin. Notre sentiment est de tout point conforme à certaines paroles, pleines d'une véritable profondeur psychologique que prononça Eugène Pavlovitch dans une conversation familière qu'il eut avec le prince, six ou sept jours après l'événement survenu chez Nastasia Philippovna. Notons à ce propos qu'outre les Épantchine, tous ceux qui par un lien direct ou indirect se rattachaient à cette maison avaient cru

devoir rompre toutes relations avec le prince Léon Nikolaïévitch. Le prince Chtch..., par exemple, ne le saluait plus et se détournait quand il le rencontrait. Mais Eugène Pavlovitch ne craignit pas de se compromettre en faisant visite à Muichkine, bien qu'il eût repris ses habitudes chez les Épantchine et que ceux-ci le reçussent même avec une cordialité plus marquée qu'auparavant. Il se rendit à la demeure du prince le lendemain du jour où Élisabeth Prokofievna et sa famille quittèrent Pavlovsk. En entrant, il savait déjà tous les bruits qui couraient dans le public, peut-être même avait-il contribué, en partie, à les répandre. Le prince fut enchanté de le voir et tout de suite s'informa des Épantchine. Cette entrée en matière franche et naïve mit Eugène Pavlovitch fort à son aise, et il alla droit au fait.

Le prince ignorait encore le départ des Épantchine; cette nouvelle l'impressionna, il pâlit, mais au bout d'un instant il secoua la tête d'un air pensif et reconnut que « cela devait être » ; puis il se hâta de demander où ils étaient allés.

Pendant ce temps, Eugène Pavlovitch l'observait attentivement, étonné de la simplicité et de l'empressement avec lesquels son interlocuteur le questionnait. D'autre part l'étrange franchise du prince, son trouble, son agitation, son inquiétude, — tout cela frappait aussi le visiteur. Du reste, il satisfait très-complaisamment la curiosité de Muichkine. Il y avait encore bien des choses que celui-ci ne savait pas, et Radomsky était le premier qui lui apportait des nouvelles de la famille Épantchine. Il raconta qu'Aglaé avait été malade et que, pendant trois nuits consécutives, une fièvre violente l'avait empêchée de dormir : à présent elle allait mieux, tout danger avait disparu, mais elle était dans un état nerveux, hystérique.... « C'est encore heureux que la paix règne dans la maison ! Aussi bien entre eux qu'en présence d'Aglaé, ils évitent autant que possible toute allusion au passé. Le père et la mère ont déjà agité ensemble la question d'un voyage à l'étranger : on partirait en automne, aussitôt après le mariage d'Adélaïde ; Aglaé a silencieuse-

ment accueilli les premières ouvertures qui lui ont été faites sur ce sujet. Il se pouvait que lui, Eugène Pavlovitch, se rendit aussi à l'étranger. Le prince Chtch... lui-même l'absenterait peut-être pour deux mois avec Adélaïde, si ses affaires le lui permettaient. Le général resterait en Russie. Au présent ils s'étaient tous transportés dans leur bien de Kolmino qui était situé à vingt verstes de Pétersbourg et où se trouvait une vaste habitation seigneuriale. La princesse Mikolokonsky n'était pas encore partie pour Moscou, il semblait même qu'elle fit exprès de retarder son départ. Élisabeth Prokofievna avait vivement insisté pour que l'on quittât Pavlovsk, assurant qu'il était impossible d'y rester après tout ce qui était arrivé; chaque jour Eugène Pavlovitch lui-même faisait part à la générale des bruits répandus en ville. Les Épantchine n'avaient pas cru possible non plus d'aller achever leur villégiature à Élaguine.

— Et, en effet, ajouta le narrateur, — convenez-en vous-même, y avait-il moyen d'y tenir... surtout sachant tout ce qui se fait à toute heure ici chez vous, prince, dans votre maison, et lorsque, malgré leur refus de vous recevoir, vous vous présentiez chaque jour chez eux...

— Oui, oui, oui, vous avez raison, je voulais voir glaié Ivanovna... dit le prince en hochant de nouveau la tête.

Eugène Pavlovitch s'anima soudain.

— Ah! cher prince, s'écria-t-il avec tristesse, — comment avez-vous pu alors laisser faire... tout ce qui a eu lieu? Sans doute, sans doute, vous étiez loin de vous attendre à tout cela... Je reconnais que vous avez dû perdre la tête, et... que vous ne pouviez pas retenir la folle jeune fille, cela était au-dessus de vos forces! Mais vous auriez dû comprendre combien étaient sérieux les sentiments de cette jeune fille pour vous. Elle ne voulait pas vous partager avec une autre, et vous... et vous avez pu sacrifier un pareil trésor!

— Oui, oui, vous avez raison; oui, je suis coupable, dit le prince profondément affligé, — et vous savez, elle seule,

Aglaé seule considérait Nastasia Philippovna... Parmi les autres, personne ne la considérait ainsi...

— Mais tout cela est exaspérant par cela même qu'il n'y avait là rien de sérieux! reprit avec vivacité Eugène Pavlovitch. — Pardonnez-moi, prince, mais... je... j'ai pensé à cela, prince; j'y ai beaucoup réfléchi; je connais tous les antécédents de l'affaire; je sais tout ce qui s'est passé il y a six mois, tout, et — rien de tout cela n'était sérieux! Il n'y avait là qu'un entraînement de tête, un mirage, une fantaisie, une fumée, et il fallait la jalousie alarmée d'une jeune fille tout à fait dépourvue d'expérience pour prendre cela au sérieux!..

Alors, sans la moindre cérémonie, le visiteur donna libre cours à son indignation. Il analysa avec beaucoup de lucidité, et, répétons-le, avec une rare puissance psychologique la manière d'être du prince à l'égard de Nastasia Philippovna. Eugène Pavlovitch avait toujours possédé le don de la parole, dans la circonstance présente il atteignit à l'éloquence.

— Dès le début, déclara-t-il, — vous avez été dans le faux; ce qui avait commencé par le mensonge devait finir par le mensonge; c'est la loi de la nature. Je n'admets pas qu'on vous traite d'idiot, et même cela m'indigne; vous êtes trop intelligent pour mériter ce nom, mais, convenez-en vous-même, vous êtes aussi d'une étrangeté tout à fait exceptionnelle. Selon moi, tout ce qui est arrivé a eu pour cause, en premier lieu, ce que j'appellerai votre inexpérience innée (remarquez, prince, ce mot « innée »), puis votre extraordinaire naïveté, ensuite votre phénoménale absence de mesure (défaut que vous-même vous vous êtes reconnu plus d'une fois) — et, enfin, une énorme quantité de convictions factices que, nonobstant votre honnêteté peu commune vous prenez jusqu'à présent pour des principes vrais, naturels et immédiats! Avouez-le, prince, dans votre façon d'envisager Nastasia Philippovna, il y a eu dès le début quelque chose de *conventionnellement démocratique* (je me sers de cette expression pour abrégé), comme qui dirait l'influence d

la « question des femmes » (pour m'exprimer plus brièvement encore). Je connais dans tous ses détails la scène étrange et scandaleuse qui a eu lieu chez Nastasia Philipovna, lorsque Rogojine a apporté son argent. Si vous voulez, je vais vous révéler à vous-même et vous montrer votre personne comme dans un miroir, car je sais parfaitement ce qu'il y avait au fond de tout cela et pourquoi l'affaire a ainsi tourné. Dès votre adolescence, étant en Suisse, vous aviez soif de la patrie; ce pays inconnu était pour vous la terre promise vers laquelle tendaient toutes vos aspirations, vous avez lu beaucoup de livres sur la Russie, des ouvrages fort remarquables peut-être, mais qui vous ont été nuisibles; dès vos premiers pas sur le sol natal, d'impatiens besoins d'activité se sont éveillés en vous. Et voilà que, ce même jour, on vous raconte l'émouvante et triste histoire d'une femme outragée : vous êtes un chevalier, un jeune homme vierge, — et il s'agit d'une femme! Le même jour, vous voyez cette femme; sa beauté fantastique, sa beauté de démon vous fascine (je reconnais qu'elle est belle). Ajoutez les nerfs, ajoutez votre épilepsie, ajoutez notre dégel pétersbourgeois qui ébranle le système nerveux; ajoutez toute cette journée dans une ville inconnue et presque fantastique pour vous, cette journée si mouvementée, si pleine de rencontres inattendues et d'incidents imprévus, durant laquelle vous avez fait tant de connaissances nouvelles, entre autres celle des trois demoiselles Épantchine et, notamment, d'Aglaé; ajoutez la fatigue, le vertige, ajoutez le salon de Nastasia Philipovna et le ton de ce salon, et... que pouviez-vous donc attendre de vous-même dans ce moment-là, je vous le demande?

Le prince commença à rougir.

— Oui, oui; oui, oui, dit-il en secouant la tête, — oui, c'est à peu près cela; et vous savez, j'avais passé toute la nuit en wagon, je n'avais pas dormi; j'étais dans un état d'énervement depuis quarante-huit heures..

— Eh bien oui, sans doute, où donc veux-je en venir? continua en s'échauffant Eugène Pavlovitch : — il est clair que

vous avez saisi, pour ainsi dire, avec ivresse l'occasion de manifester publiquement une idée magnanime, de déclarer que vous, homme pur, vous, issu d'une famille princière, vous ne considérez pas comme déshonorée une femme perdue non par sa faute, mais par celle d'un répugnant libertin du grand monde. Oh! Seigneur, cela se comprend! Mais là n'est pas la question, cher prince; il s'agit de savoir si votre sentiment était vrai, juste, naturel, ou s'il n'y avait là qu'une exaltation du cerveau. Qu'en pensez-vous? une femme pareille a été pardonnée dans le temple, mais on ne lui a pas dit qu'elle avait bien fait, qu'elle était digne de tous les honneurs et de tous les respects. Est-ce que, durant ces trois mois, le bon sens ne vous a pas montré à vous-même de quoi il retourne dans l'espèce? Qu'elle soit innocente, c'est possible, je ne veux pas discuter ce point, mais est-ce que toutes ses aventures peuvent justifier chez elle cet orgueil insupportable, diabolique, cet égoïsme si effronté, si insatiable? Pardon, prince, j'emploie des expressions un peu vives, mais...

— Oui, tout cela est possible; vous avez peut-être raison... murmura le prince; — en effet, elle est très-irritée, et vous avez raison, sans doute, mais...

— Elle mérite la pitié? C'est cela que vous voulez dire, mon bon prince? Mais, par pitié pour elle et en vue de lui faire plaisir, pouvait-on faire affront à une autre, à une jeune fille bien née et pure, l'humilier sous ces yeux hautains, sous ces yeux haineux? Jusqu'où donc ira la pitié après cela? N'est-ce pas une exagération invraisemblable? Et, quand on aime une jeune fille, est-ce qu'on peut l'humilier ainsi devant sa rivale, l'abandonner pour une autre, sous les yeux de cette autre, après qu'on a soi-même sollicité sa main... car vous l'avez demandée en mariage, vous avez fait cette demande en présence de ses parents et de ses sœurs! Après cela, êtes-vous un honnête homme, prince? permettez-moi cette question. Et... et n'avez-vous pas trompé cette jeune fille divine, en lui assurant que vous l'aimiez?

— Oui, oui, vous avez raison, ah! je sens que je suis coupable! fit le prince avec un chagrin indicible.

— Mais est-ce que c'est assez? répliqua Eugène Pavlovitch indigné: — suffit-il de crier: « Ah! je suis coupable! » Vous vous avouez coupable, mais vous vous obstinez dans vos torts! Et où était alors votre cœur, votre cœur « chrétien »? Vous avez vu son visage dans ce moment-là: souffrait-elle moins que l'autre, que la vôtre? Comment donc l'avez-vous vu et n'avez-vous pas tout fait pour empêcher cela? Comment?

— Mais... j'ai tout fait... balbutia le malheureux prince.

— Comment, vous avez tout fait?

— Je vous l'assure. Je ne comprends pas encore comment tout cela est arrivé... je — j'ai couru alors après Aglaé Ivanovna, mais Nastasia Philippovna est tombée sans connaissance; et depuis on ne me laisse plus approcher d'Aglaé Ivanovna.

— N'importe! Vous deviez courir après Aglaé, malgré l'évanouissement de l'autre!

— Oui... oui, je le devais... elle serait morte! Elle se serait tuée, vous ne la connaissez pas, et... n'importe, j'aurais tout raconté ensuite à Aglaé Ivanovna et... Voyez-vous, Eugène Pavlovitch, je crois m'apercevoir que vous ne savez pas tout. Dites-moi, pourquoi ne me laisse-t-on pas voir Aglaé Ivanovna? Je lui expliquerais tout. Voyez-vous, il y a eu alors un malentendu entre elles, c'est pourquoi les choses ont pris cette tournure... Je ne puis pas vous expliquer cela, mais je l'expliquerais peut-être à Aglaé... Ah! mon Dieu, mon Dieu! Vous parlez de son visage dans le moment où elle s'est enfuie... oh! mon Dieu, je me le rappelle!... Partons, partons!

Le prince s'était levé soudain et tirait Eugène Pavlovitch par la manche de son vêtement.

— Où?

— Allons chez Aglaé Ivanovna, allons-y tout de suite!...

— Mais elle n'est plus à Pavlovsk, je viens de vous le dire, et pourquoi aller?...

— Elle comprendra, elle comprendra! balbutia Muichkine joignant les mains comme pour supplier son interlocuteur : — elle comprendra que ce n'est pas *cela*, que c'est tout autre chose!

— Comment, tout autre chose? Voyons, vous vous mariez pourtant? Par conséquent, vous persistez... Vous mariez-vous, oui ou non?

— Eh bien, oui... je me marie; oui, je me marie!

— Alors comment pouvez-vous dire que ce n'est pas cela?

— Oh! non, ce n'est pas cela, pas du tout! Qu'importe que je me marie? cela ne signifie rien!

— Cela ne signifie rien, dites-vous? Il me semble pourtant que ce n'est pas une bagatelle. Vous épousez une femme aimée pour faire son bonheur, Aglaé Ivanovna le voit, le sait, et vous trouvez que cela n'a pas d'importance?

— Son bonheur? Oh! non, je me marie purement et simplement; elle le veut; mais qu'est-ce que cela fait que je me marie? je... Eh bien, oui, cela ne signifie rien! Seulement elle serait morte, c'est certain. Je vois maintenant que ce mariage avec Rogojine était une folie! A présent j'ai compris tout ce que je ne comprenais pas auparavant, et voyez : ce jour-là, quand elles étaient toutes deux en face l'une de l'autre, je n'ai pas pu supporter le visage de Nastasia Philippovna... Vous ne le savez pas, Eugène Pavlovitch (le prince baissa mystérieusement la voix), je n'ai jamais dit cela à personne, pas même à Aglaé, mais je ne puis supporter le visage de Nastasia Philippovna... Tantôt vous avez dit la vérité sur cette soirée qui a eu lieu autrefois chez Nastasia Philippovna, mais il y a un détail que vous avez omis, parce que vous l'ignoriez : j'ai regardé *son visage*! Le matin déjà, en voyant son portrait, je n'avais pas pu le supporter... Tenez, Viéra Lébédéff a des yeux tout autres; je... j'ai peur de son visage! ajouta-t-il avec une frayeur extrême.

— Vous en avez peur ?

Le prince pâlit et répondit tout bas :

— Oui, elle est folle !

— Vous le savez positivement ? demanda Eugène Pavlovitch avec une curiosité extraordinaire.

— Oui, positivement ; maintenant j'en suis sûr ; j'en ai acquis ces jours-ci la certitude absolue !

— Vous voulez donc faire votre malheur ? s'écria Radomsky épouvanté : — ainsi vous vous mariez par crainte ? Il est impossible d'y rien comprendre... Peut-être même ne l'aimez-vous pas ?

— Oh ! si, je l'aime de toute mon âme ! C'est... un enfant ; à présent elle est un enfant, un véritable enfant ! Oh ! vous ne savez rien.

— Et en même temps vous assurez de votre amour Aglaé Ivanovna ?

— Oh ! oui, oui.

— Voyons, prince, pensez un peu à ce que vous dites, rentrez en vous-même !

— Sans Aglaé je... il faut absolument que je la voie ! Je... je mourrai bientôt en dormant ; je pensais que cette nuit je mourrais pendant mon sommeil. Oh ! si Aglaé savait, si elle savait tout... c'est-à-dire absolument tout. Car, ici, il faut tout savoir, c'est la première chose ! Pourquoi ne pouvons-nous jamais *tout* savoir sur un autre, quand il le faut, quand cet autre est coupable !... Du reste, je ne sais pas ce que je dis, j'ai perdu le fil de mes idées ; vous m'avez porté un coup terrible... Et se peut-il qu'elle ait maintenant encore le même visage qu'alors, quand elle s'est enfuie ? Oh ! oui, je suis coupable ! Le plus probable, c'est que tous les torts sont de mon côté ! Je ne sais pas encore au juste de quoi je suis coupable, mais je le suis... Il y a ici quelque chose que je ne puis pas vous expliquer, Eugène Pavlovitch, les expressions me manquent, mais... Aglaé Ivanovna comprendra ! Oh ! j'ai toujours cru qu'elle comprendrait.

— Non, prince, elle ne comprendra pas ! Aglaé Ivanovna

aimait comme une femme, comme un être humain, et non comme... un pur esprit. Savez-vous une chose, mon pauvre prince? selon toute apparence, vous n'avez jamais aimé ni l'une ni l'autre!

— Je ne sais pas... peut-être, peut-être; vous avez raison sur beaucoup de points, Eugène Pavlovitch. Vous êtes extraordinairement intelligent, Eugène Pavlovitch; ah! la tête commence encore à me faire mal, allons chez elle! Pour l'amour de Dieu, pour l'amour de Dieu!

— Mais je vous dis qu'elle n'est plus à Pavlovsk, elle est à Kolmino.

— Allons à Kolmino, partons tout de suite!

— C'est impossible! répondit d'une voix traînante Eugène Pavlovitch, et il se leva.

— Écoutez, je vais écrire une lettre, vous la porterez!

— Non, prince, non! Dispensez-moi de pareilles commissions, je ne puis pas m'en charger!

Ils se quittèrent. Cette visite laissa des impressions étranges dans l'esprit d'Eugène Pavlovitch: suivant lui, le prince avait le cerveau légèrement détraqué. « Et qu'est-ce que signifie ce *visage* qu'il craint et dont il est si épris? Et en même temps il se peut fort bien qu'il meure d'avoir perdu Aglaé, en sorte que peut-être Aglaé ne saura jamais à quel point il l'aime! Ha! ha! Et comment aimer deux femmes? De deux amours différents? C'est curieux... pauvre idiot! Et que va-t-il devenir maintenant? »

X

Cependant le prince ne mourut pas avant son mariage, ni éveillé, ni « en dormant », comme il l'avait prédit à Eugène Pavlovitch. A la vérité, peut-être dormait-il mal et faisait-il de mauvais rêves; mais, pendant le jour, avec les gens, il

paraissait bien, content même; seulement, quand il n'était pas en société, il devenait parfois fort pensif. On pressait les préparatifs du mariage; il devait avoir lieu huit jours environ après la visite de Radomsky. En voyant le prince se hâter ainsi, ses amis les plus dévoués (à supposer qu'il en eût de tels) auraient dû comprendre l'inutilité de leurs efforts pour « sauver » le malheureux fou. Le bruit a couru que le général Ivan Fédorovitch et sa femme Élisabeth Prokofievna avaient été pour quelque chose dans la visite faite au prince par Eugène Pavlovitch. Mais si les époux Épantchine pouvaient, par un effet de leur infinie bonté, éprouver le désir d'arracher à sa perte le pauvre insensé, force leur fut, sans doute, de s'en tenir à cette unique et faible tentative; ni leur position, ni même, peut-être, leurs sentiments (ce qui est naturel) ne leur permettraient d'aller plus loin dans cette voie. Nous avons déjà dit que le prince rencontrait de l'hostilité jusque dans son entourage. Viéra Lébédéff, du reste, se contentait de pleurer quand elle se trouvait seule avec lui; d'autre part la jeune fille restait davantage à la maison et allait moins souvent qu'autrefois passer une minute chez Muickine. Pendant ce temps, Kolia rendait les derniers devoirs à son père; le vieillard avait été emporté par une seconde attaque survenue huit jours après la première. Le prince prit une grande part au chagrin de la famille Ivouguine; les premiers jours, il fit de longues visites à Nina Alexandrovna, et il assista à l'enterrement. Plusieurs remarquèrent qu'à l'église son apparition provoqua des chuchotements involontaires dans le public; il en était de même dans les rues et au parc : quand on le voyait passer soit à pied, soit en voiture, on se le montrait en prononçant à demi-voix son nom et celui de Nastasia Philippovna. On la chercha aussi parmi les personnes présentes à la cérémonie, mais elle n'y était pas. Madame Térentieff n'alla pas non plus à l'enterrement d'Ardalion Alexandrovitch; Lébédéff parvint à la faire rester chez elle. Le service funèbre produisit sur le prince une impression fort pénible. Lébédéff

s'en aperçut, et, à l'église même, lui en demanda la raison. Il répondit tout bas que c'était la première fois qu'il assistait à un enterrement orthodoxe : tout au plus se souvenait-il d'avoir vu, étant enfant, célébrer une cérémonie semblable dans une église de village.

— Oui, on ne peut pas croire que cet homme couché dans le cercueil soit le même à qui, il y a si peu de temps, nous avons déferé la présidence de notre fête, vous vous rappelez? reprit à voix basse Lébédéff : — qui cherchez-vous?

— Rien; il m'avait semblé....

— Ce n'est pas Rogojine?

— Est-ce qu'il est ici?

— Il est dans l'église.

— En effet, il m'avait semblé apercevoir ses yeux, murmura avec agitation le prince, — mais comment.... pourquoi est-il ici? On l'a invité?

— On n'y a même pas pensé. La famille du défunt ne le connaît pas. Il est entré comme bien d'autres, dans la foule. Pourquoi êtes-vous si étonné? A présent je le rencontre souvent, la semaine passée je l'ai rencontré quatre fois ici, à Pavlovsk.

— Je ne l'ai pas encore vu une seule fois.... depuis ce temps-là, balbutia le prince.

Comme, d'un autre côté, Nastasia Philippovna ne lui avait jamais dit avoir rencontré Rogojine « depuis ce temps-là », le prince en conclut que, pour certaines raisons, Rogojine tenait à ne pas se laisser voir. Durant toute cette journée il fut fort pensif; par contre, Nastasia Philippovna se montra extraordinairement gaie.

Kolia, qui, déjà avant la mort de son père, s'était réconcilié avec le prince, lui proposa, vu l'urgence, de prendre pour garçons d'honneur Keller et Bourdovsky. Il répondit de la bonne tenue du premier et ajouta qu'il pourrait même « être utile ». Le choix de Bourdovsky, homme tranquille et modeste, ne soulevait aucune objection. Nina Alexandrovna et Lébédéff adressèrent des observations au prince :

si son mariage était décidé, du moins, quel besoin avait-il de le faire célébrer à Pavlovsk où était alors tout le mouvement? A quoi bon tant de publicité? Ne valait-il pas mieux que la bénédiction nuptiale fût donnée aux époux à Pétersbourg, dans une chapelle privée? Le prince comprit fort bien les arrière-pensées qui se cachaient sous ces paroles, mais il se borna à répondre en termes laconiques que tel était le désir formel de Nastasia Philippovna.

Le lendemain, Keller, informé qu'il avait été choisi comme garçon d'honneur, se rendit aussi chez le prince. Avant d'entrer, il s'arrêta sur le seuil, et, dès qu'il eut aperçu Muichkine, il cria, la main droite levée en l'air, comme un homme qui prête serment :

— Je ne boirai pas!

Ensuite il s'approcha du prince, lui serra les deux mains avec force et déclara qu'en effet il avait d'abord vu d'un mauvais œil ce projet d'union, et qu'il ne s'était pas fait faute de le dire hautement dans les salles de billard; s'il était hostile à ce mariage, cela venait uniquement de ce que, avec l'impatience d'un ami, il en rêvait un autre beaucoup plus beau pour le prince; chaque jour il s'attendait à le voir épouser une princesse de Rohan, ou, tout au moins, de Chabot; mais maintenant lui-même reconnaissait que le prince pensait au moins douze fois plus noblement qu'eux tous « pris ensemble »! Car ce qu'il lui fallait, ce n'était ni l'éclat, ni la richesse, ni même l'honneur, mais seulement la vérité! On connaissait les sympathies des hauts personnages, et le prince était trop haut placé par son éducation pour n'être pas, d'une façon générale, un haut personnage! Mais toute la canaille, toute la fripouille est d'un autre avis; en ville, dans les maisons, dans les réunions, dans les villas, à la musique, dans les débits de boissons, dans les salles de billard, il n'est question que du prochain événement et il fait jeter les hauts cris à tout le monde. J'ai même entendu raconter qu'on veut organiser un charivari sous les fenêtres, et, cela, pour ainsi dire, la première

nuit! Si vous avez besoin, prince, du pistolet d'un honnête homme, je suis prêt à tirer une demi-douzaine de nobles coups de feu, avant même que vous soyez sorti de la couche nuptiale. Craignant une formidable invasion de soifeurs à l'issue de la cérémonie, Keller conseilla aussi de se munir d'une pompe à incendie qu'on placerait à l'entrée de la maison; mais Lébédéeff s'opposa à cette mesure qui, dit-il, aurait pour conséquence de faire démolir son immeuble.

— Ce Lébédéeff conspire contre vous, prince, je vous l'assure! Il veut vous faire mettre en tutelle, — pouvez-vous vous imaginer cela? — vous enlever l'usage de votre volonté libre et de votre argent, c'est-à-dire des deux objets qui distinguent chacun de nous d'un quadrupède! Je l'ai entendu dire, positivement! C'est la pure vérité!

Une nouvelle de ce genre était déjà arrivée aux oreilles du prince, mais, naturellement, il n'y avait pas fait attention. Cette fois encore il se contenta de rire en entendant les paroles de Keller et les oublia tout de suite. Depuis un certain temps, en effet, Lébédéeff machinait quelque chose; enfantés dans une sorte de fièvre, les plans de cet homme offraient toujours un luxe superflu de complications, aussi étaient-ils rarement couronnés de succès. Quand, plus tard, il vint se confesser au prince (c'était chez lui une habitude invariable de venir, après chaque échec, faire sa confession à celui contre qui il avait intrigué), il lui déclara qu'il était né avec les facultés d'un Talleyrand et qu'il ne comprenait pas pourquoi il était resté toute sa vie un simple Lébédéeff. Puis il avoua toutes ses manigances au prince, qui l'écouta avec un vif intérêt. D'après son récit, l'employé avait commencé par rechercher la protection de hauts personnages sur qui il pût s'appuyer en cas de besoin, et il était allé trouver le général Ivan Fédorovitch. Ce dernier ne sut trop que lui dire : il souhaitait sincèrement le bien du « jeune homme », mais, « quelque désir qu'il eût de le sauver », dans l'espèce, déclara-t-il, les convenances ne lui permettaient pas d'agir. Élisabeth Prokofievna ne voulut pas même

recevoir le visiteur; Eugène Pavlovitch et le prince Chtch... lui signifièrent du geste leur refus de concours. Sans se laisser rebuter par ces déconvenues, Lébédéff consulta un jurisconsulte expert, vieillard respectable, dont il était l'ami et jusqu'à un certain point l'obligé. L'avis de l'homme de loi fut que l'affaire était parfaitement possible, à condition qu'on trouvât des témoins compétents pour attester le dérangement intellectuel, et surtout qu'on s'assurât la protection de personnages haut placés. Cette réponse rendit confiance à Lébédéff et un jour il amena même chez le prince un médecin qui était aussi un vieillard respectable. Ce docteur, en villégiature à Pavlovsk, portait au cou l'Ordre de Sainte-Anne : il venait, pour ainsi dire, tâter le terrain et prendre une connaissance sommaire de l'état mental du prince avant de le soumettre à un examen médical proprement dit. Muichkine se rappela cette visite, il se souvint que, la veille, Lébédéff lui avait répété sur tous les tons qu'il était malade; il avait formellement refusé d'appeler un médecin, et le lendemain l'employé lui en avait amené un, comme par hasard. « Nous venons de chez monsieur Téreentieff, qui va fort mal, avait dit hypocritement Lébédéff, et le docteur m'a accompagné ici pour vous donner de ses nouvelles. » Le prince approuva Lébédéff et accueillit le médecin avec une extrême affabilité. La conversation s'engagea aussitôt sur le malade Hippolyte; le visiteur témoigna le désir de connaître dans tous ses détails la scène du suicide; le récit que lui en fit le prince et l'explication qu'il en donna l'intéressèrent au plus haut degré. On parla ensuite du climat de Pétersbourg, de la maladie du prince lui-même, de la Suisse, de Schneider. Tout ce que dit le prétendu fou, notamment sur le système thérapeutique de son professeur, captiva tellement l'attention du vieux praticien qu'il prolongea sa visite pendant deux heures; Muichkine lui fit fumer d'excellents cigares et Lébédéff, de son côté, le régala d'une liqueur exquisite que Viéra apporta. En apercevant la jeune fille, le docteur, homme marié et père de famille, se permit de lui adresser

des compliments qui excitèrent en elle une profonde indignation. On se sépara en amis. Après qu'il eut quitté le prince, le docteur dit à Lébédéeff : « Si l'on met de pareilles gens en curatelle, où donc ira-t-on chercher les curateurs ? » Lébédéeff ayant allégué d'un ton tragique le mariage que le prince allait faire, son interlocuteur hochait malicieusement la tête et répliqua que de tels mariages n'étaient pas chose si rare; sans parler de cela, la personne, d'après ce qu'il avait entendu dire, était séduisante et d'une beauté extraordinaire, ce qui suffisait pour expliquer l'entraînement d'un homme ayant de la fortune; en outre, grâce aux libéralités de Totzky et de Rogojine, elle possédait des capitaux, des perles, des diamants, des châles, des meubles; par conséquent ce n'était pas un mauvais parti : bref, aux yeux du docteur, un pareil choix, loin d'être un indice de stupidité, dénotait au contraire chez le cher prince une intelligence très-déliée, très-calculatrice et très-pratique.... Cette idée frappa Lébédéeff; il s'y arrêta définitivement et termina sa confession présente en assurant au prince que, désormais, il était prêt à verser tout son sang pour lui.

Durant ces derniers jours, Muichkine fut aussi plus d'une fois distrait de ses préoccupations par Hippolyte, qui l'envoyait chercher fort souvent. Les Térentieff habitaient une petite maisonnette située non loin de la villa de Lébédéeff. A la campagne, les petits enfants, le frère et la sœur d'Hippolyte, avaient moins à souffrir de son mauvais caractère, car ils pouvaient se sauver au jardin, mais la pauvre kapitancha restait l'esclave, la victime de son fils. Chaque jour le prince devait mettre la paix entre eux; ce rôle de réconciliateur lui attirait le mépris du malade, qui, en même temps, continuait à l'appeler sa « niania ». Hippolyte se plaignait beaucoup de Kolia parce que ce dernier, retenu d'abord auprès du cadavre de son père, puis auprès de sa mère veuve, avait dû forcément négliger son ami. A la fin, Hippolyte se mit à plaisanter sur le prochain mariage du prince avec Nastasia Philippovna; ses railleries devinrent même si blessantes que Muichkine,

piqué au vif, cessa de l'aller voir. Deux jours après, madame Téréntieff vint un matin trouver le prince et le supplia, les larmes aux yeux, de faire visite à son fils : « Autrement, dit-elle, il me mangera. » Elle ajouta qu'il voulait révéler un grand secret. Le prince céda aux sollicitations de la kapitancha. Hippolyte exprima le désir de se réconcilier avec lui, fondit en larmes, et, après avoir pleuré, se sentit naturellement plus irrité que jamais; toutefois il n'osa pas manifester sa colère. Le jeune homme allait fort mal, et, selon toute apparence, n'avait plus que peu de jours à vivre. En fait de secrets, il ne révéla rien, et se borna à conjurer le prince avec une agitation peut-être feinte de « prendre garde à Rogojine ». « C'est un homme qui ne fait aucune concession; celui-là, prince, ne nous ressemble pas; s'il se décide à une chose, il l'exécute sans trembler... » etc., etc. Désirant être renseigné avec plus de netteté, le prince multiplia les questions, essaya d'obtenir des détails précis, mais Hippolyte ne put citer aucun fait, tout se réduisait pour lui à des sensations, à des impressions personnelles. En fin de compte, il eut l'extrême satisfaction de causer au prince une frayeur terrible. Celui-ci avait d'abord souri en entendant son interlocuteur lui dire : « Vous devriez, du moins, vous sauver à l'étranger; il y a des prêtres russes partout, vous vous mariez là ». Mais, après avoir donné ces conseils, Hippolyte ajouta : « Je crains seulement pour Aglaé Ivanovna; Rogojine sait combien vous l'aimez; amour pour amour; vous lui avez enlevé Nastasia Philippovna, il tuera Aglaé Ivanovna; quoique vous ayez maintenant renoncé à elle, cela ne vous en sera pas moins pénible, n'est-il pas vrai? » Il atteignit son but; Muichkine se retira tout bouleversé.

Cette conversation eut lieu la veille du mariage; le même soir, le prince et Nastasia Philippovna se virent pour la dernière fois avant la cérémonie nuptiale. Mais la jeune femme ne put rendre le calme à son futur époux; dans les derniers temps, elle-même, au contraire, ne faisait que l'agiter de plus en plus. Autrefois, c'est-à-dire quelques jours auparavant,

elle s'ingéniait à l'égayer durant leurs entrevues; ce qu'elle craignait surtout, c'était de lui voir une mine soucieuse; elle allait jusqu'à chanter pour le distraire, mais le plus souvent elle lui racontait des histoires plaisantes. Presque toujours le prince faisait semblant de les écouter avec beaucoup de plaisir, parfois même il riait de bon cœur, tant la narratrice mettait d'humour et de brio dans ses récits quand elle était en verve, ce qui lui arrivait fréquemment. En voyant rire le prince, en constatant l'impression qu'elle produisait sur lui, Nastasia Philippovna était heureuse et fière de son succès. Mais maintenant elle se montrait d'heure en heure plus mélancolique et plus pensive. Muichkine avait ses idées faites sur cette femme; sans cela, tout en elle à présent lui aurait paru énigmatique et incompréhensible. Mais il croyait de bonne foi la résurrection possible pour elle. Il n'avait pas menti en disant à Eugène Pavlovitch qu'il l'aimait sincèrement, de tout son cœur, et que cet amour ressemblait à l'intérêt qu'inspire un enfant chétif et valétudinaire : on s'attache à lui parce qu'il est difficile, impossible de l'abandonner à lui-même. Le prince n'expliquait à personne la nature de ses sentiments pour sa future, il n'aimait pas à parler de cela, même quand il ne pouvait faire autrement. Entre Nastasia Philippovna et lui il n'était jamais question d'amour, on aurait dit que tous deux s'étaient donné le mot pour écarter ce sujet d'entretien. Gaie et animée, leur conversation n'avait rien d'intime, en sorte que chacun pouvait y prendre part. Daria Alexievna raconta plus tard que, durant tout ce temps, elle avait plaisir à les contempler l'un et l'autre.

Grâce à la façon dont il envisageait l'état moral et intellectuel de Nastasia Philippovna, le prince était jusqu'à un certain point affranchi de plusieurs autres préoccupations. C'était maintenant une femme toute différente de celle qu'il avait connue trois mois auparavant. Par exemple, il ne s'étonnait pas trop de la voir à présent si impatiente de l'épouser elle qui autrefois pleurait de colère, l'accablait

de reproches et de malédictions quand il lui proposait le mariage. « Cela prouve qu'elle ne craint plus, comme alors, de faire mon malheur en m'épousant », pensait le prince. Un revirement si brusque ne lui paraissait pas naturel. Nastasia Philippovna avait-elle puisé uniquement dans sa haine pour Aglaé cette soudaine confiance en elle-même? Le supposer eût été faire injure à la profondeur de ses sentiments. Avait-elle pris cette résolution par peur du sort qui l'attendait avec Rogojine? En résumé, toutes ces causes et bien d'autres pouvaient avoir joué un rôle ici, mais l'hypothèse à laquelle Muichkine s'arrêta, comme à la plus vraisemblable, fut celle que depuis longtemps déjà il soupçonnait : la pauvre âme malade était à bout de forces. A la rigueur, c'était une explication, elle ne pouvait, il est vrai, procurer aucun apaisement au prince. Parfois il semblait faire tous ses efforts pour ne penser à rien, on aurait dit qu'il considérait son mariage comme une formalité sans importance et le bonheur de sa vie comme une chose dont il n'y avait pas lieu de s'occuper. Quant aux conversations dans le genre de celle qu'il avait eue avec Eugène Pavlovitch, il les évitait autant que possible, se sentant tout à fait incapable de répondre à certaines objections.

Du reste, il remarqua que Nastasia Philippovna savait et comprenait trop bien ce qu'Aglaé signifiait pour lui. Elle se taisait là-dessus, mais plusieurs fois elle le surprit au moment où il se disposait à aller chez les Épantchine, et il lut ses sentiments sur son « visage ». Quand elle apprit le départ de cette famille, la jeune femme devint rayonnante. Quelque peu observateur et peu clairvoyant que fût alors le prince, il commençait à se demander avec inquiétude si Nastasia Philippovna ne ferait pas un scandale pour obliger Aglaé à quitter Pavlovsk. Sans doute, elle-même se plaisait à faire parler de son mariage dans toute la localité, exprès pour vexer sa rivale. Il était difficile de rencontrer les dames Épantchine, mais un jour que Nastasia Philippovna se promenait en voiture avec le prince, elle s'arrangea de façon

à faire passer son équipage sous les fenêtres de leur villa. Ce fut pour Muichkine une surprise terrible; selon son habitude, lorsqu'il s'aperçut de la chose, il était trop tard, la calèche avait dépassé la maison. Il ne dit rien, mais, à la suite de cet incident, il fut malade pendant deux jours. Nastasia Philippovna ne renouvela pas l'expérience. Durant les derniers jours qui précédèrent le mariage, on la vit fort soucieuse. Elle finissait toujours par secouer sa tristesse, mais, si elle redevenait gaie, sa gaieté était moins expansive que par le passé. Le prince redoubla d'attention. Il lui semblait singulier qu'elle ne lui parlât jamais de Rogojine. Une fois seulement, cinq jours avant la noce, Daria Alexievna lui fit dire de passer immédiatement chez elle, parce que Nastasia Philippovna était fort mal. Il la trouva dans un état qui ne différait guère de l'aliénation mentale; elle poussait des cris, tremblait, répétait sans cesse que Rogojine était caché dans le jardin, qu'elle venait de le voir, qu'il la tuerait la nuit... l'assassinerait! De toute la journée elle ne put se calmer. Mais, ce même soir, le prince étant allé passer une minute auprès d'Hippolyte, madame Téreentieff, qui arrivait justement de la ville, où elle avait été pour ses petites affaires, raconta que Rogojine était venu aujourd'hui la voir dans son appartement, à Pétersbourg, et qu'il lui avait demandé des nouvelles de Pavlovsk. Le prince la pria de préciser l'heure où elle avait reçu cette visite, et il se trouva que Rogojine s'était présenté chez la kapitancha presque au moment même où Nastasia Philippovna croyait l'avoir vu dans le jardin de son amie. Tout s'expliquait par un simple mirage; pour mieux s'édifier à ce sujet, Nastasia Philippovna alla elle-même questionner madame Téreentieff, et la réponse de celle-ci la rassura pleinement.

La veille du mariage, le prince, en prenant congé de sa future, la laissa fort animée : la modiste lui avait envoyé de Pétersbourg la toilette qu'elle devait porter le lendemain, la robe nuptiale, la parure de tête, etc., etc. Le prince ne s'attendait pas à la voir si occupée de ses ajustements; il en

vanta la beauté, et les éloges qu'il fit de chacun d'eux la rendirent encore plus heureuse. Mais Nastasia Philippovna ne put cacher pourquoi elle tenait tant à la somptuosité de sa mise : elle avait entendu dire qu'en ville on était indigné, que des polissons préparaient un charivari avec accompagnement de musique, que des vers avaient été composés pour la circonstance, et que le reste de la société encourageait plus ou moins tout cela. Eh bien, puisqu'on prétendait l'humilier, elle voulait relever la tête plus haut que jamais, écraser tout le monde par l'élegance et la richesse de sa toilette, — « qu'ils crient, qu'ils sifflent, s'ils l'osent ! » A cette idée, les yeux de Nastasia Philippovna étincelaient. Au fond, elle avait encore un autre motif dont elle ne disait rien : elle présumait *in petto* qu'Aglaé ou, du moins, quelque personne envoyée par elle assisterait à la cérémonie inconnue, confondue dans la foule, — et elle s'appropriait en prévision de cette éventualité. A onze heures du soir, quand le prince la quitta, ces pensées l'occupaient toute entière. Mais minuit n'était pas encore sonné que Daria Alexievna faisait dire au prince de venir au plus vite parce qu'une crise très-violente était survenue à Nastasia Philippovna. Quand il arriva, la jeune femme, enfermée dans sa chambre à coucher, était en proie à une attaque de nerfs, elle pleurait, se désespérait. On lui parla à travers la porte; pendant longtemps elle ne voulut rien entendre; à la fin elle ouvrit, mais ne consentit à recevoir que le prince; sitôt qu'il fut entré, elle referma la porte et tomba à genoux devant lui. (Voilà, du moins, ce qu'a raconté plus tard Daria Alexievna, dont l'œil curieux parvint à surprendre quelques détails de la scène.)

— Que fais-je ! Que fais-je ! Que fais-je de toi ! s'écriait elle en lui embrassant convulsivement les genoux.

Le prince passa une heure entière avec elle; nous ignorons de quoi ils s'entretenaient durant cette entrevue. Suivant Daria Alexievna, quand ils se séparèrent, au bout d'une heure, ils paraissaient en bonne intelligence et heureux. Cette nuit le prince fit demander encore une fois des nou-

velles de sa future, mais Nastasia Philippovna s'était endormie. Le matin, avant son réveil, arrivèrent successivement chez Daria Alexievna deux autres exprès dépêchés par Muichkine. Le troisième envoyé fut chargé de porter au prince la réponse suivante : « Nastasia Philippovna a maintenant autour d'elle tout un essaim de modistes et de coiffeurs venus de Pétersbourg, elle ne se ressent pas du tout de la crise d'hier et n'est occupée que de sa toilette de nocce; en ce moment même on discute en conférence extraordinaire la question de savoir quels diamants la mariée portera sur elle et comment ils seront disposés. » Ces nouvelles tranquillisèrent complètement le prince.

Quant à l'événement qui se produisit le jour du mariage, voici la relation qu'en ont faite des personnes en mesure d'être bien renseignées et dont le témoignage paraît digne de foi.

La cérémonie nuptiale avait été fixée à huit heures de relevée. Dès sept heures, Nastasia Philippovna était prête. A partir de six heures les badauds commencèrent à s'attrouper autour de la villa de Lébédéff, mais surtout près de la maison de Daria Alexievna; vers sept heures, on vit aussi l'église se remplir. Viéra Lébédéff et Kolia étaient fort inquiets pour le prince, tous deux pourtant avaient beaucoup de besogne chez lui : il fallait prendre les dispositions nécessaires en vue de la réception des visiteurs qui, au sortir de l'église, viendraient féliciter les époux. Du reste, on ne comptait pas sur une réunion nombreuse; en dehors des gens de la nocce proprement dits, des témoins obligés du mariage, Lébédéff avait invité les Ptitzine, Gania, le docteur décoré de l'Ordre de Sainte-Anne et Daria Alexievna. « Quelle idée avez-vous eue d'inviter le docteur? c'est à peine si je le connais », dit le prince à son factotum. « Il porte au cou l'Ordre de Sainte-Anne, c'est un homme considéré, cela fera bien! » répondit Lébédéff, visiblement enchanté de son idée. Le prince se mit à rire en entendant ces mots. Keller et Bourdovsky, en frac et gantés, avaient un extérieur très-convenable; seulement

le premier inquiétait un peu le prince par ses dispositions manifestement batailleuses, et il regardait avec colère les badauds rassemblés autour de la maison. Enfin, à sept heures et demie, Muichkine se rendit en voiture à l'église. Remarquons à ce propos que lui-même tenait à ne s'écarter en rien des usages reçus ; tout se faisait publiquement, ouvertement, au grand jour et « comme il convient ». Conduit par Keller, qui lançait à droite et à gauche des regards menaçants, le prince traversa l'église au milieu des chuchotements et des exclamations du public, et se retira momentanément dans le sanctuaire. Alors le boxeur alla chercher Nastasia Philippovna. Devant la maison de Daria Alexievna il y avait deux fois plus de monde que devant celle du prince et l'attitude de cette foule était aussi beaucoup plus hostile. En montant le perron, Keller entendit de telles vociférations qu'il ne put se contenir, mais, au moment où il se préparait à adresser une verte semonce au public, il en fut empêché par Bourdovsky et par Daria Alexievna, qui était aussitôt sortie de chez elle ; tous deux se saisirent de Keller et l'emmenèrent de force dans la maison. Il était furieux. Nastasia Philippovna se leva, donna un dernier coup d'œil à son miroir et, à ce que raconta ensuite Keller, fit remarquer avec un sourire « forcé » qu'elle était pâle « comme un cadavre » ; puis elle s'inclina pieusement devant l'icône et passa sur le perron. Un bruit de voix salua son apparition. A la vérité, dans le premier moment se firent entendre des rires, des applaudissements, des sifflets peut-être ; mais, au bout d'un instant, il se produisit aussi d'autres manifestations.

— Qu'elle est belle ! criait-on dans la foule.

— Ce n'est pas la première et ce n'est pas non plus la dernière !

— Le mariage efface tout, imbéciles !

— Non, trouvez-moi donc une pareille beauté, hurra ! s'exclamaient les plus rapprochés.

— C'est une reine ! Pour une pareille reine je vendrais

mon âme! fit un clerc de chancellerie. — « Ma vie pour une nuit !... »

Quand Nastasia Philippovna sortit de la maison, elle était aussi pâle qu'un mouchoir; mais ses grands yeux noirs fixés sur le public brillaient comme des charbons ardents. La foule ne put résister à ce regard; l'indignation fit place à des transports d'enthousiasme. Déjà s'ouvrait la portière, déjà Keller présentait la main à la jeune femme, quand tout à coup celle-ci poussa un cri, et s'éloigna du perron pour se jeter au milieu du rassemblement. Tous ceux qui l'escortaient restèrent immobiles de stupeur, le public s'écarta devant elle et à cinq ou six pas de la maison apparut soudain Rogojine. Dans la foule, Nastasia Philippovna distingua son regard. Elle courut à lui comme une folle et lui saisit les deux mains :

— Sauve-moi! Emmène-moi! Où tu voudras, tout de suite!

La prendre dans ses bras et la porter jusqu'à une voiture fut pour Rogojine l'affaire d'un instant. Puis il tira de son porte-monnaie un billet de cent roubles qu'il tendit au cocher.

— Au chemin de fer! Si nous arrivons à temps pour prendre le train, tu auras encore cent roubles!

Là-dessus, il sauta lui-même dans la voiture où il venait de faire monter Nastasia Philippovna, et referma la portière. Sans une minute d'hésitation, le cocher fouetta ses chevaux. Par la suite, Keller s'excusa sur la stupéfaction dans laquelle l'avait plongé un événement si imprévu. « Encore une seconde, et j'aurais recouvré ma présence d'esprit, je n'aurais pas laissé faire cela! » disait-il en racontant l'aventure. Le premier mouvement des deux garçons d'honneur fut de prendre une autre voiture qui stationnait là, et de se mettre à la poursuite de la fugitive; mais, chemin faisant, ils changèrent d'idée.

— En tout cas, il est trop tard! On ne peut pas la ramener de force! observa Keller.

— D'ailleurs, le prince n'y consentirait pas! dit Bourdovsky tout ému.

Rogojine et Nastasia Philippovna arrivèrent en temps utile à la gare. Après être descendu de voiture, une minute avant de prendre le train, Parfène Séménitch accosta soudain une jeune fille qui passait; elle portait une mantille de couleur foncée, assez vieille mais convenable, et avait la tête couverte d'un foulard.

— Je vous donne cinquante roubles de votre mantille! lui dit-il brusquement, et il lui tendit l'argent. Cette proposition faite à brûle-pourpoint abasourdit la jeune fille; sans lui laisser le temps de se reconnaître, Rogojine lui glissa les cinquante roubles dans la main, et la dépouilla immédiatement des objets qu'il convoitait; puis il jeta la mantille sur les épaules de sa compagne et lui noua le foulard sur la tête. En wagon, la toilette trop luxueuse de Nastasia Philippovna aurait attiré l'attention des autres voyageurs, et ce fut plus tard seulement que la jeune fille comprit pourquoi on lui avait acheté à un tel prix de vieilles frusques sans valeur.

Le bruit de l'enlèvement arriva extraordinairement vite aux oreilles des personnes réunies dans l'église. Lorsque Keller traversa la nef pour se rendre auprès du prince, une multitude de gens qu'il ne connaissait pas du tout s'élançèrent vers lui, avides de le questionner. On causait tout haut, on hochait la tête, on riait même; personne ne quitta l'église: tous voulaient voir comment le fiancé prendrait la chose. Instruit des faits il pâlit, mais ne témoigna aucune irritation. « J'en avais peur », proféra-t-il d'une voix presque inintelligible, « pourtant je ne pensais pas que cela aurait lieu... » Et après un instant de silence il ajouta: « Du reste... dans sa position... cela est tout naturel. » Ce langage parut à Keller « d'une philosophie sans exemple », comme lui-même le déclara plus tard. Quand le prince sortit de l'église, beaucoup remarquèrent qu'il semblait fort calme et n'avait nullement l'air abattu. Évidemment il était pressé de rentrer chez lui pour s'y trouver seul, mais cette dernière satisfaction lui fut refusée. Plusieurs de ses invités, notamment Pfitzine, Gabriel Ardalionovitch et le docteur, l'escortèrent

jusqu'à sa demeure et y pénétrèrent à sa suite. En outre, toute la villa était littéralement assiégée par un public de désœuvrés. Étant encore sur la terrasse, le prince entendit le bruit d'une discussion violente : Keller et Lébédéeff étaient aux prises avec une bande d'inconnus qui paraissaient être des employés, et qui voulaient à toute force envahir la terrasse. Plusieurs de ces individus avaient à leur tête un monsieur à cheveux blancs et de complexion robuste. Le prince s'approcha et, après s'être enquis du motif de la querelle, invita poliment Lébédéeff et Keller à s'éloigner ; puis, s'adressant d'un ton plein de courtoisie au monsieur à cheveux blancs qui se tenait campé sur l'escalier, il le pria de vouloir bien lui faire l'honneur de sa visite. Le monsieur fut décontenancé, néanmoins il suivit le prince. Sept ou huit de ses compagnons firent de même, et pénétrèrent dans la maison en affectant des allures aussi dégagées que possible. Mais tous les autres restèrent dehors, et bientôt il n'y eut qu'une voix dans la foule pour donner tort à ceux qui s'étaient permis d'entrer.

Le prince offrit des sièges à ses étranges visiteurs, leur fit servir du thé et se mit à causer avec eux. Les choses se passèrent très-convenablement, ce qui ne fut pas sans étonner un peu les intrus. Il y eut bien quelques tentatives pour égayer la conversation et la mettre sur l'événement du jour, on put entendre certaines questions indiscrètes, certaines remarques malicieuses. Mais le prince répondit à tout le monde avec tant de simplicité, de bonhomie et en même temps de dignité, il se montra si confiant dans le savoir-vivre de chacun, que les questionneurs mal-appris se turent spontanément. Peu à peu la causerie devint presque sérieuse. Un monsieur, prenant tout à coup la parole, fit avec une extrême véhémence la déclaration suivante : « Quoi qu'il arrive, je ne vendrai pas mon bien, j'attendrai ; les entreprises valent mieux que l'argent, voilà, monsieur, en quoi consiste mon système économique, si vous voulez le savoir ! » Comme il s'adressait au prince, ce dernier l'approuva hau-

tement, quoique Lébédéff lui dit à l'oreille que ce soi-disant propriétaire qui parlait tant de son bien n'avait jamais eu ni feu ni lieu.

Près d'une heure se passa ainsi. Lorsqu'ils eurent bu leur thé, les visiteurs jugèrent enfin que la délicatesse ne leur permettait pas de rester plus longtemps. Au moment de sortir, le docteur et le monsieur à cheveux blancs prodiguèrent au prince les démonstrations d'amitié; tous, d'ailleurs, lui firent les adieux les plus chaleureux. En prenant congé, ces messieurs émirent des pensées dans ce genre : « Il est inutile de se désoler... tout cela est peut-être pour le mieux... » etc. A la vérité, quelques jeunes écervelés voulaient demander du champagne, mais leurs anciens les firent taire. Quand tous furent partis, Keller se pencha vers Lébédéff et lui dit :

— Avec toi et moi, il y aurait eu un esclandre ; nous autres, nous aurions crié, engagé une lutte, attiré la police : lui, il s'est fait de nouveaux amis, et de quelles gens encore ! je les connais !

Lébédéff, qui était passablement lancé, répondit avec un soupir :

— Il a caché aux sages et aux intelligents ce qu'il a révélé aux enfants ; autrefois déjà je lui faisais l'application de cette parole, mais maintenant j'ajoute que Dieu a préservé l'enfant lui-même, qu'il l'a sauvé de l'abîme, Lui et tous ses saints !

A la fin, vers dix heures et demie, on laissa le prince en repos, il avait mal à la tête ; Kolia se retira le dernier après avoir aidé son ami à changer de vêtements. Ils se séparèrent dans les termes les plus affectueux. Kolia ne s'étendit pas sur l'événement, mais promit de venir le lendemain de bonne heure. Il a raconté plus tard qu'au moment des adieux le prince ne l'avait prévenu de rien et, par conséquent, lui avait caché à lui-même ses intentions ultérieures. Bientôt il ne resta presque personne dans la maison : Bourdovsky était allé voir Hippolyte ; Keller et Lébédéff avaient

filé nous ne savons où. Seule Viéra passa encore un certain temps dans la villa pour rendre aux chambres leur aspect accoutumé. Avant de s'en aller, elle entra pour un instant dans la pièce où se trouvait le prince. Accoudé contre une table, il avait la tête cachée dans ses mains. Elle s'approcha sans bruit et lui toucha l'épaule. Il la regarda d'un air étonné et, pendant près d'une minute, parut chercher dans ses souvenirs, mais, lorsque la mémoire lui fut revenue, il manifesta soudain une agitation extraordinaire. En fin de compte, le prince pria instamment Viéra de venir cogner à sa porte le lendemain à sept heures, parce qu'il devait aller à Pétersbourg par le premier train. La jeune fille lui promit de l'éveiller. Alors il la supplia de ne parler de cela à personne, ce qu'elle lui promit aussi. Au moment où elle ouvrait la porte pour sortir, il la retint encore une fois, lui prit les mains, les baisa, puis l'embrassa sur le front en lui disant avec une expression singulière : « A demain ! » Voilà, du moins, ce que Viéra a raconté plus tard. Elle se retira en proie à une cruelle inquiétude. Le lendemain matin, selon sa promesse, elle alla frapper à la porte du prince et l'avertit que le train pour Pétersbourg partait dans un quart d'heure. La bonne mine et l'air souriant de Muichkine, lorsqu'il ouvrit à la jeune fille, la tranquillisèrent un peu. A peine s'il s'était déshabillé pour se coucher, cependant il avait dormi. Il comptait revenir le même jour à Pavlovsk. Viéra fut donc la seule personne à qui le prince crut devoir et pouvoir confier son projet d'aller à la ville.

XI

Une heure après, il était à Pétersbourg; entre neuf et dix heures il sonnait chez Rogojine. Il était monté par l'escalier d'honneur; pendant longtemps on parut n'avoir pas entendu

son coup de sonnette. A la fin s'ouvrit la porte de l'appartement occupé par la vieille madame Rogojine; une servante âgée et d'un extérieur comme il faut se montra sur le seuil.

— Parfène Séménovitch n'est pas chez lui, dit-elle, — qui demandez-vous?

— Parfène Séménovitch.

— Il est absent.

La servante considérait le prince avec une curiosité étrange.

— Du moins, dites-moi, a-t-il couché ici cette nuit? Et... est-il rentré seul hier?

La servante, qui ne cessait d'examiner le visiteur, laissa cette question sans réponse.

— Est-ce qu'avec lui n'est pas venue hier ici.. dans la soirée... Nastasia Philippovna?

— Mais vous-même, qui êtes-vous? permettez-moi de vous le demander.

— Le prince Léon Nikolaïévitch Muichkine, je suis très-lié avec Parfène Séménovitch.

— Il est absent.

La servante baissa les yeux.

— Et Nastasia Philippovna?

— Je ne la connais pas.

— Attendez, attendez! Quand donc rentrera-t-il?

— Je n'en sais rien.

La porte se referma.

Le prince résolut de revenir dans une heure. Étant entré dans la cour, il rencontra le dvornik.

— Parfène Séménovitch est chez lui?

— Oui.

— Comment donc se fait-il qu'on m'ait dit le contraire il y a un instant?

— C'est chez lui qu'on vous a dit cela?

— Non, c'est une servante de sa mère, mais j'ai sonné à la porte de Parfène Séménovitch, et personne n'est venu m'ouvrir.

— Peut-être bien qu'il est sorti, reprit le dvornik, — il lui

arrive de s'en aller sans prévenir. Des fois même il emporte sa clef avec lui, son appartement reste fermé pendant trois jours.

— Tu es sûr que hier il est rentré chez lui?

— Oui. Des fois il s'introduit par l'entrée de parade, et on ne l'aperçoit pas.

— Et Nastasia Philippovna n'était pas hier avec lui?

— Je ne sais pas. Elle ne vient pas souvent; si elle était venue, il y a apparence qu'on l'aurait remarquée.

Le visiteur sortit et, pendant quelque temps, se promena sur le trottoir, ne sachant à quoi se résoudre. Chez Rogojine toutes les fenêtres étaient fermées, tandis que les croisées de l'appartement occupé par sa mère étaient presque toutes ouvertes. La journée était claire et chaude. Le prince traversa la rue et s'arrêta sur le trottoir d'en face pour regarder une dernière fois les fenêtres : non-seulement elles étaient closes, mais presque partout les stores étaient baissés.

Il stationnait là depuis une minute, quand tout à coup, — chose étrange, — il lui sembla qu'un des stores se relevait et laissait apparaître le visage de Rogojine; cette vision n'eut que la durée d'un éclair. Le prince attendit encore un moment, peu s'en fallut qu'il n'allât de nouveau sonner chez son ami, mais, réflexions faites, il changea d'idée et décida qu'il reviendrait dans une heure. « Qui sait? j'ai peut-être eu la berlue... » pensait-il.

Il se dirigea en toute hâte vers l'ancien domicile de Nastasia Philippovna. Trois semaines auparavant, lorsqu'elle avait quitté Pavlovsk sur la demande du prince, il savait qu'elle était allée demeurer à Izmaïlovsky Polk, chez une dame de sa connaissance. Veuve d'un professeur et mère de famille respectable, cette personne disposait d'un bel appartement meublé dont la location constituait presque son unique ressource. Selon toute apparence, en se réinstallant à Pavlovsk, Nastasia Philippovna devait avoir conservé un pied-à-terre à Pétersbourg; du moins, il était fort probable qu'elle avait passé la nuit dans ce logement où, sans doute,

Rogojine l'avait ramenée la veille. Le prince prit une voiture. En chemin, il se dit qu'il aurait dû commencer par là, attendu qu'il était invraisemblable que la jeune femme se fût rendue de nuit chez Rogojine. Les paroles du dvornik concernant la rareté des visites de Nastasia Philippovna lui revinrent aussi à la mémoire. Si déjà auparavant elle ne voyait Rogojine que de loin en loin, pourquoi maintenant serait-elle allée loger chez lui? Mais vainement le prince cherchait à se tranquilliser par des considérations de ce genre, il était dans des transes mortelles quand il arriva enfin à Izmaïlovsky Polk.

A l'extrême stupéfaction du visiteur, non-seulement l'outchitelcha¹ était depuis deux jours sans nouvelles de Nastasia Philippovna, mais, lorsque lui-même se présenta, son apparition dans la maison fit à tout le monde l'effet d'un événement miraculeux. A la suite de leur mère, les nombreux enfants de l'outchitelcha, — neuf fillettes, dont l'aînée avait quinze ans et la plus jeune sept, — se réjandirent dans l'antichambre, entourèrent le prince et se mirent à le contempler bouche bée. Après les enfants arriva leur tante, une femme maigre, jaune, coiffée d'un mouchoir noir; puis se montra la grand'mère, une vieille qui portait des lunettes. La maîtresse de la maison invita instamment le prince à entrer et à prendre quelque chose, il y consentit. Toutes ces personnes, — Muichkine le devina aussitôt, — savaient très-bien qui il était : n'ignorant pas qu'il avait dû se marier la veille, elles mouraient d'envie de le questionner sur son mariage, et d'apprendre par quel prodigieux hasard il venait leur demander des nouvelles de Nastasia Philippovna, qui, en ce moment, aurait dû être avec lui à Pavlovsk : seulement, par délicatesse, elles gardaient le silence. Pour satisfaire leur curiosité, le prince raconta en gros ce qui s'était passé. Ce furent alors des exclamations d'étonnement, des « ah! », des « oh! », si bien qu'il se vit obligé d'entrer dans de nouveaux détails;

¹ Femme ou veuve d'un professeur.

naturellement, il les donna d'une façon aussi succincte que possible. A la fin, les dames décidèrent dans leur sagesse qu'avant tout il devait retourner rue aux Pois, frapper jusqu'à ce qu'on lui ouvrît, et interroger Rogojine. Si ce dernier était absent (ce dont il fallait s'assurer positivement), ou s'il refusait de répondre, le prince pouvait aller voir une dame allemande que Nastasia Philippovna connaissait et qui habitait avec sa mère à Séménovskij Polk : dans son agitation et dans son désir de se cacher, Nastasia Philippovna était peut-être allée loger là. Le visiteur se leva la mort dans l'âme ; elles racontèrent plus tard que sa pâleur était effrayante ; ses jambes fléchissaient sous lui. Longtemps il lui fut impossible de saisir le sens des paroles qui retentissaient à ses oreilles ; finalement il comprit que les dames l'engageaient à agir de concert avec elles, et le priaient de leur donner son adresse en ville. Il répondit qu'il n'avait pas de domicile à Pétersbourg. Elles lui conseillèrent de prendre une chambre dans un hôtel. Après un moment de réflexion, le prince donna l'adresse de la maison où il était descendu cinq semaines auparavant, et où il avait eu son attaque. Ensuite il retourna chez Rogojine. Cette fois, non-seulement la porte de Parfène Séménitch ne s'ouvrit pas, mais celle de sa mère resta également fermée. Le prince descendit, et se mit en quête du dvornik, qu'il trouva non sans difficulté. Cet homme était occupé, il regarda à peine le visiteur et lui répondit d'assez mauvaise grâce ; toutefois il déclara positivement que Parfène Séménovitch était sorti de grand matin, qu'il était allé à Pavlovsk et qu'il ne reviendrait pas de la journée.

— J'attendrai ; il rentrera peut-être ce soir ?

— Et peut-être pas avant huit jours, qui sait ?

— En tout cas, il a couché ici la nuit passée ?

— Pour ça, oui....

Tout cela était fort louche. Dans l'intervalle entre les deux visites du prince, le dvornik pouvait très-bien avoir reçu de nouvelles instructions : tantôt il était bavard, et maintenant on avait peine à lui arracher un mot. **Muichkine**

résolument de repasser dans deux heures et même, s'il le fallait, de se mettre en sentinelle devant la maison. En attendant, comme il avait encore l'espoir de se renseigner chez l'Allemande, il courut à Séménovsky Polk.

Mais là on ne comprit même pas ce qu'il voulait dire. La maîtresse du logis s'exprimait très-difficilement en russe; néanmoins certaines de ses paroles laissèrent deviner au prince que la belle Allemande avait rompu avec Nastasia Philippovna quinze jours auparavant, et que depuis lors elle était sans nouvelles de son ancienne amie : celle-ci « pouvait bien épouser tous les princes du monde », l'Allemande « ne se souciait aucunement de le savoir ». Le visiteur se retira au plus vite. Sur ces entrefaites, l'idée lui vint que Nastasia Philippovna avait peut-être filé à Moscou comme jadis, et que, naturellement, Rogojine l'avait suivie, ou même était parti avec elle. « Si, du moins, on pouvait découvrir une piste quelconque! » Le prince se rappela toutefois qu'il lui fallait prendre un logement dans un traktir, et il s'empressa d'aller à la Litéinaïa; on lui donna tout de suite une chambre. Le garçon du corridor lui demanda s'il désirait manger. Distrait, le prince répondit machinalement oui et en fut très-fâché un instant après : ce repas allait lui faire perdre une demi-heure. Ensuite seulement, à la réflexion, il se rendit compte que rien ne l'empêchait de se mettre à table, qu'il n'y avait pas péril en la demeure. Dans ce corridor obscur et privé d'air, il était envahi par une sensation étrange qui tendait à prendre la forme d'une pensée; c'était un supplice pour lui, mais il ne parvint jamais à deviner en quoi consistait cette idée nouvelle dont il subissait les douloureuses épreintes. A la fin, il sortit du traktir dans un état tout à fait anormal; la tête lui tournait; mais — où aller pourtant? Il retourna précipitamment rue aux Pois.

Rogojine n'était pas rentré; le prince eut beau tirer le cordon, la porte ne s'ouvrit pas. Il sonna avec plus de succès chez la vieille dame : on vint ouvrir, mais ce fut pour déclarer encore que Parfène Séménovitch était absent, et qu'il ne

reviendrait peut-être pas avant trois jours. Comme précédemment, la domestique considéra le visiteur avec une curiosité étrange; cette circonstance le troubla. Moins heureux que le matin, il ne put dans le cas présent trouver le dvornik. Au sortir de la maison, le prince, ainsi qu'il l'avait fait tantôt, passa de l'autre côté de la rue et leva les yeux vers les croisées: pendant une demi-heure, peut-être même plus longtemps, il se promena sur le trottoir, où la chaleur était insupportable. Cette fois, rien ne bougea; les fenêtres ne s'ouvrirent pas, les stores blancs restèrent baissés. Il s'arrêta définitivement à l'idée que, le matin, il avait été dupe d'une illusion; d'ailleurs, vu le peu de transparence des vitres qui n'avaient pas été lavées depuis longtemps, en supposant même que quelqu'un se fût trouvé effectivement derrière la fenêtre, il aurait été fort difficile de distinguer son visage. Rassuré par cette pensée, le prince revint à Izmaïlovsky Polk, où l'outchitelcha l'attendait.

Cette dame était déjà allée dans trois ou quatre endroits, notamment chez Rogojine, mais toutes ses démarches étaient restées infructueuses: nulle part elle n'avait rien appris. Le prince l'écouta en silence, entra dans la chambre, s'assit sur un divan et se mit à regarder tout le monde, comme un homme qui ne comprend pas de quoi on lui parle. Chose étrange, tantôt il était extraordinairement attentif, tantôt il devenait soudain distrait à un point incroyable. Tous les membres de la famille racontèrent ensuite qu'il les avait étonnés ce jour-là par sa bizarrerie; « c'était peut-être déjà la maladie qui se manifestait », ajoutèrent-ils. A la fin, il se leva et demanda à voir le logement de Nastasia Philippovna. Cet appartement se composait de deux grandes chambres, claires, hautes et meublées très-convenablement, quoiqu'elles ne fussent pas louées cher. A ce que dirent plus tard les trois dames, le visiteur examina chacun des objets contenus dans ces deux pièces. Il y avait un livre ouvert sur une petite table, c'était un roman français, *Madame Bovary*. L'ayant aperçu, il corna la page à l'endroit où le volume était ouvert,

demanda la permission de l'emporter, et le mit immédiatement dans sa poche, bien qu'on lui eût fait observer que ce livre provenait d'un cabinet de lecture. Il s'assit près d'une fenêtre qui était ouverte et, remarquant une petite table de jeu couverte de chiffres tracés à la craie, il voulut savoir qui avait joué. Les dames lui apprirent que, depuis le retour de Nastasia Philippovna à Pétersbourg, elle et Rogojine jouaient chaque soir aux douraki, à la préférence, aux melniki, au whist, etc.; elles expliquèrent aussi comment l'idée de ce passe-temps était venue à Rogojine : Nastasia Philippovna disait toujours qu'elle s'ennuyait, parce qu'il ne savait pas causer et restait des soirées entières sans ouvrir la bouche; un jour, en arrivant, il tira de sa poche un jeu de cartes. Nastasia Philippovna sourit et ils se mirent à jouer. Le prince demanda où étaient les cartes dont ils se servaient. Mais il n'y avait pas de cartes dans l'appartement, chaque jour Rogojine arrivait ayant en poche un jeu neuf qu'ensuite il emportait avec lui. Suivant l'avis des dames, il fallait retourner encore une fois chez Parfène Séménitch et cogner plus fort que jamais; seulement ce n'était pas tout de suite, mais dans la soirée que le prince devait faire cette dernière tentative : « peut-être arriverait-on à un résultat ». L'outchitelcha annonça qu'elle allait elle-même se rendre à Pavlovsk : il se pouvait, pensait-elle, que Daria Alexievna sût quelque chose. En tout cas, on pria le prince de revenir à dix heures du soir, parce qu'on voulait s'entendre avec lui sur les démarches à faire dans la journée du lendemain. Malgré toutes les bonnes et consolantes paroles qui lui furent prodiguées, il était complètement désespéré. En proie à un chagrin inexprimable, il regagna à pied son traktir. Pétersbourg si poussiéreux, si étouffant en été, le serrait comme dans des tenailles; chemin faisant, il rencontrait des gens du peuple dont il examinait machinalement les faces mornes ou avinées; peut-être allongea-t-il de beaucoup sa route; le jour baissait lorsqu'il entra dans sa chambre. Il résolut de se reposer un peu et de retourner ensuite chez

Rogojine, comme on le lui avait conseillé. S'étant assis sur le divan, il s'accouda contre la table et s'absorba dans ses réflexions.

Combien de temps elles durèrent, quel en fut l'objet — Dieu le sait. Le prince avait plusieurs craintes, et c'était pour lui une souffrance extrême de sentir qu'il craignait. Tour à tour il pensa à Viéra et à Lébédéff : l'employé savait peut-être quelque chose au sujet de cette affaire ; en tout cas, s'il ne savait rien, il était plus en mesure que lui de se renseigner. Puis le prince songea à Hippolyte et se rappela que ce dernier avait reçu la visite de Rogojine. Ensuite l'idée de Rogojine lui-même occupa l'esprit de notre héros : on l'avait vu dernièrement aux obsèques du général Ivoulguine ; — le prince l'avait rencontré dans le parc ; — il était venu ici, dans le corridor, s'était caché dans un coin et, armé d'un couteau, avait attendu le prince. Celui-ci se rappela de quel éclat brillaient alors dans l'obscurité les yeux de Rogojine. Il frissonna ; l'idée embryonnaire, qui l'obsédait tantôt, venait maintenant de se préciser tout à coup.

Voici à peu près la forme qu'elle avait prise : « Si Rogojine est à Pétersbourg, se disait le prince, il peut bien se cacher momentanément ; mais, en fin de compte, bien ou mal disposé, il ne manquera pas de venir à moi ; fût-ce comme l'autre fois, il viendra. Si, pour une raison quelconque, Rogojine a besoin de me voir, il reviendra naturellement ici, dans ce corridor. Il ne sait pas mon adresse, par conséquent il peut très-bien supposer que je suis descendu à mon ancien hôtel ; du moins, il essaiera de me trouver ici... s'il a grand besoin de moi. Et, qui sait ? peut-être lui suis-je très-nécessaire ? »

Ainsi pensait le prince et cette idée lui paraissait tout à fait admissible. Il n'aurait pas su en donner la raison, s'il s'était mis à l'approfondir. Pourquoi, par exemple, se figurait-il qu'il était devenu tout d'un coup si nécessaire à Rogojine, et qu'un rapprochement ne pouvait pas ne pas s'effectuer entre eux ? Il lui aurait été impossible de le dire. Mais

cette pensée était pénible : « S'il est heureux, il ne viendra pas, — continuait à songer le prince, — il viendra plutôt s'il est malheureux, et certainement il l'est... »

Sans doute, sous l'influence de cette conviction, il aurait dû rester chez lui pour y attendre Rogojine, mais, comme s'il n'eût pu supporter sa nouvelle idée, il se leva brusquement, prit son chapeau et s'élança hors de sa chambre. Le corridor était déjà plongé dans une obscurité presque complète. « Si maintenant il sortait tout d'un coup de ce coin et m'arrêtait dans l'escalier? » pensa le prince en approchant de l'endroit où avait eu lieu sa rencontre inopinée avec Rogojine. Mais personne ne sortit. Il franchit le seuil de la grand'porte, passa sur le trottoir et considéra avec étonnement la foule énorme qui, depuis le coucher du soleil, s'était répandue dans la rue (comme il arrive toujours à Pétersbourg pendant les chaleurs de la canicule); ensuite il partit dans la direction de la rue aux Pois. A cinquante pas de l'hôtel, dans le premier carrefour, quelqu'un, au milieu de la foule, lui toucha soudain le coude et, se penchant à son oreille, lui dit à demi-voix :

— Léon Nikolaïévitch, suis-moi, mon ami, il le faut.

C'était Rogojine.

Chose étrange, le prince éprouva tout à coup une joie qui lui ôta presque la faculté de s'exprimer. D'une voix à peine distincte il raconta aussitôt à Rogojine comme quoi tout à l'heure il s'était attendu à le voir dans le corridor, au traktir.

— J'y suis allé; marchons.

Cette réponse inattendue étonna le prince, mais ce fut seulement après y avoir réfléchi, c'est-à-dire au bout de deux minutes au moins, qu'il en remarqua l'étrangeté. Alors il se sentit inquiet et commença à examiner attentivement Rogojine. Celui-ci le précédait à la distance d'un demi-pas environ; il regardait droit devant lui, ne jetait jamais les yeux sur aucun des passants et, par un mouvement machinal, se rangeait à leur approche.

— Pourquoi donc ne m'as-tu pas demandé... puisque tu es allé au traktir? questionna brusquement le prince.

Rogojine s'arrêta, regarda son interlocuteur et, après être resté un moment pensif, reprit comme s'il n'avait pas entendu la question :

— Vois-tu, Léon Nikolaïévitch, toi, suis toujours tout droit, jusqu'à la maison, tu sais? Moi, je vais passer de l'autre côté. Mais ne me perds pas de vue, il faut que nous arrivions ensemble.....

Là-dessus, il traversa la rue et, quand il eut gagné le trottoir d'en face, regarda si le prince marchait. Celui-ci s'était arrêté et considérait son ami de l'air le plus étonné; ce que voyant, Rogojine agita le bras dans la direction de la rue aux Pois et se remit en marche. A chaque instant, il se retournait vers le prince pour lui faire signe de le suivre. Ses traits exprimèrent une vive satisfaction quand il eut vu que Muichkine le comprenait et se conformait à ses désirs. L'idée vint à ce dernier que Rogojine avait changé de trottoir parce qu'il voulait épier le passage de quelqu'un. « Seulement, pourquoi donc ne l'a-t-il pas dit? » Ils firent ainsi cinq cents pas, et tout d'un coup le prince commença à trembler. Rogojine retournait la tête plus rarement, mais il regardait encore derrière lui de temps à autre. Muichkine n'y put tenir et l'appela du geste. Aussitôt Parfène Séménitch traversa la rue et s'approcha de lui.

— Est-ce que Nastasia Philippovna est chez toi?

— Oui...

Et tantôt c'est toi qui étais à la fenêtre, et qui m'as regardé derrière les rideaux?

— Oui...

— Comment donc n'as-tu pas?...

Le prince s'interrompt, ne sachant quelle question faire; d'ailleurs, son cœur battait si fort qu'il lui était même difficile de parler. Rogojine se tut aussi et le regarda comme précédemment c'est-à-dire d'un air rêveur en quelque sorte.

— Eh bien, je m'en vais, dit-il tout à coup, se disposant à traverser de nouveau la chaussée; — toi, continue à marcher de ce côté-ci. Il faut que chacun de nous fasse route à part... cela vaut mieux pour nous... tu verras.

Lorsque enfin, débouchant chacun d'un trottoir différent, ils entrèrent dans la rue aux Pois et commencèrent à approcher de la maison de Rogojine, le prince sentit de nouveau ses jambes fléchir à un tel point que la marche lui devint difficile. Il était alors environ dix heures du soir. Comme tantôt, les fenêtres étaient ouvertes dans l'appartement de la vieille; chez Rogojine elles étaient fermées, et leurs stores baissés paraissaient plus blancs encore au milieu des ténèbres. Muichkine quitta son trottoir et s'avança vers la maison dont il était séparé par la largeur de la rue. Rogojine monta le perron et invita du geste son ami à en faire autant. Le prince le rejoignit

— Le dvornik ignore maintenant que je suis rentré à la maison. Tantôt, en sortant, j'ai déclaré que j'allais à Pavlovsk, et j'ai dit la même chose chez ma mère, fit à voix basse Parfène Séménitch, qui souriait d'un air malin et presque content; — nous allons entrer sans que personne nous entende.

Déjà il avait sa clef dans les mains. En montant l'escalier, il se retourna vers son compagnon et lui fit signe de marcher plus doucement. Après avoir ouvert sans bruit la porte de son appartement, il y fit entrer le prince, se glissa avec précaution derrière lui, referma la porte et mit la clef dans sa poche.

— Viens, proféra-t-il d'un ton bas

Il avait commencé à chuchoter ainsi depuis le moment où il avait abordé le prince sur le trottoir de la Litéinaïa. Malgré son calme apparent, il était, au fond, très-agité. Quand ils furent entrés dans la salle qui précédait le cabinet, il s'approcha d'une fenêtre et mystérieusement attira le prince auprès de lui.

— Vois-tu, quand tu as sonné chez moi tantôt, j'étais ici et j'ai tout de suite deviné que c'était toi; je suis allé tout

près de la porte en marchant sur la pointe des pieds, et je t'ai entendu causer avec Pafnoutievna. Mais, dès le point du jour, je lui avais donné mes instructions : quelque visiteur qui se présentât pour me voir, que ce fût toi, ou quelqu'un venant de ta part, ou enfin n'importe qui, elle avait ordre de répondre que j'étais absent; cette consigne s'appliquait surtout à toi, je t'avais nommé à Pafnoutievna. Lorsque tu es sorti, je me suis dit : « Maintenant il va peut-être se mettre en observation dans la rue, rester aux aguets »; je suis venu à cette même fenêtre, j'ai écarté le rideau, et je t'ai vu debout là, devant moi; tu me regardais... Voilà comme cela s'est fait.

— Où donc est... Nastasia Philippovna? articula le prince d'une voix étranglée.

— Elle est... ici, répondit lentement Rogojine après une seconde d'hésitation.

— Où donc?

Rogojine leva les yeux sur son interlocuteur et le considéra attentivement :

— Viens avec moi.

Sa voix était toujours lente et basse, sa physionomie restait étrangement pensive. Nonobstant la franchise avec laquelle il avait raconté l'histoire du store, en faisant ce récit il avait semblé sous-entendre quelque chose.

Ils entrèrent dans le cabinet. Cette pièce avait subi une certaine transformation depuis la visite du prince. Un épais rideau de soie verte, tendu d'un bout à l'autre de la chambre, masquait une alcôve où se trouvait le lit de Rogojine; il existait une entrée de chaque côté, mais en ce moment elles étaient fermées toutes deux et le lourd rideau était baissé. Il faisait fort sombre dans le cabinet; les nuits « blanches » de l'été pétersbourgeois commençaient à être moins claires et, n'eût été la pleine lune, on aurait pu difficilement, avec les stores baissés, distinguer quelque chose dans l'obscur appartement de Rogojine. A la vérité, les visages des deux hommes se laissaient encore deviner, sinon apercevoir net-

tement; Parfène Séménitch était pâle comme de coutume; ses yeux, fixés sur le prince, brillèrent d'un éclat immobile.

— Si tu allumais une bougie, fit Muichkine.

— Non, il ne faut pas en allumer, répondit Rogojine, et, saisissant son ami par le bras, il l'obligea à s'asseoir; puis il prit une chaise et s'assit lui-même vis-à-vis du prince; ils étaient si près l'un de l'autre que leurs genoux se touchaient presque. Entre eux, un peu de côté, il y avait une petite table ronde. — Assieds-toi, reposons-nous un moment!

Il y eut une minute de silence, ensuite Rogojine reprit la parole, mais, au lieu d'en venir immédiatement au fait, il s'attarda à des détails oiseux

— Je savais bien que tu descendrais à cet hôtel; quand je suis entré dans le corridor, je me suis dit : « Il est peut-être là maintenant à m'attendre, comme moi je l'attends? » Tu as été chez l'outchitelcha?

— Oui, eut à peine la force de prononcer le prince, dont le cœur battait violemment.

— Je m'en doutais. « On causera encore », me suis-je dit... et puis j'ai pensé : « Je l'emmènerai loger ici, pour que cette nuit ensemble... »

— Rogojine! où est Nastasia Philippovna? murmura tout à coup le prince, et il se leva, tremblant de tous ses membres.

Rogojine se leva aussi.

— Elle est là, chuchota-t-il en montrant d'un signe de tête le rideau.

— Elle dort? demanda Muichkine à voix basse.

De nouveau Rogojine le regarda fixement, comme tantôt.

— Est-ce que nous entrons?... Seulement tu... eh bien, allons-y!

Il souleva la portière, s'arrêta et se retourna vers le prince.

— Entre! dit-il en l'invitant du geste à pénétrer dans l'alcôve.

Le prince obéit.

— Il fait sombre ici, observa-t-il.

— On y voit! murmura Rogojine.

— C'est tout au plus si je vois... un lit.

— Approche-toi, reprit à voix basse Parfène Séménitch.

Le prince fit encore deux pas en avant et s'arrêta. Pendant une ou deux minutes il regarda sans rien voir. Tant que les deux hommes restèrent là, ils ne proférèrent pas un mot. Le prince était si agité qu'on pouvait presque entendre les battements de son cœur dans cette chambre où régnait un silence de mort. A la fin, ses yeux s'étant habitués aux ténèbres, il put apercevoir le lit tout entier. Sur cette couche quelqu'un dormait dans une immobilité complète; on n'entendait pas le moindre bruit, pas le plus léger souffle de respiration. Un drap blanc couvrait la tête de la personne endormie, mais les membres se profilaient vaguement; le relief du corps indiquait seul que quelqu'un reposait sur cette couche. L'alcôve était en désordre : sur le lit, sur les fauteuils, sur le plancher, partout, traînaient des vêtements jetés pêle-mêle, une magnifique robe de soie blanche, des fleurs, des rubans. Les diamants, dont la dormeuse s'était dépouillée avant de se coucher, scintillaient sur une petite table, près du chevet. Le bout d'un pied nu apparaissait sortant de dessous un fouillis de dentelles qui faisaient une tache blanche dans l'obscurité; ce pied semblait appartenir à une statue de marbre, son immobilité était effrayante. Plus le prince regardait, plus sinistre était l'impression que lui causait le silence de la chambre. Tout à coup une mouche s'éveilla, vola en bourdonnant au-dessus du lit et se posa sur le traversin. Le prince frissonna.

— Sortons, dit Rogojine en lui touchant le bras.

Ils quittèrent l'alcôve et vinrent se rasseoir sur leurs chaises, l'un vis-à-vis de l'autre. Le prince tremblait de plus en plus et son regard ne cessait d'interroger Parfène Séménitch; celui-ci prit enfin la parole :

— Je remarque, Léon Nikolaiévitch, que tu trembles presque comme lorsque tu es sur le point d'avoir une attaque; tu étais comme cela à Moscou un moment avant ton accès, t'en

souviens-tu? Je n'imagine pas comment faire avec toi maintenant... .

Muichkine écoutait avec une attention extrême; il s'efforçait de comprendre et ses yeux ne quittaient pas le visage de son interlocuteur.

— C'est toi? finit-il par demander en indiquant d'un signe de tête la portière.

— C'est... moi... murmura Rogojine, et il baissa les yeux. Ils se turent pendant cinq minutes.

— Parce que, reprit tout à coup Rogojine, revenant sans transition à l'objet qui l'occupait avant la question du prince, — parce que, si tu as maintenant un assaut de ta maladie, si tu pousses des cris, ils pourront être entendus de la rue ou de la cour, et on se doutera qu'il y a du monde ici; on cognera à la porte, on entrera... parce qu'ils pensent tous que je ne suis pas chez moi. Je n'ai même pas allumé de bougie, pour que de la rue ou de la cour on ne s'aperçoive de rien. Parce que, quand je m'en vais, j'emporte ma clef, et je puis rester dehors trois jours, quatre jours, personne, en mon absence, n'entre dans mon appartement, même pour le mettre en ordre, c'est la règle que j'ai établie. Ainsi, voilà, pour qu'ils ne sachent pas que nous passons la nuit...

— Attends, interrompt le prince, — tantôt j'ai demandé au dvornik et à la vieille si Nastasia Philippovna n'avait pas couché ici. Par conséquent, ils savent déjà...

— Je sais que tu leur as demandé cela. J'ai dit à Pafnou-tievna que, hier, Nastasia Philippovna était venue, qu'elle m'avait fait une visite de dix minutes, et qu'ensuite elle était partie pour Pavlovsk. Ils ne savent pas qu'elle a couché ici, personne ne le sait. Nous nous sommes introduits hier, tout aussi furtivement que toi et moi aujourd'hui. Avant d'arriver à la maison, je me disais qu'elle ne voudrait pas entrer à la dérobée, — bah oui! Elle parle tout bas, elle marche sur la pointe des pieds; pour n'être point trahie par le frou-frou de sa robe, elle la relève autour d'elle et la tient à la main; dans l'escalier, elle-même me fait signe de monter tout dou-

cement, — c'était toujours toi qu'elle craignait. Dans le train, elle était vraiment comme une folle, tant elle avait peur, et c'est elle-même qui a désiré loger ici, chez moi; je pensais d'abord à la mener chez l'outchitelcha, — bah oui! « Il m'y découvrira, dit-elle, demain au point du jour il ira voir là; cache-moi chez toi, et demain à la première heure nous partirons pour Moscou »; ensuite elle a parlé d'Orel; elle s'est couchée, répétant toujours que nous irions à Orel...

— Attends : qu'est-ce que tu veux faire maintenant, Parfène ?

— Mais voilà, tu m'inquiètes, car tu trembles toujours. Nous passerons la nuit ici, ensemble. Il n'y a pas d'autre lit que celui-là, mais j'avais pensé à prendre les coussins des deux divans et à les placer contre l'alcôve, pour que nous couchions-là, toi et moi. Parce que, quand on viendra faire des recherches, on la verra immédiatement et on l'emportera. On m'interrogera, je dirai que c'est moi, et on m'em mènera tout de suite. Eh bien, qu'à présent elle repose ici près de nous, près de moi et de toi..

— Oui, oui ! approuva chaleureusement le prince.

— C'est-à-dire qu'il ne faut pas avouer, qu'il ne faut pas la laisser emporter.

— Non, non, pour rien au monde ! Non, non, non !

— C'était bien mon intention, mon ami, de ne la céder à personne, reprit Rogojine. — Nous la veillerons sans faire de bruit. J'ai passé toute la journée auprès d'elle, sauf que le matin je suis sorti pendant une heure. Et ensuite, le soir, j'ai été te chercher. Voici encore une chose que je crains c'est l'odeur, d'autant plus que la température est étouffante. Tu ne sens rien ?

— Peut-être que je sens quelque chose, je ne sais pas. Demain matin, pour sûr, il y aura de l'odeur.

— Je l'ai enveloppée dans une toile cirée, — une bonne toile d'Amérique, — par-dessus laquelle j'ai mis un drap, et j'ai placé là quatre flacons débouchés de liquide Jdanoff; ils y sont encore.

— C'est comme là-bas... à Moscou?

— Rapport à l'odeur, mon ami. Mais comme elle repose... Demain matin, quand il fera jour, tu la regarderas. Qu'est-ce que tu as? Tu ne peux pas même te lever? demanda avec un étonnement craintif Rogojine en voyant que le prince tremblait au point de ne pouvoir se mettre sur ses jambes.

— Mes genoux fléchissent, murmura Muichkine; — c'est la frayeur, je le sais... Cela se passera et je...

— Attends, je vais faire un lit pour nous, et tu te coucheras... je me coucherai aussi... et nous écouterons... parce que, mon ami, je ne sais pas encore... maintenant, mon ami, je ne suis pas encore bien fixé, mais je te dis cela d'avance, pour que tu sois prévenu...

Tout en marmottant ces paroles obscures, Rogojine s'était mis en devoir d'improviser un lit. Il était évident que depuis le matin, peut-être, il pensait à cela. Il avait passé la nuit précédente sur un divan, mais on n'aurait pas pu y coucher à deux, et maintenant il tenait absolument à reposer à côté de son ami. Voilà pourquoi, ayant enlevé les lourds coussins qui garnissaient les deux divans, il les porta, non sans peine, à travers toute la chambre et les déposa le long du rideau. Sa besogne terminée, il s'approcha du prince, le prit sous le bras avec une tendresse mêlée d'exaltation, le souleva et le conduisit près du lit. Le prince se trouva être en état de marcher, par conséquent sa « frayeur » avait disparu; pourtant il n'en continuait pas moins à trembler.

Parfène Séménitch fit coucher Muichkine sur le coussin de gauche, — le meilleur, puis, sans s'être déshabillé, il s'étendit sur celui de droite et mit ses deux mains derrière sa tête.

— C'est que, mon ami, commença-t-il tout à coup, — maintenant il fait chaud, et l'odeur.. Je n'ose pas ouvrir les fenêtres; il y a des pots de fleurs dans l'appartement de ma mère, il y en a beaucoup, et ils répandent une odeur délicieuse; j'avais pensé à les transporter ici, mais Pafnoutievna se serait doutée de quelque chose, parce qu'elle est curieuse.

— Elle est curieuse, reconnut le prince.

— Acheter des bouquets et la couvrir tout entière de fleurs? Mais ce serait pitoyable, je pense, mon ami, d'en user ainsi avec elle!

La confusion régnait dans l'esprit du prince; on aurait dit qu'il cherchait la question à faire et l'oubliait aussitôt après l'avoir trouvée.

— Écoute... demanda-t-il, — dis-moi : avec quoi l'as-tu?... Avec un couteau? Avec celui-là même?

— Avec celui-là même...

— Attends encore ! Parfène, je veux te demander encore... j'ai beaucoup de questions à te poser... mais raconte-moi plutôt tout de point en point, afin que je sache... Tu voulais la tuer avant la noce, avant la couronne, sur le parvis de l'église, la tuer d'un coup de couteau? Le voulais-tu, oui ou non?

— Je ne sais pas si je le voulais... répondit sèchement Rogojine.

Il avait l'air un peu étonné de la question et semblait même ne pas la comprendre.

— Tu n'as jamais emporté le couteau avec toi à Pavlovsk?

— Jamais je ne l'ai emporté. Quant à ce couteau, voici seulement ce que je puis te dire, Léon Nikolaïévitch, ajouta Rogojine après une pause : — je l'ai pris ce matin dans un tiroir où je l'avais serré, car toute l'affaire a eu lieu ce matin, entre trois et quatre heures. Il était resté tout le temps chez moi dans un livre... Et... et... et voici encore une chose qui m'étonne : le couteau a pénétré à la profondeur d'un verchok et demi... ou même de deux verchoks... juste sous le sein gauche... et c'est à peine si le sang a jailli sur la chemise, il en a coulé la valeur d'une demi-cuiller à soupe, pas davantage...

Le prince sursauta.

— Cela, cela, cela, fit-il soudain, en proie à une agitation terrible, — cela, cela, je le connais, j'ai lu quelque chose là-dessus... c'est ce qu'on appelle l'hémorrhagie interne...

Quelquefois même il ne coule pas une seule goutte de sang. C'est quand le coup a été porté droit au cœur.

— Chut, entends-tu? interrompit brusquement Rogojine, qui, effrayé, s'assit tout à coup sur le lit : — entends-tu?

A son tour, le prince fut saisi d'inquiétude.

— Non! répondit-il, précipitamment, les yeux fixés sur son ami.

— On marche! Entends-tu? Dans la salle...

Tous deux tendirent l'oreille.

— J'entends, fit le prince à voix basse, mais d'un ton ferme.

— On marche?

— Oui.

— Si nous mettions le verrou?

— Oui...

Ils allèrent verrouiller la porte, puis se recouchèrent.

Il y eut un long silence.

Tout à coup Muichkine reprit la parole : il venait, pour ainsi dire, de saisir au vol une des idées fugaces qu'il poursuivait, et il craignait de la laisser encore échapper.

— Ah, oui! murmura-t-il avec agitation (il se souleva même par un brusque mouvement) : — oui... je voulais... ces cartes! les cartes... Tu jouais, dit-on, aux cartes avec elle?

Rogojine ne répondit pas tout de suite à cette question.

— Oui, dit-il enfin.

— Où sont donc... les cartes?

— Je les ai sur moi... prononça Rogojine après un nouveau silence plus prolongé encore que le premier : — les voici...

Il tira de sa poche un jeu de cartes enveloppé dans un morceau de papier et le tendit au prince. Celui-ci le prit, mais avec une sorte d'hésitation. Un sentiment nouveau et pénible lui serrait le cœur; il comprenait soudain qu'en ce moment, et depuis longtemps déjà, tout ce qu'il disait, tout ce qu'il faisait, n'était ni ce qu'il aurait dû dire, ni ce qu'il aurait dû faire; ces cartes qu'il tenait en main et qu'il

était si heureux d'avoir, il sentait que maintenant elles ne serviraient plus à rien, à rien. Il se leva et frappa ses mains l'une contre l'autre. Couché sur le lit, immobile, Rogojine ne parut pas remarquer ce mouvement; mais ses yeux, tout ouverts et fixes, brillaient d'un vif éclat à travers l'obscurité. Le prince s'assit sur une chaise et le considéra craintivement. Une demi-heure se passa ainsi; tout à coup Rogojine, comme s'il eût oublié qu'il fallait parler bas, se mit à crier d'une voix forte, entrecoupée d'un rire strident :

— L'officier, l'officier... tu te rappelles comme elle a cinglé le visage de cet officier, à la musique, tu t'en souviens, ha, ha, ha! Encore le cadet. le cadet... le cadet a fait un saut...

Saisi d'une nouvelle frayeur, le prince se dressa d'un bond. Quand Rogojine eut cessé de parler (il se tut brusquement), Muichkine se pencha doucement vers lui et s'assit à ses côtés; son cœur battait avec force, il avait peine à respirer, tandis qu'il contemplait son ami. Rogojine ne tournait pas la tête vers lui et semblait même avoir oublié sa présence. Le prince, les yeux fixés sur lui, attendait. Le temps se passait; l'aurore commençait à poindre. Parfois, rompant tout à coup le silence, Rogojine proférait à haute voix quelques mots incohérents; il se mettait à crier et à rire; alors le prince tendait vers lui sa main tremblante, lui touchait doucement la tête, lui caressait les cheveux et les joues... c'était tout ce qu'il pouvait faire! Son tremblement de tantôt l'avait ressaisi et il avait encore perdu tout d'un coup l'usage de ses jambes. Une sensation toute nouvelle, sensation d'infinie souffrance, poignait son cœur.

Cependant le jour s'était tout à fait levé. Vaincu enfin par la fatigue et le désespoir, le prince se coucha pour un moment sur le coussin, et colla sa tête contre le visage pâle et immobile de Parfène Séménitch. Des larmes, jaillissant de ses yeux, arrosèrent les joues de Rogojine; mais celui-ci peut-être ne sentait pas couler ses propres larmes, et n'en avait pas conscience...

Du moins, lorsque, quelques heures après, la porte s'ouvrit, ceux qui entrèrent dans la chambre trouvèrent l'assassin complètement privé de connaissance et en proie à une fièvre ardente. A côté de lui était assis sur le lit Léon Nikolaïévitch, immobile et silencieux. Chaque fois que le malade commençait à délirer et à pousser des cris, le prince, aussitôt, lui passait sa main tremblante sur les cheveux et sur les joues pour le faire taire par cette caresse. Mais il ne comprenait rien aux questions qui lui étaient adressées, et ne reconnaissait pas les personnes qui l'entouraient. Et si Schneider lui-même avait vu en ce moment son ancien pensionnaire, se rappelant l'état dans lequel le prince s'était parfois trouvé pendant la première année de son traitement en Suisse, le docteur aurait maintenant encore prononcé sur lui, avec un geste de découragement, le mot qu'il disait alors : « Idiot ! »

XII

CONCLUSION.

S'étant rendue précipitamment à Pavlovsk, l'outchitelcha courut droit chez Daria Alexievna. Celle-ci, déjà toute bouleversée depuis la veille, fut prise d'une véritable épouvante en entendant le récit de la visiteuse. Les deux dames résolurent aussitôt de se mettre en rapport avec Lébédéeff, qui, en sa double qualité de propriétaire et d'ami du prince, était, lui aussi, fort agité. Viéra Loukianovna raconta tout ce qu'elle savait. Sur le conseil de Lébédéeff, on décida qu'on irait tous trois à Pétersbourg pour prévenir au plus tôt « ce qui pouvait fort bien arriver ». La conséquence fut que le lendemain, vers onze heures du matin, la police se transporta à la demeure de Rogojine avec Lébédéeff, les dames et le frère de Rogojine, Sémen Séménovitch, qui habitait dans le pavillon. Le dvornik fournit un renseignement précieux : il dé-

clara que, dans la soirée de la veille, il avait vu Parfène Séménovitch entrer par le perron avec un visiteur, et qu'ils avaient l'air de se cacher. Après cette déposition, on n'hésita plus à enfoncer la porte qui, malgré les coups de sonnette répétés, restait fermée.

La fièvre cérébrale tint Rogojine alité pendant deux mois, et, quand il eut recouvré la santé, on instruisit son affaire. Il fit les aveux les plus sincères et les plus complets; aussi, dès le commencement de l'enquête, le prince fut-il mis hors de cause. En cour d'assises, le coupable se montra taciturne. Son habile et éloquent avocat démontra avec beaucoup de clarté et de logique que le crime avait été commis sous l'influence d'une affection cérébrale dont l'accusé souffrait depuis longtemps déjà, et qu'avaient déterminée chez lui de cruelles souffrances morales. Sans contredire ce système de défense, Rogojine ne dit pas un mot pour l'appuyer; à l'audience, comme devant le juge d'instruction, il se borna à raconter de la façon la plus exacte tous les détails de l'assassinat. Reconnu coupable avec admission de circonstances atténuantes, il fut condamné à quinze ans de travaux forcés en Sibérie, et il écouta son arrêt dans un morne silence. Son immense fortune, dont il n'avait dissipé qu'une partie relativement insignifiante à l'époque de ses folies, passa tout entière à son frère Sémen Séménovitch, qui fut enchanté de cette aubaine. La vieille madame Rogojine vit encore et semble parfois se rappeler son bien-aimé fils Parfène; mais elle n'a conservé de lui qu'un souvenir bien vague : dans le naufrage de son intelligence, la pauvre femme ignore du moins l'affreux malheur qui a visité sa maison.

Lébédeff, Keller, Gania, Ptitzine et plusieurs autres personnages de notre récit mènent leur existence accoutumée; ils n'ont guère changé et nous n'avons presque rien à en dire. Hippolyte est mort un peu plus tôt qu'il ne s'y attendait, quinze jours après Nastasia Philippovna; son agonie a été effrayante. Kolia a reçu une forte secousse de tous ces événements; il s'est définitivement rapproché de sa mère.

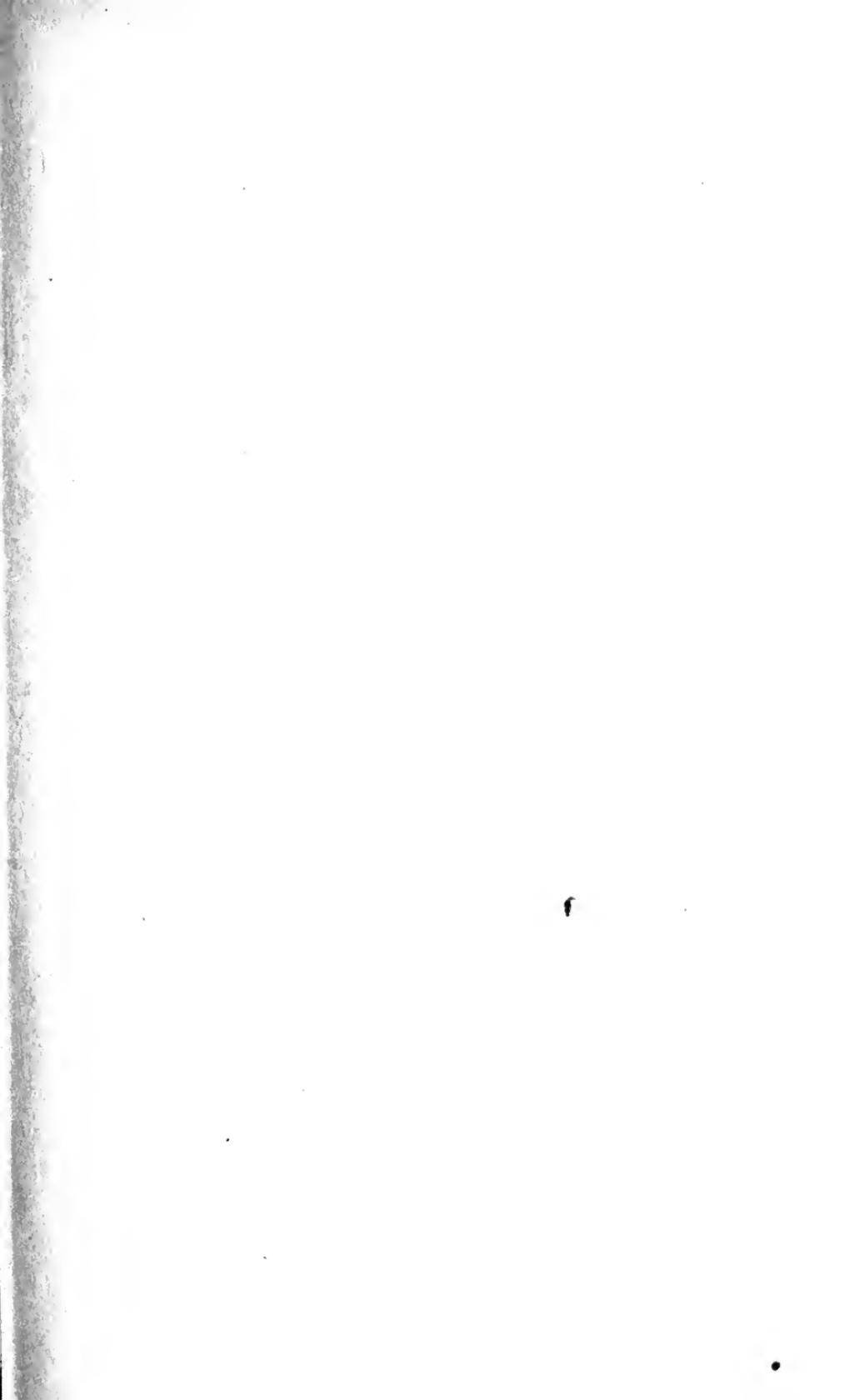
Nina Alexandrovna trouve qu'il est trop mélancolique pour son âge, cela l'inquiète. Il sera peut-être homme d'affaires. C'est en partie grâce à ses démarches qu'ont été prises les mesures nécessitées par l'état du prince Léon Nikolaïévitch. Parmi toutes les personnes dont il avait fait la connaissance dans ces derniers temps, Kolia avait tout particulièrement distingué Eugène Pavlovitch Radomsky; il n'hésita pas à l'aller voir, lui raconta tout ce qui s'était passé, et l'instruisit de la situation dans laquelle se trouvait maintenant le prince. Il ne s'était pas trompé : Eugène Pavlovitch prit le plus vif intérêt au sort du malheureux « idiot » ; grâce à son active intervention, le prince fut ramené en Suisse et replacé dans l'établissement de Schneider. Eugène Pavlovitch s'est lui-même rendu à l'étranger avec l'intention d'y faire un très-long séjour, car il avoue franchement qu'il est « tout à fait inutile en Russie ». Assez souvent, c'est-à-dire une fois tous les trois ou quatre mois, il va voir son pauvre ami chez Schneider, mais à chaque visite il trouve le docteur plus découragé. Schneider hoche la tête, fronce le sourcil, donne à entendre que les organes intellectuels sont complètement détériorés, et s'il ne va pas encore jusqu'à déclarer positivement que la maladie est incurable, du moins il en dit assez pour autoriser les conjectures les plus désolantes. Eugène Pavlovitch prend cela fort à cœur, car il a du cœur, il l'a prouvé par ce fait qu'il consent à recevoir les lettres de Kolia et que même il y répond quelquefois. D'ailleurs, une particularité étrange de son caractère s'est encore révélée dans ces derniers temps, et, comme elle lui fait honneur, nous nous empressons de la signaler : après chacune de ses visites à l'établissement de Schneider, Eugène Pavlovitch, outre qu'il écrit à Kolia, adresse aussi à une autre personne de Pétersbourg un bulletin très-détaillé de la santé du prince. Sans parler des assurances du plus respectueux dévouement, ces lettres expriment certaines vues, certaines idées, certains sentiments qui, vaguement indiqués au début, se manifestent sous une forme de plus en

plus précise, à mesure que se multiplient les rapports épistolaires : en un mot, c'est quelque chose qui ressemble à une amitié intime. La personne qui se trouve en correspondance (assez peu suivie, il est vrai) avec Eugène Pavlovitch, et à qui il témoigne une estime si affectueuse, n'est autre que Viéra Loukianovna Lébédéeff. Nous n'avons pas pu savoir au juste comment se sont nouées de semblables relations; il est à croire qu'elles ont pris naissance à l'occasion de l'histoire survenue au prince, histoire dont Viéra a été affectée au point d'en faire une maladie. Si nous avons mentionné cette correspondance, c'est surtout parce qu'il y était quelquefois question de la famille Épantchine et, notamment, d'Aglaé Ivanovna. Par une lettre assez incohérente, écrite de Paris, Eugène Pavlovitch apprit à Viéra qu'Aglaé s'était éprise d'un comte polonais réfugié en France, et qu'elle n'avait pas tardé à l'épouser, contrairement au désir de ses parents : ceux-ci n'avaient finalement consenti à ce mariage que par crainte de quelque scandale extraordinaire. Six mois après, Viéra qui, pendant tout ce temps, était restée sans nouvelles d'Eugène Pavlovitch, reçut de lui une lettre fort longue et remplie de détails très-circonstanciés. Le jeune homme mandait à sa correspondante que, lors de sa dernière visite au professeur Schneider, il s'était rencontré là avec le prince Chtch... et toute la famille Épantchine (sauf, bien entendu, le général, retenu à Pétersbourg par ses affaires). L'entrevue avait été étrange; tout le monde avait accueilli Eugène Pavlovitch avec transport; Adélaïde et Alexandra avaient même cru devoir le remercier de son « angélique sollicitude pour le malheureux prince ». En voyant dans quel état d'abaissement et de maladie se trouvait l'infortuné Léon Nikolaïévitch, Élisabeth Prokofievna n'avait pas pu retenir ses larmes. Évidemment, elle lui avait tout pardonné déjà. A cette occasion, le prince Chtch... avait prononcé quelques paroles pleines de sens et d'à-propos. Eugène Pavlovitch croyait avoir remarqué qu'une harmonie parfaite n'existait pas encore entre Adé-

laïde et son fiancé, mais il était persuadé qu'avec le temps la raison et l'expérience du prince Chtch... s'imposeraient à l'ardente jeune fille. D'ailleurs, les récentes leçons qu'avaient reçues les siens donnaient à réfléchir à Adélaïde; elle était surtout frappée du triste sort de sa sœur cadette. Dans l'espace de six mois, l'événement avait plus que justifié toutes les appréhensions dont la famille Épantchine n'avait pu se défendre en accordant la main d'Aglaé au comte émigré. Cet individu n'était en réalité ni un comte, ni même un émigré, au sens politique du mot : il avait dû quitter son pays à la suite d'une affaire fort louche, et c'était le noble regret de la patrie, étalé avec ostentation par l'aventurier, qui l'avait rendu si intéressant aux yeux d'Aglaé. La jeune fille s'était tellement amourachée de cet homme, qu'avant même de l'épouser elle était entrée dans un comité organisé à l'étranger pour travailler à la restauration de la nationalité polonaise; en outre, elle s'était mise à fréquenter le confessionnal d'un célèbre père jésuite qui avait fait d'elle une véritable fanatique. A zéro se réduisait la fortune colossale que le comte prétendait posséder, et dont il avait fourni des preuves presque irréfutables à Élisabeth Prokofievna et au prince Chtch... Tout cela n'était rien encore : après le mariage, le comte et son ami, le fameux confesseur, avaient réussi à brouiller complètement Aglaé avec sa famille, en sorte que, depuis plusieurs mois, on ne se voyait plus. Bref, il y aurait eu bien des choses à raconter, mais tous ces malheurs avaient tellement impressionné Élisabeth Prokofievna, ses filles et même le prince Chtch..., qu'ils n'osaient mentionner certains faits en causant avec Eugène Pavlovitch, et pourtant ils savaient que celui-ci était déjà parfaitement instruit des erreurs d'Aglaé Ivanovna. La pauvre Élisabeth Prokofievna aurait voulu retourner en Russie et, toujours d'après la lettre d'Eugène Pavlovitch, elle critiquait avec amertume toutes les choses de l'étranger : « Nulle part ils ne savent cuire le pain comme il faut », disait-elle à son interlocuteur, — « en hiver, ils gèlent

comme des souris dans une cave; eh bien, ici, du moins, j'ai pleuré à la russe sur ce pauvre homme », et elle montrait avec émotion le prince, qui ne la reconnaissait pas du tout. « Assez d'entraînements, il est temps d'écouter la raison. Et tout cela, tout cet Occident, toute votre Europe, ce n'est que de la fantaisie, et nous tous, à l'étranger, nous ne sommes que fantaisie... souvenez-vous de ce que je vous dis, vous le verrez vous-même! » acheva-t-elle d'un ton presque irrité en prenant congé d'Eugène Pavlovitch.

FIN.





BINDING ... MAY 15 1941
July 18

391657
Dostoevsky, Theodor Mikhailovich
L'Idiot; tr. par V. Derély.
v.2
Idiot.

LR
D72451
.Fd

NAME OF BORROWER

DATE

University of Toronto Library

**DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET**

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

